N° 398 — Tome CVII 16 Janvier 1914

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-cinquième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY, NICOLAS BEAUDUIN, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, JANKO CADRA, FRANCIS CARCO, HENRIETTE CHARASSON, JEAN CHUZEVILLE, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL, GEORGES EEKHOUD, GEORGES-G. GHIKA, JEAN DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, RÉGIS HUARD, GUSTAVE KAHN, NORBERT LALLIÉ, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, MARCEL MONTANDON, E. DE MORSIER, JEAN NOREL, GEORGES PALANTE, RACHILDE, A. VAN GENNEP, L.-CH. WATELIN.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIV

SOMMAIRE

—

N° 398. — 16 JANVIER 1914

Henri Albert	*Quelques idées de Georges Brandès*	225
Henriette Charasson	*Ernest Dowson*	239
Norbert Lallié	*Le Froid artificiel*	255
Georges-G. Ghika	*Sommeil d'après-midi*, poésie	271
Nicolas Beauduin	*La Poésie de l'Epoque*	276
L.-Ch. Watelin	*Les Paris imprudents*, conte	287
Régis Huard	*Claude Bernard auteur dramatique.*	299
E. de Morsier	*La Genèse et la Création de Parsifal*	310
Francis Carco	*Jésus-la-Caille* (première partie), roman	319

REVUE DE LA QUINZAINE

Georges Duhamel	*Les Poèmes*	357
Rachilde	*Les Romans*	361
Jean de Gourmont	*Littérature*	368
Edmond Barthélemy	*Histoire*	371
Georges Palante	*Philosophie*	378
Henri Mazel	*Science sociale*	380
A. van Gennep	*Ethnographie, Folklore*	386
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	389
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	395
R. de Bury	*Les Journaux*	401
Maurice Boissard	*Théâtre*	406
Jean Marnold	*Musique*	413
Gustave Kahn	*Art*	418
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	422
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	426
Marcel Montandon	*Lettres roumaines*	429
Jean Chuzeville	*Lettres russes*	435
Janko Cadra	*Lettres tchèques*	438
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	442
Mercure	*Publications récentes*	445
—	*Echos*	446

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

RNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés :

tions de luxe et DÉFINITIVES de nos grands romanciers modernes

Vol. in-8° écu (14-21) sur papier vergé. Tirages entièrement numérotés. — Prix : 5 fr.

ALPHONSE DAUDET

SAPHO

MŒURS PARISIENNES

Un volume

Précédemment paru :

MARCEL PRÉVOST, *de l'Académie française*

'AUTOMNE D'UNE FEMME

Avec une préface nouvelle

Un volume

COLLECTION IN-18, A 3 FR. 50 LE VOLUME

PIERRE D'HUGUES

A GUERRE DES FONCTIONNAIRES

Un volume

ans cet ouvrage, l'auteur montre les rouages de l'administration et de la politique ; il indique les causes conséquences de la " guerre ", la possibilité de faire de nombreuses réformes et la nécessité d'utiliser les ations. Impartial, il condamne les politiciens et raille " Monsieur Lebureau ".

MARCEL ROLAND

FAISEUR D'OR

Roman contemporain

Un volume

risque de paraître cruel, l'écrivain est allé jusqu'au bout pour tirer de son sujet le sévère enseignement enfermait ; aussi peut-on dire que ce livre n'offre pas seulement l'intérêt d'un récit des plus attachants, ussi que sa conception et sa forme lui donnent une portée très noble et très haute.

COLLECTION IN-8 ILLUSTRÉE A 95 CENTIMES

liure artistique. . . . . 1 fr. 50

JEAN AICARD, *de l'Académie française*

L'IBIS BLEU

Illustrations de Couturier

Un volume

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché : 95 centimes — Cartonné toile : 1 fr. 75

ALFRED DE VIGNY

nes antiques et Modernes Un volume	Théâtre, Deux vol.	Servitude et Grandeur Militaires
Stello, Un volume	Cinq-Mars Deux volumes	Un volume

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI

Vient de paraît

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LES NOUVELLES MÉTHODES D'ÉDUCATIO

L'ÉDUCATION DE LA VOLONTÉ ET DU COEUR

Par **JOSEPH WILBOIS**

1 vol. in-16 des *Travaux de l'Institut d'humanités contemporaines, publiés sous la directio M. Joseph Wilbois*..... 2 fr.

DU MÊME AUTEUR, PRÉCÉDEMMENT PARUS :

Devoir et Durée. *Essai de morale sociale.* 1 vol. in-8..... 7 fr.

Pour paraître prochaineme

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

LES QUESTIONS ACTUELLES ET LE PASS

(1913)

Par **ANDRÉ FRIBOURG**

I. POLITIQUE INTÉRIEURE. — *Les « Trois Ans » et la leçon de 1868. — L'utilisation de serves en cas de guerre. Les réservistes en 1870. — Discipline militaire d'aujourd'h d'autrefois. — « Embaucheurs » d'hier, « Antimilitaristes » d'aujourd'hui. — Les der tirailleurs en Alsace. — L'impôt sur le revenu avant M. Caillaux. — L'impôt sur la ren Mirabeau. — La Repopulation et Colbert.* — II. POLITIQUE EXTÉRIEURE. — *La Tripolitai Louis XIV. — La dernière guerre franco-monténégrine. — Un partage de la Turqu XVII^e siècle. — La dernière guerre serbo-bulgare. — Les Albanais et la France. — Le vo à Londres, en 1855, de Napoléon III. — L'Angleterre à Tanger au XVII^e siècle.* — III VIE QUOTIDIENNE. — *L'aviation et son public au XVIII^e siècle. — Un grand match de box 1811. — Naissance et mort de l'omnibus. — La « Réclame » au Palais-Royal avant la Ré tion. — Une campagne contre les jeux en 1791. — « Made in... » en 1790. — Les Bulga la jupe-culotte.*

1 vol. in-16..... 3 fr

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

TRANSFORMISME ET CRÉATIONISM

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DU TRANSFORMISME DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

Par **J.-L. DE LANESSAN**

Professeur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de Médecine de Paris,
Ancien Gouverneur général de l'Indo-Chine,
Ancien Ministre de la Marine,
Député.

1 vol. in-8, cartonné à l'anglaise.....

Viennent de paraître :

Les phénomènes dits « de matérialisation ». *Etudes expé tales*, par J ALEXANDRE-BISSON. Préface du D^r MAXWELL. Un vol. grand in-8, avec figures dans le texte et pl hors texte.....

Les inconnus de la biologie déterministe, par A. DE GRA LESPARRE. in-8.....

L'éducation de l'effort. *Physiologie, psychologie*, par G. DEMENY, professeur d d'éducation physique de la Ville de Paris, directeur d supérieur de l'Université. 1 vol. in-16..... 3

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

LES POÈTES FANTAISISTES

INTRODUCTION

PAR

FRANCIS CARCO

POÈMES ET PROSES DE

ANDRÉ SALMON, GUILLAUME APOLLINAIRE
FAGUS, P.-J. TOULET, TRISTAN LECLÈRE (KLINGSOR)
TRISTAN DERÈME, JEAN PELLERIN, JEAN-MARC BERNARD
CLAUDIEN, LÉON VÉRANE, FERNAND DIVOIRE
VINCENT MUSELLI, LÉON DEUBEL, MARCEL ORMOY

STÉPHANE MALLARMÉ, ÉMILE VERHAEREN

MÉPHIBOSETH

PAR

O.-W. MILOSZ

VICTOR-ÉMILE MICHELET : *sur* VILLIERS DE L'ISLE-ADAM
ERNEST GAUBERT, RENÉ GHIL, ALFRED MACHARD
MICHEL ABADIE, FRITZ.-R. VANDERPYL, KEATS (É. LE BRUN *trad.*)
JEAN DORSENNUS : *sur* MAURICE DE FARAMOND
ÉMILE COTTINET, LOUIS MANDIN

OME XXXV
Neuvième année

OCTOBRE-NOVEMBRE
DÉCEMBRE 1913

15, RUE RACINE, PARIS
Dépositaire général : E. FIGUIÈRE, ÉDITEUR, *7, rue Corneille*

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Dernières Nouveautés

ANDRÉ SIEGFRIED

TABLEAU POLITIQUE
DE
LA FRANCE DE L'OUEST
SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

Un vol. in-8° raisin, *102 cartes et croquis, 1 carte hors texte,* broché . . **12** fr.

GEORGES GAULIS

LA RUINE D'UN EMPIRE
Abd-ul-Hamid : Ses Amis et ses Peuples
PRÉFACE DE VICTOR BÉRARD

Un volume in-18 jésus, broché . . . . . **4** fr.

MARCEL POËTE

LA PROMENADE A PARIS
AU XVII^e SIÈCLE
L'Art de se promener
Les Lieux de promenade dans la Ville et aux environs

Un volume in-18, avec *16 planches hors texte,* broché . . . . . **4** fr.

JULES PAYOT

L'APPRENTISSAGE
DE L'ART D'ÉCRIRE

Un volume in-18, broché. . . . . *net* **3 fr. 50**

Demander le Catalogue de la LIBRAIRIE ARMAND COLIN

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Dernières Nouveautés

HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

PAR FERDINAND BRUNOT

Professeur d'Histoire de la Langue française à l'Université de Paris

TOME IV

La Langue Classique (1660-1715)

1re PARTIE. Un vol. in-8° raisin, relié demi-chagrin, 23 fr. ; — broché. 18 fr.

« M. Ferdinand Brunot élève à la langue française le monument digne d'elle qui lui manquait encore. »

(Albert DAUZAT, *Le Temps*, 26 déc. 1913).

« M. F. Brunot est en train d'élever à notre langue un monument tel qu'aucune langue n'en a encore reçu. »

(Gustave LANSON, *Le Matin*, 20 nov. 1913).

5 volumes parus. — Demander le prospectus : " HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE "

HISTOIRE DE L'ART

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE ANDRÉ MICHEL

10e VOLUME (*Seconde Partie* du TOME V)

Formation de l'Art classique moderne

281 gravures — 7 héliogravures hors texte

Un volume in-8° gd jésus, relié demi-chagrin, 22 fr. ; — broché . . . . 15 fr.

10 volumes actuellement parus. — Demander le prospectus : " HISTOIRE DE L'ART "

HISTOIRE DE LA MUSIQUE

PAR J. COMBARIEU

TOME II

Du XVIIe siècle à la mort de Beethoven

Un volume in-8° carré, relié demi-chagrin, 11 fr. 50 ; — broché. . . . 8 fr.

Précédemment paru : TOME Ier : **Des origines à la fin du XVIe siècle**
Un volume in-8° carré, relié demi-chagrin, 11 fr. 50 ; — broché . 8 fr.

Demander le prospectus : " HISTOIRE DE LA MUSIQUE "

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI[e])

HENRI MALO

Les Corsaires dunkerquois et Jean Bart. *II : 1662 à 1702.* Vol. in-8 orné de gravures. 7 50

LOUIS PERGAUD

Le Roman de Miraut, Chien de chasse. Vol. in-18 3 50

EDMOND PILON

Portraits de Sentiment. (*Daniel de Foe. Suite au récit du Chevalier Des Grieux. Louis Chénier. Madame Daubenton. Le Général Marceau et Mademoiselle des Melliers).* Vol. in-18..... 3 50

E. DE ROUGEMONT

La Graphologie. (Collection Les Hommes et les Idées). Avec une préface de Remy de Gourmont. Autographes. Vol. in-16..... 0 75

JULES ROMAINS

La Vie unanime, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie Française

Le Plateau de Laque. Vol. in-18..... 3 50

LÉON BLOY

Exégèse des Lieux Communs. Nouvelle série. Vol. in-18. 3 50

PAUL CASTIAUX

Lumières du Monde, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

ALFRED MACHARD

Titine (L'Epopée au Faubourg). Vol. in-18..... 3 50

MADAME LAFARGE

Correspondance, publiée et annotée par M. Boyer d'Agen. Avec des illustrations. Tome I : Madame Lafarge, Abbé Brunet, Frédéric Lacombe, Delafont, Charles Lachaud, Fragments. Tome II : Madame Lafarge, Charles Lafarge, Raymond Pontier, Maurice, Gustave et Adèle Collard, Alexandre Dumas, Emile de Girardin, Jacques Jasmin, Babaud-Laribière, Lavillemarais, Théophile Mercier, Napoléon III, Orfila, Raspail, Divers. Deux volumes in-18..... 7 »

ANDRÉ GIDE

Prétextes. Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale. Nouvelle édition augmentée. Vol. in-18..... 3 50

VIEUX BOUQUINS - VIEILLES HISTOIRES

Pour convaincre MM. les bibliophiles Parisiens, que jamais, dans aucun pays, rien de semblable n'avait été exécuté, à beaucoup près, il leur sera présenté à vue, sur demande, un modèle-type de chacun des volumes parus dans la collection « **Vieux bouquins, Vieilles histoires** », collection qui n'a pas d'imitation et n'en aura certainement pas.

Quelques titres :

L'Amour en fureur ou les excès de la jalousie italienne, 1 volume.

L'Amour amant, 1 volume.

Aventures galantes de Jérôme, frère capucin, par B. Nougaret, 1 volume.

Les Nœuds enchantés ou la bisarrerie des destinées (par la Comtesse Fanny de Beauharnais).

A chaque titre d'ouvrage, les caractères, ornements, le papier, la reliure exécutée et signée par le maître *Canape*, changent de genre. Prix..... **20** fr.

Adressez les demandes en communication, demandes de catalogues, à M. Gustave DAVOIS, libraire, 24, rue des Bernardins, PARIS, V^e^.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé. — (Paris, VI^e^)

FRANCIS JAMMES

Feuilles dans le vent (Méditations, Quelques Hommes, Pomme d'Anis, La Brebis égarée, etc.). Vol. in-18..... 3 50

LAFCADIO HEARN

Le Japon, traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18..... 3 50

THOMAS CARLYLE

Olivier Cromwell, Sa Correspondance, Ses Discours. Trad. de l'anglais par Edmond Barthélemy, III : *Guerre d'Écosse* (suite), *Le Petit Parlement, Le Premier Parlement du Protectorat, Les Majors-Généraux.* Vol. in-18..... 3 50

XI^e Année

LES MARGES

Revue littéraire fondée en 1903 par M. Eugène MONTFORT

—

Parmi les nombreuses revues qu'on appelle « revues indépendantes », parce qu'elles s'attachent à juger les œuvres sans tenir compte de la situation des auteurs et du bruit qu'ils ont fait dans le monde, il n'en est peut-être pas de plus vraiment indépendante que « Les Marges ».

(Michel Puy : " La Vie ").

Des revues qui puissent servir de guide fidèle, sûr, clair, français ? Le nombre n'en est pas grand, mais l'on ne peut nier que " Les Marges " n'en soient une.

(Henri Martineau : " Le Divan ").

Indépendantes dans leurs jugements, indépendantes dans leurs idées, *Les Marges* poursuivent la tradition du libre esprit français, la tradition de Rabelais, de La Fontaine, de Voltaire, de Stendhal, de Renan. Pas de prêches. La vérité et la vie.

Entrant dans leur onzième année, *Les Marges* s'agrandissent et deviennent mensuelles. On peut trouver la liste de leurs rubriques dans les annonces du *Mercure* du 16 décembre dernier.

—

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 16 JANVIER

Eugène Montfort : **Préface pour les nouvelles «Marges».**
Sonnet (Philippe Desportes).
Jean Viollis : **Sur M. Henry Bordeaux.**

ENQUÊTE SUR LES PRIX LITTÉRAIRES : Réponses de MM. Acker, Duvernois, F. Jourdain, Gaubert, La Jeunesse, Maurel, Mille, Reboux, Royère, Souchon, de Bouhélier, Ajalbert, Bazalgette, Boulenger, Hamp, V. d'Indy, Lavaud, Mauclair, Montfort, Mourey, Rachilde, Vautel, etc., etc.

Louis Piérard : **Van Gogh à Anvers.**
Georges Le Cardonnel : **Les romans du prix Goncourt.**
Marcel Coulon : **Regard sur l'Anthologie.**

CHRONIQUES : Mémoires secrets d'un Académicien. — *Tristan Bernard :* La Boxe et les Sports. — *Fernand Divoire :* Stratégie littéraire. — *Michel Puy :* Beaux-Arts. — *Emile Raulin :* Musique. — *Pierre Lièvre :* Livres.

Dessin inédit de Van Gogh.
Vignettes de Max Elskamp. Titre d'Auriol.

—

CE NUMÉRO : **0 fr. 95**

(Envoi *franco* par la librairie CRÈS, 116, Boulevard Saint-Germain, Paris, contre mandat d'un franc (France), d'un franc vingt-cinq (Etranger).

—

L'ABONNEMENT D'UN AN (France et Belgique) : 9.00. — (Etranger) : 11 fr.
SUR JAPON DUJARDIN : 18 fr. - (Etranger) : 22 fr.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction : 5, rue Chaptal, Paris (IX^e). Téléphone : Trudaine 55-98. — Tout ce qui concerne l'Administration (demandes de numéros, abonnements, etc.), à M. Crès, éditeur, 116, boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e). Téléphone : Gobelins, 44-01.

QUELQUES IDÉES

DE

M. GEORGES BRANDÈS

—

Si le nom de Georges Brandès est illustre dans le monde entier, on connaît mal l'œuvre de ce grand écrivain danois, dont le public lettré de France n'a guère pu apprécier les qualités que par des déformations allemandes. Quelques-uns des nombreux écrits de cet essayiste distingué se rattachent directement à l'histoire littéraire et politique de notre pays. En fallait-il davantage pour éveiller notre attention? Mais l'auteur des *Courants directeurs* n'a pas atteint chez nous la grande notoriété à laquelle un demi-siècle de production ininterrompue lui donnait un droit incontestable.

Cette défaveur tient à des raisons très diverses. La principale est certainement celle-ci que M. Georges Brandès écrit dans la langue d'un petit pays que parlent à peine quelques millions d'individus, d'un pays qui, bien que sa littérature fût florissante, n'a eu qu'une part médiocre à l'élaboration de l'Europe intellectuelle. Polémiste autant que critique littéraire, M. Brandès n'a jamais séparé de ses dissertations souvent lumineuses et profondes, la propagande en faveur des idées qui lui tiennent à cœur. Et c'est peut-être une autre cause du discrédit dont il n'a cessé d'être victime.

L'intérêt inattendu que l'on attache depuis quelque temps aux faits et gestes de M. Georges Brandès apparaît donc, si l'on veut, comme une tardive réparation. On commence, en outre, à s'apercevoir que cet ami de la France moderne a été

pour notre pays quelque chose comme un initiateur. Initiateur il le fut, en effet, sur ce vaste domaine de la littérature comparée qui, depuis quelques années seulement, s'affirme si fécond. Avant qu'on s'avisât en France de suivre, d'un pays à l'autre, l'évolution des genres et des idées, d'étudier les apports réciproques de chaque nation dans le développement des doctrines littéraires, avant que la philologie allemande, renonçant à une spécialisation à outrance, fît effort pour réunir romanistes et germanistes dans un travail commun vers la synthèse, le critique danois avait conçu sa méthode qu'il réalisait aussitôt par une œuvre considérable. Appuyé sur les théories de Taine, qu'il devait élargir, il fut longtemps le meilleur, presque le seul disciple de Taine.

Les cours que M. Georges Brandès professa à l'Université de Copenhague il y a plus de quarante ans sont devenus les six volumes du célèbre ouvrage, *les Courants directeurs de la littérature du dix-neuvième siècle* (1). C'est proprement l'histoire du Romantisme, telle qu'elle fut reprise souvent depuis lors, telle qu'elle servit de thème à M. Pierre Lasserre lorsque, se plaçant aux antipodes de M. Brandès, il en refit la brillante et paradoxale contre-partie. Les idées françaises du dix-huitième siècle passant en Allemagne sous le coup de la Révolution, rencontrant un terrain fécond chez les écrivains qui formèrent la première Ecole romantique, rentrant chez nous alourdies de leur mysticisme, dans les bagages des Alliés, pour passer ensuite en Angleterre et nous revenir enfin, sous leur aspect définitif, aux environs de 1830. En route, des sources nouvelles sont venues alimenter le fleuve. Des affluents étrangers ont mêlé leurs eaux dans le lit primitif, au point d'en altérer la limpidité. Mais, sous ses aspects multiples, le flot reste le même et, quand on se penche sur ses bords, on aperçoit encore l'image originelle, déformée, à vrai dire, par mille traits nouveaux, dont l'essentiel cependant est resté. Soit qu'il grimace, soit qu'il sourie, c'est, sous des apparences variées, le même visage, celui de Rousseau, générateur du romantisme européen. Et si, par une simplification audacieuse, on voulait s'arrêter ici pour caractériser d'un mot l'ensemble des idées

(1) Un seul de ces volumes a été traduit dans notre langue, *l'Ecole romantique française* (par M. A. Topin, avec une introduction de M. Victor Basch), Paris, Michalon, 1902.

formulées par M. Brandès, n'est-ce pas de nouveau à Rousseau qu'il faudrait remonter?

Depuis la publication des *Courants directeurs*, le critique danois ne s'est pas arrêté un instant dans ses recherches. Aucun problème n'a été soulevé dans la littérature du dix-neuvième siècle qu'il n'en ait aussitôt fait l'analyse. Définissant les systèmes et les écoles, apparentant les groupes littéraires, il a tracé dans l'enchevêtrement des idées qui ont préoccupé les temps modernes de vastes avenues, de véritables couloirs d'aération. Sa tâche se réduisait le plus souvent à simplifier et à coordonner. Par la vivacité de son style et la concision de sa pensée il a ajouté un attrait nouveau à l'originalité de ses analyses. Il fut longtemps, pour les pays du Nord, un véritable mentor intellectuel. N'oublions pas qu'il leur a révélé Taine et Renan, et toute la littérature française contemporaine.

Lorsque M. Georges Brandès se résigna à écrire en allemand, il renouvela, par son apport d'idées neuves, le journalisme littéraire d'outre-Rhin. Ibsen, à qui le liait une amitié étroite, devint, grâce à lui, avant d'être connu en France, un écrivain d'importance européenne. Ce n'est pas trop de dire qu'il *découvrit* Nietzsche. Son étude de l'homme moderne l'avait merveilleusement préparé à comprendre le « créateur des valeurs nouvelles ». Aussi, dès qu'il put mettre la main sur les écrits du philosophe, saisit-il l'importance de cette découverte. En 1887, alors que M. Brandès lisait *Humain, trop humain*, personne en Allemagne, même parmi ceux qui connaissaient Nietzsche de longue date, ne se doutait qu'une étoile nouvelle allait surgir à l'horizon philosophique. Le critique danois non seulement s'employa alors activement à faire connaître l'œuvre de Nietzsche, il entretint encore avec l'ermite de Sils-Maria une correspondance qui, d'après le témoignage de la sœur du philosophe, fut le seul point lumineux dans l'affreuse solitude intellectuelle où vécut Nietzsche durant la dernière année de son existence lucide.

Tous ces mérites suffiraient au moins à conférer à M. Georges Brandès certains titres à notre reconnaissance. Ne nous attardons pas aux « à côté » de son œuvre et laissons à ses détracteurs systématiques le soin de recueillir les miettes qu'il laissa tomber sous sa table, pour s'en servir d'arguments con-

tre un homme dont la probité intellectuelle reste la qualité maîtresse.

§

Toute l'existence de M. Georges Brandès s'est écoulée dans la lutte. Né à Copenhague le 4 février 1842, il quittait à peine les bancs de l'université qu'il montait hardiment à l'assaut des préjugés religieux et sociaux. Après avoir reçu une première éducation très soignée, il étudia tout d'abord le droit, pour satisfaire aux volontés de sa famille, mais se tourna bientôt vers la philosophie et l'esthétique. Son maître, le professeur Brochner, éveilla en lui le goût du classicisme, en même temps qu'il attisait chez le jeune homme la haine du christianisme officiel. L'étude de Spinoza, de Hegel, de Feuerbach et de Strauss acheva son émancipation et déjà il commençait à trouver stérile la vieille esthétique toute spéculative des grands esthéticiens allemands, quand le hasard le mit sur la piste de Taine et de Sainte-Beuve. Son camarade d'étude, le critique d'art danois Julius Lange, en s'initiant avec lui à l'esthétique moderne, orienta son esprit vers le culte du beau. Dès l'âge de seize ans, l'ironie sentimentale de Henri Heine commençait cependant d'exercer ses ravages sur sa junévile intelligence.

Avant de soutenir sa thèse de doctorat, qui est consacrée à l'Esthétique française et en particulier à Taine, il publiait déjà *Etudes esthétiques* (1868), *Critiques et Portraits* (1870), volumes tout imprégnés des doctrines dont il devait se faire plus tard le champion autorisé. L'année 1870 fut consacrée à des voyages à l'étranger. A Paris (1), à Londres, à Rome, M. Georges Brandès reçoit un accueil bienveillant des écrivains que jusqu'à présent il s'était contenté d'admirer de loin. En comparant les mœurs et les littératures des pays qu'il parcourt, ses

(1) Dans son autobiographie intitulée *Ma vie*, M. Georges Brandès commence de la façon suivante le chapitre qui traite de son premier séjour à l'étranger :

« Depuis longtemps, mon désir était de voir Paris, la ville à laquelle je pensais avec des sentiments quasi-religieux. Dans ma jeunesse, je vouais une sorte d'adoration recueillie à la Révolution française, qui me paraissait annonciatrice d'une existence de dignité pour tous ceux qui n'appartiennent pas aux élus de l'humanité. Et Paris était la ville de la Révolution. De plus, cette ville était la ville de Napoléon, et Napoléon était le seul chef d'Etat après César qui m'impressionnât sérieusement, bien que mes sentiments à son égard fussent des plus variables, passant tour à tour de l'admiration au ressentiment. Ensuite Paris était l'antique centre de la civilisation, la ville de Julien l'Apostat, la ville moyenâgeuse que Victor Hugo avait dépeinte dans *Notre-Dame de Paris*, le premier livre que j'avais lu en français... et en fin de compte c'était la ville où Musset avait écrit et où Delacroix avait peint. Le Louvre et le Luxembourg, le Théâtre Français et le Gymnase me tentaient, tels des trésors merveilleux... »

idées se précisent et, aussitôt rentré dans sa patrie, sa voie apparaît toute tracée. L'exposé des doctrines littéraires, esthétiques et morales de la première moitié du dix-neuvième siècle lui servirait de tremplin pour combattre l'esprit rétrograde de ses compatriotes.

Le Danemark, vers 1870, était encore confiné dans un piétisme étroit. Politiquement amoindri depuis sa défaite de 1864, ayant coupé tous ses liens intellectuels avec l'Allemagne dont, à cause de sa situation géographique, il avait été jusqu'alors tributaire, il cherchait dans une rigide foi puritaine à se consoler de ses malheurs. Les événements de 1848, qui, par contre-coup, avaient failli ébranler le trône prussien, étaient restés sans échos dans ce minuscule petit Etat. On y ignorait le mouvement des idées qui poussait les hommes à s'émanciper de toute tutelle, et, tout en cultivant les belles-lettres, on se contentait d'un vague romantisme édulcoré, dernier avatar d'une formule qui, en Allemagne, achevait de mourir.

L'enseignement de M. Georges Brandès fit scandale à Copenhague. Si les étudiants accouraient en foule pour applaudir aux doctrines que soutenait avec tant d'audace le jeune savant, les professeurs, les gens en place, les bourgeois, tous les rétrogrades ne tardèrent pas à s'émouvoir. L'université ferma ses portes à l'esprit nouveau et M. Brandès n'obtint pas la chaire magistrale sur laquelle son talent lui donnait le droit de compter. Il fut contraint de transporter hors de l'enceinte officielle le cours de littérature dont la vogue grandissait d'année en année.

Mais son ardeur au travail ne fut pas entravée par ce premier échec. Après *les Courants directeurs* (1872), il publia coup sur coup des monographies consacrées à *Ferdinand Lassalle* (1877), *Soeren Kierkegaard* (1877), aux *Poètes danois* (1877), à *Esajas Tegner* (1878), à *Benjamin Disraeli* (1878). Pourtant, loin de s'imposer au public, il semblait, tout au contraire, perdre tous les jours du terrain. Son talent même nuisait à l'œuvre qu'il prétendait entreprendre, car il mettait au service des thèses qu'il soutenait un esprit si paradoxal qu'il devenait suspect même aux démocrates radicaux qui s'implantaient dans le pays.

C'est alors qu'il résolut de s'expatrier. Il se fixa tout d'abord à Berlin et commença une collaboration régulière au *Berliner*

Tageblatt. Avec une énergie indomptable, il s'astreignit à écrire une langue étrangère, pliant son esprit à l'usage d'une syntaxe qu'il n'aimait pas. Un volume d'essais, *Moderne Geister*, est le fruit de cet exil qui dura plusieurs années On y trouve des études sur Paul Heyse, Max Klinger, Flaubert, les Goncourt, Renan, Tourgueniew, Stuart Mill, Andersen, Tegner, Bjoernson et Ibsen. Plusieurs de ces personnalités n'avaient pas encore été mis en relief par nos voisins. Il appartenait à un Danois de renseigner les Allemands sur des écrivains qu'ils eussent pu connaître directement. Le succès de l'ouvrage fut considérable. « Alors, écrit M. Basch, vers la fin de 1882, on eut honte à Copenhague d'avoir laissé échapper un tel esprit et on lui fit une rente annuelle avec la charge de faire des conférences publiques sur la littérature universelle, rente qu'il refusa d'ailleurs de toucher dès le jour où sa réputation grandissante lui permit de vivre de sa plume. »

Dix ans plus tard, M. Brandès compléta sa série d'essais, en faisant paraître, à la fois en danois et en allemand, un recueil qui, sous le titre de *les Hommes et les Œuvres*, réunissait des articles consacrés à Holberg, Oelenschlaeger, Nietzsche, Zola, Maupassant, Pouchkine, Lermontow, Dostoïevski, Tolstoï, Kielland, Jacobsen, Strindberg, Sudermann et Hauptmann. Dans l'intervalle il avait entrepris ses tournées de conférences en Pologne et en Russie, d'où il rapporta plusieurs volumes d'impressions. Son *Shakespeare*, enfin, qu'il semble considérer comme son ouvrage le plus original, pose un jalon nouveau dans la série ininterrompue des productions de ce fécond auteur. Œuvre capitale, en tous les cas, où est tentée pour la première fois l'analyse psychologique de toutes les pièces du grand Anglais.

Ainsi, M. Georges Brandès, qui a élargi le domaine de la critique européenne en enrichissant la psychologie et l'histoire de nombreux éléments nouveaux, pouvait être appelé un jour ou l'autre à tenir la place que remplissait il y a cinquante ans l'activité d'un Sainte-Beuve. Mais toute sa formation intellectuelle, qui l'oblige à s'attarder dans un rôle qui n'est plus de mise aujourd'hui, et, en dernière analyse, ses origines l'ont toujours empêché de s'élever au-dessus des partis, pour être véritablement l'arbitre des problèmes intellectuels de ce temps.

§

« On est, de complexion, un Indien, un Grec, quelquefois un Israélite, écrit M. Emile Faguet, à propos de Michelet; mais cela n'empêche point qu'on n'ait sa patrie dans l'espace et dans le temps et qu'on n'habite quelque part. » Le hasard de la destinée a fait naître M. Georges Brandès à Copenhague. Citoyen d'un petit État et de plus d'un pays vaincu qui, lorsqu'il atteignait l'âge d'homme, saignait encore de ses récentes blessures, que pouvait-il faire d'autre sinon de se passionner pour les idées humanitaires ? Il eût pu mener une existence placide de dilettante intellectuel, mais les « idées modernes » qu'il venait de découvrir le passionnaient trop pour qu'il se résignât à rester simplement un « professeur d'esthétique ». Stuart Mill et Taine, d'autres encore, Darwin, Max Müller, ces noms signifiaient pour lui l'émancipation, la critique implacable des vieilles traditions dont l'humanité avait vécu jusque-là. Néophyte, il entendait accomplir toutes les cérémonies du culte auquel il s'était voué.

Le récit qu'il nous fait des conversations qu'il eut avec Renan, au cours de l'année 1870, démontre la solidité de ses convictions libérales. Lisez cet entretien consacré à l'enseignement obligatoire dont l'introduction passionnait les esprits quelques semaines avant que n'éclatât la guerre. L'indifférence et l'opposition de Renan indigne et irrite le jeune Brandès. Il trouve « paradoxales » les déclarations de l'auteur de la *Vie de Jésus* « qui considérait l'enseignement obligatoire comme une forme de la tyrannie ». Son « esprit juvénile et quelque peu rude » s'insurge contre un point de vue si contraire à sa conception du progrès. Et quand il voit Renan, revenu en hâte de la croisière qu'il avait entreprise en compagnie du prince Napoléon, accablé sous le coup des premières défaites, il ne peut s'empêcher de penser à cette conversation du mois de juin... et, sentencieusement, il rappelle à ses compatriotes scandinaves que c'est l'instituteur allemand qui a remporté les victoires de 1870. Personne n'ignore plus aujourd'hui que, si la France fut battue, malgré ces excellents soldats de métier, dont quelques-uns ne savaient peut-être pas lire, ce qui ne les empêchait pas de se battre comme des héros, c'est parce que ses généraux ignoraient la science de la manœuvre et que son matériel de guerre était insuffisant. Mais l'instruction gratuite, laïque et obliga-

toire, dont personne ne conteste du reste l'utilité, faisait partie des revendications de nos grands-pères. Il convenait donc de la mêler à une affaire où elle n'a que voir. Tant il est vrai que les plus libres esprits, quand il s'agit de défendre des principes, s'égarent parfois de la plus étrange façon.

« Nous gardons tous sur les épaules la marque du drapeau que nous avons porté d'abord. » M. Brandès en convient quand, dans la conclusion de son *Ecole romantique en France*, il dresse le bilan des idées qui ont remué notre pays pendant la première moitié du dix-neuvième siècle. Le drapeau de M. Brandès, c'est celui de la libre pensée. Pendant cinquante ans il lui est resté fidèle et, comme il ne pouvait le planter dans le petit Danemark, il est allé le porter au dehors, faisant office de missionnaire des idées modernes dans tous les pays du monde. Sa sympathie pour la Pologne malheureuse, pour les révolutionnaires russes, le goût très vif que lui inspirent des personnalités comme Armand Carrel et Ferdinand Lassalle, dont il s'est fait le biographe, s'expliquent par l'attachement que le critique danois a conservé pour les doctrines qui enfiévraient sa jeunesse.

C'est une fatalité que de naître grand homme dans un petit pays. La maison est trop étroite pour que l'on puisse respirer entre ses quatre murs. N'ayant rien à conserver de ce qui existe, n'entrevoyant pas même la possibilité de construire, « sur de fortes assises », un édifice nouveau, on a beau jeu de s'appliquer à détruire. Mais lorsque l'on a pour patrie le Danemark, la tâche apparaît plus difficile encore de trouver une demeure à sa taille. Le Danemark est par excellence le pays des inimitiés intellectuelles. « En Danemark, il n'y a pas un dos qui n'ait saigné sous des coups assénés par un ami », a écrit Hermann Bang qui fut, lui aussi, un vagabond sans foyer. Et l'on cite ce mot d'un chanteur danois devenu illustre en Amérique : « Quand je reste huit jours dans mon pays, ma voix se rouille... » C'est pourtant le mal du pays qui ramène sans cesse chez eux ces citoyens du monde, cosmopolites malades qui ne peuvent se passer de rallier de temps en temps leur port d'attache. Ils fuient leur pays et les idées de leur pays, mais ils restent fidèles à la terre de leur jeunesse. On ne connaît pas d'exemple d'un Danois qui se soit dénationalisé et qui ait abandonné sa langue.

Cosmopolite, parce que les conditions intellectuelles et sociales de son pays le poussaient au cosmopolitisme, M. Georges Brandès s'est fait le champion des « idées modernes ». Je l'ai appelé tout à l'heure un « missionnaire ». Rien ne pouvait lui être plus désagréable. Quand Nietzsche se plut à saluer en lui un « missionnaire de la culture », il répondit avec indignation : « J'ai pris en horreur toute activité de missionnaire, parce que je n'ai jamais vu que des missionnaires moralisateurs » (Lettre du 17 décembre 1887). Pourtant il semble bien que c'est Nietzsche qui avait raison. L'influence que M. Georges Brandès a exercée dans ces dernières années est bien celle d'un émissaire laïc. Il s'est attaché à répandre des idées d'émancipation, dans des contrées éloignées des grands centres intellectuels et qu'une civilisation différente de la nôtre appelait peut-être à une évolution incompatible avec les « grands principes » dont il est le propagateur. L'image qu'il se fait de la France, on s'en rend compte en lisant ses appréciations sur l'attitude de Renan après la guerre et sur l'œuvre historique de Taine, est celle d'un pays diminué politiquement et qui ne rayonne plus au dehors que par sa haute culture. Déjà en 1872 il aspirait à retrouver « une France dont les sympathies s'étendaient à l'humanité entière ». Elle est restée pour lui la terre classique des révolutions, le pays des coûteuses expériences, qui sacrifie son existence nationale pour mener les autres peuples au progrès. Périssent les grands organismes politiques, pourvu que les « idées modernes » achèvent la conquête du monde ! C'est facile à dire quand on est... Danois !

§

Pourtant, cet écrivain internationaliste, qui fait souvent figure de démocrate révolutionnaire, se révèle, quand on y regarde de plus près, aristocrate et presque césarien. « Il y a quelques ponts qui mènent de mon univers intérieur au vôtre, écrit-il à Nietzsche (11 janvier 1883), le césarisme, la haine des pédants et la compréhension de Beyle ». Même la formule d' « Aristocratisme radical », par quoi il entend résumer l'œuvre du philosophe allemand, il ne craint pas de se l'appliquer à lui-même.

Il y a deux catégories d'âmes révoltées, écrit M. Brandès dans son

étude sur Nietzsche (1), celles qui instinctivement se sentent attirées vers Brutus, et celles qui, d'une manière tout aussi instinctive, se sentent attirées vers César. César reste le grand symbole. Frédéric II et Napoléon ne possédaient chacun qu'une partie de ses qualités. La poésie révolutionnaire de 1840 à 1850 fourmille de panégyriques à l'adresse de Brutus. Mais aucun poète n'a célébré César : Shakespeare lui-même, pourtant si peu bienveillant pour la démocratie, a été absolument sans compréhension pour sa grandeur et ne présente de lui qu'une pâle caricature, célébrant Brutus à ses dépens, conformément à la recette de Plutarque. Shakespeare n'a pas compris que César était, sur le tapis de la vie, un enjeu bien autrement précieux que son misérable assassin. César descendait de Vénus; son apparition était pleine de beauté. Son âme se distinguait par cette simplicité qui appartient aux plus grands; son être était noblesse. Cet homme, dont le nom sert encore aujourd'hui à désigner la puissance suprême, savait et connaissait tout ce qu'un prince et un chef du plus haut rang doit savoir et connaître : seuls quelques rares hommes de la Renaissance italienne se sont élevés à la hauteur de son génie. Sa vie était la garantie de tous les progrès réalisés de son temps. L'âme de Brutus était faite de doctrinarisme et son caractère distinctif était cette étroitesse de vues qui veut ressusciter les états du passé et qui voit dans une chose aussi contingente qu'un nom le présage d'une vocation....

Il faut lire en entier ce passage où M. Georges Brandès fait d'une façon assez inattendue l'apologie du tyran. « Je trouve le *César* de Shakespeare pitoyable », avait-il déjà écrit à Nietzsche (3 avril 1888), dans le moment même où il se préparait à présenter l'œuvre du philosophe au public de Copenhague. Et il revient sur son idée favorite en concluant l'étude qu'il a consacrée à Henri Heine :

> Certes, il avait été pour la Révolution contre Louis XVI, ce brave serrurier devenu roi. Mais, certainement aussi, il était *pour* César contre Brutus, cet usurier imbécile dont le seul titre à la gloire est d'avoir planté un couteau dans la poitrine du grand homme.

Ce n'est pas la première fois, du reste, que l'on constate l'adhésion des hommes imprégnés d'idées révolutionnaires au principe de l'ordre dont l'institution du régime impérial apparaît comme la conclusion naturelle. Mais chez M. Georges Brandès c'est le culte des *Héros*, à la manière de Carlyle, qui

(1) Traduction de Mme S. Garling.

dicte le respect de César. L'effort des collectivités, selon lui, ne suffit pas à faire progresser l'humanité. Sans les hommes supérieurs le monde serait demeuré figé dans son immobilité.

Jamais une idée, une formule d'art, une pensée réformatrice n'a germé dans la foule, écrit M. Brandès, à propos de Taine. L'idée et l'image naissent chez l'individu qui se trouve en dehors de la foule, mais qui l'attire vers lui. Cet individu rencontre des intelligences ayant avec lui des affinités, et ainsi le groupe, l'école se forment. Pour commencer, les œuvres de l'art et de la littérature n'expriment que la vie intellectuelle de ceux qui les ont conçues et seulement ensuite la vie intellectuelle de ceux que ces œuvres ont impressionnés. Mais le premier mouvement a toujours son origine dans une grande personnalité.

Les grandes personnalités ! Le critique danois, après les avoir étudiées en plus d'une circonstance, a tenu à leur élever un monument dans cette conférence demeurée célèbre qu'il fit aux étudiants russes de Paris en 1902. De tous temps il avait trouvé dans le public russe ses auditeurs les plus attentifs : « J'ai toujours aimé la jeunesse russe, c'est-à-dire ce qui est jeune en Russie. Il n'y a pas de meilleure jeunesse au monde. Dans aucun pays on n'aime avec une telle ardeur la liberté et le monde des idées libres. » Mais il y a eu quelque chose de presque paradoxal dans le fait que M. Georges Brandès choisissait précisément ce milieu hétéroclite, aux idées révolutionnaires mal définies, pour y chanter son hymne à la louange du *Grand Homme* (1).

Il y a quarante ans déjà, dans ses premières *Considérations inactuelles*, Nietzsche s'était attaché à définir le rôle du génie dans l'humanité : « C'est à l'histoire qu'appartient la tâche de... pousser toujours de nouveau à la création des grands hommes »... « L'humanité doit travailler sans cesse à engendrer des grands hommes — et c'est cela qui est sa tâche, à l'exclusion de toute autre... » « Celui-là seul qui s'attache de tout cœur à un grand homme, quel qu'il soit, reçoit ainsi la première consécration de la culture... » Thème magnifique à de séduisants discours qui nous ont été refaits bien souvent !

(1) Georges Brandès : *Le Grand homme*, origine et fin de la civilisation. Conférence faite à l'Ecole russe des Hautes Etudes à Paris, en février 1902. Paris, P.-V. Stock, 1903.

Mais M. Brandès a tenu à montrer qu'il sépare le culte de la personnalité de toute fin politique. Il précise le sens de son admiration pour César, en citant un passage de l'historien allemand Mommsen : « Comme l'artiste peut tout peindre, hors la beauté suprême, ainsi l'historien ne peut que se taire quand, une fois tous les mille ans, le parfait se manifeste à lui... Nous devons nous contenter de déclarer heureux ceux qui ont vu cette perfection de leurs yeux, ainsi que d'en deviner les contours par le reflet impérissable qui demeure aux œuvres créées par cette nature immense. Il est vrai que ces œuvres portent l'empreinte du temps. »

Et M. Brandès ajoute:

Mommsen ne voit donc pas en César l'instrument d'une œuvre qui devait être faite. Il voit sa valeur pour l'humanité dans la perfection de sa nature, dont ses actions et l'œuvre de sa vie ne nous donnent qu'un reflet.

Ainsi l'humanité doit tirer parti de ses grands hommes pour s'en servir à des fins utilitaires. Le rôle de l'individu dans la société n'est pas d'imposer sa volonté, mais de servir d'exemple. L'individu « a communiqué aux masses sa manière de sentir et de penser ». L'idée du génie, chez l'écrivain danois, est toujours liée à l'idée de progrès :

Le grand homme n'est jamais un résumé de la civilisation déjà existante. Il est la source et l'origine d'un état de civilisation nouveau.

Pour être franchement et sans restriction démocrate, il faut partager la conviction de Taine et de la plupart de vos contemporains libéraux. Mais quand on voit qu'aucune initiative ni aucune idée n'a jamais émané des masses, on hésite à s'intituler démocrate. On n'en est pas moins dévoué à la cause de la liberté des peuples et des individus. On n'en est pas moins radical. En une certaine occasion, dans mon pays, à la fête de la Constitution, en 1884, je disais ces paroles alors mal sonnantes : « Je ne veux pas servir la démocratie, n'étant pas démocrate. Mais je voudrais me servir de la démocratie au profit du peuple. »

Examinant ensuite la formule de Bentham : « le plus grand bonheur possible pour le plus grand nombre », M. Brandès arrive à la conclusion qu'elle n'est pas incompatible avec sa notion du grand homme, véhicule de la prospérité générale.

Il n'y a pas lieu d'insister davantage pour montrer combien l'écrivain danois est resté fidèle, sa vie durant, aux doctrines de sa jeunesse. Sur cet idéologue impénitent, les réalités politiques et économiques de ces dernières années n'ont eu aucune prise.

§

En février 1912, le soixante-dixième anniversaire de M. Georges Brandès fut célébré à Copenhague par des fêtes exceptionnelles. Le roi conféra alors au grand critique « la médaille d'or, pour le mérite, avec couronne ». Ainsi la consécration officielle venait renforcer l'hommage des classes intellectuelles. C'est qu'au cours des années toutes les oppositions de jadis ont été réduites au silence. Le réprouvé d'autrefois est apparu, au Danemark tout entier, comme une grande figure nationale. Ceux-là mêmes qui hier encore le combattaient à outrance se sont inclinés devant son talent et la presse conservatrice associe ses louanges aux dithyrambes des journaux radicaux.

M. Brandès peut montrer dans son pays un visage souriant est apaisé. Aux étudiants assemblés autour de lui, il fait avec sérénité des petits discours familiers qui rappellent par bien des côtés les allocutions fantaisistes de notre vénérable Anatole France. « Gardez-vous du wisky ! leur disait-il récemment, gardez-vous de l'abus du tabac ! gardez-vous du jeu ! gardez-vous des oignons ! » Mais il ajoutait aussitôt que ce n'était pas son affaire de prêcher la morale et c'est pourquoi il complétait ses préceptes en invitant ses auditeurs à ne point se garder de l'amour, tout en évitant la débauche :

L'amour développe l'imagination et rend l'esprit productif. L'amour est comme une hôtellerie d'Espagne : on n'y trouve que ce que l'on a soi-même apporté.

... Un rendez-vous d'amour est toujours donné à heure fixe, dans un endroit déterminé. Mais chacun sait que l'un des partenaires attend toujours à un autre coin de rue.

C'est pourquoi toute bataille est destinée à être perdue. Une bataille n'est qu'un rendez-vous de grand style, fixé dans le temps en un lieu désigné d'avance, où, lorsque sonne l'heure décisive, d'autres troupes arrivent que celles qui avaient été commandées et se heurtent à un ennemi qui n'est pas celui que l'on attendait... C'est ce que l'on appelle de l'histoire universelle.

C'est pourquoi jamais bataille n'a été gagnée, mais fut toujours perdue par le parti qui manœuvrait mal ou bien arrivait trop tard... à la suite de quoi l'adversaire était déclaré vainqueur et conservait le terrain acquis... Il se passe quelque chose de semblable en amour. Qu'il soit donc pour vous une école de précision...

De paisibles discours divertissent la verte vieillesse de M. Georges Brandès. Il lui arrive parfois aussi de faire un retour sur lui-même. C'est ainsi que, l'autre jour, il s'avisa d'improviser, dans une fantaisie auto-biographique, un dialogue entre Don Quichotte et Hamlet. Les deux héros incarnent à la fois l'idéal que l'écrivain a poursuivi au cours de sa longue carrière. Ses luttes, ses déceptions et ses espoirs, il les retrouve chez le chimérique amant de Dulcinée, aussi bien que chez le sombre rêveur d'Elseneur. Et voici la fable qu'imagine M. Brandès : Le chevalier à la triste figure, traînant par la bride Rossinante toujours boiteuse, s'apprête à rentrer en Béotie, après avoir parcouru le monde, lorsqu'il rencontre au bout de la route le mélancolique prince de Danemark, entouré d'un brillant cortège de chevaliers. Et après s'être conté leur peine et avoir récapitulé les avatars que depuis trois siècles l'imagination des hommes leur a fait subir, ils s'en vont tous les deux réconfortés, cheminant côte à côte, « pour construire en commun l'église de l'avenir » au lieu même que Don Quichotte avait choisi.

HENRI ALBERT.

ERNEST DOWSON

1867—1900

A Mademoiselle Cassey.

> We have seen thee, o Love, thou art fair, thou art goodly, o Love!
> .....
> And twin go forth beside thee, a man with a maid,
> Her eyes are the eyes of a bride whom delight makes afraid,
> As the breath in the buds that stir is her bridal breath :
> But Fate is the name of her; and his name is Death...
>
> SWINBURNE.

Au moment où paraissent en édition posthume les vers de Léon Deubel, qui se tua parce qu'il se sentait inapte à vivre et qu'il prévoyait peut-être l'heure où il allait mourir de faim, quelques-uns songeront sans doute à un poète anglais qui, lui aussi, partit jeune, et qui, non plus, n'était point fait pour l'existence commune. Après un séjour en France, Ernest Dowson était revenu en Angleterre, et ce n'était pas seulement de maladie qu'il mourait, mais aussi de *faim*, trop fier pour solliciter l'aide que tant de cœurs auraient été heureux de lui offrir. Comme Léon Deubel, il avait fui tous ceux qui ne demandaient qu'à l'aider ; « morbidly shy, with a sensitive independence which shrank from any obligation (1) » ; est-ce pour lui ou pour Deubel que ces mots furent écrits?... Et quel émouvant lien entre ces deux hommes pourtant si différents, que cette fierté et cette impuissance à s'accommoder de la vie!

Même en Angleterre, le nom d'Ernest Dowson n'est pas encore très connu ; sa vie à part, retirée ou vagabonde, son indépendance morbide, sa fin prématurée ne permirent pas qu'un peu de bruit se fît autour de sa jeune renommée. Treize années maintenant ont passé sur sa mort ; après ses amis de

(1) « Il était morbidement timide, avec un sensitif souci d'indépendance qui redoutait de contracter la moindre obligation. »

cénacle, seules quelques âmes éprises d'émotions délicates viendront à lui. Triste et raffinée, parfois un peu trouble et pourtant d'une eau si pure, sa poésie exerce sur ceux qui la connaissent une séduction particulière, — la séduction qu'opéraient sa personne et sa conversation (1).

Qu'est-ce qu'un poète pour la plupart des gens? et quelle peut être, à leurs yeux, l'utilité de vers qu'ils ne savent même pas scander, et qu'ils ne goûtent, — avouent-ils, — qu'en les entendant dire *à voix haute!* Pour ceux-là, il n'existe par siècle que trois ou quatre poètes, de valeur souvent inégale, et qu'ils vénèrent plus qu'ils ne les lisent : et Dowson, avec ses deux minces volumes de lieder tendres et fins, fragiles et pourtant profonds, n'aspirait point à les séduire. Il écrivait par goût instinctif, pour son plaisir, parce qu'il chérissait ce qui est beau et qu'il se savait susceptible de créations exquises ; il écrivait aussi pour répondre à une nécessité : non précisément l'épanchement, la confession, mais le désir de parler à l'Aimée inaccessible, et de traduire exactement ce qu'il éprouvait, — pour le soulagement de relire, harmonisé, le regret qui se concentrait en lui : « Il chanta et rechanta la chanson purement humaine, et la chanta avec une beauté qui le rend digne d'être appelé le Chopin de la poésie, — et la chanta avec une ardeur si visiblement naturelle qu'on le pourrait justement nommer le Burns de cette époque (2). »

Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie,

disait Musset, qui nous émeut surtout dans ses paroxysmes de souffrance, volontairement exacerbée, mais réelle. L'inspiration de Dowson n'eut pas d'autres sources; mais il était autrement maître de soi et de son art que ne le fut Musset, et l'on pourrait lui appliquer la parole qu'écrivait Baudelaire sur Poe : « Sa poésie profonde et plaintive est néanmoins ouvragée, pure, correcte et brillante comme un bijou de cristal. » — S'il ne se *frappait* pas le cœur, il en écoutait les battements, et, jour après jour, les notait en de courtes pièces : deux, trois, quatre strophes ; les plus longs poèmes n'ont que deux pages, et ils sont rares. Mais, comme en un coquillage on croit en-

(1) « Doux et sensible, ainsi que ses poèmes proclament qu'il fut dans sa vie... » M. G. Blaikie Murdoch. *The Renaissance of the Nineties.*
(2) *Ibid.*

tendre le remous de la mer immense et grise, dans la plus courte de ces pièces on sent passer le délicat frémissement d'un cœur humain, d'une âme froissée par l'amour et qui en conserva la meurtrissure, jusqu'au jour qu'il s'en alla :

Aux Contrées Profondes, où les justes et les méchants
Trouvent la fin de leur travail, où la vieillesse a le repos,
Où tous sont libérés de l'amour, de la crainte et de la luxure...

§

Ce n'est pas une étude bourrée de documents inédits qu'il faut ici : trop nombreux encore sont, en France, ceux qui, ignorant la langue anglaise, ignorent tout de Dowson : jamais les revues ne parlent de ce poète émouvant, qui pourtant compte des fervents en Angleterre, et dont M. Blaikie Murdoch a pu dire dans son intéressant petit livre, *The Renaissance of the Nineties* : « Le plus beau poète de ce groupe était Ernest Dowson. » Ce n'est pas qu'il se soit efforcé de découvrir une « beauté nouvelle », de se différencier, par le sujet de ses inspirations, des poètes qui l'avaient précédé. Il avait compris que « les thèmes éternels » — l'Amour et la Mort — seront toujours les seuls qui nous puissent émouvoir profondément ; car ce n'est point hasard si la poésie lyrique de l'humanité est toute issue de ces thèmes égotistes; mais eux seuls correspondent à nos émotions secrètes et générales. Il savait aussi que c'est par l'*expression* qu'on rénove un sujet, et que chercher à tout prix l'originalité, c'est le meilleur moyen de paraître surtout maladroit et artificiel.

Quand, après avoir louangé Symons et Davidson, un critique anglais déclare encore : « Mais la rose des roses de cette époque est un autre poète, et la palme doit aller à Ernest Dowson », ces lignes seules, écrites après un recul de plus de dix ans, suffisent à justifier mon étude ; et si j'écris ces pages, si je traduis ces vers, c'est pour essayer de faire aimer le poète de ceux-là mêmes qui ne savent encore que son nom.

§

Ernest Dowson naquit le deux août 1867, dans le comté de Kent, d'une bonne famille assez lettrée ; il fit des études plutôt irrégulières en Angleterre et passa la plus grande partie de sa vie d'homme en France : c'était le pays qu'il préfé-

rait ; un certain nombre de ses poèmes furent même écrits en Bretagne.

A Londres, il fit partie d'un « Club de Rimeurs », où il se lia, mais sans intimité, avec quelques poètes et artistes qui voulaient lutter à tout prix contre le réalisme : mouvement qui correspond un peu à la réaction, chez nous, du symbolisme. C'était un esprit très fin, très délicat, à peine saxon, épris surtout de la forme, et plus enclin à « parler littérature » qu'à raconter ses sentiments à ses amis, — trait particulier si nous rappelons que son œuvre n'est qu'une confession, ou plutôt qu'une série d'aveux et de plaintes. C'est que ces poèmes, d'une sincérité si profonde, étaient écrits pour « Adélaïde », et rien que pour elle.

Alors qu'il vivait à Londres surgit dans son existence l'événement qui la devait à jamais modifier intérieurement. Il était à prévoir que cette âme, d'une sensibilité de cristal, ne pourrait ne pas vibrer, mais la fêlure vint vite parce que les vibrations étaient trop intenses. Ce n'est pas l'amour en soi qui importe ni l'objet qui l'inspire, mais celui qui le ressent.

Fille d'un réfugié, de bonne famille, je crois, — écrivait Arthur Symons, — réduite à tenir un humble restaurant dans un quartier d'étrangers à Londres, elle écoutait les vers de Dowson, et souriait avec charme sous les yeux de sa mère pendant les deux ans qu'il lui fit la cour ; puis, à la fin des deux ans, elle épousa à sa place le garçon de café. Avait-elle compris plus que le côté extérieur de cette dévotion timide et ardente ? Avoir fait et tué un poète, cela eut-il à ses yeux une grande importance (1) ?

Cet amour déçu tendit davantage les cordes de la lyre, et les vers jaillirent plus justes et plus beaux :

Parfois, pour consoler mon cœur triste, je pense,
Bien qu'il soit tard, que soit passé le temps des lis,
Bien que les cieux d'été déjà soient obscurcis :
Peut-être un jour irai-je à elle
Jeter à ses pieds mon reste de vie.
. . . . . .
Peut-être qu'elle aura pitié de moi, disais-je,
Bien que je vienne tard, longtemps après le temps des lis,
Sous le fardeau des jours gâchés, des vers qui vont à la dérive...

(1) Arthur Symons, *Studies in Prose and Verse*.

Ses yeux calmes et bons, modestement baissés,
Changeront, adoucis ; il semble encore temps
(Disais-je) de me consoler ; tout en sachant que ces choses sont des rêves
Et ne peuvent pas être.

Sans cesse lui revenait le souvenir de cette femme dont il n'avait su se faire aimer. Quelles que soient les folies sensuelles où l'entraîna le désir de noyer sa peine, quelque empire qu'exerçât sur lui le physique d'Adélaïde, il n'aurait pu se contenter, venant d'elle, d'un *semblant* d'amour, et ne dissociait pas la tendresse du désir :

Je ne voudrais pas changer tes yeux froids,
Troubler de tes mots la paisible source
A coups de surprise ou de passion.
Ce cœur qui est tien, je ne puis l'atteindre,
Je ne voudrais pas changer tes yeux froids.

Comme bien des poètes, Dowson avait toujours été porté à l'alcoolisme, et l'ivresse faisait de lui un autre être ; sa délicatesse, la distinction de son langage, sa douceur raffinée et ses désirs de pureté, tout cela disparaissait comme emporté par une vague furieuse. Quand tout espoir pour lui fut anéanti, il s'abandonna sans contrainte à sa passion du vin, et ceux qui le connurent alors ignorèrent le *vrai* Dowson, qui, moins que jamais, se livrait à ses camarades ; négligeant parfois jusqu'à sa propreté personnelle, il adorait les endroits les plus vils, fréquentait les bouges et les cabarets mal famés ; et lui qui, dans ses moments de sobriété, révérait l'aimée comme une Madone, confondait alors les femmes en un même troupeau. C'est après l'une de ces crises qu'il écrivit l'admirable pièce : *Non sum qualis eram bonæ sub regno Cynaræ*, la plus belle peut-être de son recueil, belle non seulement par la qualité du vocabulaire, par la beauté douloureuse et musicale du vers, mais par le *sens* des mots, par l'émotion communicative qui s'en dégage :

La nuit dernière, ah, la nuit d'hier, entre ses lèvres et les miennes,
Passa ton ombre, Cynara ! ton haleine glissa
Sur mon âme, entre les baisers et le vin ;
Et j'étais désespéré et malade de mon vieil amour,
Oui, j'étais désespéré et je baissais la tête :
Je t'ai été fidèle, Cynara ! à ma manière.

Toute la nuit sur mon cœur, je sentis battre son cœur chaud,
Et le long de la nuit, amoureuse et ensommeillée, dans mes bras elle reposa.
Certes les baisers de sa rouge bouche payée étaient doux ;
Mais j'étais désespéré et malade de mon vieil amour,
Quand je me réveillai et que je vis poindre l'aube :
Je t'ai été fidèle, Cynara ! à ma manière.

. . . . . .

Je réclamais de la musique plus folle et du vin plus fort...
Mais quand le festin est fini et que les lampes expirent,
Alors, passe ton ombre, Cynara ! la nuit est tienne,
Et je suis désespéré et malade de mon vieil amour,
Oui, j'ai faim des lèvres de mon Désir :
Je t'ai été fidèle, Cynara ! à ma manière.

La vie désormais lui faisant horreur, il essayait d'échapper à la vie. Trop faible pour se surmonter, pour s'élever jusqu'à une conception quelconque du Devoir, il se laissait aller à la dérive ; il est plus dur pour un poète de souffrir que pour le commun des âmes, car les poètes sont de grands enfants merveilleux, et leurs chagrins ont l'acuité des peines enfantines, avec la profondeur et la durée, hélas ! de celles des êtres vieillis qui se cramponnent à leurs sentiments pour se donner l'illusion de vivre davantage. Les poètes, qui ont le don de transposer la réalité, vivent en dehors d'elle, mais toujours leur ciel est trop clair ou trop sombre. Le cas de Dowson était banal ; quel être n'a pas aimé, quel être n'a pas souffert, — ou cru souffrir, ce qui revient au même. Mais sa grande sensibilité, son besoin aigu d'idéal furent froissés plus que chez d'autres : la plupart des hommes, repoussés de la table du festin, ramassent les miettes et se constituent ainsi un bonheur, un pauvre bonheur piètre qui les satisfait à peu près. Dowson avait placé trop haut ses désirs pour se contenter facilement; il vit sa vie gâchée, et voulut que le mal fût sans remèdes.

Dans la musique, je ne trouve de consolation ;
Pour moi les roses ne sont pas assez pâles.
Le bruit des eaux qui nous séparent
Dépasse les roses et la mélodie.

Un autre jour, il dira :

Vous m'auriez pu comprendre, en voulant bien attendre ;
J'aurais pu vous aimer, Chère, aussi bien que lui ;
Chère, n'avons-nous pas manqué de patience ?
Mais notre désaccord fut voulu par le sort.

Mais que sert de parler ? il vaut mieux du silence,
Nous pourrions regretter que les choses soient dites ;
Quoi qu'ils soient bien amers, tous nos mots échangés,
Morte, vous les reprocherai-je ?

. . . . . .

Plus patients tous deux, Chère ; et vous, sachant attendre,
Mieux que lui, j'aurais pu me battre à mort pour vous.
Mais dès le début, Chère, il semble que le sort
Ait voulu notre désaccord.

Je reviens tard à vous, puisque la mort nous ouvre
L'amour qui dans la vie n'était pas notre lot ;
Et sur le tertre bas caché parmi les roses,
Tristement je jette mon cœur.....

Et pourtant, un jour, il croit pouvoir guérir :

Oublier ses yeux et comme ils étaient froids,
Oublier sa voix et comme elle était douce et basse.

Mais ce sont bien là « résolutions vaines » :

Et une fois elle passa, et une fois leva les yeux,
Et par politesse sourit, et ne dit rien :
Et soudain l'ancienne flamme s'éleva,
Et tout mon désir mort fut ranimé.

Le chagrin, s'ajoutant à la vie qu'il menait, eut vite prise sur ce corps déjà peu robuste, et cet état physique se répercutait sur le moral : la vue d'un cimetière breton (1) lui inspirait le désir du tombeau, « so quiet a grave ! », et les dernières pièces des *Décorations* sont remplies de cette hantise qui se vient juxtaposer aux plaintes d'amour :

La courte saison d'été, — et alors, *le désir de mon cœur,*
L'hiver et les ténèbres ! une à une,
Les roses tombent, les pâles roses expirent
Sous le lent déclin du soleil.

Avec le reste de ses forces s'en va son goût de la vie, il n'appelle ni n'implore la bien-aimée ; seuls le tentent, selon le vers de cet autre poète exquis (2) qui mourut peu après lui : « le silence et l'oubli dans l'éternel Repos ».

Et il murmure :

Qu'il en soit donc ainsi : taisons mots et soupirs,
En vain, toutes les choses furent dites.

(1) *Decorations :* « In a Breton Cemetery. »
(2) Albert Samain.

Mieux vaut chercher enfin un endroit pour s'étendre,
Simplement mort.

. . . . . .

Le silence vaut mieux : pour toujours et toujours
Nous descendrons dormir
Loin de sa vue, où il ne soit pas nécessaire
Qu'elle vienne pleurer.

Qu'il en soit donc ainsi : elle est toujours plus froide,
Mieux vaudrait le sommeil et mieux vaudrait la nuit.
Couché enfin où nous puissions ne pas la voir,
Nous pourrons enfin reposer.

Il était revenu mourant en Angleterre. Un ami, qui pourtant n'était pas riche, vint à son secours et le soigna pendant les dernières semaines. Dowson ne croyait pas alors que c'était la fin ; il formait projets sur projets, joyeux d'un peu d'argent qui lui devait revenir. Rien de plus pathétique que la mort d'un être jeune ; la mort, cet effacement brutal du Destin, paraît plus brutale encore lorsqu'il s'agit d'un créateur : ce violent coup d'éponge qui, sur le tableau noir de la vie, efface les humains signes de craie, n'effaçait pas ici des balbutiements informes, mais de délicates mélodies qui se sont perdues dans le vide. Et ses amis purent murmurer ses vers posthumes :

Avec nous jusqu'au bout cheminent des fantômes,
Et c'était une amante, et, peut-être, un ami.
Assis nous attendons, les yeux éteints et mornes,
Que tombe le rideau, que se ferme la porte.
Ceci est la fin des chansons que chante l'homme.

L'homme en effet ne devait plus chanter.

§

Dowson n'est certes pas un poète de grande envergure ; les romantiques, en libérant le *moi*, — et malgré les élans métaphysiques de Hugo et de Vigny, — ont dirigé momentanément la poésie vers une voie plus intime. Ce poète, pour nous, est souvent le frère du Schumann des lieder et des pièces pour piano, et l'émotion qui se dégage de tels vers, pour ne point venir des hauts problèmes, n'en est pas moins pénétrante. A de certaines heures nous préférons, à la symphonie qui nous plie, la voix timide et parfaite qui chante en demi-teintes à l'ombre discrète du piano.

Donc, en cette œuvre, nulle angoisse philosophique, point

d'élans vers Dieu : nulle bravade, mais nulle recherche métaphysique. Dowson écrit vraiment comme l'oiseau chante, ou plutôt donne cette impression, car, pour arriver à cette perfection de forme, il dut assurément s'astreindre à un sérieux travail. Il n'était point capable du souffle puissant qui dressa *la Colère de Samson* ou *le Jardin des Oliviers*, et c'est à un poète très proche de nous qu'il s'apparente, et nul ne lira les premiers *Verses* sans immédiatement prononcer le nom de Verlaine. Une correspondance très sensible s'établit entre le charme de Dowson et celui de Verlaine, — charme féminin, surtout sensuel, qui tient en grande partie à l'accouplement des sonorités verbales, à l'évocation *alentour* des mots, plutôt qu'à leur sens réel.

Quoi de si émouvant, strictement, dans cette strophe :

> Par delà l'enceinte de la mémoire,
> Dans quelque obscur bosquet mystérieux,
> D'ombres peuplé uniquement,
> Où jamais la tourterelle ne roucoule,
> — Monde oublié par le soleil, —
> J'ai rêvé que nous nous rencontrâmes quand le jour fut fini,
> Et nous nous étonnions de notre ancien amour.

Et pourtant, qui la lira sans être ému ? En anglais, les mots ont une telle puissance évocatrice, je ne sais quoi d'indéfini que détruit parfois notre langue trop précise :

> Beyond the pale of memory,
> In some mysterious dusky grove,
> A place of shadows utterly
> Where never coos the turtle-dove,
> A world forgotten by the sun,
> I dreamed we met when day was done,
> And marvelled at our ancient love.

Dowson a ce don, comme chez nous Verlaine, de réunir les mots propres à nous toucher, tant par leurs sonorités particulières que par l'émotion qui justement se dégage de cet accouplement : « the waters of oblivion », les eaux d'oubli ; — « the bitter pastures of the dead », les pâturages amers des morts ; — the stealthy kisses of the trees », les baisers furtifs des arbres.

Il joue délicieusement de l'allitération :

> Sometimes, to solace my sad heart, I say,

ou bien :

For I had pondered on a rune of roses,

ou encore :

The air is soft with the sweet May showers.

Mais Dowson n'a pas, comme l'auteur de *Sagesse*, bousculé la métrique du vers, et son œuvre aussi est bien moins importante que celle de Verlaine. Malgré de profondes différences de tempérament, c'est un autre poète qu'il rappelle encore : le poète mélancolique, sensuel et tendre des *Elégies* et du *Jardin de l'Infante*. Et c'est surtout par le côté extérieur et frissonnant de leur langage ; le vocabulaire, chez Dowson, n'est pas très étendu, et souvent les mêmes mots reviennent pour exprimer sa pensée ; mais chez lui, comme chez Samain, il y a ce secret instinct des alliances suggestives.

Dowson, qui connaissait parfaitement le français et fréquenta beaucoup à Paris les littérateurs, s'était nourri de Verlaine, dont il traduisit plusieurs poésies d'une façon merveilleusement adéquate : car, sans changer une partie du sens ou même un mot, il parvint à transposer, suivant la prosodie anglaise, le rythme particulier des vers français. Ce cas de traduction est, je crois, unique. Sa sensibilité se rapprochait d'ailleurs beaucoup de celle de Verlaine. Comment lire ce *Spleen* sans penser au pauvre Lélian :

Je n'étais pas chagrin, je ne pouvais pleurer,
Et j'avais fait dormir tous mes souvenirs.

. . . . . .

Tout le jour jusqu'au soir je regardai la pluie
Battre ennuyeusement le carreau de la vitre.

Je n'étais pas chagrin, mais seulement lassé
De tout ce que j'avais jusqu'ici désiré.

Ses lèvres et ses yeux, tout le jour, ne me furent
Absolument que le fantôme d'un fantôme.

Tout le jour, mon besoin affamé de son cœur,
Je l'oubliai vraiment jusqu'au tomber du soir

Qui me laissa chagrin, désireux de pleurer,
Avec mes souvenirs qui ne pouvaient dormir.

Comment le souvenir des *Romances sans Paroles* ne surgirait-il pas devant telles autres pièces, qui pourtant conservent leur personnalité :

Cesse de sourire, ô Chère, un court moment sois triste,
Ici, dans le silence, sous la lune blême :
Doux sont tes yeux, mais comment serais-je joyeux,
En sachant qu'ils changent si vite ?

Pour l'amour de l'Amour, Chère, tais-toi. Couvre-moi
Des ténèbres obscures de tes cheveux qui retombent.
La crainte vient sur moi, et le souvenir
De tout ce qu'est le sort des hommes.....

ou cet adieu :

Un chagrin extrême
Consume mon triste cœur,
Parce que demain
Nous nous devrons séparer,
Et maintenant un chagrin extrême
Est tout mon lot.

. . . . . .

Ne dis plus un mot,
Ne pleure pas, laisse un pâle
Silence, un inviolé
Silence prévaloir !
Pitié, pas un mot
De peur que je ne manque à mon devoir !

Oublie demain !
Ne pleure pas : seulement penche
Dans un chagrin silencieux
Ta tête vers moi.
Oublions demain
En cet unique jour.

Qui pourrait nier l'émotion très simple de cette *Chanson* :

Toutes les prières d'un homme,
Vers toi, les ai-je pas priées ?
Quelle, des louanges possibles,
Qui par moi n'ait pas été dite,
O ma mie (1) !

Pourtant tes yeux, pourtant ton cœur
Toujours pour moi restèrent sourds :
De toi, pour mon unique part,
Ne m'est venue que de la peine,
O ma mie !

Où demanderai-je à cacher
Mon chagrin au loin avec moi ?
De peur que mes larmes, qui blâment,
Ne t'apportent une brève crainte,
O ma mie !

(1) En français dans le texte.

Plus que ne peut prier un homme
N'ai-je donc pas vers toi, prié ?
Quelle, des louanges possibles,
Qui par moi n'ait été dite,
O ma mie ?

Mais cette influence ne s'est aussi fortement exercée sur Dowson que parce qu'elle répondait à son tempérament : cette lumière noyée de brume qui caractérise l'union des éléments saxons et latins. Pourquoi latins ? il faudrait mieux connaître ses origines ethniques pour le comprendre ; mais assurément il n'est pas foncièrement anglais ; il a trop le sens de la mesure, une certaine netteté de lignes, et le goût des fines analyses psychologiques, vivement tracées en quelques vers.

Latin, — écrivait Arthur Symons au lendemain de sa mort (1) — il l'était par toutes ses affinités ; et cette qualité même de faiblesse, de réserve qu'il apportait dans sa façon de prendre la vie, de considérer la substance de son art, l'apparente à ces artistes de race latine qui se sont toujours montrés si délicatement difficiles, et qui rejetaient la simple nature lorsqu'elle apparaissait trop nue ou trop bruyante à la vue et à l'ouïe, — ces artistes qu'un rien satisfaisait profondément pourvu qu'il fût parfait.

Et Dowson, dans sa poésie (les *Vers* de 1896 ; *le Pierrot d'une Minute*, fantaisie dramatique en un acte, de 1897 ; le volume posthume des *Décorations*) fut le même artiste scrupuleux que dans sa prose, et il s'y trouvait beaucoup mieux à sa place. Latin, il l'était tout à fait par sa façon de comprendre la jeunesse et la mort, et « l'ancien temps des roses », et le pathétique de cette petite heure qui nous est donnée pour aimer et vivre ; Latin par son élégance, par sa réserve et sa façon gracieuse et claire de traiter ces thèmes ; Latin, enfin, parce que ces thèmes lui suffisent pour se composer une attitude mentale. Il employait franchement les lieux communs de la poésie, les faisant siens parce qu'il croyait en eux : la Cynara ou la Néobule d'Horace lui était toujours un symbole naturel quand il désirait se montrer très personnel. Je me rappelle qu'il me dit préférer, entre tous les vers, ce vers de Poe :

The viol, the violet and the vine,

et la beauté délicate, non lointaine ou irréelle, qui s'attache à de tels mots ou à de telles images, fut toujours pour lui la véritable beauté poétique. Il n'y eut jamais de poète à qui les vers vinssent plus naturellement pour la joie de chanter ; ses théories étaient toutes esthé-

(1) *Studies in Prose and Verse.*

tiques, presque techniques, comme celle qu'indiquait sa préférence pour le vers de Poe : que la lettre « v » est la plus belle lettre et ne peut jamais être placée trop souvent dans un vers. Il ne tolérait ni ne désirait de théories plus abstraites. La poésie bien philosophique n'existait pas pour lui, la poésie n'était à ses yeux que le plus beau des *arts*. Il aimait l'élégance d'Horace, tout ce qui était très complexe dans la simplicité de Poe, et les plus chantantes des humaines mélodies de Verlaine. Il avait le pur don lyrique, que ne diminuait ni n'alourdissait aucune autre qualité d'esprit ou d'émotion (1) ; un poème, pour lui, était d'abord de la musique, et, après, ce qu'on voulait, pourvu qu'il suggérât, sans le jamais *dire*, quelque sentiment délicat, caresse ou soupir ; il en arrivait parfois à trouver des mots aussi parfaits que ceux du poème intitulé : « O Mors ! quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis. » Ici, assurément, la musique du silence parle, si jamais elle parla.

Le Pierrot d'une Minute n'est pas à proprement parler très scénique : ce serait plutôt un poème dialogué. Et pourtant, qui oserait prétendre que ce délicieux chef-d'œuvre de poésie profonde et d'humour délicat n'aurait pas grand succès au théâtre ? Le *Pierrot* de Dowson, c'est Dowson lui-même, avec son âme timide et réservée, passionnée et tendre, et aussi — notons-le en passant — son amour pour la dive bouteille ; et c'est Dowson à jamais blessé par la rencontre de l'Amour. C'est aussi le Poète, — comme dans l'éternel symbole — *épris de la lune*, c'est-à-dire du Rêve, en portant pour toujours la marque :

How wan and pale do moon-kissed roses grow...

§

Nous pouvons dire que jamais dans ses vers ne monte un élan vers Dieu ; car cette splendide pièce, *Nonnes de l'Adoration perpétuelle*, n'a rien de proprement religieux, et surtout exprime sa lassitude du monde ; nous y trouvons l'admiration du *dilettante de la Religion*, frappé par le côté poétique ou esthétique du catholicisme, — avec l'égoïste retour sur soi, seulement suggéré.

(1) A mon avis, Symons exagère ici : si beaux que soient par leur forme les poèmes de Dowson, c'est aussi par leur *émotion* qu'ils nous touchent. Si Dowson avait suivi jusqu'au bout ces théories, la beauté purement extérieure de ses vers en rendrait la traduction impossible, parce que inintéressante.

Calmes, tristes, en sûreté ; derrière les hauts murs du couvent,
Elles contemplent la lampe sacrée ; elles veillent et prient,
Et c'est tout un pour elles quand le soir tombe,
Et c'est tout un pour elles au froid retour du jour.

. . . . . .

Dehors, le monde est passionné et farouche;
Le rire las de l'homme et son dégoût qui désespère
Supplient à cette porte impénétrable :
Elles n'entendent rien, dans leur rêve de prière.

Elles avaient vu toute la gloire du monde étalée,
Elles en avaient vu la douceur et l'amertume,
Elles savaient que les roses du monde se fanent,
Et sont foulées par les pas précipités.

. . . . . .

Et là, elles demeurent ; sereines, elles prévoient
L'aurore lumineuse qui sera.
La douce Etoile de Marie dissipe pour elles la nuit,
Les naturelles ténèbres de l'humanité.

Calmes, tristes, en sûreté ; avec de doux visages usés.
Certes, c'est la meilleure, cette vigile choisie ?
Oui ! car nos roses se flétrissent, le monde est farouche,
Mais là, près de l'autel, là c'est le repos.

J'avais, au début de cette étude, prononcé le nom de Musset ; mais ce n'est que par les juvéniles cris d'amour que le poète anglais se rapproche de lui ; et, — fort heureusement, — il n'y a pas d'*Espoir en Dieu* dans l'œuvre de Dowson : il se connaissait bien, savait de quoi il était capable, et ne chercha point à *étirer* son talent au delà de ses limites ; d'ailleurs, je le répète, il ne « faisait » pas de vers, il écrivait pour satisfaire un besoin. Les rares pièces qu'inspire une tendance méditative (*To One in Bedlan*, *Carthusians*) laissent vite, comme celle des *Nonnes de l'Adoration perpétuelle*, transpercer sa préoccupation dominante. Un ami de Tartarin disait tristement que les grands hommes ne parlent que d'eux-mêmes ; c'est justement par là, n'en déplaise à Flaubert, qu'ils sont intéressants, quand, dans leurs plaintes et dans leurs joies, éclate cette part d'humanité qui nous est à tous commune. Car l'homme le plus souvent ne cherche que soi dans les œuvres ; et qui l'en pourrait blâmer, puisque c'est le seul moyen qu'il ait d'arriver à se comprendre.

Il ne fut guère, je crois, d'être moins religieux que Dowson ; ses élans mystiques, comme ceux de certains modernes, se

transformaient tous en élans amoureux ; dans ce volume, que n'éclaire jamais une envolée vers l'au-delà métaphysique, s'il est une Prière, ce n'est ni doute ni terreur qui l'inspire, mais c'est encore un cri d'amour, protestation entêtée du cœur à jamais asservi :

IMPENITENTIA ULTIMA

Avant que ma lumière ne s'éteigne à jamais, si Dieu me voulait donner le choix d'une faveur,
Je ne me soucierais d'allonger mes jours, ni je n'implorerais pour que certaines choses reviennent,
Mais je crierais : « Un jour des grands jours perdus, un visage entre tous les visages,
« Accorde-moi de le voir et de le toucher une fois encore, et je ne demande rien de plus.

« Car, Seigneur, j'étais libre de choisir toutes Tes fleurs, mais j'ai pris les tristes roses du monde,
« Et c'est pourquoi mes pieds sont déchirés et mes yeux aveuglés par la peine ;
« Mais à Ton terrible jugement, quand ma vie lasse sera close,
« Je serai prêt à moissonner ce que j'ai semé, à Te payer ma juste dette.

« Mais une fois avant que mon temps ne s'écoule et que le fil d'argent de ma vie ne soit brisé,
« Donne-moi une grâce, et écarte le voile des années douloureuses,
« Accorde-moi une heure des heures qui furent miennes, et, en signe, laisse-moi voir
« Ses yeux purs et pitoyables briller, et laisse-moi baigner ses pieds de larmes. »

. . . . . .

Avant que les eaux de destruction ne tombent en entraînant ma vie,
Et que Ta colère ne me fende comme un enfant tranche une fleur,
Je veux Te louer, Seigneur, dans l'enfer, tandis que mes membres seront écartelés,
Pour la dernière triste vue de son visage, et cette petite grâce d'une heure.

Ne cherchons ni philosophie ni piété dans ce livre, n'y cherchons pas non plus, en dehors de quelques *notations*, de véritables descriptions de paysages : partout où le promena sa fantaisie mélancolique, partout et toujours, Dowson ne vit qu'une chose : son amour, l'Amour-Roi ; et son testament poétique en quelque sorte est bien dans cette pièce des « Décorations » (*De Amore*), l'une des plus belles qui soient au monde — larmes solitaires, extase de derviche sous le poignard dont il s'ensanglante :

Sera-t-il triste à cause d'un amour
Qui n'est pas couronné sur terre,
Qui vit et qui meurt, inconnu ;
Parce que ses mots jamais ne toucheront
Le cœur virginal jusqu'à se faire reconnaître
Par lui pour le seigneur et maître prédestiné?

L'amour est-il si faible chose
Qu'il ne puisse demeurer vivant
Seulement pour l'amour de soi-même,
Pour ce besoin de mains chères à tenir, de lèvres à baiser,
Simple souffrance du cœur !

. . . . . .

L'amour qui est vraiment de l'amour
N'a pas besoin d'une couronne terrestre,
L'amour est à lui-même sa propre, grande récompense extrême,
Lui, Seigneur puissant !

Seigneur de la vie et de tous les souffles,
Puissant et fort pour nous sauver
De la tombe dévorante
Toi dont la domination surpasse la tyrannie de la mort,
Toi qui es la vie et la mort réunies,
La nuit, le soleil ;
Qui *es*, quand toutes les choses semblent des apparences:
Vaincu, frustré et délaissé, repoussé aujourd'hui,
Viens avec moi le long de mon chemin,
Et ne me laisse pas blasphémer !

§

... Vaincu, frustré et solitaire, incompris, découronné,
L'Amour en est-il moins Roi?

disait-il dans une autre strophe.

Is love less king ? C'est par ce sentiment que Dowson est devenu un pur poète, parce qu'il a aimé vraiment, malgré une vie médiocre, et que c'est une chose émouvante. C'est pour cela qu'à certaines heures ceux qui ont pleuré sentiront, en lisant ses vers délicats, leurs yeux s'embrumer à nouveau de larmes. Poète, entièrement, parce qu'il ne fut pas qu'artiste, mais tendre aussi avec ardeur, et *sincère* avec simplicité, et qu'un brillant virtuose ne nous touchera jamais avec les plus admirables traits et des difficultés inouïes, comme le charme vieillot d'un petit andante de Mozart, dont le sourire poudrerizé se mouille parfois de larmes discrètes...

HENRIETTE CHARASSON.

LE FROID ARTIFICIEL

La presse française et étrangère du monde entier a annoncé la mort, à Paris, le 19 octobre 1913, de Charles Tellier, âgé de 85 ans, qui habitait rue d'Auteuil un petit logement des plus modestes. L'illustre vieillard, dont le nom vient d'être salué par un concert unanime et sans réserves d'éloges posthumes, avait en effet accompli, pendant sa vie laborieuse d'inventeur qui n'a point reçu sa récompense, une œuvre considérable. Tellier a été un précurseur génial ; propagateur du froid artificiel, il a tracé au travers du monde civilisé un sillon profond que les efforts de ses imitateurs élargissent sans cesse, source déjà féconde de progrès économiques et industriels.

La question du froid artificiel est de celles qu'il n'est plus permis d'ignorer.

Dans la suite des âges, le froid a été considéré comme un ennemi dont il fallait se défendre. Ce n'est que dans les temps modernes, lors de l'éclosion des Sciences physiques, que l'on a cherché les moyens de produire à volonté ce froid, qui se manifeste spontanément dans la nature dès que la chaleur du soleil fait défaut.

Depuis la fin du dix-septième siècle jusqu'à nos jours, une série de physiciens : Lahire, Cullen, Leslie, Thilorier, Faraday... ont démontré la possibilité de produire artificiellement le froid, mais sans découvrir le moyen de le faire sortir du laboratoire. Deux Français, Ferdinand Carré et Charles Tellier, se sont enfin chargés de rendre le froid industriel ; à ces deux Français tout l'honneur doit en revenir aujourd'hui. Grâce à eux, la production du froid est devenue économique et pratique ; ils ont eu, il y a un demi-siècle, le singulier mérite d'une foi tenace, inébranlable dans l'avenir réservé aux applications du froid, et, ce qui est mieux encore, ils ont prouvé leurs affirmations par des démonstrations répétées, et décisives.

De 1859 à 1869, Carré et Tellier ont construit les premières

machines frigorifiques, engendrant le froid d'une façon continue par la compression et la dilatation successives d'un gaz, ou vapeur liquéfiable. Dans ce but, on se sert aujourd'hui d'air, d'éther, d'ammoniaque, d'acide sulfureux, de chlorure d'éthyle, d'acide carbonique ou même d'eau.

Peu importe l'agent frigorifique utilisé.

Personne n'ignore qu'une pompe de bicyclette s'échauffe aussitôt qu'elle travaille au gonflement d'un pneumatique ; car l'air qu'elle renferme s'échauffe par le seul fait de la compression. Inversement — comme on pourrait le prévoir — de l'air soumis à une dilatation se refroidit. C'est là tout le secret de la machine frigorifique. Elle se compose essentiellement d'une pompe qui aspire d'un côté et comprime de l'autre. En pratique, un courant d'eau fraîche emporte hors de la machine la chaleur en excès qui se dégage par l'effet de la compression du gaz ou de la vapeur liquéfiable et permet d'y recueillir le froid à des températures qui peuvent aisément descendre jusqu'à 25 ou 30 degrés au-dessous de zéro.

Le froid n'est ainsi que le résultat de la transformation d'un travail mécanique. Dans ces conditions, on peut produire partout du froid, autant qu'on en désire ; ce n'est qu'une question de force motrice, de quantité de charbon à brûler dans un gazogène ou un foyer de machine à vapeur. Un kilogramme de charbon fournit de 12 à 30 kilogrammes de glace.

Les machines frigorifiques ont servi d'abord à la fabrication de la glace comestible. Cette glace artificielle tient lieu de la glace naturelle dans les pays chauds où il ne saurait être question de faire des provisions de glace pendant l'hiver. Composée d'une eau pure, filtrée ou même distillée, elle possède au point de vue de l'hygiène une évidente supériorité sur la glace naturelle recueillie au hasard dans des cours d'eau, ou des étangs dont l'eau est sale, contaminée, chargée de microbes pathogènes, car on ne doit pas ignorer que plusieurs espèces de ces microbes, parmi les plus dangereuses, peuvent subsister durant de longs mois au sein d'un bloc de glace sans perdre leur virulence. Aujourd'hui, de grandes précautions, légalement imposées, sont prises par les usines à glace afin qu'elles fournissent un produit absolument sain aux consommateurs.

La glace est devenue l'objet d'une fabrication industrielle importante, particulièrement en Amérique. Aux Etats-Unis,

elle est considérée comme nécessaire, si bien que, dans certaines grandes villes, des distributions en sont faites aux indigents pendant les grandes chaleurs de l'été. L'usine de Jacob Ruppert, à New-York, a une production journalière de 965 tonnes, soit 40.000 kilogrammes à l'heure, 666 kilogrammes à la minute. Baltimore possède une fabrique de 600 tonnes par jour ; Buenos-Ayres, capitale de la République Argentine, compte pour la consommation de ses habitants 16 usines à glace d'un rendement de 738 tonnes par vingt-quatre heures, soit 650 grammes de glace par habitant et par jour ; Buenos-Ayres est ainsi la ville du monde qui consomme le plus de glace par rapport à sa population.

La consommation progresse actuellement en France, après des débuts assez lents. 420 établissements fabriquent de la glace en France et en Algérie. La consommation de Paris, du département de la Seine et communes limitrophes de Seine-et-Oise peut être évaluée à 170.000 tonnes, presque uniquement fournies par les usines locales. En dehors des hôtels, restaurants, hôpitaux, qui sont les principaux clients de la ville, il faut signaler comme gros consommateurs dans certains ports de pêche les chalutiers à vapeur qui, pour conserver leur poisson à bord, font des embarquements de 40 à 50 tonnes de glace à chaque voyage.

Cette production de glace, si utile soit-elle, et à laquelle pense d'abord toute personne à qui l'on parle du froid industriel, ne représente pourtant qu'une bien faible part des services qu'il est appelé à rendre aujourd'hui. Grâce à son remarquable pouvoir de conserver les denrées alimentaires, le froid joue un rôle considérable et qui s'élargit sans cesse dans le difficile problème de l'alimentation des peuples : il supprime les obstacles que créent les distances, il enraye l'action destructive du temps, il accroît les richesses de l'homme en en facilitant la distribution. De là un immense progrès social. Et cette œuvre essentiellement française est celle de Charles Tellier.

M. Pierre Bergès, représentant de la République Argentine au Congrès international du Froid en 1908, en rendait le témoignagne officiel en ces termes flatteurs pour notre amour-propre national : « C'est à la science française qu'appartient tout entier l'honneur d'avoir découvert et préconisé l'emploi du

froid artificiel pour la conservation et le transport à de longues distances des viandes et autres produits destinés à l'alimentation. Comme il arrive souvent dans l'histoire de beaucoup d'industries ce sont les Français qui les ont découvertes et les Anglais qui les ont exploitées à leur grand profit. L'industrie frigorifique est de ce nombre. »

En quoi consiste l'originalité du procédé Tellier? On sait que la congélation des viandes et poissons en un bloc de glace, où l'on taille des morceaux la hache à la main, a été pratiquée en tout temps dans les pays du Nord. On a cité l'exemple de mammouths ensevelis dans les glaces, depuis les temps préhistoriques, dont la chair s'est conservée sans putréfaction jusqu'à nos jours. Mais ce procédé brutal, qui altère les tissus de la viande, est tout différent de celui qu'inventa Charles Tellier en 1867. Tandis que Pasteur découvrait des légions innombrables de microbes parasites dans les matières organiques en putréfaction et indiquait des moyens de destruction, Tellier remarquait que le froid modéré, sans descendre au-dessous de o degré, suffit pour paralyser l'action des « ouvriers atomistes » qui décomposent la molécule. Ce petit froid ne tue pas les germes, mais il s'oppose à leur développement pendant un temps prolongé et il possède à l'égard des corps confiés à sa garde un pouvoir de pénétration, une facilité d'emploi qu'on ne rencontre dans aucun agent antiseptique.

Encore fallait-il déterminer méthodiquement, scientifiquement le mode d'application du froid. La glace ordinaire est un moyen absolument défectueux pour la production du froid en vue de la conservation des denrées alimentaires. On le constate dans les armoires-glacières utilisées encore parfois par les bouchers, qui y mettent la viande au frais durant les chaleurs de l'été. La glace en morceaux qui remplit un bassin de métal disposé à la partie supérieure de l'appareil y abaisse la température par sa fusion, mais en même temps, par suite du contact avec la surface mouillée, l'atmosphère de l'armoire se charge d'humidité. L'eau ruisselle le long des parois et se condense à la surface de la viande, qui, suivant une expression consacrée, devient « poisseuse » et même se couvre de moisissures.

Une circulation d'air sec et froid — air sec et froid que l'on obtient sans peine avec les machines frigorifiques — produit

des effets tout autres sur une matière putrescible. Elle en assure la conservation pendant une durée de temps pratiquement indéfinie. Tel est le phénomène capital dont Tellier, en 1873, a fourni la preuve, sous le contrôle de l'Académie des Sciences, à l'usine frigorifique d'Auteuil, par des expériences répétées de viandes de boucherie de tous genres, des volailles, des pièces de gibier, des crustacés.

M. Bouley, rapporteur de la commission de l'Académie, signalait ce fait concluant : « Un gigot de mouton mis au froid le 3 janvier en est sorti le 4 avril et est resté exposé à la fenêtre d'une cuisine pendant les trois mois d'avril, mai et juin. Il n'a fait que s'y dessécher davantage, mais il est resté exempt de toute putréfaction malgré les fortes chaleurs de la saison. » M. Bouley fait remarquer que, pendant 40 ou 45 jours, les viandes de boucherie conservent complètement leurs qualités comestibles sous l'action du froid.

Cette démonstration savante suffirait-elle pour frapper l'opinion publique ? Charles Tellier ne le pensa pas. Il voulut ouvrir les yeux des plus incrédules. Deux tentatives de transport par mer de viandes réfrigérées avaient échoué par suite d'accidents imprévus. Il ne devait pas se décourager ; une autre fois il serait plus heureux. Il sut inspirer confiance à des collaborateurs, réunit plusieurs centaines de mille francs et aménagea un navire de 200 tonnes pour un transport de viandes au travers de l'Atlantique. Que de difficultés à vaincre ! Que d'inconnu dans cette épreuve ! En septembre 1876, *le Frigorifique* quitte le port du Havre. Quarante jours sont prévus pour la durée de la traversée et elle dure 105 jours en raison de plusieurs avaries. A l'arrivée à Buenos-Ayres cependant la conservation de la viande est jugée parfaite par une commission d'Argentins. Un déjeuner uniquement composé de viandes frigorifiées est servi à bord. La presse locale fut unanime pour célébrer ce succès sur un ton dithyrambique et prophétique en même temps. Tellier, à cette heure de triomphe, avec un enthousiasme d'inventeur patriote, rêve déjà la construction en France d'une flotte nombreuse pour le transport des viandes, qui aurait Rouen pour port d'attache avec toute une organisation de docks et de magasins frigorifiques !

Le Frigorifique revient en France avec une nouvelle cargaison de viandes fraîches. Après une longue traversée avec

escales à Bahia et à Dakar, il va s'amarrer dans le port du Havre en juillet 1877. Le glorieux navire n'en devait sortir que pour devenir sur les bords de la Seine l'objet de la curiosité des visiteurs de l'exposition universelle de 1878. La viande dégustée au retour de Buenos-Ayres, après plus de 110 jours en chambre froide, n'était aucunement altérée; mais on ne lui trouva pas un goût agréable et cette impression fut une condamnation.

Un autre navire, *le Paraguay*, emporta de Marseille à Buenos-Ayres, à la fin de 1877, un chargement de viande, à l'état de congélation par le grand froid suivant le système Carré; cette fois encore la viande se conserva parfaitement; toutefois le résultat financier fut encore mauvais. La preuve était faite des bons effets de la réfrigération et de la congélation pour la conservation et le transport des denrées périssables, mais l'argent français se refusait à entreprendre une exploitation, qui devait être bientôt fructueuse entre les mains des étrangers.

Après tous ses déboires, Charles Tellier dut attendre de longues années, avant d'entendre sonner l'heure de la justice. Il avait quatre-vingt-un ans, lorsque le Congrès international du Froid, réuni en 1908 à Paris, composé de 4.000 membres venus de tous les points du monde civilisé, parmi lesquels se trouvaient les représentants officiels de 43 Etats, l'acclama comme « le Père du Froid » en attachant à jamais son nom aux conquêtes de l'industrie frigorifique. Homme modeste, désintéressé, Tellier n'a pas reçu les récompenses que méritait son génie d'inventeur. « Le convoi des pauvres m'attend, le sort final des travailleurs ne m'effraye pas. Je n'ai été que cela toute ma vie », dit-il avec résignation dans un de ses derniers écrits. M. André Lebon, ancien ministre, président du Congrès du Froid de 1908, avait demandé pour lui sans succès la croix de la Légion d'honneur. Charles Tellier a dû vivre 85 ans pour recevoir enfin cette croix des mains de M. d'Arsonval, au banquet donné en son honneur par l'Association française du Froid (1913).

Le menu de ce banquet, que nous transcrivons ici, est le meilleur témoignage des résultats définitivement acquis par l'emploi du Froid ; il montre que le Froid est capable aujour-

d'hui de conserver les mets les plus variés et les plus délicats sous son large manteau aux franges glacées :

Saumon de l'Alaska sauce remoulade
Omelette d'œufs de Chine à la forestière,
Gigot de mouton de la Nouvelle-Zélande
Aloyau de l'Argentine réfrigéré à la bouquetière
Renne de Norvège grand veneur, purée de marrons
Poulet de Russie flanqué de gélinottes de Sibérie
Salade Lorette
Soufflé Pôle Nord
Pommes de Californie, Poires réfrigérées, Raisins du Cap.

Tous les préjugés de la première heure contre la viande réfrigérée se sont dissipés. M. Armand Gautier a démontré qu'aux points de vue nutritif et digestif les viandes réfrigérées sont absolument semblables aux viandes fraîches. Un séjour limité dans la chambre froide a même pour effet de les améliorer. Cette modification de la viande par le froid sec est si bien connue qu'en Allemagne une loi spéciale oblige les bouchers à soumettre les viandes fraîches, avant de les livrer à la consommation, à une réfrigération d'un certain nombre d'heures dans toutes les villes pourvues d'une installation appropriée.

Les Allemands, suivant l'exemple donné d'abord par les Américains, ont compris tout l'intérêt qui s'attache à l'organisation des frigorifiques comme complément des usines d'abatage des animaux de boucherie et d'utilisation des sous-produits. Aussi bien sur 900 abattoirs municipaux existant en Allemagne, on en compte plus de 400 pourvus d'une installation frigorifique appropriée. Les bouchers allemands en sont hautement partisans et ils trouvent dans la chambre froide toutes sortes d'avantages, non seulement en leur procurant le moyen de fixer l'abatage au moment qui leur convient le mieux, mais en leur rendant facile la livraison de viande excellente à leur clientèle pendant la chaleur de l'été, sansavoir aucune déperdition à craindre. La plupart des autres pays d'Europe, l'Autriche-Hongrie, la Hollande, le Danemark, la Roumanie, ont introduit le froid dans les abattoirs.

Les aménagements de plusieurs abattoirs de Suisse sont remarquables, à Bâle et à Zurich notamment. L'abattoir de

Zurich est fort important et couvre une surface de 50.000 mètres carrés. En France, les abattoirs frigorifiques sont encore peu nombreux. Soissons a cependant inauguré, en 1909, un abattoir modèle qui est l'œuvre de constructeurs et techniciens français. Et il faut dire que toutes les villes et municipalités qui entreprennent ou projettent aujourd'hui la reconstitution de leurs abattoirs comprennent l'impérieuse nécessité de l'usage des frigorifiques. A cet égard, désormais, il n'y a plus place à des opinions divergentes.

L'entrepôt frigorifique est appelé à jouer un rôle considérable pour l'alimentation des armées, surtout en campagne. Les armées nouvelles qui déplaceront d'énormes quantités d'hommes ne pourront être convenablement ravitaillées sans distribution de viandes réfrigérées ou congelées. Des frigorifiques militaires ont été installés à Verdun, Toul, Epinal et Belfort. Mais comment ne pas exprimer des craintes sur leur insuffisance en cas de guerre (1)?

La magistrale leçon de choses donnée par *le Frigorifique* a inauguré une ère nouvelle dans le commerce des viandes. Dès 1880, un premier chargement de viandes congelées arrivait d'Australie à Londres.

La République Argentine a organisé vers l'Angleterre l'exportation de la viande de ses bœufs et de ses moutons que jusqu'alors elle abattait seulement pour la peau et pour la laine. La Nouvelle-Zélande, l'Amérique du Nord, l'Uruguay, le Vénézuéla, la Patagonie ont suivi l'exemple donné.

On voit le marché anglais absorber la presque totalité des denrées frigorifiées. Les importations de bœuf, de mouton, d'agneau sont en progression constante : elles atteignent en Angleterre 610.970 tonnes en 1910, 628.833 tonnes en 1911, 642.979 tonnes en 1912. La République Argentine agrandit sans cesse ses usines d'abatage. Les valeurs des importations pour les trois dernières années ont été 526.254.300 francs — 509.910.125 francs — 573.746.800 fr. Ces chiffres représentent 12.600.000 moutons et agneaux, 2.600.000 quartiers de bœuf congelé et 2.200.000 quartiers de bœufs réfrigérés. On peut ainsi vendre en Angleterre des viandes de première qualité à 1 franc environ le kilogramme.

(1) Voir sur cette importante question plusieurs rapports présentés au Congrès français du Froid, Toulouse, 1912. « Les viandes conservées par le froid », par le Dr A. Viry, *Archives de Médecine et de Pharmacie militaires*, 1913.

Il faut compter en outre dans les importations en Angleterre des viandes frigorifiées de toutes sortes : volailles, lapins, lièvres, porcs, etc... et, certaines denrées alimentaires, telles que le fromage (117.000 tonnes par an) et le beurre (plus de 200.000 tonnes). Le petit Danemark figure sur les statistiques avec 80.000 tonnes de beurre, tandis que nos importations de beurre français de première qualité décroissent depuis déjà une dizaine d'années. Le beurre de Nouvelle-Zélande, fabriqué avec des soins particuliers d'après les méthodes scientifiques, est apporté grâce au froid sur le marché anglais en état de conservation parfaite, sans sel et sans aucun antiseptique.

L'importation des viandes frigorifiées est récente dans le reste du continent européen. Elles commencent cependant à être introduites avec succès en Italie et en Suisse et, à titre expérimental, en Allemagne, en Belgique, en France, soit au total 20.368 tonnes, comprenant le bœuf, le mouton et l'agneau.

En France, l'entrée des viandes frigorifiées de provenance étrangère est difficile en raison de règlements trop sévères pour l'examen des animaux, mais qui le sont heureusement moins pour des viandes provenant des colonies françaises et pays de protectorat. Le Soudan et Madagascar — il faut le souhaiter pour le bien public — un jour venant, nous fourniront de la viande à bon marché en faisant cesser le fait anormal de la viande de cheval vendue chez nous plus cher que les viandes frigorifiées de premier choix en Angleterre.

Toutes les denrées périssables demandent au froid de leur servir de protecteur, soit pendant leurs transports, soit pour attendre un moment de vente favorable : ce sont les poissons pêchés sur nos côtes ou en Mauritanie et en Californie ; les œufs emmagasinés dans les entrepôts frigorifiques des Etats-Unis pour une valeur qui dépasse chaque année 250 millions de francs ; certains légumes : la plupart des fruits, pommes, poires, pêches, oranges, citrons, raisins, tomates, cerises, fraises, framboises ; la bière dans les brasseries ; les vins dans les pays chauds ; les ferments et les sérums dans les laboratoires, etc...

Comme le besoin crée l'organe, dit-on, la généralisation des emplois du froid a eu sa répercussion dans l'industrie des transports. Le wagon frigorifique, qui n'est autre chose qu'une glacière roulante, est devenu une nécessité. En Amérique en

1867, on fit les premiers essais; aux Etats-Unis, en 1891, on comptait 600 wagons frigorifiques ; aujourd'hui on en compterait 90.000 environ. Des usines à glace ont dû être établies le long du rail pour entretenir le froid dans ces wagons qui parcourent d'une seule traite, en 7 jours, jusqu'à 5.600 kilomètres. La Russie, l'Angleterre voient augmenter le nombre de leurs wagons frigorifiques. En France, ne sommes-nous pas bien en retard, sous ce rapport, avec environ 180 ou 200 wagons frigorifiques qui circulent sur nos lignes de chemins de fer? Les navires à leur tour ont été transformés en entrepôts frigorifiques et aménagés en conséquence. Une véritable flottille de navires de fort tonnage — 250 environ à l'heure actuelle — sert au transport des viandes : certains d'entre eux capables de contenir 160.000 carcasses. D'autres navires — 70 environ — sont spécialement installés pour le transport des bananes, dont le commerce grandit en Amérique et en Europe. Tout grand navire moderne possède maintenant sa machine frigorifique, ses chambres froides pour la conservation des provisions du bord.

Le froid étend ses progrès dans les domaines les plus divers. Il sert à dégorger les bouteilles de vins mousseux, à conserver sans danger les poudres de guerre dans les soutes à munitions, à produire le sommeil de la vie végétative de façon à la retarder ou même à l'avancer à volonté, à conserver les fleurs coupées, etc.

Le froid rend possible certains travaux que sans lui l'art de l'ingénieur serait incapable d'exécuter. Avec son secours, l'entrepreneur réussit à creuser un puits au milieu de sables mouvants et de terrains aqueux. Au moyen de tubes traversés par une saumure froide, et que l'on enfonce profondément, le sol à creuser est transformé en un bloc glacé, dur, compact. Le travail de fonçage s'accomplit alors dans les conditions ordinaires; les parois du puits sont garnies d'armatures étanches. Le dégel peut enfin rétablir le terrain dans son état normal, car le puits est terminé. Par ce procédé ingénieux, à New-York, on a creusé un tunnel sous la mer ; à Paris, on s'est rendu maître de terrains formés de sables, de marne et de calcaire qui s'opposaient au passage du métropolitain sous la Seine aux abords de la place Saint-Michel. Combien de Parisiens en traversant ainsi la Seine au-dessous de son lit se dou-

tent-ils que le froid industriel a rendu indispensable son recours à la science de l'ingénieur ?

On transporte la chaleur dans les tuyaux d'un calorifère, de même on réalise le transport du froid dans des « frigorifères » ou canalisations de froid. A grands frais, on a installé des frigorifères de ce genre dans plusieurs villes de l'Amérique, Saint-Louis, Boston, New-York, Philadelphie. En été, grâce à des machines frigorifiques, l'air est rafraîchi dans les théâtres de Vienne, Cologne, Rio-de-Janeiro, dans des hôpitaux.

La machine frigorifique, munie des plus récents perfectionnements, est devenue une machine domestique que l'on peut désormais placer sans inconvénient aucun dans un placard, une armoire, un coin d'appartement, de façon à lui demander, pendant la chaleur estivale, un morceau de glace ou de l'air frais. La frigorigène Audiffren-Singrün ou la machine Mougin et Repetto fonctionnent ainsi avec l'acide sulfureux. Mais grâce à des dispositifs fort ingénieux, toute fuite de gaz est supprimée, et par conséquent plus de mauvaises odeurs à craindre, plus de surveillance, ni de soins particuliers pour le réglage. Le déplacement d'une manette met en marche le moteur électrique qui les actionne. Aussi longtemps qu'elles tournent, elles donnent du froid que l'on dose soi-même à volonté. Dans certains laboratoires, où l'on tient pour la conservation des sérums ou des préparations chimiques particulières à prolonger une température constante, un thermomètre sert de régulateur et dès qu'une élévation de température se produit, un courant électrique se ferme sur le moteur et la machine frigorifique automatiquement abaisse la température au degré voulu. Cet exemple montre bien comment le froid est un agent dompté, asservi.

Le froid artificiel est un puissant auxiliaire pour de nouvelles conquêtes scientifiques et il réalise certain rêve que l'illustre chimiste Lavoisier, il y a plus d'un siècle, n'hésitait pas à formuler avec une audacieuse précision : « Si la terre se trouvait tout à coup placée dans des régions très froides, par exemple de Jupiter ou de Saturne, l'eau qui forme aujourd'hui nos fleuves et nos mers, et probablement le plus grand nombre de liquides que nous connaissons se transformeraient en montagnes solides et en roches très dures. L'air, dans cette

supposition, ou au moins une partie des substances aériformes qui le composent, cesserait sans doute d'exister dans l'état de fluide invisible, faute d'un degré de chaleur suffisant ; il reviendrait à l'état de liquidité et le changement produirait de nouveaux liquides dont nous n'avons aucune idée. »

Le terme de « gaz permanent » a disparu de la physique. La liquéfaction des gaz en général et de l'air en particulier, opération de laboratoire avec Caillet et en 1877, est une réalité industrielle, grâce aux procédés pratiques de M. George Claude — encore un Français qui a singulièrement agrandi le domaine du Froid. — L'air liquide est produit maintenant à peu de frais par hectolitres. Cependant, pour liquéfier l'air et l'amener à l'état d'un liquide transparent qui n'est pas sans ressemblance apparente avec l'eau, il est nécessaire d'abaisser sa température à 193° 5 au-dessous de la température de la glace. Les températures des régions polaires sont chaudes par comparaison.

Comment a-t-il été possible de descendre aussi bas ? La compression suivie de la détente de l'air est le procédé fondamental ; mais il y a manière d'opérer et M. Claude a imaginé une méthode qui permet de détendre de l'air déjà extrêmement froid au moyen des échangeurs de température, et avec travail extérieur, dans des conditions telles qu'un litre d'air liquide est produit par heure avec la puissance d'un cheval vapeur, c'est-à-dire au prix de quelques centimes (1).

On demandera : quels sont les emplois de l'air liquide ? A vrai dire, il n'a pas d'usages immédiats, il n'est pas un but, mais plutôt un intermédiaire extrêmement utile. L'air liquide est, bien entendu, un mélange d'oxygène et d'azote qui sont inégalement volatils. L'oxygène qui bout à — 182° 5 est moins volatil ou plus liquéfiable, ce qui est la même chose, que l'azote qui bout seulement à — 195° 5. Cette différence essentielle permet fort heureusement de séparer les deux gaz. L'air liquide, en s'évaporant spontanément, laisse échapper d'abord l'azote plus volatil, tandis que l'oxygène pur reste seul. M. Claude, en mettant à profit ce phénomène, a construit des appareils où l'air liquide est soumis à une véritable distilla-

(1) Pour plus de détails sur les procédés Claude et les applications du Froid, voir *le Froid industriel et les machines frigorifiques*, par N. Lallié. Un vol. in-12, illustré. Paris, 1912. Baillière.

tion, de façon à obtenir séparément l'oxygène et l'azote. C'est là une élégante solution, et assurément très inattendue, du problème tant cherché de la séparation des éléments de l'air.

L'oxygène a son emploi tout indiqué dans l'industrie partout où il est utile de provoquer une combustion extrêmement vive. Le fer lui-même brûle dans l'oxygène. De là l'idée de se servir d'un jet d'oxygène pour le découpage des métaux. On commence par chauffer, à une très haute température, la barre ou plaque de fer à l'aide d'un chalumeau à l'acétylène et on envoie sur la partie rougie un jet d'oxygène. Aussitôt le fer fond au point touché, comme de la glace sous un jet de vapeur ; avec une extrême rapidité, le métal est traversé de part en part, même s'il a une très grande épaisseur. De même on se sert du chalumeau alimenté à l'oxygène pour la soudure autogène des métaux, c'est-à-dire la soudure par fusion des parties en contact. Ainsi par une sorte d'ironie des choses, le gaz oxygène qui vient de se séparer de l'azote à — 182° 5 étend les moyens d'action de la chaleur qui, par son essence même, semblait devoir être un ennemi irréconciliable du froid. On conçoit quels immenses services l'oxygène rend aux industries mécaniques. Dans tous les grands ateliers où l'on travaille les métaux, sa présence est devenue indispensable. On le fournit comprimé à une haute pression dans des cylindres d'acier. Il y a déjà de ce côté de gros débouchés pour l'industrie de l'air liquide. A l'heure actuelle, sept usines en France et bientôt dix, sept en Allemagne, deux en Belgique, deux en Italie, cinq en Angleterre, d'autres en Suède, Autriche, Espagne, Grèce, Canada, Tonkin, Japon, Allemagne, etc., exploitent industriellement les procédés Claude pour la fabrication de l'oxygène. Les bénéfices de cette industrie sont d'autant plus nets que la matière première se trouve partout et ne coûte rien.

Les appareils à air liquide sont capables de fournir de fortes productions. Un appareil de dimensions modestes, donnant 150 mètres cubes d'oxygène par heure, liquéfie chaque jour 30 tonnes d'air. Dans les appareils puissants, l'oxygène est produit avec une force de 0,66 cheval-heure par mètre cube, au prix de 20 francs la tonne. La voie des grandes applications de l'oxygène est ouverte par les expériences d'insufflation d'air suroxygéné dans un haut fourneau de 100 tonnes,

grâce à l'emploi de 3 appareils Claude de 200 mètres cubes par heure chacun, aux usines belges d'Ougrée. Les premiers résultats obtenus sont fort satisfaisants avec une suroxygénation même très faible.

L'oxygène à l'état liquide sert à la confection d'explosifs d'un nouveau genre imaginés par MM. d'Arsonval, Claude et Violet. Les cartouches sont des sachets remplis d'un noir de fumée spécial que l'on trempe, au moment d'en faire usage, dans l'oxygène liquide ; enflammées par contact avec un corps incandescent, elles brûlent lentement en développant un éclat éblouissant, mais, amorcées par une capsule de fulminate, elles produisent des effets comparables à ceux de la dynamite gomme, déchiquetant, par exemple, un rail de chemin de fer posé contre elles, à l'air libre, sans aucun bourrage. Ainsi tout danger est écarté dans la fabrication et dans le transport du nouvel explosif qui a, en outre, l'avantage de coûter deux fois moins que la dynamite.

Quant à l'autre élément de l'air, l'azote, il est appelé à jouer un rôle considérable pour la fabrication des engrais azotés ou ammoniacaux. Déjà, en Suède, de très importantes usines hydroélectriques réclament l'azote pur en abondance ; fixé sur sur le carbure de calcium porté au rouge, le gaz engendre la cyanamide, capable de concurrencer les nitrates du Chili pour le plus grand bien de l'agriculture de demain.

Et comme résidus de la distillation de l'air, M. Claude a pu fournir aux recherches du physicien Ramsay cinq nouveaux constituants de notre atmosphère : l'hélium, le néon, l'argon, le krypton, le xénon. Certains d'entre eux ont des propriétés curieuses. Le néon se laisse traverser avec une facilité extraordinaire par la décharge électrique ; par suite, enfermé dans des tubes de verre électrisés, il fournit, à très bas prix, une lumière jaune orangé aux tons chauds, qui, un jour venant, prendra peut-être sa place parmi les éclairages les plus agréables et les plus économiques.

Qu'avec une pompe on fasse le vide sur un récipient d'air liquide, en vertu des lois immuables de la physique sa température s'abaisse par suite de l'évaporation rapide, et voici qu'à — 210° on voit l'air se congeler en une masse solide, qui prend l'apparence du camphre. M. Kamerlingh Onnes ne s'arrête pas en si bonne voie; il franchit le cap de l'hydro-

gène liquide à — 250°, il liquéfié l'hélium à — 269° et abaisse encore, par des cascades successives, les chutes de température jusqu'à environ — 271°, c'est-à-dire à deux ou trois degrés de ce zéro absolu fixé par les physiciens à — 273°, limite extrême du froid au delà de laquelle il ne reste plus de trace de chaleur dans la matière.

Le grand froid entr'ouvre déjà des horizons nouveaux à la science. On a découvert qu'à la température de l'air liquide le cuivre conduit le courant électrique cinq fois mieux qu'à la température ordinaire ; à — 250°, la conductibilité du cuivre est 100 fois plus grande. N'est-ce point un jalon posé qui servira peut-être à élucider la constitution de la matière ? Répétons avec M. d'Arsonval ; « Qui peut dire quelles industries extraordinaires naîtront des recherches qui paraissent aujourd'hui à beaucoup si arides et si parfaitement inutiles ? »

Le froid est un Protée destiné désormais à se glisser partout pour le bien de l'humanité. Nous ne sommes encore qu'à la phase préliminaire de son développement et nous n'avons fait qu'indiquer ici rapidement ses principales applications. Inévitablement on découvrira des emplois insoupçonnés.

Dores et déjà, en ne se plaçant qu'à un point de vue économique et pratique, il est juste d'affirmer que l'emploi du froid artificiel, trop peu connu, est une des plus grandes industries du monde, alors qu'on ne peut évaluer à moins de 6 à 8 milliards chaque année le commerce mondial des denrées alimentaires confiées à sa garde.

La France, sans doute, n'a pas compris, dès la première heure, les conséquences probables des expériences de Tellier et aujourd'hui, malgré l'évidence des faits, les progrès du Froid industriel y sont encore peu rapides. Mais c'est un honneur pour la France d'avoir donné naissance à l'inventeur, au vulgarisateur de l'industrie frigorifique, et d'avoir ensuite généreusement contribué à propager cette source de bienfaits. L'esprit de prosélytisme qui forme, suivant le mot de Joseph de Maistre, « l'essence du caractère français » a fait du Congrès international de 1908 une grandiose manifestation dont les échos se sont répercutés au delà de nos frontières dans tous les pays du monde.

Par l'association internationale du Froid, sous la présidence de M. André Lebon, ancien ministre, les idées françaises

exerceront leur action sur les grandes questions d'ordre international que soulèveront les applications du Froid, tandis que l'activité tenace de l'Association française du Froid continuera à s'employer avec succès dans son œuvre d'enseignement éminemment profitable au développement du commerce et de l'industrie nationales.

NORBERT LALLIÉ.

SOMMEIL D'APRÈS-MIDI

Lorsque tu es triste, tu te couches et tu t'endors,
lasse,
lourdement lasse
d'avoir tenu, d'avoir porté tant d'inquiétude et de peine
tendre,
de peine
insinuante, humaine;
qui s'attachait à toi
comme s'attachent les mains vides,
qui s'appuyait à toi
comme s'appuyent
un jour de pluie
les yeux sans fin sur les vitres humides.

Et tu t'endors
Non pas de ce sommeil des morts,
si digne,
qui par delà les rites et les causes
ne peut pas espérer une autre pose
que celle qu'une conviction hâtive lui impose,
non pas de ce sommeil
léger, léger, définitif,
de ce sommeil vers en haut
enfermé dans l'exacte limite rectangulaire du tombeau,
pieds joints,
mains jointes,
face sainte
n'acceptant plus qu'en raccourci l'élancement des ifs,
non pas de ce sommeil autour duquel subsistent

les parfums tournants dans les heures tournantes,
les vies inconsolées en mal d'idylle
printanière
et tous les longs pas
agiles
sur la terre,

— mais d'un sommeil cassé, plié,
avec des bras
suppliciés.

Ils ont fait tes bras, qui vivaient sans secousses,
l'abandon des offrandes,
tes beaux bras qui portaient à travers les jours
et les nuits
des fruits
et des paroles,
des nourritures douces,
et qui donnaient l'essor aux plus larges envols !
Et maintenant ils sont tendus, ils se défendent.

Quelque chose est rompu,
quelqu'un qui ne se cache plus
dit des mots connus...
C'est la douleur,
lourde, explicable, terre à terre...
Nul coup d'aile, nul prodige
et nulle jonglerie,
il n'y a plus de splendeur innocente, ni de génie...
c'est la douleur,
— il n'y a plus de mystère...

Quelque chose est cassé
qui rebondit
follement comme un ressort cassé
et va
tomber à plat.

Enroulements, déroulements monotones d'anneaux
tassés
sur des années
où tu n'as pas su voir si les arbres ont reverdi,
si les oiseaux ont émigré,
longues files traînant dans leurs remous
les longs soirs pâles
dont elles ne viennent pas à bout
et qu'elles entraînent
comme à regret,
— enroulements, déroulements, monotonies en rond
qui se regardent lasses,
gestes lésés vers l'horizon,
danses malades,
et soudain cette saccade,
cette grimace...

Tu as voula dormir, tu dors
avec acharnement,
tu dors comme l'on ment
et comme on lutte quelquefois
de tout son poids,
pesante et nue
dans ta détresse,
nue malgré tout,
malgré tout ce qui te couvre où te découvre
et te harasse.

II

Il n'y a plus de jet d'eau émancipé qui joue
avec la roue
d'écume de la lumière
violette, rouge, jaune, bleue et verte,
il n'y a plus d'ombre légère
bleue ou verte
pour les repos lucides et frais dans les balançoires
si doucement roulantes des beaux soirs.

Il n'y a plus
la gravité des belles robes qui te portent
— comme les voiles vers les rivages,
comme les bandeaux vers les destins —
à travers les jeux déliés de ton âge
se rassasiant d'âmes arômatiques, molles ou fortes,
à travers le certain et l'incertain
vers l'oubli changeant et coloré des lendemains.

Il n'y a plus
la gaîté
un peu moite des livres
aux marges innocentes de qui s'inscrivent
tes paresses pleines d'élans
si vite retombés, mais avec tant de grâce!
pour ne plus reconnaître que la douceur efficace
de tes printemps,
de tes étés
où chantent
toutes les flûtes unies et minces
du silence,
où les plantes
bourdonnent
et comme toi, ah! comme toi!
par leurs parfums exaspérées,
presque sans voix,
vivent et s'abandonnent...

Il n'y a plus
de parades cruelles, de dents aiguës,
aiguës
mais pour sourire
par-dessus les êtres agenouillés et par-dessus l'amour,
mais pour sourire à ton sourire
qui t'enivrait comme
le jour.

Il n'y a plus que toi qui as voulu dormir.
Il n'y a plus sous le soleil,
sous le soleil largement ouvert depuis longtemps,
que cet accablement
et cette réalité de ton sommeil.

GEORGES G. GHIKA.

LA POÉSIE DE L'ÉPOQUE

—

Un jeune penseur, M. Gaston Riou, constatait, tout récemment, dans un livre qui fit quelque bruit, l'anarchie, le chaos intellectuel de notre époque. La littérature lui apparaissait multiple, contradictoire. Il ne lui trouvait pas de directions, de buts précis. Elle restait pour lui sans aucun unisson, une sorte de « symphonie du Roi de Siam », comme dirait l'excellent M. Emile Faguet. L'un, écrivait-il, vit du grand siècle, l'autre s'inspire de Rabelais, un autre du Moyen-Age, un autre de la littérature gréco-latine ; celui-ci retourne au naturalisme, celui-là au symbolisme, cet autre au Parnasse, etc.

Certes, on pourrait, dans les groupements jeunes, constater la même cacophonie, les mêmes attitudes opposées. Nous trouvons des intellectualistes et des psychologues en qui l'esprit critique a non seulement détruit toute spontanéité créatrice, mais tué l'homme. Il en est qui restent de purs mystiques plongés dans le songe et sans liens avec le monde réel. Et certains ne sont que des pédagogues « philosophants », enfermés à jamais dans le carcan de leur étroite formule. Enfin, il s'en trouve d'autres, et ce sont surtout ceux-là qui nous intéressent, qui s'élancent sur les chemins de la vie à la conquête des vérités de leur époque. Et c'est d'eux que nous allons tout particulièrement nous occuper.

Cette diversité de tendances que remarquait notre critique n'a-t-elle pas existé à toutes les époques littéraires ! Chacune d'elles n'a-t-elle pas donné initialement cet aspect disparate et anarchique ! Il semble qu'il en ait toujours été ainsi. Et cela tient exclusivement à ce que sur le nombre incalculable de ceux qui écrivent, bien peu d'entre eux représentent vraiment quelque chose, je veux dire répondent à leur époque, savent la voir, en saisir les motifs de vivre et les aspirations et sont capables de la révéler dans des œuvres hautes.

Certes, le chaos bruyant s'ordonne peu à peu, sous l'influence

du Temps, ce démiurge. Et les œuvres sans signification véritable, sans valeur représentative, tombent dans l'oubli.

Si nous sommes encore trop plongés dans le tourbillon des manifestations éphémères pour voir nettement se dessiner la figure vraie de notre âge littéraire, il semble toutefois déjà possible de préciser certains détails, et, à l'aide de ceux-ci, d'en tracer comme une préfiguration.

Encore que les poètes ne pensent pas en troupeaux, que jamais plus que de nos jours, comme toutes les enquêtes l'ont confirmé, ils n'ont été plus foncièrement individualistes (ce qui fait qu'aucune des récentes écoles littéraires n'a pu tenir, tant est grande leur volonté de ne subir aucune contrainte intellectuelle), il n'en résulte pas moins que certaines œuvres, un très petit nombre, révèlent ce que les historiens de la littérature appellent « l'esprit général du temps ».

Quel est cet esprit ? Dès maintenant, une intelligence exercée a le pouvoir d'en discerner — ce que la critique officielle n'enregistrera que dans une bonne vingtaine d'années au moins — les lignes principales, peut-être aussi l'unité, et même le principe d'unité.

Evidemment il y a eu, il y a et il y aura vraisemblablement toujours des poètes passifs, ceux que l'on a appelés des contemplatifs, ceux d'esprit bouddhique, ceux qui vivent plongés dans l'anéantissement d'eux-mêmes, en dehors du temps. Ces poètes, qui ne sont pas toute la poésie, en sont tout de même une très grosse part, la plus « habituelle », la plus « convenue », attendu que le poète n'a été envisagé jusqu'ici que sous l'aspect d'une sorte de mystique déshumanisé, de rêveur lunaire et aboulique, voire d'un *minus habens*, d'un dégénéré sentimental, inapte à la vie sociale. Or, ce qui différencie justement notre époque littéraire et la caractérise, c'est que ses poètes les plus représentatifs, je veux dire ceux qui l'expriment, la révèlent dans sa signification la plus haute, sont essentiellement des « lyriques actifs » qui opposent à la conception du « poète enfant » celle du « poète conscient » selon Gœthe.

En poésie il n'y a pour ainsi dire jamais rien de périmé. Les redites sont même rares : la poésie n'est-elle pas une vue idéale

du monde dans laquelle l'équation personnelle est le facteur décisif? De même il suffit qu'un poète doué insuffle une vie nouvelle aux trois ou quatre grands thèmes généraux — la nature, l'amour, la mort — pour leur donner une apparence de nouveauté.

Toutefois, il existe, à l'heure présente, une poésie qui puise dans « l'actualité », à la fois son inspiration, sa raison d'être et sa vérité profonde. Et cette « actualité », qui est la vision cinématographique de la vie contemporaine, la transfiguration mécanique du monde, est des plus propices à susciter le lyrisme actif le plus inédit et le plus grand qui soit.

§

Il est évident que la poésie nouvelle — et il est facile d'en discerner les raisons — se trouve aux antipodes du sentimentalisme geignard, comme elle l'est de l'équivoque sceptique, du dilettantisme élégant et autres « ankyloses » profondément inhumaines et « tour d'ivoire ». En pleine sympathie et communion avec ce qui l'entoure, elle est un appel à l'action, un appel à la vie. Certes, elle a des affirmations parfois contradictoires, mais elle affirme, elle crée sans relâche sa foi, et elle va de l'avant.

A l'art pour l'art, ce non-sens social, né d'un mépris transcendant pour l'humanité agissante et productrice; à l'art pour la vérité, qui n'est et ne peut être qu'une utopie, généreuse comme toutes les utopies et toujours décevante, la génération lyrique présente oppose l'art pour la vie, et non pas l'art pour l'art de la vie, comme on le propose, ce qui est encore, nous semble-t-il, une attitude d'esthète et de dilettante. Elle se trouve ainsi en parfaite conformité avec la philosophie anti-intellectualiste contemporaine, qui est également un retour à la vie, et les autres arts novateurs qui, par leur esthétique dynamique, celle du mouvement, cherchent aussi un rapprochement plus direct et plus profond avec le réel.

Les poètes nouveaux ne séparent donc plus l'art de la vie. Pour eux, l'art n'est pas d'un côté, la vie de l'autre. Non, les deux se compénètrent. Un art qui se retranche de la vie de son temps est un art mort, sans liens avec le réel. La littérature doit plonger ses racines dans la vie palpitante, une littéra-

rature déracinée de son époque n'a pas de raison d'être, elle est sans signification, sans valeur humaine.

Ce n'est plus là que jeux d'esthètes déshumanisés.

De cet art stérile quelques poètes se sont violemment détachés. Certes leur nombre n'est pas bien grand. Et il est encore plus infime le nombre de ceux qui non seulement expriment la vie de leur époque, mais, se souvenant de ce point important de la doctrine de Hegel, celui de l'unité du sujet et de l'objet de son développement *pari passu*, se mettent eux-mêmes en leurs créations, leur communiquant ainsi cette vérité et cette passion humaine révélatrices de toute œuvre vraie.

Cette vision du monde moderne que j'ai personnellement exaltée dans *la Cité des Hommes* et plus récemment encore dans *l'Homme Cosmogonique*, et dont nous trouvons les prémices dans Whitman dont l'influence chez nous grandit de jour en jour, chez Zola, Paul Adam, Rosny aîné, Verhaeren et Richard Dehmel, d'autres aussi l'ont comprise et exprimée, Alexandre Mercereau dans ses *Paroles devant la Vie*, Henri Guilbeaux dans son *Berlin moderne*, Jules Romains dans *la Vie Unanime*, Louis Piérard dans son livre : *De flammes et de fumées*, Lebesgue, Canudo, Jules Le Roux, Guerber, Divoire, Mandin, Parmentier dans quelques-uns de leurs poèmes, également Pierre Hamp dans son roman *le Rail*. En Angleterre, aux Etats-Unis, quelques poètes perçoivent la même révélation ; et dans les pays de langue allemande, il faut citer tout particulièrement, parmi les nouveaux venus, Paul Friedrich, Ernst Lissauer, Alfons Paquet, Wilhelm Schmidtbonn, Paul Zech et Stefan Zweig.

S'il est véritable que la poésie soit dans son acception la plus haute — ou tout au moins la plus convenue — une « évasion du réel », une aspiration, un pont, tout comme la prière, entre le fini et l'infini, il n'en est pas moins vrai non plus que le chantre de la vie moderne — et c'est en cela que le vrai poète toujours créateur d'infini se reconnaît — transpose lui aussi d'instinct sa création, atteint à un plan supérieur de beauté, la transfigure, l'illumine, la projette dans un monde supra-réel. Le sentiment religieux n'est pas absent de sa synthèse vivante, organisme auquel il a insufflé une âme,

la sienne. Au contraire, il semble que les préoccupations métaphysiques n'ont jamais été plus grandes qu'à l'heure présente.

Non seulement le révélateur lyrique veut vivre avec intensité l'existence individuelle, participer à la plus vaste vie, s'élever toujours plus dans la réalité de l'Etre, mais vivre de la vie globale du monde, de l'existence universelle et omniprésente d'un Dieu. Il veut intégrer l'univers, non pas y disparaître, s'y annihiler, comme le font certains poètes adeptes plus ou moins conscients des théories monistiques ; il veut s'incarner dans la nature, la dominer, en être la manifestation suprême et la conscience.

C'est comme l'avènement d'un nouveau Dieu ; c'est l'homme qui, n'ayant pas trouvé Dieu « sensible » ailleurs qu'en lui-même, se déifie idéalement.

Qui ne voit le fait nouveau, gros de conséquence religieuse, dans une telle conception philosophico-littéraire? Qui n'y discerne une nouvelle phase de l'aspiration infinie, inaliénable dans l'homme, qui le pousse à vouloir épuiser en la plénitude paroxyste d'un moment de son existence toute cette vie éternelle et consciente à laquelle il croyait jadis ?

Il me semble inutile d'insister plus sur le caractère éminemment religieux de l'inspiration moderne.

Riche d'une telle ferveur et d'une telle puissance de vie, la poésie se délivre du cercle de la sensation personnelle, où se complut exclusivement le premier symbolisme. Elle atteint à l'œcuménique, à la vie intuitive, divine et continue. Elle est sortie des labyrinthes de l'obscurantisme décadent pour plonger dans la lumière moderne. A l'instar de son époque, avide de sports athlétiques, de voyages, d'action dangereuse, elle a pris le goût du lyrisme, qui est joie agissante, bondissement et vertige, de la phrase musclée, de l'expression puissante, de l'image vraie, concrète et brutale, de la métaphore saillante, dégagée de son enveloppe rhétoricienne.

Les poètes ne veulent plus s'endormir « sous le cèdre bouddhiste » en ressassant les envoûtantes litanies de la désespérance humaine, mais, le bâton ferré à la main, s'avancer sur la grande route à la rencontre des vivants. Car si notre époque est celle de l'intuition divinatrice et du clairvoyant délire — non celle de la songerie vague et de l'aspiration informulée —

elle est surtout celle de « l'acte ». Et les nouveaux poètes l'ont bien compris, eux qui au byzantinisme, à l'incompréhensible, à l'inorganique et à l'inarticulé, ont préféré les réalisations lucides, riches de signification et de valeur humaine.

Jadis, presque toujours, les poètes, détachés du reste du monde, sans liens réels avec ce qui les entourait, modulaient pour eux seuls d'égoïstes et vaines chansons. Ils raffinaient sur leur crise d'âme, se complaisaient dans l'auscultation ésotérique de leur moi. Sans doute il est parfois grand de s'isoler des autres, de se placer au-dessus et de les dédaigner — encore qu'il serait facile de prouver le contraire. Cela présente quelques avantages, et pas mal aussi d'inconvénients dont le moindre est de prendre des choses une conception tellement haute qu'elle en est chimérique. « Il est des cimes où le contemplateur perd de vue les hommes infimes et n'embrasse plus que son propre rêve. » C'est généralement ce qui arrive. Il est permis d'admirer cette catégorie d'esprits ; il est aussi permis de ne pas les suivre. Et il y a d'excellentes raisons pour cela, parmi lesquelles il semble bon de préférer la vie créatrice à l'analyse inféconde et à la songerie déformatrice, la sympathie agissante à l'immobilité bouddhiste, la coopération bienfaisante à l'indifférence quelque hautaine qu'elle soit.

§

L'évolution de la poésie a été rapide, foudroyante, comme l'évolution matérielle. Sous l'apport des merveilleuses découvertes scientifiques alliées à l'audace, à la soif du danger, au mépris de la mort de ceux qui les appliquaient, en quelques années le bouleversement moral et intellectuel a été complet. Et la révélation d'un homme nouveau, l'homme-machine, l'homme multiplié, l'homme-oiseau, est apparue aux moins clairvoyants.

Il est visible que la rapidité de l'évolution mécanique a mis en nous un état de frénésie anxieuse, de mobilité incessante, d'espoir sans cesse renouvelé, d'enfantement continu, d'exacerbation, d'enthousiasme permanent qui place notre époque aux antipodes « du point de repos », de ce que la mécanique appelle « l'équilibre stable ». Le rythme du monde s'est considérablement accéléré, en même temps que la vie s'enrichissait de splendeurs nouvelles.

La grande presse d'information, grâce à la téléphonie et à la télégraphie sans fil, a transformé notre mentalité. En nous s'agitent et vivent les mondes les plus divers. Et l'on peut d'ores et déjà saluer l'avènement d'une nouvelle conscience, celle de l'omniprésence, de la conscience cosmogonique, celle de l'homme moderne, qui « vit » simultanément en lui, quotidiennement, tous les « faits » multiples du globe.

Il y a seulement quelques lustres, l'homme restait confiné dans un cadre étroit, sans communications rapides avec le reste de l'univers ; aujourd'hui la pensée fait le tour du monde avec la vitesse d'un éclair. L'humanité vit en chacun de nous, s'y intègre au jour le jour, que dis-je heure par heure, seconde par seconde, au flot ininterrompu des événements transmis par les câblogrammes ou les postes de T. S. F. et dans un délai prochain vus et entendus, captés vivants, par la phono-cinématographie instantanée.

Les anciennes conceptions du multiple, du temps, de l'espace se sont profondément modifiées en notre esprit. Le fluide humain enserre le monde, le capte et le domestique à son gré. Et le champ de la vision et de la pensée s'est si démesurément et si soudainement agrandi, que cela crée en l'homme un état émotionnel constant qui exacerbe ses facultés et suscite un accroissement considérable de puissance vitale. Encore faut-il ajouter à cette plénitude angoissante, née de la transformation mécanique du monde, les préoccupations morales et sociales suscitées par la lutte des classes, si terrible et si violente, par le déchaînement des appétits individuels, par les impérialismes nationaux opposant face à face leurs millions d'hommes en armes ; tout cela dans une atmosphère embrasée que sillonnent déjà les éclairs pourpres de l'orage. Et l'on conviendra que jamais à aucune époque passée, l'homme n'a vécu dans une telle fournaise explosive.

Dans ce formidable déchaînement de forces adverses, il semble qu'il ressente d'instinct la nécessité vitale, impérieuse de motifs violents de foi. De plus en plus il cherche des certitudes ardentes, des raisons supérieures de lutter et de vivre, des « impératifs catégoriques ». A défaut d'un Dieu, il lui faut ses dieux ; à défaut des anciennes cathédrales désaffectées, il lui faut ses temples. Ses dieux, il les a façonnés volontairement de ses mains, il les possède ; ses temples, il les trouve en

ces « points de concentration » que sont les grandes métropoles fulminantes, où s'agglomèrent tant d'énergies furieuses, de vouloirs et d'appétitions humaines. Une passion récente, aveugle comme une force élémentaire, pousse les hommes vers la Ville. Tous s'y ruent pour l'accroître, pour enfler monstrueusement cette mère titanique en gestation d'un nouveau Dieu.

La passion des Villes est un des faits les plus caractéristiques de l'âge moderne. Certes les esprits superficiels n'en découvrent pas les conséquenees. Mais ceux qui possèdent quelque sens de l'avenir y voient d'ores et déjà la préfigure des inimaginables civilisations de demain. Il y a là tout un monde en germe, toute une ébauche des colossales cités scientifiques du futur, où régnera, toute de dynamisme et de mouvement, la formidable architecture du fer.

Que ces réalités prochaines prennent déjà vie en l'âme ardente de quelque poète, il n'y a rien là qui puisse étonner. Ce que l'on appelle « don de prophétie » n'est, le plus souvent, qu'une simple clairvoyance.

Que les poètes nouveaux, qui tentent d'exprimer tout cela rompent avec les conceptions esthétiques de leurs devanciers, cela se conçoit facilement. Chaque époque ne possède-t-elle pas son expression adéquate, sa technique particulière, comme elle a ses façons de sentir et de penser et ses motifs d'inspiration? La nôtre ne pouvait méconnaître cela; après des tâtonnements sans nombre, elle est arrivée à réaliser elle aussi ses techniques. Je dis ses techniques, car il en est plusieurs et sans cesse renouvelées. Celles-ci sont purement dynamiques. Elles s'opposent aux anciennes qui, toutes, indifféremment, abhorraient « le mouvement qui déplace les lignes ». Ici — et c'est là « le fait nouveau » — l'esthétique actuelle non seulement est un changement d'avec les précédentes, mais elle est une opposition fondamentale, un renversement complet des principes essentiels. Au dogme de l'impassibilité, au hiératisme de l'attitude, à l'immobile sérénité, à la métrique mathématique, aux rythmes convenus, pour tout dire d'un mot au statique, se substitue, dans tous les domaines, une esthétique du mouvement, une esthétique dynamique, plus vraie que l'autre, puisque plus plongée dans le réel, plus identique

à la vie des choses. Esthétique de l'intuitif et du continu, elle fuit l'art de « concept », de « notion », de « connaissance abstraite », de « syllogisme » pour atteindre, au delà d'un décor d'idées, et à l'aide d'un pragmatisme approprié, la vie multiforme et agissante et les splendeurs neuves de notre époque — pour tout dire d'un mot: la Beauté Nouvelle.

Dans les œuvres de ceux qui chantent, expriment, révèlent, douent d'infini et de vérité artistique cette Beauté neuve, cette Beauté passionnée, agissante et libre, née de l'action qui est vie, on sent un frémissement, un ensemble de vibrations, un rythme accéléré et un élan vraiment inconnus jusqu'ici. Les mots, les images, les métaphores, les sonorités, les analogies intuitives bondissent, s'entremêlent, donnent l'impression de la vie tourbillonnante, audacieuse et surchauffée de notre époque, qui possède, incluse en elle, en ses lumières, en ses bruits, en ses foules hâtives, comme jamais aucune époque ne l'a possédé, le feu divin du paroxysme, cette faculté sublimante et cette manifestation d'un Dieu.

Il est bon dès à présent de noter la confirmation que la philosophie contemporaine, dite de la mobilité, apporte à l'esthétique nouvelle.

En effet, depuis l'abandon du système de Spencer, qui réduisait à l'unité les faits psychologiques et biologiques, toute une philosophie, celle de Bergson, s'est substituée, celle des « notions dynamiques de durée qualitative, de continu hétérogène, d'états de conscience multiples et mobiles ». Comme il est facile de s'en rendre compte, celles-ci s'opposent aux notions d'espace homogène et quantitatif, « de réel fractionné, statique et privé de vie ». C'est la justification de l'esthétique nouvelle ; nous y trouvons une contribution à la conception de la Beauté neuve et du dynamisme en poésie, cette création incessante de nous-mêmes. Ce n'est plus un geste, une attitude, un état d'âme isolé de la réalité ambiante, c'est la vie elle-même manifestée dans sa continuité, en rapport avec ce qui l'entoure et qui par conséquent fait partie d'elle-même. C'est ce qui nous a fait écrire précédemment que le poème nouveau, tel que nous le concevions, n'est autre qu'un mouvement de vie en relation avec tous les autres mouvements de la vie universelle. C'est pourquoi, aux anciennes définitions du

« vers », de la « strophe », de la « laisse », du « vers libre », etc., les théoriciens récents ont substitué le terme de « rythme dynamique », indispensable à « l'orchestration polyphonique » du poème nouveau, rythme qui donne au poème son mouvement propre et la forme de son architecture.

Dans tous les domaines nous trouvons des confirmations de cette esthétique, montrant ainsi ce qu'a de vérité profonde, de nécessité vitale, et d'inéluctable, un art en si parfaite concordance avec l'époque. Il serait certes des plus intéressants de montrer tous les parallélismes existants; la place et le temps nous faisant défaut, contentons-nous de signaler les points de contact qui l'unissent à la sculpture de Rodin, qui est action, à la musique nouvelle, qui est mouvement, aux grands orchestres modernes, qui sont « intensité », et au dynamisme de l'architecture de l'avenir, celle du fer.

§

A cette époque de plénitude impatiente, à cette heure de vie exacerbée, de tumulte, de gestation, où l'être se transhumane, où la matière elle-même semble « se hausser jusqu'à la conscience », où une sorte de sens œcuménique nouveau naît dans l'homme, il semble que la poésie lyrique, encore plus que tous les autres arts, se tende violemment vers un pathétique encore inédit, vers une expression paroxyste et suraiguë de ce monde moderne où l'homme délivré enfin de lui-même se sent potentiellement un Dieu.

Le Futurisme, en ce qu'il a de bon en soi, est né de cette aspiration; mais du seul fait qu'il se dénomme Futurisme, il donne trop l'impression d'être hors de notre époque; il paraît, à tort ou à raison, une abdication du présent.

Le Romantisme était une fuite dans le passé; le Futurisme semble une fuite dans l'avenir. Tous deux se rejoignent hors la vie, dans un domaine vague, celui de la mort pour le Romantisme, celui de l'imprévisible, du devenir, de ce qui n'est pas encore, pour le Futurisme. Le Futurisme déserte ainsi la communauté vivante pour le domaine des abstractions. Il fait alors figure de « nuée » esthétique, et apparaît une formule purement verbale.

A autre chose de réel et de concret correspond l'effort des lyriques actifs — qu'importe l'étiquette qu'on leur accole? A

l'idée vague et intemporelle du Futurisme, et à la conception de la littérature « jeu de société », « délassement des gens d'esprit » comme l'envisagent les néo-classiques, ils voient dans la littérature, et plus spécialement dans la poésie nouvelle, non un passe-temps, ni une distraction, ni une évasion hors de la vie et de l'effort modernes, mais au contraire « la manifestation la plus aiguë de cette vie et de cet effort ». Chez eux aucune formule, mais, nous l'avons vu, un principe initial d'esthétique les rapproche. Ils veulent une poésie encore inédite, sociale, qui soit surtout une expression neuve de la beauté, née des applications mécaniques de la science. Ils ont compris les éléments de poésie contenus dans les formidables cités modernes, dans les locomotives des grands express, dans les évolutions extra-rapides des aéroplanes, dans une automobile de course de 100 chevaux, dans la force explosive d'un Dreadnought, dans une flotte de submersibles; ils ont compris l'intensité de vie incalculable qui s'agite autour d'un Stock-Eschange, d'un Wall-Street ou de la Bourse de Paris, dans l'énergie mécanique d'un Creusot, d'une usine d'électrolyse, d'un bassin houiller, dans l'outillage d'un grand port moderne avec ses phares, ses voies ferrées, ses bassins de radoub, ses chantiers, ses arsenaux, ses ponts tournants et transbordeurs et la meute monstrueuse de ses paquebots qui cinglent vers les contrées les plus fabuleuses du globe. Et leur rêve s'est agrandi de tout le merveilleux scientifique.

Les poètes n'ont fait jusqu'alors — ou à peu près — que se lamenter sur les ruines, ils ont traduit les angoisses et les derniers soubresauts d'un monde maintenant mort. Aujourd'hui c'est toute la ferveur, le tumulte et la violence des jours ouvrables, c'est toute l'allégresse des chantiers sonores et des géantes cités en construction qui chante et s'exalte en eux.

Toutes les grandes époques ont été des époques de foi. La nôtre, après avoir créé ses affirmations, s'exalte et se hausse à son tour vers une croyance lourde de signification humaine et œcuménique par surcroît.

Nous sommes à la veille d'une croyance nouvelle. Saluons-la. Et demandons qu'elle soit faite de vérité en la vie et de cette beauté « qui est au delà de l'ombre ».

NICOLAS BEAUDUIN.

LES PARIS IMPRUDENTS [1]

Tout en haut de la ville d'Alger, dans une maison blanche construite à la limite des jardins, habitait le cadi Sidi Mohammed ben Djaffar, réputé pour son intégrité et sa justice. Il n'y avait point de différends qu'il n'accordât, point de questions qu'il ne sût heureuseusement résoudre, point de bienveillance qu'il ne marquât aux solliciteurs. Aussi les Arabes le consultaient comme un arbitre suprême, et de loin venaient recueillir ses avis, encore qu'il se dérangeât souvent, pour porter aux riches ses équitables conseils.

Les fenêtres de sa demeure étaient défendues par des grilles de fer ouvragé, de grands géraniums roses tombaient au milieu des grappes odorantes de jasmin et cette parure naturelle couvrait la maison avec tant de charme que les hommes disaient en passant « que la bénédiction d'Allah repose sur la tête de notre bon cadi ».

Si la cour intérieure, toute enjolivée de carreaux de faïence, retentissait du bruit des audiences, aucun appel ne venait témoigner qu'une sentence ait été mal accueillie.

Tous les jours après la sieste, le cadi siégait sous la colonnade du patio, qui lui servait de prétoire, jusqu'au moment où le soleil, décrivant son orbe, plongeait dans la mer, derrière les montagnes de Cherchell. Alors les domestiques congédiaient les clients attardés, poussaient les lourds vantaux de la porte, et le silence reprenait possession du logis, dans le calme attiédi du soir.

Et c'était l'heure où Sidi Mohammed, délivré des soucis journaliers, montait sur la terrasse pour rejoindre sa favorite Aïsha, une kabyle souple et féline. Mais ce soir le cadi est triste, les grains de son chapelet ne coulent plus sous ses doigts, son regard ne caresse point le corps étendu près de

(1) Le conte arabe que je présente aux lecteurs du « Mercure » puise son principal intérêt dans le fait que l'invention en a été appliquée par Balzac dans le conte drôlatique intitulé *le Seigneur d'Azay*. Au moins n'en connaissait-il que la première partie; l'ensemble m'a été raconté, en Algérie, par un indigène, et la seconde partie intervient comme un complément digne de la première ; elle est je crois, inédite.

L. CH. W.

lui, un grand pli barre son front. Il écoute le piaffement des mules que l'on harnache dans la cour, les commandements qui répartissent les charges, car il doit partir en voyage. Et il souffre dans son cœur. Il souffre de laisser sa favorite au harem. Alors il se leva et elle dit.

— Tu pars, ô mon maître, que la route te soit facile et si, au retour, le collier de ta servante s'alourdit de quelques pièces d'or, sache que son cœur est déjà pesant de regrets.

Et il répondit.

— Tu es ma gazelle familière, et je bois aux mêmes sources que toi.

Alors il descendit, et elle reprit la contemplation muette des lointains. Elle aimait à regarder le chaos des maisons de la kasbah, étagées au flanc de la colline, les ruelles éclairées de falots, et tout en bas les lumières de la rade qui scintillaient, prolongées par de grands reflets dans l'eau ; cette contemplation était son plaisir de femme désœuvrée et elle en jouissait largement.

Or, tout entière à ses rêveries, elle n'avait pas remarqué, dans le coin d'une terrasse voisine, les yeux brillants qui la guettaient. Un Arabe, enveloppé dans un burnous blanc, prenait également sa joie dans un horizon plus limité, mais qui renfermait les mêmes tableaux : une chevelure harmonieuse comme les verdures découpées au delà des remparts, un profil gracieux comme les contours de la kasbah, des yeux étincelants comme l'éclat des feux du rivage, des bras souples et enlaçants comme les rues de la vieille ville. Mansour ben Kérim, c'était son nom, comprenait, dans son extase, que cette femme, dont la renommée de beauté avait franchi les murs du harem, était bien l'une des plus belles et il en concevait d'ardents désirs. Il s'acharnait à cette faction qui l'occupait depuis plusieurs jours, et, sans cesse, il voyait danser le signe bleu des légers tatouages, qu'il aurait voulu arrêter sous ses lèvres. Il portait sur son visage la hardiesse indomptable des races du Mzab, ses traits semblaient gravés dans une pierre si dure que les sables mêmes n'auraient pu l'user, et le sang qui coulait dans ses veines était si lourd d'une hérédité voluptueuse qu'une nuit Kadidja l'Ouled Naïl l'avait baptisé d'un surnom, dont il se glorifiait comme d'un titre : Bou Achra, le père des dix.

Pour les sédentaires des villes, il affichait le mépris des nomades, élevés dans la lutte, et il souhaitait de razzier cette femme, comme il avait razzié, souvent, aux côtés du caïd son père, les douars ennemis.

L'absence du cadi paraissant favoriser ses dessins, il se dressa sur la terrasse, de toute sa splendide stature. Mais Aïsha, comme à l'apparition subite d'un éfrit, s'est levée à son tour, et, sans penser à la largeur de la rue, elle va crier. Alors, il dit :

— O femme, je ne sais point quel est ton nom, mais je t'appelle splendeur du ciel ; je ne vois point tes yeux, mais je les devine aussi noirs que les pépins d'une pomme savoureuse, et si tes lèvres sont rouges, elles font pâlir les grenades. Ton corps est un cyprès harmonieux et je voudrais être l'oiseau qui niche parmi ses branches. Il n'y a plus pour moi de repos depuis que je t'ai vue. Parle, que faut-il accomplir pour te mériter et quels combats dois-je livrer pour te prendre ?

A mesure qu'il parlait, son regard se faisait plus enveloppant, sa voix plus caressante, et des gestes précis accompagnaient ses tirades. Mais Aïsha répondit :

— O Inconnu, ce n'est pas au piège des mots que l'on prend la perdrix des sables.

Et elle descendit dans sa chambre. Aussitôt, elle sentit qu'en saluant le départ de son maître elle avait prononcé des paroles mensongères, que sa sauvagerie native s'accommodait mal de la déférence qui l'entourait, et que là où elle aurait voulu être prise comme un butin, il la cueillait comme un fruit.

Alors elle souhaita une vie de ruse et de danger et, dans ce moment, comprit que, seules désormais, pouvaient compter pour elle les étreintes d'un mâle qui la désirait si ardemment, et elle regretta sa réponse.

Dans la rue, Bou Achra s'acheminait vers le port ; en réalité aucun plan ne lui permettait l'accès de la demeure intime du cadi ; il pratiquait la violence plus que l'astuce et chassait plutôt en lion qu'en chacal. Aussi bien, les murailles étaient assez hautes pour arrêter l'élan de ses bonds, et il n'y découvrait la bouche d'aucun terrier pour s'y glisser. Et il s'en montrait soucieux.

A l'instant où il allait pénétrer dans la mosquée d'El-Kébir,

une négresse le tira doucement par sa gandourah, en lui faisant signe de la suivre. Dès qu'il l'eut rejointe, elle dit :

— O homme, de quel sortilège Iblis t'a-t-il rendu complice et quelle amulette possèdes-tu qui ensorcelle le cœur des femmes? Je suis Hyzyya, l'esclave d'Aïsha, la femme du cadi, et ma maîtresse te demande auprès d'elle.

Et il répondit :

— Si je possède un artifice, ô esclave, dit à Aïsha qu'il est fait de tous les rêves qui m'ont assailli, au cours des longues chevauchées dans le bled, de toutes les ombres que j'ai attendues sous les palmes, à la margelle des puits, et que sa puissance réside dans le désir que les courtisanes même de Bou Saadâ n'ont pu assouvir. Va, ô Hyzyya, dis à ta maîtresse que Bou Achra s'est courbé sous le vent de l'amour, et, tel un palmier du Djérid, se dessèche sous le sirocco. Dis-lui que son cœur est une étoffe de soie légère que la pluie a mouillée et rendue lourde et que si, autrefois, il n'arrêtait qu'à dix les étapes de la nuit, il ne peut les parcourir maintenant qu'avec la monture qu'il souhaite. Va, ô femme, porte à Aïsha le salut de Bou Achra.

Et elle répondit :

— Elle t'attendra demain deux heures avant le coucher du soleil; tu frapperas à la porte du jardin.

Transporté de joie, Bou Achra descendit en courant vers la plage.

Le lendemain, dans la chambre aux fenêtres ouvertes sur l'enclos tout ensoleillé, Aïsha, couchée, mangeait distraitement des confitures d'Egypte ; elle avait mandé Hyzyya, sa nourrice et sa confidente. Lorsque la portière se souleva, elle bondit comme une chatte et elle dit :

— Parle, Hyzyya.

Et la négresse répondit :

— J'ai vu Bou Achra, l'homme des tentes ; son corps est un palmier élancé ; ses bras semblent les pattes des panthères de nos pays, et ses reins sont tellement puissants, ô ma maîtresse, qu'il fournit dix courses dans la nuit. En vérité, c'est un homme.

Alors Aïsha dit :

— Il viendra, mais il a oublié les paroles du Prophète (que la bénédiction d'Allah soit sur lui) : — Celui-là sera châtié qui

s'arroge les qualités que Dieu n'a point dispensées.— En vérité je le confondrai ; va et amène-le.

Puis, coquettement, elle s'accroupit devant un miroir en incrustations de Shiraz et, avec un peigne d'ébène, lissa sa chevelure. Elle songeait à cette révélation de puissance extraordinaire, non qu'elle se la figurât naturelle, mais acquise par des talismans, et, dans sa chair, elle s'en réjouissait ; alors jetant le peigne loin d'elle, elle se coucha sur les nattes qui entretiennent la fraîcheur. Sur son visage flottait une expression de satisfaction future mêlée de doute, qui faisait se rejoindre ses sourcis arqués par le koheul comme deux *noun*. De sa fine main tatouée, elle arrachait brin par brin les laines d'un coussin de Kairouan, tandis que ses pieds, tachés de henné, marquaient, au bas de son pantalon, la mesure de son impatience.

Bou Achra se présenta, à l'heure dite, avec la belle assurance des chasseurs qui ne manquent jamais leur proie ; mais, cette fois, il n'était pas besoin de furieux galop pour forcer sa prise : elle gisait là, à sa merci, comme si elle l'avait attiré elle-même, par des traces laissées sur le sable humide.

Alors elle dit :

— O homme, tu es là, car je retrouve dans tes yeux l'éclat qui avive ceux des hommes de mon douar ; tu es là, car ton aspect évoque en moi les souvenirs que j'ai laissés dans mes montagnes ; tu es là, ô homme, car je vois en toi un fils de ma race et que mon cœur est gonflé d'ennui et de désir.

Et il répondit :

— Ton œil est comme la balle rapide enfermée dans la cartouche d'un fusil de Roum qui, aux mains des guerriers, atteint sûrement le but ; ta joue est la rose épanouie du matin et le brillant œillet, et le sang qui l'arrose lui donne l'éclat du soleil ; tes dents ont la blancheur de l'ivoire et, dans ta bouche étincelante, la salive doit avoir la douceur du lait de nos brebis. Ton cou est plus blanc que le cœur du palmier, ta poitrine est de marbre et ces jumeaux que veulent caresser mes mains sont comme ces pommes dont le parfum rend la santé au malade.

Et tandis qu'Aïsha laissait pendre vers le sol sonhaïck de Brousse, il continua :

— Ton corps a la blancheur et le poli du papier ; on le dirait de coton ou de fine toile de lin ou encore lumineux comme la

neige qui tombe dans une nuit obscure (1). Tes cuisses sont les fûts arrondis des colonnes qui apparaissent dans les ruines.

Elle l'interrompit, en disant:

— Je suis ta servante, Bou Achra; prouve-moi, cependant, que tu ne t'es point vanté auprès d'Hyzyya. Si tu ne t'es pas targué d'une valeur vaine, je te donnerai cent douros. Me les gages-tu, si tu perds

Dédaigneux de répondre, le fils du caïd lui écrasa les lèvres sous un baiser.

L'odeur des lys, montant par les baies ouvertes, se mêlait dans la pièce au parfum des roses, évaporé lentement d'un tube en cristal doré; les rideaux se soulevaient sous un léger courant d'air, et les verres qui les incrustaient miroitaient comme des écailles ; sur un tabouret de nacre, le fourneau d'un narghilé exhalait ses dernières fumées. Les rumeurs de la rue s'étaient apaisées peu à peu, depuis le cri aigu du vendeur de jasmin jusqu'à la plainte douce de l'aveugle. Seul, on entendait le bruit monotone du jet d'eau, qui dans la vasque endiamantait les iris.

Alors, dans la nuit, Bou Achra prit dix fois Aïsha, et ils s'endormirent.

Réveillée par le jour et par le cri des hirondelles partant à la provende quotidienne, Aïsha s'étira parmi les coussins. Dans un geste, elle renversa une corbeille de mandarines de Blidah et les fruits luisants s'arrêtèrent contre le corps nu étendu près d'elle. Au contact froid, Bou Achra entr'ouvrit les paupières et elle dit :

— Lève-toi, Bou Achra. Sidi Mohammed passe la journée à Alger ; le temps est venu de me quitter, tu me reverras ce soir. J'ai oublié dans tes bras; les longues heures d'ennui et les caresses trop molles d'un époux ; tu m'as prise comme je souhaitais enfin de l'être, et ma chair s'est épanouie à la limite de l'épanouissement. Cependant, tu as perdu ton pari, car, de même que les chanteurs s'épuisent en lançant leurs mélodies, ta dernière note manquait de son. Donne-moi cent douros, j'achèterai des mousselines légères.

(1) Cette première partie de la réponse de Bou Achra est identique à la traduction d'une chanson arabe en dialecte maghrébien que M. M. C. Sonneck a publiée sous le titre *Six chansons en dialecte maghrébien*. Journal Asiatique, mai-oct. 1899. Imprimerie nationale.

Mais l'Arabe, le visage tourné vers la mer rose, ne répondit rien. Alors elle s'exaspé-ra soudain et elle dit injustement :

— Pourquoi t'es-tu vanté de rugir comme un lion, puisque tu aboies comme un chien ? Mansour, donne-moi cent douros, tu as perdu.

Alors il répondit :

— Ce n'est point la certitude de gagner un pari qui m'a conduit vers toi, ô Aïsha ; j'avais seulement hâte de fixer le mirage qui m'éblouissait de ses formes délicates et harmonieuses ; tu m'as fait visiter les palais et les dômes dont j'avais vu se profiler les contours dans le désert de ma vie, et dix fois j'en ai franchi la porte et je n'ai pas buté sur le seuil la dernière fois.

Alors elle dit :

— O homme sans foi !

Et il répondit :

— Je dois partir, Aïsha ; mais sur le point qui nous divise, j'en appellerai aujourd'hui à la justice de ton époux et son jugement sera mon jugement.

Prestement il écarta la portière, sur laquelle s'arrêtèrent derrière lui, avec un choc mou, les mandarines vermeilles que la jeune femme lui lança. Elle attendit quelques instants, dans l'espoir d'un retour et d'une explication ; mais au dehors elle entendit le froissement des arbustes, et par la fenêtre où elle accourut, elle vit Bou Achra, calme et, las, franchissant le portail ouvert.

Alors elle tomba dans une grande peine, car si elle connaissait les nobles sentiments qui agitent le cœur des hommes, elle savait aussi la fourberie qui y rampe et, ne comprenant pas comment elle devait retenir les paroles de son amant, elle s'en affligea. Elle prêta une mince attention au piaffement de l'étalon, qui, lorsque le soleil fut au zénith, entra dans la cour ramenant le cadi, et ses mains froides ne répondirent point à l'étreinte du maître. Et il s'étonna de son silence, mais elle dit :

— Aujourd'hui, maître, mes doigts ont arrêté sur un mauvais nombre les grains de mon chapelet ; il ne faut point tenter ce qui ne doit pas être tenté.

Et il répondit :

— Si le soleil se cache derrière les nuages, l'amour bute aussi

contre l'écran des idées passagères; ô bien-aimée, puisqu'il faut te quitter encore, fais que le ciel soit pur à mon retour.

Alors, il alla consulter les nombreux actes dont la lecture devait préparer l'audience, et il s'admira dans sa sagesse.

Aussitôt après la sieste, Aïsha, dévorée d'inquiétude et incertaine quant aux projets de son amant, gagna les pièces du bas. Elle fit fermer d'un store l'une des fenêtres et s'installa dernière cette persienne à jour. Le cadi, accroupi sous la colonnade, réfléchissait dans l'ombre violette. Autour de lui les adel, accotés à des bureaux peu élevés, taillaient leurs roseaux et coupaient avec de grands ciseaux incrustés d'or des feuilles pour rédiger les sentences. Les solliciteurs arrivaient. Riches et pauvres trouvaient un accueil égal, et, sûrs de l'intégrité des arrêts qu'ils venaient écouter, ils restaient immobiles, en des poses variées, sous les alvéoles des voûtes.

Dans cette foule, Aïsha ne découvrit pas Bou Achra, et elle en conçut de l'espoir. Mais l'inquiétude la reprit aussitôt que son imagination désemparée l'eut portée vers les murs de la kasbah, du haut desquels on précipitait les femmes adultères, jusqu'au rocher de la Pointe où on les noyait aussi. Ensuite l'apaisement se faisait dans son cœur, et elle allait par des allées mystérieuses, toutes bordées de roses, parmi les narcisses aux pétales d'argent, vers un asile inconnu, où il y avait des lits d'or, et ses pas étaient guidés par son amant; elle s'appuyait sur son épaule comme un rameau de vigne s'attache à la colonne qui le soutient, et tous deux auréolés de bonheur suivaient la route embaumée. Cependant, la teinte pâle du couchant atténuant déjà l'éclat des murs, elle reprit courage. Les adel roulaient leurs papiers, rangeaient leurs plumes; son époux lui-même se levait lorsque Bou Achra entra et il dit :

— Homme réputé pour ta sagesse, cadi, que la grâce d'Allah clément et miséricordieux protège, je te fais juge de mon cas. Hier j'étais riche, aujourd'hui je suis sans ressources; j'avais promis qu'avec dix mesures d'orge j'ensemencerais dix ouïba de terre, mais la dixième mesure est tombée sur un sol stérile et l'orge n'a point levé, et j'ai semé dix mesures exactement. Dois-je payer les cent douros qu'on me réclame en dédit, ou l'arrêt que tu vas prononcer me libérera-t-il (1)?

(1) Dans le conte de Balzac, la comparaison est assurée par un noyer; la dernière noix que le jeune page en fait tomber est creuse.

Et le cadi répondit :

— Garde ton argent, si, en me trompant pas, tu n'as pas enfreint les lois du Prophète ; seul il connaît la valeur du sol et il ne fait point lever ce qu'il ne veut pas qu'on récolte. Va et que Dieu t'assiste.

Alors Bou Achra salua le cadi et s'en alla.

Un cri strident avait souligné la sentence, et attiré l'attention du cadi vers la fenêtre, où il devina la présence de la favorite. Quoique étonné qu'elle se trouvât là, au lieu de tisser des étoffes dans les pièces du haut, il attribua cette infraction à un caprice féminin dont il se flatta secrètement.

Mais déjà ses domestiques approchaient les montures et le cadi repartit pour juger de plus nobles causes.

Aïsha ne put douter un instant que Bou Achra ne vînt réclamer le soir même le prix de sa prouesse et de sa subtilité, et sans lui en vouloir de la frayeur qu'elle avait éprouvée dans la journée, elle fit composer les boissons glacées.

Longtemps après que le chant des muezzins eut, du haut des minarets coiffés d'émail, appelé les croyants à la prière, Bou Achra, un bouquet de jasmin piqué dans sa coiffure, parut à la porte du harem. Un sourire, découvrant ses dents blanches, éclairait sa face tannée et il dit :

— O ma maîtresse, pourquoi m'as-tu chassé ce matin comme un chien et pourquoi tantôt as-tu douté de moi ? Crois-tu que le taureau soit privé de toute intelligence et qu'il puisse manifester seulement sa force ? O Aïsha, tu as bu la salive aux lèvres de Bou Achra, tu as goûté la sueur de son corps, tu as senti l'ardeur de son sang et tu ne le connais pas ?

Mais elle demanda :

— Que m'offres-tu ce soir pour me libérer ? Quel jeu vas-tu jouer ?

Et il dit :

— Tu pourrais appeler la belle Fatimah et je te fais le pari, couché entre vous deux, de rester insensible et glacé comme l'oued entre deux collines brûlantes.

Certaine, cette fois, de gagner un pari que, par comparaison, elle lui savait ne pouvoir tenir, elle engagea deux cents douros en riant. Puis, la gageure exigeant la présence de sa fille, elle l'appela incontinent. La garde du harem n'est point établie suivant des règles si strictes qu'une femme avisée ne

trouvât moyen de les enfreindre, et cependant la présence d'un étranger surprit Fatimah. Mais elle n'était pas, non plus, assez naïve pour s'en étonner longtemps, ni pour se priver du plaisir qu'elle entrevoyait, comme la rançon de cette visite inattendue. C'était une adolescente gracieuse, ignorant encore les hommes, il est vrai, mais qui en connaissait les actions. Souvent elle avait remarqué, par la fente de son voile les beaux types venus des bleds du sud, et elle avait rêvé de partir avec l'un d'eux, dans un palanquin bercé au pas d'un lent chameau, pour les oasis d'au delà de l'Aurès. Telle sa mère, le sang kabyle brûlait ses veines, et sous le brocart épais qui l'habillait, on sentait autant de volupté et de souplesse. Au surplus, suivant les conditions sévères du pari qui nécessitait sa venue, aucun risque ne menaçait sa vertu, elle en accepta l'augure ;

Beau joueur, Bou Achra lutina ses compagnes, il les encouragea, lorsqu'elles dansèrent selon le rythme d'Orient, et il accepta le vin de palme qui grise les sens. Mais le pari semblait perdu pour les femmes qui n'avaient pu, jusque-là, surprendre sa volonté.

Alors ils se couchèrent sur les coussins de cuir peint et s'endormirent.

Vers l'heure où la lune plane sur les crêtes de Mustapha, un rayon miroitant sur le ventre poli d'une aiguière réveilla soudain Aïsha. Dans un demi-sommeil, elle ne vit plus à la place accoutumée les tabourets d'olivier incrustés de nacre, ni les bols d'argent guillochés, mais, ouvrant les yeux tout à fait, elle aperçut Bou Achra et se rappela. Les danses avaient amené quelque désordre dans le costume de l'Arabe. Elle contempla amoureusement sa nuque râblée, ses bras dont elle connaissait si bien l'étreinte, ses reins aux muscles saillants, lorsqu'à ce point précis de son examen elle remarqua une ceinture qu'il ne portait pas la veille. Alors elle comprit l'artifice en s'expliquant la disparition momentanée de son compagnon, quelques heures auparavant.

Dans un coffret de citronnier, elle atteignit vivement, parmi des boîtes à fards et des pinces à épiler, de minces et solides ciseaux et, d'un coup net, toute gaie de sa découverte, elle trancha la sangle coercitive et dit :

— Tricheur, tu trompes comme un Marocain.

Cependant que Fatimah, engourdie s'étirait comme une chatte

et renouait les cordons de son pantalon, qui avait glissé très bas.

Honteux, Bou Achra jeta loin de lui les débris de la ceinture, puis, se couchant derechef, il attira vers lui les deux femmes, et les attaqua vigoureusement.

A l'aube, quand il partit, Aïsha se leva et elle dit :

— Tu m'apporteras les deux cents douros dans une bourse en soie de Tunis ; je la garderai en souvenir de toi.

Et il répondit :

— O femme, n'accordes-tu donc de confiance qu'aux jugements de ton époux pour que tu m'obliges encore à y recourir, où ne sais-tu discerner les causes d'un gain ? Bien faible est ma voix à côté de celle de la justice, et tu ne veux entendre que celle-là.

Et il sortit majestueusement.

Les servantes, qui ramassaient dans la chambre les éclats d'un narghilé disaient, en étendant au soleil, pour les faire sécher, les vêtements de la favorite : Que Dieu et son prophète gardent de tout mal notre maîtresse adorée.

Fatigué par des déplacements successifs, le cadi prolongea son repos de midi et, lorsqu'il vint prendre place dans le patio, l'affluence était déjà grande.

Il tourna les yeux vers la fenêtre, où la veille s'était dénoncée sa femme, et il en perçut le profil derrière la jalousie abaissée. Quelle habileté ne déploierait-il devant un témoin si cher ?

Celle-ci, rassurée sur la discrétion de son amant, pensait curieusement à la ruse qu'il allait encore imaginer ; elle ne se souvenait plus des transes qui l'avaient secouée, ni des instants terribles qu'elle avait vécus ; — non, elle regardait les plaignants, s'en moquait avec sa fille, ou commentait les jugements.

Vers la quinzième heure, Bou Achra entra ; dès lors, elle concentra toute son attention sur lui ; et devant le cadi, il dit :

— Homme réputé pour ta sagesse, cadi que Dieu range parmi ses serviteurs dévoués, je te fais juge de mon cas. Hier j'étais riche, aujourd'hui je suis dans la misère. Ce matin, je suis parti de la ville, pour vendre mon âne au marché de Sidi Akbar, à travers la plaine surchauffée, à travers les collines boisées de lièges. Epuisé par la chaleur, je me suis reposé dans la campagne et, pour que mon âne ne coure, ni ne

broute les récoltes, je l'ai attaché entre un champ de seigle mûr et un champ d'orge à peine courbé. Mais pendant mon sommeil, une main a coupé l'entrave, et mon âne a brouté de l'orge et du seigle, et du seigle et de l'orge, jusqu'à la limite de la satiété; maintenant, les propriétaires des champs me réclament un acompte pour les dégâts. Dis-moi pourquoi on a tranché la corde, et si je dois payer le dommage?

Et le cadi répondit:

— Que ta naïveté est grande, ô homme, pour la seconde fois. Lorsqu'un prisonnier s'évade, qui est le complice? Celui qui a fermé la prison ou celui qui l'a ouverte? En vérité, la cause est trop claire pour que je la juge: garde ton argent et que la paix d'Allah soit sur toi.

A ce moment il s'arrêta, et tourna son regard vers une voûte; mais il ne vit pas le mouvement qu'il cherchait; alors il leva l'audience, et rejoignit sa femme au harem. Elle feint de reposer, lorsqu'il soulève la draperie, immobile au bruit qu'il provoque, car elle hait presque l'homme qui n'a pas su la dompter sous une décuple étreinte; elle hait sa présence, qui la mortifie, et elle le laisse s'éloigner.

Aïsha range la chambre comme si elle attendait encore son amant; elle apprête les pipes et le fin tabac d'Egypte; elle dispose les coussins, puis, tirant d'une mallette cloutée de cuivre deux cents douros, elle monte sur la terrasse.

Bou Achra est là, qui guette comme un épervier au milieu d'un buisson voisin. Avant qu'il ait pu faire un geste ou prononcer une parole, il reçoit un mouchoir brodé où teinte l'or. Mais il ne bouge pas, car l'ombre du cadi, qui a entendu sa femme, se découpe sur le couchant.

Aux quais où il est descendu, il s'accoude parmi les couffins de dattes et il rêve; et son rêve n'a qu'un sujet, évoqué par tous les objets. Devant les banques mollement bercées, il imagine les seins de sa maîtresse soulevés par une respiration régulière, il voit les antennes des mahonnes longues et fines, pareilles aux cils d'Aïsha, et ses hanches rebondies comme les carènes des felouques amarrées, — et aussi, dans sa main, il sent le petit trésor, moins lourd que ses regrets. Et il dit:

— Que la volonté de Dieu soit faite.

Car c'était un vrai croyant.

L.-CH. WATTEBIN.

CLAUDE BERNARD

AUTEUR DRAMATIQUE

—

A l'occasion du centenaire de la naissance de Claude Bernard, M. Octave Béliard a consacré au grand physiologiste, dans un de nos quotidiens, un excellent article. Nous n'avons rien à dire, après lui, du savant ; mais nous voudrions bien parler un peu du littérateur que fut — ou tout au moins que faillit devenir — Claude Bernard. Avant tout, il faut savoir gré à M. Béliard d'avoir soulevé un coin du voile qui cachait au grand public cette particularité. Claude Bernard vaudevilliste ! Claude Bernard dramaturge !

Ce ne fut pas un mystère pour les contemporains du physiologiste, puisque Renan disait en parlant de lui : « Il vint à Paris, ayant dans sa valise une tragédie en cinq actes et une lettre. » C'est ce fait que M. O. Béliard précise dans les lignes suivantes :

> Il ne tint qu'à un hasard que Claude Bernard ne fît une belle carrière comme auteur dramatique. Le théâtre était la passion de sa jeunesse. Tous les soirs, il s'échappait de la pharmacie pour monter au paradis du théâtre des Célestins ; il composa un vaudeville, *Rose du Rhône*, qui fut joué sur une petite scène lyonnaise et eut presque du succès, puisqu'il rapporta 100 francs à son auteur ! C'est pour faire du théâtre qu'en 1834, à 21 ans, Claude Bernard prit le coche de Paris, le manuscrit d'*Arthur de Bretagne* en poche. « Faites plutôt de la médecine, lui conseilla Saint-Marc-Girardin, vous gagnerez plus sûrement votre vie. » Cette parole d'un critique créa un très grand savant... Que le hasard est curieux ! Mais Claude Bernard ne déchira point son manuscrit. Il fut publié, sur sa demande, après sa mort (1886) et les qualités d'éloquence, de logique qu'on y trouve ne le rendent pas méprisable. (*Journal* du 8 juillet 1913.)

N'exagérons rien. Si Claude Bernard avait gardé, comme il est bien naturel et surtout très humain, un souvenir attendri de ses premiers rêves, de ses premières ambitions et de ses

premiers efforts, il ne se méprenait pas sur la valeur de la pièce dont s'agit.

Comme cette faute de jeunesse datait de sa vingtième année, l'âge et l'expérience durent le convaincre de l'impartialité de la critique de Saint-Marc-Girardin, puisque lui-même disait en parlant de son manuscrit : « Cette tragédie, qu'on me reproche, c'est un drame en prose avec quelques vers à la fin. »

Puis, il avait écrit sur la couverture :

ARTHUR DE BRETAGNE
Drame inédit.

Lu et refusé à nombreuses corrections par M. Saint-Marc-Girardin — en novembre 1834.

CLAUDE BERNARD.

Enfin, il ne tenait pas expressément à ce que cette œuvre fût publiée.

Voici, à ce sujet, comment s'exprime la personne qui a été en quelque sorte — en ce qui la concerne — son exécuteur testamentaire :

Je suis de ceux qui pensent qu'on ne doit pas laisser périr les moindres épaves des grands hommes et c'est pour cela que je publie aujourd'hui le manuscrit d'*Arthur de Bretagne*, que Claude Bernard m'a donné le lundi 14 août 1876, vers midi, après avoir fait au Muséum d'Histoire Naturelle la dernière leçon de cette année sur le système de la respiration diurne et nocturne des plantes. En me le remettant, il me dit avec un doux sourire :

Je vous le donne en mémoire de notre séjour à Perpignan et d'Arago, l'ami de votre père, qui m'a rendu service en 1849. Vous pourrez le publier, si vous y tenez, mais plus tard, au moins cinq ans après ma mort. J'ai bien eu un vaudeville qui a été joué à Lyon en 1833 ; je puis bien laisser lire mon drame. Mais n'oubliez pas d'annoncer qu'il a été refusé, et avec beaucoup de corrections encore, par Saint-Marc-Girardin.

GEORGES BARRAL.

Et ce n'est qu'en 1887, après l'inauguration de la statue du grand homme, que Georges Barral crut pouvoir faire imprimer et tirer cet *Arthur de Bretagne*, à un très petit nombre d'exemplaires.

Je n'eusse jamais réussi sans doute à pouvoir lire l'un d'eux, sans les doctes et patientes recherches d'un confrère biblio-

phile : M. Faret. Après une enquête assez longue, il apprit qu'un de ces exemplaires, plus précieux que les autres parce qu'il comprenait diverses lettres autographes de Claude Bernard, existait à la Bibliothèque Nationale, mais qu'aucun catalogue n'en faisait mention et qu'au reste il avait été retiré de la circulation...C'est grâce encore à l'intervention de M. Faret que je pus avoir communication du rarissime et précieux volume (1).

§

A *priori*, et quelle que soit d'ailleurs la valeur intrinsèque de cet essai dramatique d'un jeune homme de vingt ans, ce qui frappe, c'est le choix du sujet.

Ce jeune homme, frais émoulu cependant de sévères études classiques, rompt délibérément, instinctivement, avec la tradition qui portait les auteurs des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles à chercher leurs sujets dans les histoires et mythologies antiques. Il est sûr, il sait, il sent que l'histoire de France peut fournir des sujets tout aussi dramatiques que les légendes juives, grecques ou romaines. Et, dans cette histoire, que choisit-il du premier coup ? — la touchante et tragique destinée de ce jeune duc de Bretagne que le roi Jean sans Terre, son oncle, immola traîtreusement à ses ambitions et à ses convoitises.

A Lyon, Claude Bernard, auteur dramatique, a voulu distraire ses compatriotes par un vaudeville d'inspiration toute locale, comme l'indique son titre *Rose du Rhône*. Son ambition ayant grandi avec le succès, c'est maintenant une pièce nationale qu'il rêve de faire représenter à Paris.

C'est en vain qu'on objectera qu'en 1202 le Duché de Bretagne était indépendant de la France, ou tout au moins de ce qui était la France à cette époque,et que le crime même du roi

(1) Il ressort des recherches de M. Faret que le dépôt légal a été fait et que les deux précieux volumes ont été pendant quelque temps catalogués à la Bibliothèque Nationale sous les cotes 8° Y^th^ 22.276 et 23.663. Ils ont été depuis enlevés de toutes les fiches et catalogues.

Nous signalons le fait sans autre commentaire que celui-ci :

Nous lisions, il y a quelques mois, dans un vieux numéro de la *Revue*, quelques lignes intéressantes. Elles accusaient Flaubert d'avoir tout simplement pillé sa *Salammbô* dans un roman inconnu du milieu du XVII^e^ siècle dont elles donnaient le titre et le nom de l'auteur et les caractéristiques de librairie.

Désirant tirer au clair cette étonnante accusation, nous nous sommes rendu à la Nationale, puis aux diverses bibliothèques officielles.

Constatation au moins piquante : le mystérieux volume a été supprimé de tous les catalogues et les gardiens officiels de nos trésors bibliographiques de répondre à l'envi... et contre l'évidence même : « N'avons rien, rien, rien... »

Jean rattache plutôt le sujet à l'histoire d'Angleterre qu'à l'histoire de France. Claude Bernard, comme s'il eût prévu l'objection, s'obstine à faire du duc Arthur un ami des Français, envers et malgré tout, envers son intérêt, malgré l'amour.

Du reste, une rapide étude de l'œuvre nous fera voir combien M. Georges Barral a eu raison d'écrire :

> Le sujet même et la manière dont il a été traité sont bien d'accord avec les tendances intellectuelles et morales de toute la vie de son illustre auteur.

§

Donc, le jeune duc Arthur, encore sous la férule du Chevalier Des Roches, un mentor un peu rude, mais dévoué, apprend à gouverner. Il rend la justice aux applaudissements du peuple et s'attire même, à ce propos, les plus chaudes félicitations du Chevalier. Mais où il n'est pas d'accord avec celui-ci, c'est sur la question politique, comme nous dirions aujourd'hui. Il faut bien qu'alors comme aujourd'hui cette question fût absorbante, confuse et passionnante, car elle alourdit le drame d'une foule de raisonnements dont l'action se passerait avec fruit. Nous n'en retiendrons que ceci : c'est que Des Roches tient à l'alliance anglaise avec l'arrière-pensée de faire plus tard son duc roi d'Angleterre, tandis que celui-ci penche du côté de l'alliance française.

Des Roches, qui est têtu comme un Breton, Des Roches, qui poursuit son dessein avec des calculs de profond politique, veut marier son duc avec la fille du roi Jean, Alvisia de Glocester. Alors, Arthur lui avoue qu'il aime d'amour vrai sa camarade d'enfance Marie, sa propre fille à lui Des Roches, et qu'il ne désire d'autre épouse qu'elle.

Vous pensez peut-être que le père est heureux de cette flatteuse distinction, de la perspective d'une élévation inespérée pour sa fille et pour lui?... Que c'est bien peu connaître Claude Bernard, c'est-à-dire Des Roches, qui fait passer l'intérêt de la Patrie avant tout intérêt personnel! Il rabroue d'importance son seigneur et maître. Il ne veut pas pour lui d'une mésalliance et, comme bon sang ne peut mentir, il veut faire sa fille juge de la question. Celle-ci, complètement ignorante des sentiments et des intentions du duc à son égard, condamne, comme son père, la mésalliance; mais, pressée de questions par les

deux hommes, la pauvrette avoue en sanglotant qu'elle aime secrètement au-dessus de sa condition et celui qu'elle aime, l'idéal, l'inespéré, c'est... Louis de France.

Ecroulement du rêve d'amour du jeune Arthur ! Et vous pensez peut-être que la jalousie va le détacher des Français, comme l'espère un moment Des Roches ?... Que c'est bien peu connaître Claude Bernard, c'est-à-dire le duc Arthur !

Des Roches pense à imposer par la force ce qu'il n'a pu obtenir par la persuasion et il s'unit au roi d'Angleterre contre son élève désobéissant. Celui-ci est assiégé dans Poitiers. Il compte sur l'appui du roi de France ; mais cet appui lui fait défaut. Seul Louis, le fils de ce roi, lui apporte le secours de son épée, de son amitié et de son dévouement. Un nuage — on devine lequel — gêne d'abord l'expansion de la reconnaissance d'Arthur. Mais ce nuage est tôt dissipé. Louis n'a jamais eu pour Marie que les sentiments que l'on a pour une sœur, pour une compagne agréable. Que voulez-vous ? Dieu n'aurait pas permis — et Claude Bernard encore bien moins — que celui qui devait être plus tard Louis VIII fût venu à la cour du duc Arthur pour y prendre d'autres leçons que des leçons de bonté, de droiture, de justice, de sainteté en un mot.

Cependant les deux amis, trahis par la municipalité de Poitiers, tombent aux mains de Jean sans Terre. Celui-ci, pour ne pas s'aliéner le roi de France, laisse la liberté à son fils Louis, mais il fait enfermer Arthur dans la citadelle de Falaise. Il montre en même temps toute sa noirceur d'âme, l'étendue de sa traîtrise et le peu de cas qu'il fera des franchises bretonnes en faisant arrêter aussi les barons qui ont cru devoir demander son intervention, à commencer par Des Roches.

Dans son cachot, le duc Arthur repousse hautainement toutes les propositions que lui fait ou fait faire le roi Jean pour obtenir son abdication ; il méprise les menaces de torture ; il évite de tomber dans les pièges que lui tend son perfide ennemi.

Deux vaillants cœurs travaillent à sa délivrance, chacun de son côté et chacun selon ses moyens : Marie par ses prières et son intervention auprès du roi Jean ; Louis de France à l'aide d'une armée qu'il a rassemblée.

La démarche de Marie ne manque pas de provoquer une situation délicate : heureusement que le jeune Claude Bernard

veille sur sa vertu et rien de fâcheux n'arrive de ce côté, bien que la jeune fille obtienne la promesse de la grâce non seulement du duc, mais encore de son père.

Nous pouvons passer sur des scènes et des péripéties juvénilement accumulées pour dramatiser l'action et nous arrivons au dénouement prévu, parce que historique :

Des Roches, déguisé en prêtre, est venu dans le cachot chercher le prisonnier, qui est bien heureux malgré tout, parce qu'il a reçu l'aveu de l'amour de Marie. Celle-ci s'est enfin aperçue que son imagination la trompait et que celui qu'elle aimait en secret était non pas Louis de France, mais bien Arthur de Bretagne. Un cantique chanté sous les murs du donjon doit être le signal de la délivrance. Dès qu'ils l'entendront, le duc, Des Roches et Marie devront se laisser glisser, par une ouverture préalablement descellée, jusqu'à la barque salvatrice qui les conduira à l'armée de Louis de France assiégeant la citadelle.

Tout se passe d'abord ainsi qu'il est convenu : le cantique est chanté, on s'évade, mais le traître veille et Des Roches blessé est ramené sur la scène pour nous apprendre comment le pauvre Arthur de Bretagne a été poignardé par son oncle, Jean, le roi cruel et félon.

§

Qu'on n'attende pas de nous que, par manière de snobisme, nous voulions infirmer en quoi que ce soit le jugement de Saint-Marc-Girardin. D'ailleurs, le verdict de celui-ci a été cordialement accepté et son conseil courageusement suivi. Si le verdict nous a privés peut-être d'un grand auteur dramatique, le conseil nous a valu un chercheur, un inventeur d'une telle envergure qu'en tout état de cause nous devons nous estimer heureux du résultat.

Quel témoignage, à ce sujet, plus spontané, plus désintéressé que celui de Pasteur!... Pasteur, en effet, n'ignorait pas tout ce qu'il devait à ce devancier et, avec la large conscience qui caractérise les âmes d'élite, il avait dit à tout le monde, c'est-à-dire écrit ce qu'il pensait de ce père spirituel. Et le grand enfant qu'est toujours un grand homme disait avec enjouement : « J'ai reçu l'article que Pasteur a fait sur moi. Sa lecture m'a paralysé les nerfs vaso-moteurs du sympathique et m'a fait rougir jusqu'au blanc des yeux ! »

Mais si nous nous abstenons de louanger outre mesure l'auteur dramatique, nous nous abstiendrons également de le critiquer. Ne serait-ce pas, du reste, enfoncer une porte ouverte, puisque, nous le répétons, la critique a été faite et acceptée, puisque enfin l'œuvre n'a jamais été représentée et qu'elle peut même être considérée comme inédite ?

Dans un rapide et trop succinct compte-rendu, nous n'avons laissé entrevoir les faiblesses que pour montrer qu'elles ne sont que les défauts des qualités d'un esprit cornélien. Oui, le jeune Claude Bernard, dans la lutte du devoir contre la ou les passions, donne toujours la victoire au premier. Il nous a présenté un Arthur de Bretagne qui, s'il eût vécu, eût certainement fait, par ses vertus, concurrence à saint Louis. L'image de ce dernier a certainement hanté l'imagination du jeune auteur dans la conception de son œuvre. Mais la théorie cornélienne lui a permis de camper un homme d'Etat d'un grand caractère, qui reste sympathique alors même que, par devoir supérieur, il trahit son maître : c'est le Chevalier Des Roches. Des Roches, l'obscur précepteur, qui, ne rêvant que la grandeur et le bonheur de sa Bretagne, sacrifie tout à ce rêve, ambition personnelle, comme amour paternel, comme bonheur familial; Des Roches, qui, ne se voyant pas écouté de celui qu'il aime pourtant mieux qu'un fils, veut contraindre celui-ci à entrer dans ses vues en faisant appel au concours du roi d'Angleterre ; Des Roches, enfin, qui, reconnaissant son erreur, est blessé mortellement alors qu'il veut la réparer...

Les autres personnages — hormis bien entendu le roi Jean — sont sympathiques, trop sympathiques en ce sens qu'ils en restent comme trop effacés.

§

Mais assez parlé du drame en lui-même. Que dire maintenant de l'écrivain ?... Le critique autorisé, l'exécuteur testamentaire que nous avons déjà cité, écrit à ce propos:

> Le dialogue est emphatique, il est vrai ; mais il faut songer que son auteur avait vingt ans quand il composa cette pièce sous l'influence mitigée des lectures des œuvres de Népomunèce Lemercier et de Victor Hugo.

Après ce jugement, contentons-nous donc de mettre une scène sous les yeux du lecteur. C'est la scène VII de l'acte II,

celle dans laquelle le Chevalier Des Roches veut faire sa fille juge d'une mésalliance de la part du duc Arthur. Celui-ci vient de lui avouer qu'il ne peut épouser la fille du roi d'Angleterre, parce qu'il aime Marie, sa camarade d'enfance, sa fille à lui, Des Roches.

Marie arrive sur la scène sans savoir ce qui s'est passé, ce qui s'est dit entre les deux hommes.

DES ROCHES

Croirais-tu, Marie, que Monseigneur Arthur se sépare de ses barons et de moi, parce que nous voulons l'empêcher de commettre une grande faute, une mésalliance, rien que cela...

MARIE, *interdite.*

Mon père, je ne suis pas juge...

DES ROCHES

Tu es au contraire le juge qu'il me faut. Oui, Marie, ton bon frère Arthur, qui pourrait épouser, à l'heure même, une princesse de sang royal et par ce mariage pacifier la Bretagne, la France et l'Angleterre, Arthur, qui s'est enamouré de je ne sais quelle petite fille, repousse obstinément toutes mes offres.

ARTHUR

Arrêtez, Des Roches, ou je vous laisse le champ libre. (*Il va pour partir.*)

DES ROCHES

Vous le pouvez, Monseigneur; mais qui déserte la partie prouve qu'il a eu tort ou qu'il fait bien peu de cas de ses juges.

ARTHUR

Je reste donc, mais pour vous forcer à respecter ce qui mérite respect. Hélas! je puis bien peu de choses au milieu des grands intérêts qui s'agitent ; mais Dieu sait si la conscience est mon guide.

MARIE, *vivement*

Je n'en doute pas, Monseigneur.

DES ROCHES

Ah! tu lui donnes raison... Allons donc jusqu'au bout. La noble épouse qu'il rejette, c'est la fille même du roi Jean : Alvisia de Glocester... Celle qu'il lui préfère...

MARIE

Mon père, je respecte le secret du prince.

DES ROCHES

Soit! Mais alors donne-nous ton avis. (*Bas à Marie.*) Marie, je le veux, il y va du salut du prince.

MARIE, *tremblante.*

Vous avez raison, mon père... Vous devez avoir raison... Vous aimez tant le duc Arthur... Une mésalliance... quand il s'agit des destinées d'une nation... Ce serait plus qu'une erreur... plus qu'une faute... ce serait un crime...

ARTHUR, *avec exaltation.*

Vous l'avez voulu, Des Roches ! Que Marie soit notre juge ! (*A Marie.*) Vous me condamnez, Marie... Mais les paroles que vous prononcez, votre pensée les désavoue, votre cœur plus encore. Je le vois bien à votre émotion, à vos larmes... Soyez forte, soyez sincère, Marie ! Il y va de mes intérêts les plus chers, ô ma sœur ! C'est mon arrêt que vous allez prononcer. Ne me réduisez pas au désespoir.

DES ROCHES

En effet, ma fille, à quoi bon dissimuler ? Ta pensée n'est-elle pas assez claire ? Aie donc courage ! Affiche bien haut ton déshonneur et celui de ton père....

MARIE, *tombant à genoux.*

Mon père !

ARTHUR

Ayez pitié d'elle et de moi, Des Roches !

DES ROCHES

Avez vous eu pitié de nous, Monseigneur?

MARIE, *sanglotant.*

Mon père, vous l'avez voulu, j'obéirai. Mon émotion, mes larmes, je n'en puis taire la cause... j'aime... je suis coupable... J'ai rêvé un amour impossible, un grand crime, une mésalliance...

ARTHUR

Marie !

DES ROCHES

Nomme-le donc, ton complice.

MARIE

Hélas !... Louis de France.

ARTHUR

O ciel !

DES ROCHES

(*A part.*) Noble enfant ! pauvre victime !.. Achevons. (*Haut.*) Vous le voyez, Arthur, si j'ai raison d'aimer les Français !... Et vous, leur serez-vous toujours fidèle ?

ARTHUR

Il le faut, Des Roches

DES ROCHES

Adieu donc, Monseigneur. Marie, mon enfant, dis adieu à ton frère.

ARTHUR

Adieu, Marie, pour jamais.

MARIE, *d'une voix déchirante.*

Pour jamais !

(*Fin du IIe acte.*)

§

On avouera que, pour un débutant, Claude Bernard ne se tire pas trop mal d'une scène particulièrement difficile et délicate. Mais passons.

On se souvient qu'il disait : « Cette tragédie qu'on me reproche, c'est un drame en prose avec quelques vers à la fin. »

Nous voulons penser que les mots « qu'on me reproche » sont une façon de parler et que l'auteur voulait dire par là : « Cette tragédie pour laquelle on insinue que j'ai eu tort de perdre une année de travail... » Jamais, en effet, il n'est venu à la pensée des Renan, des Mézières et des Lesseps, qui ont employé le terme « tragédie » pour désigner cette œuvre de la jeunesse de leur illustre contemporain, de blâmer, en quelque manière que ce soit, celui-ci de l'avoir entreprise. Au contraire, ils étaient, comme nous, autant surpris que charmés de l'apparente contradiction entre la voie qu'il avait d'abord choisie et celle qu'il devait ensuite si glorieusement suivre. La contradiction n'était effectivement qu'apparente et il y a plus de similitude qu'on ne croit entre celui qui invente en sondant les problèmes historiques et moraux et celui qui invente en sondant les secrets de la nature. Dans un autre ordre d'idées, et pour une comparaison plus frappante encore, le sergent Bobillot, auteur dramatique avant d'être soldat, ne l'est-il pas redevenu à Thuyen-Quan, alors qu'il composait pour les Pavillons-Noirs un redoutable scénario ?...

Mais il est bien superflu d'épiloguer sur le mot « tragédie » à propos de la pièce de Claude Bernard. Ceux qui l'ont employé ne se sont trompés qu'à moitié. L'œuvre est un drame de par sa forme ; mais il est certain que, de par sa conception, de par les idées mêmes de son auteur, c'est une tragédie.

Un biographe explique que, si Claude Bernard ne l'a pas écrite en vers c'est que son esprit déductif, intuitif, hésitant, chercheur, était rebelle à cette forme d'expression de la pensée. Nous n'avons pas à chercher bien loin une preuve de cette

assertion. Claude Bernard nous la fournit lui-même par les « quelques vers de la fin » dont il parle.

Ces « quelques vers », c'est le cantique à la Vierge, qui doit servir de signal de délivrance pour le prisonnier. Les voici :

Salut, astre des mers,
De Dieu, mère féconde,
Humble vierge en ce monde,
Qui tiens les cieux ouverts !

C'est le divin salut
Que t'adresse un bel ange ;
En Marie, Eve change :
C'est la paix, le salut.

Rends le jour à nos yeux,
Délivre des coupables ;
Donne à des misérables
Tous les trésors des cieux.

Montre-toi bien la mère
Du Dieu compatissant
Qui, pour nous, dans ton sang
Puisa la vie amère.

Modèle de douceur,
Aux vertus singulières,
Viens mouiller nos paupières,
Epurer notre cœur.

Assure dans sa voie
Le pauvre voyageur ;
Qu'il ait dans le Seigneur
Son éternelle joie !

Au Seigneur tout-puissant,
Au Fils chéri du Père,
A l'Esprit de Lumière,
Un seul chœur, un seul chant !

C'est franchement mauvais, et le biographe a raison.

Nous ne voulons pas rester sur cette note. Aussi bien disons-nous qu'il faut se garder d'un jugement définitif sur la lecture de ces quelques vers... C'est dans le drame plutôt, dans un « faire » inexpérimenté, mais qui dénote un sens déjà très réel de l'action dramatique, qu'il faut chercher des éléments d'appréciation. Et peut-être, les circonstances aidant, et malgré Saint-Marc-Girardin, la littérature aurait-elle enlevé Claude Bernard à la science...

Ne regrettons rien pourtant.

RÉGIS HUARD.

LA GENÈSE ET LA CRÉATION DE « PARSIFAL »

—

> Qui peut regarder en face, durant sa vie, ce monde de meurtre organisé et légalisé par le mensonge, la tromperie et l'hypocrisie, sans être obligé, parfois, de se détourner de lui, avec un effroyable dégoût? C'est à une pareille fuite loin de ce monde qu'est due la conception et l'exécution de mon *Parsifal*.
>
> RICHARD WAGNER.

Dans une lettre du mois d'octobre 1854, R. Wagner annonce à Liszt qu'il a « en tête un *Tristan et Isolde* » et l'année suivante il trace la première esquisse de ce drame d'amour. C'est alors qu'il songe à y faire apparaître, au troisième acte, la figure du *Parsifal*, de Wolfram d'Eschenbach, le poète de Souabe, qui chantait à la cour du landgrave Hermann de Thuringe, vers l'an 1210 (1).

Auprès de la couche où agonise Tristan, le héros de la passion, Parzival, le héros du renoncement, serait venu en pèlerin, comme divin consolateur. Or, comment justifier cette apparition dans ce drame d'amour? Wagner y renonça. Mais, dans son cerveau créateur, le héros ne s'était profilé qu'avec la ligne musicale qui le précisait. Le « thème » de Parzival, répondant à l'éternelle question humaine du pourquoi de la vie, était déjà conçu par Wagner. « C'est de cette mélodie — affirme Wolzogen — qu'est sorti le *Parsifal* (2). »

Vers cette même époque, également, Wagner songeait à un drame bouddhique : *les Vainqueurs*, dont l'ébauche, retrouvée dans ses papiers, porte la date du 16 mai 1856. Il était alors sous l'influence de la lecture de Burnouf (*Introduction à*

(1) Wagner avait déjà touché à la légende du Graal, dans son *Lohengrin* ; et dans une étude sur les Guelfes et les Gibelins (*Die Wibelungen*) écrite en 1848, il rapproche ce mythe du Graal de celui des Nibelungen. Il y a, également, des relations lointaines et un certain parallélisme voulu entre Kundry et Brunehilde, Parsifal et Siegfried, etc.

(2) *Bayreuther Blätter*, 1886 : « Tristan et Parsifal ».

l'histoire du Bouddhisme). Enfin, il avait pensé, dès 1849, à un *Jésus de Nazareth* où Marie-Madeleine, repentante et prosternée, lavait humblement les pieds du Sauveur.

Seulement où trouver le repos ? écrivait-il, dans une lettre désolée datée de Mornex, en cet été 1856, « une petite maison avec un jardin, loin de toute rumeur et surtout de tout piano » !

L'année suivante, la retraite idéale s'offrait à lui. Les Wesendonck faisaient construire, pour l'ami, un chalet dans leur propriété, sur la Colline Verte, près de Zurich. Ce fut pour Wagner son cher « Asyle », d'où il devait s'enfuir déjà dix-huit mois plus tard, courbé sous la tempête d'un drame de passion...

Ce matin-là, du Vendredi Saint, le 10 avril 1857, Richard Wagner, venu voir les travaux de la construction de son chalet, sur la colline, au-dessus du lac, contemplait longuement le tableau étendu à ses pieds.

Une merveilleuse matinée s'était levée sur le lac et les montagnes de Zurich. Du haut de la colline où s'édifiait son Asyle, les regards de Wagner plongeaient, depuis ce belvédère, dans les splendeurs ensoleillées d'une nature printanière. « Tu ne dois pas porter les armes, au jour où le Seigneur mourut sur la croix ! » telle était la voix qu'il entendait au-dedans de lui, pareille à la voix des anges, et qui montait de la grande paix solennelle épandue sur le monde ; une voix qui venait du lointain ; un écho du Graal des jours de son Lohengrin ; *un souvenir longtemps endormi, du temps où, dans la forêt de Bohême, il avait lu la légende de Parzival... Devant ses yeux flottait la pâle image du Crucifié. Critique, philosophie, mépris du monde qu'enseigne l'histoire, toutes les armes de la raison, il les mit silencieusement de côté, et lui, le poète de Wotan, le chantre de Siegfried, le penseur du Bouddha, il passa lui-même par l'expérience sacrée, il ressentit l'impression créatrice et féconde du divin mystère du Vendredi-Saint, il conçut la première esquisse du drame de* Parsifal (1).

Dès lors, on peut marquer les étapes de l'œuvre qui se crée. En janvier 1865, devant un élève de Hans de Bulow, Wa-

(1) Hans de Wolzogen, dans les *Bayreuther Blatter*, 1885. — « Du drame seulement ! » remarque avec justesse Glasenapp (*Das Leben Richard Wagner's*), car le thème musical fameux connu sous le nom du « Charme du Vendredi-Saint » ne fut composé que vingt ans plus tard.

gner parle, pour la première fois, de la conception de son poème de *Parzifal*, car il en est toujours au héros de Wolfram, et du personnage de Kundry : « Il n'y aura qu'un seul grand rôle de femme, dit-il ; une femme qui possède les deux natures de la femme, en elle... » Il ne sait pas encore comment il « pourra réaliser cela... » Tout à coup, en août 1865, il achève, en quelques jours, une esquisse très détaillée, douze pages in-quarto, du poème de Parzival, dont le roi Louis II de Bavière lui demandait des nouvelles ; ce roi, auquel on a donné, parmi quelques très intimes, ce surnom même de Parzifal (1) !

Cette première ébauche fut envoyée à l'ami royal, alors au château de Hohenschwangau. La réponse vint, au bout de quelques jours :

« Il faut toujours que je pense à *Parzival*. Je brûle de désir après cette œuvre. *Tristan* est créé. Les *Nibelungen* verront le jour. *Parzival* doit être ! Et quand il devrait m'en coûter la vie ! »

Le 5 janvier 1870, on trouve dans une lettre de R. Wagner à Otto Wesendonck :

Je dois nourrir l'espoir d'arriver à un âge avancé, car la tâche de ma vie s'est augmentée à l'infini. Le Crépuscule des Dieux *est commencé. Encore un peu de paix et de recueillement et* Parzival *suivra...*

Le 15 octobre 1872, Liszt vient pour la première fois à Bayreuth, où Wagner s'installait alors, et faisait construire sa villa de Wahnfried. Il écrit, entre autres détails de son séjour, à la princesse Caroline de Wittgenstein :

L'esquisse de Parzival, *que Wagner m'a lue dernièrement, est toute remplie et pénétrée de la plus pure essence du christianisme...*

Quatre ans se passent à préparer les premières « solennités scéniques » de Bayreuth. Ces premières représentations de 1876 sont la révélation de la Tétralogie, et la consécration du temple de l'art, élevé en haut de la colline désormais à jamais fameuse. Mais les soins matériels écrasent le maître. Le défi-

(1) Lettre de Wagner à son grand interprète Schnorr de Carolsfeld, le jour de la deuxième représentation de *Tristan*, 13 juin 1865.

cit paraît impossible à combler. Physiquement et moralement, Richard Wagner est épuisé.

C'est alors que, dans cet abandon de tous, il se réfugie loin de la vie et du monde, dans le sanctuaire intérieur où veille la flamme immortelle du génie. Et l'inspiration vient le visiter. Un jour, soudain, le 25 janvier 1877, à la grande surprise et grande joie de sa femme, il lui dit : « Je commence *Parzival* et je ne lâche pas qu'il ne soit fini. »

Dès lors, Wagner est tout entier dans le feu de la composition. Il travaille le matin, suivant son habitude, comme poursuivant le rêve intérieur de la nuit. Il compose même en s'habillant, s'interrompant aussi parfois, au milieu du repas, pour noter quelques traits au crayon. En six semaines il a terminé son esquisse définitive en prose. En avril et mai, le poème de *Parsifal* (1), cette fois, s'achève.

Il est tout différent de la première esquisse de 1865. Désormais la poursuite de cette arme, enlevée par Klingsor et reconquise par Parsifal, prend toute son importance comme moment du drame et comme symbole. Wagner, à côté de l'influence bouddhique, s'inspire aussi d'une antique légende grecque, le mythe de Thelephus, où un guerrier blessé prend la mer pour se rendre au pays de l'ennemi afin d'être guéri par l'attouchement de la lance d'Achille.

Le maître emprunte aussi à une légende indoue le trait de l'épée qui s'arrête net, en l'air, au-dessus de la tête du héros et du pur. Déjà en 1859, Wagner écrivait à Mathilde Wesendonck combien la légende du Graal, dans le poète Wolfram, lui avait paru grossière. Depuis, elle s'est transformée lentement dans son esprit, et finalement Wagner y a mis peu à peu cette idée de la régénération, de la rédemption, à laquelle il tenait tant, surtout vers la fin de sa vie. Il nous donne l'exemple de *Parsifal*, le « pur simple » (*der reine Tor*), qui sait comprendre et accomplir la loi de renoncement et d'amour afin de nous montrer la route à suivre pour tout homme qui aspire au bien, au salut pour soi et les autres.

(1) D'après Görres, Introduction à son édition de Lohengrin, soi-disant de l'arabe *parseh-fal*. Quoique l'hypothèse soit fausse, Kundry, au 2e acte, précise nettement la signification de ce nom selon Wagner : « *Dich nannt ich 'tor'ger Reiner Fal-Parsi, dich reinen Tor, Parsifal.* Cf. Wolzogen, *le Nom de Parsifal* (Wagneriana, Leipzig, 1888).

Quelque temps après, Liszt, de nouveau en visite à Bayreuth, écrit encore à la Princesse :

Vous ai-je parlé du Parsifal *de Wagner ? Dans les salons on en jase déjà beaucoup. La princesse de Metternich exigeait presque que je lui en jouasse, à Vienne, les sublimes mélodies non écrites ! Le fait est qu'il n'a pas encore terminé le poème, dont il m'a lu le premier acte le 2 avril (1877).*

Le 14 avril, Wagner finissait d'écrire au crayon le premier brouillon de son poème. Venu à Londres pour des concerts, il le lisait pour la première fois, dans un cercle intime, chez Edouard Dannreuther.

En septembre de la même année, il le lit pour la première et l'unique fois devant un public d'invités, à Wahnfried, lors de la réunion des délégués des Comités wagnériens, venus à Bayreuth. Un assistant a relaté l'impression profonde produite par la lecture de ce véritable « mystère » religieux, et ajoute ce trait :

... Comme le maître en était arrivé au troisième acte, et juste au moment où le cercueil, avec le cadavre de Titurel, est porté par les chevaliers du Graal dans la salle, le soleil descendait au bord de l'horizon, derrière les arbres du parc. Ses derniers rayons traînèrent à terre ; comme des esprits célestes ils se glissèrent dans la salle pour un dernier salut, et derrière la tête énergique du maître, ils formaient une auréole de gloire...

Désormais, durant toute l'année 1878, Wagner est plongé dans la composition de sa musique de *Parsifal*. Le matin du 25 décembre, il procurait, comme autrefois à Triebschen, avec l'Idylle de *Siegfried*, une rare surprise à sa femme, en lui faisant entendre, comme aubade, pour la première fois, les immortels accords du *Prélude* avec l'aide de la chapelle de musique du duc de Meiningen (1).

Durant cette création de *Parsifal*, Wagner était vraiment, ainsi que le dit son fidèle et minutieux biographe Glasenapp, comme sur une île isolée, n'ayant plus rien de commun avec le reste du monde. Il avait le sentiment de réaliser un miracle suprême : « *Parsifal*, disait-il un jour, est une pure folie, au milieu des intérêts de notre temps... » Il déclarait qu'il n'avait

(1) On le répéta, le soir, devant une soixantaine d'invités, à la fin d'un concert dirigé par Wagner lui-même.

jamais tenté quelque chose d'aussi fou. Cela devenait toujours plus grand, allait toujours plus loin... Et aussi : « J'écris *Parsifal* pour ma femme. Je ne dirai même plus avec confiance dans l'esprit allemand. » Jamais il n'avait pu créer dans un repos matériel et moral pareil, ni pour *Tristan*, ni surtout pour les *Nibelungen*. Le grand caractère de cette œuvre auguste de *Parsifal*, c'est sa suprême sérénité. « C'est bien, disait-il alors, qu'il m'ait été accordé, une fois, de créer une œuvre dans des circonstances favorables. » Lui, si irritable, si nerveux, si passionné d'habitude, était heureux, apaisé et doux.

Il travaillait le matin, repassant à l'encre, l'après-midi, les notes au crayon de la première inspiration. Il avait presque l'effroi de l'extase mystique où le plongeait la composition de cette musique. « Ce qui me sauve, écrit-il, c'est ce don que j'ai reçu du ciel de pouvoir sauter, instantanément, du plus sérieux de la pensée dans la plaisanterie qui détend. Cela me sauve de la chute dans le précipice... » Un jour, il déclare que « M^lle^ Condrie » (Kundry) « la laide demoiselle » (dans le sens du poème de Chrétien de Troyes) « lui donne fort à faire ».

Il jouait quelquefois le soir, à sa femme, quelque motif musical spécialement réussi ou important, qu'il avait composé le matin. Dans les premiers jours de janvier 1878, il conçut ces harmonies idéales des voix d'enfants, qui se font entendre du haut de la coupole, sans accompagnement d'instruments, et qui semblent vraiment sortir de la bouche des anges, harmonies toutes baignées de la pureté du style palestrinien, et dont, à propos des accords finals si finement travaillés, il disait alors en riant : « Ça m'a donné de la peine de cuire le pain quotidien ! »

Il vivait tout entier plongé dans sa création, descendant de son cabinet de travail à table pour y remonter aussitôt après. Le soir même, en s'endormant, il cherchait encore. On l'entendit s'écrier très tard, une fois : « As ges f. Voilà ce que ça doit être ! » Il note, le 29 janvier 1878, qu'il a terminé l'esquisse du premier acte. Le mois suivant, il avance à grands pas dans la composition musicale du deuxième acte. Ses intimes, comme Wolzogen, ont raconté la peine qu'il éprouvait à traiter musicalement le personnage de Kundry. Pour la grande scène entre elle et Parsifal, ce dramatique dialogue entre le

bien et le mal, il lui fallait, disait-il : « Descendre dans les plus sombres abîmes du mal. » Il devait parfois attendre l'inspiration. « Tout doit venir du dedans », répétait-il. « Je n'ai jamais pu être fabricant de musique, comme d'autres ! » Parlant du baiser de Kundry à Parsifal le pur, qui révèle à celui-ci, dans l'éclair d'une révélation foudroyante, à la fois le mal moral et physique, et lui permet de comprendre les douleurs d'Amfortas, Wagner disait, des notes qui accompagnaient ce cri : « C'est une minute de déchaînement démoniaque ! »

Le 10 mai, il s'écrie tout joyeux qu'il en a « enfin fini avec cette Kundry »! « Ce que je m'en suis enfoncé (*eingebrocht*) là-dedans, ça dépasse *Tristan !* quoiqu'au troisième acte de *Tristan* j'en ai déjà assez donné des douleurs de l'amour ! »

Une cure à Marienbad interrompt, cet été-là, quelques semaines, le travail de composition.

« Le 13 octobre, raconte Mlle de Meysenburg, qui était alors l'hôte de Wahnfried, le maître descendit de son cabinet de travail en disant : « C'est fait. J'ai fini mon deuxième acte. Et ça a été dur. Je n'écrirai plus jamais quelque chose comme ça ! »

Il se mit avec quelque peine à la composition du troisième acte. L'inclémence du temps lui était pénible. Son état de santé n'était pas satisfaisant. Les crises de crampe à la poitrine, ses vieilles ennemies, le persécutaient. Il devait parfois se lever, soudain, de table, et il revenait, une fois l'accès passé. Il disait à sa femme : « Je te mourrai un jour sous la main ! » Cela devait être...

Cependant il continuait son travail avec acharnement. *Nulla dies sine linea !* répétait-il.

Il lui arrivait — à lui l'exactitude même ! — de venir en retard à table, ou même de faire retarder le repas de midi. A mesure que l'œuvre miraculeuse avançait, le travail devenait plus lent. Il était content quand il pouvait annoncer, le soir, qu'il « avait composé, pas beaucoup, mais bien... huit mesures seulement; mais exquises ». Il se sentait une grande aspiration vers la simplicité. « Il se présente quatre ou cinq manières possibles... Je fais une barre; je m'amuse à des bêtises; j'attends jusqu'à ce que j'aie trouvé la manière douce qui domine les autres. » Il en était arrivé à ne plus pouvoir avoir devant les yeux des objets fixes, aux lignes arrêtées et rigides. Il déplaçait des livres, dont les rangées immobiles l'im-

portunaient. Il ne pouvait même plus supporter de voir, depuis la fenêtre de son cabinet de travail, les allées de son jardin. C'étaient là des lignes trop marquées, qui l'empêchaient de rassembler, dans son esprit, les motifs musicaux.

Durant tout cet hiver de 1878-79, il travaille au troisième acte. Il suit mot à mot le texte de son poème ; très fier de n'avoir rien à devoir y changer ou y ajouter. C'est durant ces journées maussades de la fin de l'hiver qu'il achève les harmonies suprêmes de « l'enchantement du Vendredi-Saint »...

Le 26 avril 1879, il descend à table en annonçant : « Enfants ! *Parsifal* est terminé! Ce sera ma dernière œuvre. »

Il devait encore attendre trois ans avant d'en voir la représentation. A l'automne de 1880, il traversait Munich. Le roi Louis II mettait à sa disposition, pour deux mois, chaque année, en été, l'orchestre et les chœurs de l'Opéra. Ce geste royal assurait la représentation de *Parsifal* à Bayreuth.

L'orchestration de l'ouvrage fut encore un dur travail. Ceux qui ont eu en main une partition originale de Wagner savent la netteté parfaite, l'écriture impeccable et définitive de la rédaction. Durant ce travail, il voulut se tenir à « des lignes aussi simples que possible ». Il voulait que son *Parsifal* fût « tout pénétré de simplicité évangélique ». De son héros lui-même, il disait : « Tout, chez lui, doit être direct, immédiat. » Il eût pu dicter son orchestration, déclarait-il, tout étant « à tel point fixé dans son cerveau ». Le compositeur Humperdinck, qui l'assistait alors, a raconté comment : « Tout était indiqué déjà en raccourci dans son carnet d'esquisses, véritable partition en miniature (1). »

Le 25 avril 1881, il a terminé l'orchestration du premier acte. Le 19 octobre il a fini le deuxième acte de ce travail qu'il appelle sa « peau de chagrin » à rebours, qui s'allonge toujours devant lui. « Encore tant et tant de pages! » C'est l'exclamation qui revient à chaque instant sur ses lèvres. Il travaille au troisième acte dans l'hiver de 1881-82, à Palerme. A Rubinstein, auquel il montre un jour la page écrite le matin, il raconte : « Pour l'entrée de Parsifal, j'ai les cors et les trompettes. Mais les cors seuls sont trop mous, trop peu solennels ; les trompettes seules, trop de bruit et de ferblante-

(1) E. Humperdinck, *les Esquisses de Parsifal*, souvenirs personnels sur Wagner, dans *la Zeit* de Vienne, 1907.

rie... Il faut trouver... Et puis, *Parsifal* au piano [comme la réduction que lui demandait Rubinstein] cela ne donne rien. L'instrumentation est décisive (1). »

Il s'inquiète aussi de la longueur du travail. Il a peur de mourir avant d'en voir la fin. « Il est vrai, ajoute-t-il, que j'ai toujours eu cette crainte à chaque ouvrage. »

« Le 13 janvier 1882, raconte le fidèle Joukowsky, à mon jour de naissance qu'on fêtait, à la fin du dîner, Wagner se lève, va à son cabinet de travail et revient avec une partition à la main : « J'ai fini mon *Parsifal* pour votre fête! »

Le 2 juillet commencèrent les répétitions à Bayreuth. Elles ne durèrent que trois semaines; une semaine pour chaque acte, et chaque samedi répétition d'ensemble en costumes, avec l'orchestre au complet, de cent sept exécutants.

Le 26 juillet 1882, le rideau du théâtre de Bayreuth s'écarta pour la première fois sur le « mystère » du *Parsifal* de Richard Wagner.

E. DE MORSIER.

(1) Glasenapp, *op. cit.*, VI, 538.

JÉSUS-LA-CAILLE

—

Beaulx enfans, vous perdez la plus
Belle rose de vo chappeau,
Mes clers pres prenans comme glus,
Se vous allez à Montpipeau,
Ou à Rueil, gardez la peau;
Car, pour s'esbatre en ces deux lieux,
Cui dont que vaulsist le rappeau,
La perdit Colin des Cayeulx.

FRANÇOIS VILLON.

PREMIÈRE PARTIE

I

Il pleuvait. L'eau, mollement, fouettait les vitres du petit bar.

— Bonsoir, la Vache, dit en entrant Jésus-la-Caille.

Et, plus bas, — il était blême :

— Bambou est fait.

— Bambou ?

Pépé la Vache abandonnait la lecture de *Paris-Sport* et déchargeait un coup de poing sur la table :

— On a fait l'môme Bambou!

Par habitude, il rabattit sur les yeux le bord de son chapeau mou, caressa ses courtes moustaches et ne bougea plus. Il regardait la Caille. Il se taisait, mais toute son attitude exprimait la curiosité la plus vive.

Près d'eux, des musicos jouaient au zanzibar. Les dés heurtaient le marbre mince. Des voyous, debout, près du mur, s'essayaient à lancer les billes des appareils à jetons.

Il était deux heures du matin.

— T'aurais pas vu Mina ? demanda la Caille.

— Non, j'ai pas vu Mina.

— Mina en était. Figure-toi : c'est elle qui lève le pante, mais il voulait un gigolo. Bambou arrive. On s'entend. A la caisse, la Jeanne, qui observait le client, leur fait signe de la tête : « ... Non ! non ! méfiez-vous. Il n'est pas franc... » Tu

parles! Vingt minutes après, Mina rappliquait en vitesse : « L' môme est poissé! » et là-dessus elle en joue un air à fond de train. Bon sang ! faut que je voie Mina.

La Caille parlait vite. Sa jolie gueule de fille, à peine fardée, s'animait étrangement. Il se leva. La martingale du pardessus brida ses reins souples.

Pépé la Vache serra la main que l'ami de Bambou lui tendait et, le regardant s'éloigner :

— Un coup du Corse, murmura-t-il, ou j' suis manchot. C'est aller fort. Atout! et atout !.. sauf Mina... Mais Mina va boucler.

Il jugeait sobrement les choses.

Dehors, la Caille prit à droite.

Le boulevard de Clichy amassait, sur un ciel bas d'octobre, dont les nuages crevaient, ses rangées d'arbres. Des flaques d'eau brillaient confusément et, sur l'étroit trottoir de milieu, se hâtaient des passants tardifs.

Contre les devantures fermées, battait un triste flot d'ombres éveillées et méfiantes. Deux agents surveillaient les filles qui tournaient... Parfois, à la lueur d'un bec de gaz, elles sortaient de l'ombre avec de si tragiques visages qu'on eût dit des mortes soulevées par le vent. Et, très loin, au fond de ce large boulevard, la place Blanche étageait ses lumières.

La Caille répondait au salut discret des amis. Une lassitude terrible le chargeait, mais son instinct l'armait contre lui-même. Affolé par le mystère dont s'enveloppait la disparition de Bambou, il marchait vite, les yeux grands ouverts sous la visière d'étoffe de sa casquette. Ce n'était plus l'experte crapule dépravée qu'on rencontrait à la Palme ou chez Bousse. Ses épaules tendaient le drap du vêtement ; sa nuque délicate bombait et ses deux faibles bras, qu'il portait repliés contre le corps, lui prêtaient une allure acharnée.

II

A l'angle de la rue Lepic, le National inondait la chaussée d'un large flamboiement.

— Mina !

La fille était là, crispée devant un verre de fine.

— Ah ! la Caille !... Bambou !... ton homme !...

Il l'entraîna brusquement dans une petite salle qu'abritait le comptoir et la jeta sur une banquette. Avide, il lui serrait les poignets. Il se penchait :

— Parleras-tu ?

— Tu m'fais mal, mon Jésus...

— On l'a donné, réponds : on l'a donné ?

— On l'a donné, pour sûr ! Dans la chambre, le pante nous lâche un sigue. Mais il crânait, les poches pleines de pèze... Tu penses si je guignais... Mon Bambou, lui, paraissait ne rien voir. Bon ; le pante se déshabille, et nous... Mais il n'était pas au truc. Je sentais qu'il regardait du côté de la glace ; alors, moi aussi, nature ! et qu'est-ce que je vois ? Bambou, parole, qui fauchait le pèze. Ça n'a fait qu'un cri : Un agent !

— Nom de Dieu !

— L' coup des bourriques. Ménard et le gros Dupied empoignaient le môme. Je ne les ai pas vus entrer, et, v'là bien la preuve que c'était une combine, ils devaient être cachés dans le placard. Moi, je me suis barrée sous le lit et Ménard a boni : « La Mina, mets-les vivement et retiens ta menteuse ! »

— Ah ! les vaches !

— Ben quoi, la Caille... Tu flanches ?

Pépé, qu'il avait quitté tout à l'heure, lui posait ses deux poings sur les épaules. Comment l'avait-il rejoint ?

— Pépé !

Ses yeux brillants le dénoncèrent. Il dit pourtant de sa voix traînante et dure :

— Méfie-toi, la Caille... Les mecs font le jeu des bourres...

— Mais les bourres font le jeu des mecs, riposta Mina.

Elle ajouta :

— Je sais ce que je sais. Les plus marles sont souvent de la Grande Taule.

— La ferme, Mina !

— Non, mais ? Si j'veux. Combien que vous êtes à vous passer l'ouvrage ? Ces messieurs travaillent dans la police et les patrons de province... Et tu trouves encore des gonzesses au béguin, des p'tites gueules ?...

Froidement, Pépé répondit :

— Je discute pas. On me connaît.

La Caille en témoigna :

— Mina, t'as tort. Un vrai, un bath, un grand !

Elle eut un rire éreinté.

— Et, moi aussi, on me connaît. J'ai pas d'homme, la Vache, et tu râles parce qu'il faut avec moi jouer franc. Renaude pas, tu te vendrais. Mais j'ai l'œil !

Et, les mains enfouies dans les vastes poches de son manteau, la fille en s'en allant avait encore une dernière injure :

— Pépé la Vache, ton nom te va bien !

Autour du comptoir, les hommes vidaient de petits verres ; une indolente et molle buveuse s'endormait. On entendait le vent, par intervalles, faucher la pluie. Le vent tombait. Il reprenait et sa plainte emplissait le silence.

— J't'aurai tout de même... pensait la Vache dans un sourire amer.

III

M. Dominique survint. Son melon beige, son complet marron, ses chaussures vernies lui assuraient un type. M. Dominique était Corse. On l'avait vu longtemps à Tabarin, sans femme, mépriser la fortune. Mais les compatriotes le sortirent un jour de son indolence et le « marièrent ». Alors, il établit sa force. Opiniâtre et silencieux, il disputa plusieurs fois l'empire de *la* Lepic à des costauds reconnus par tous. Son adresse au couteau l'illustra. Il devint un grand et solide maquereau. Sa gloire envahit les bars et s'y installa comme une bête mauvaise. On le craignait. Il eut des filles, de l'or, des sujets et des espions.

— Salut ! dit M. Dominique.

Fernande, sa femme, l'accompagnait. D'autres arrivaient et Gustave, le garçon, empilait à côté de chacune les soucoupes de son homme. La soirée avait été bonne.

— Une moule !

— Gustave, des œufs durs !

— Et d'la moutarde !

Ces dames, attablées, mangeaient un morceau.

Pépé s'approcha du Corse.

— Toujours à Wagram ? dit-il pour amorcer.

— Toujours.

Désignant Fernande, il ne broncha pas, car il éventait un piège.

Aussi Pépé vanta les cohues pressés et les quadrilles du bal Wagram. Il parlait à voix basse, avec ruse, ne quittant pas des yeux le visage aux paupières droites, au nez précis, au menton volontaire du Corse. Il eût voulu surprendre dans ce regard un trouble quelconque, saisir un tic frongant cette bouche. Il s'arrêta : la Caille, sournoisement, les observait.

Alors, ils éprouvèrent tous les trois au même instant une même gêne et comme, en se dandinant, la Caille détournait la tête, le premier, il vi distinctement Fernande lui faire signe de se taire.

IV

Une petite photographie jaunie, fichée dans la glace, rappelait à la Caille l'absent. Sur cette image, Bambou souriait. Ses cheveux plaqués sur les tempes, son port de tête, sa manière de regarder... Ah ! môme Bambou ! tout y était... jusqu'à cet air fuyant et tendre, cette dureté sensuelle, cette équivoque langueur dont s'éprenaient les femmes. La Caille, pour compléter l'illusion, avait même retouché au crayon une mouche au coin de l'œil gauche. On ne pouvait ainsi désirer mieux, et la peine de l'adolescent l'accoudait pendant des heures devant cet émouvant et cruel souvenir.

Le jour, qui emplissait la chambre d'une lumière grise, accusait l'usure des papiers. L'humidité des plâtres imprimait au plafond de grands cercles. Deux bottines traînaient sous une chaise avec un vieux bouquet. Au fond, le lit. Une table était bloquée dans un angle. Sur cette table, un miroir incliné combinait avec l'autre glace un jeu familier d'optique permettant qu'on se vît de face et de dos.

Cette chambre d'hôtel ouvrait sur une perspective de cheminées et de toitures bleuissantes. Des ateliers développaient leurs larges baies. Les façades des derniers étages conservaient un aspect funèbre, et, plus haut, s'élevant toujours dans une lumière basse et brumeuse, c'était des bâtisses neuves et banales, qu'on ne voyait pas, des constructions, des fouillis, de grands cubes de chaux éteinte que dominaient, sur un ciel attristant d'hiver, les ailes immobiles du Moulin de la Galette.

Les bruits du boulevard formaient une rumeur immense que la tombée du soir accentuait. Toute l'inquiétude de la

ville se soulevait et criait en se débattant. Les premières lumières éblouissaient l'ombre. Au coin des trottoirs et des rues, les filles avec des fards et des parfums trop neufs toisaient l'homme qui les désirait. Quelques-unes s'efforçaient à rire parce qu'elles étaient plus malades et plus lasses que jamais. Et il n'en était aucune qui ne pensât à l'amour comme à une éreintante corvée.

De cette heure, la Caille retirait une sensualité fervente. L'odeur de l'absinthe devant les bars le grisait presque. Il s'en allait, cambré, les yeux brillants, la bouche frottée de rouge, et toute son allure exprimait la joie nerveuse qu'il avait à se sentir jeune, amoureux, fringant et désirable.

Mais, ce soir, devant la photographie du prisonnier, une détresse d'enfant l'accablait jusqu'au désespoir... De l'impasse où se trouvait l'entrée de l'hôtel, montait un chant d'accordéon. C'était l'aveugle, un Italien qu'une pauvresse guidait à travers Montmartre. L'aveugle jouait des romances et des airs de son pays et rien n'était plus émouvant que tous les visages exténués qui formaient cercle autour de lui. L'aveugle jouait avec des sursauts du corps entier ; quelquefois — à bout de forces — il rejetait en arrière la tête et il était horrible de voir, sous ses paupières, rouler deux convulsives prunelles sanglantes.

L'obscurité gagnait la pièce tout à fait. La Caille se désolait. De Bambou, dont l'infortune lui déchirait le cœur, il ne savait rien, sinon qu'il devait maudire, comme il le faisait lui-même, les gens de police et les espions. Il n'échapperait pas à son sort. Hélas ! il évoqua le Dépôt, le réduit ignoble et la brutalité qu'on entretient dans ces milieux... Sous la fenêtre, l'accordéon jouait toujours. C'était d'une affreuse désolation, cette romance qui, pauvrement, avec des éclats et des heurts, un sautillement amer, un épanouissement nasillard et navré s'élevait dans la nuit. La Caille l'écoutait se tendre et se briser. Toute sa douleur en était chavirée et elle se faisait trop molle, trop mortellement aimable et caressante pour qu'il ne souffrît pas davantage à l'idée qu'elle s'en irait peut-être un jour d'elle-même et sans le décevoir.

Il n'avait pas dormi. Son inquiétude le tourmentait atrocement. Et que voulait dire encore ce signe de Fernande au National ? Il ne l'expliquait pas et, cependant, l'attitude de

Pépé la Vache manquait de fermeté... Celle du Corse, au contraire... Il comprenait... Il savait quel mépris M. Dominique affichait dans les bars pour la pâleur maquillée de ses camarades et il avait enfin la certitude que, dans la capture de Bambou, le Corse était de connivence avec les « mœurs ».

— M'sieur la Caille, appela-t-on de derrière la porte, m'sieur la Caille, c'est moi.... la Puce.

Il ouvrit et le visiteur se glissa vivement dans la chambre. On y voyait à peine, mais sur le halo vague de la fenêtre se dessina la silhouette du jeune voyou.

— Quoi d'neuf, p'tit môme? interrogeait la Caille.

La Puce tendit un billet qu'il retira de sa casquette.

— Voilà, dit-il.. J'ai vu l'frangin et c'est la veine qu'il ait pu me passer pour vous sa babillarde ; on est à l'œil, M'sieur la Caille !

— Il t'a parlé ?...

— Oui... Faut vous méfier du Corse qu'est un indicateur... faut vous gourer de tous, et d'Fernande, et d'Pépé... Mina vous a causé ? Voyez-la ; l'frangin m'a encore dit d'vous dire de pas vous biler. Il est bon, lui... Pas la peine de vous faire poisser pour l'plaisir... C'en est pas un...

La Caille ne pouvait lire la lettre qu'il froissait de ses doigts crispés. La Puce parlait. Il s'acquittait soigneusement du rôle dont il était chargé ; puis il salua la Caille qui lui serra la main et s'éclipsa d'un pas léger...

— Où qu'tu vas ?

— J'suis toujours à sept heures, près du Métro, place Blanche... J'me barre... La gosse m'attend.

Et la Caille, qui savait quel zèle ce souteneur de dix-sept ans mettait à diriger l'inexpérience de sa plus jeune sœur, sortit à sa suite et, dupe d'un sentiment étrange, il constatait :

— Brave petit môme !...

V

L'air était frais. Dans l'impasse, l'Italien jouait encore, mais à la barcarolle de tout l'heure succédait une chanson des rues que les amateurs reprenaient au refrain. La Caille dépassa le groupe et la rumeur du boulevard l'assaillit comme un élément.

Il n'en était pas atteint. Il éprouvait une étrange mollesse

qui l'aurait volontiers jeté dans le premier bar venu ; mais à cette heure, des mécanos et des cochers entouraient le zinc et parlaient fort. Les marchands de pacotille orientale vous sollicitaient et le boniment des vendeuses de fleurs, celui de vieilles prostituées mendiant une obole attristaient. Cette écume envahissait les moindres débits.

La Caille s'arrêta. L'éclat violent d'une lampe électrique poudrait ses mains. Le jet saccadé jouait comme un miroir. Il ouvrit la lettre de Bambou.

Mon gosse chéri,

Je t'écris du Dépôt où qu'on m'a conduit tout de suite que Ménard et Dupied m'ont eu fait. Méfie-toi d'eux surtout. Là-haut c'est plein d'indicateurs... Je sais pas qui m'a vendu... Tâche de savoir. Dans ma tête je tourne mes idées : ça viendrait du National ou du Moulin, ou encore du Corse.

Demain, on me conduira à la Santé... Je pense à toi, petit gosse, et j'ai le cafard... Mais toi, t'en fais pas pour moi. Tu viendras me voir à la Santé avec la Puce. Je t'écris ce petit mot pour que tu aies de mes nouvelles et que tu te fasses pas de bile.

Moi, je t'embrasse bien tristement, mon pauvre petit, et je signe : ton homme pour la vie,

BAMBOU.

Lentement, la Caille relut cette lettre. Elle lui causait à la fois un bonheur sombre et une chaude tristesse. Il aurait pleuré si, à ce moment, quelqu'un lui avait parlé de Bambou.

La foule le pressait. Il ne le sentait pas. L'électricité battait au-dessus de lui avec un ronflement brisé, brutal et des remous éblouissants. La Caille traversa la chaussée. Il marchait doucement. Les choses qu'il voyait ne le frappaient pas. Toute sa pensée était ailleurs.

— Tiens, v'là la Caille !...

— Bonsoir, la Caille !

— Ça va ?

Trois petits truqueurs, Olga, Titine et Gueule d'Amour, l'arrêtaient. Il fut aimable. Une « épaulette jaune » les dévisagea et se retourna plusieurs fois. Mais ils la laissèrent et se dirigèrent sans hâte vers la Gaîté-Montmartre pour l'apéro-concert.

VI

Une semaine s'écoula. L'averse, qui de l'aube au soir tom-

bait intarissablement, attristait les filles dans les bars. Elles ne pouvaient sortir. Les plus courageuses s'indignaient ; les autres, affalées sur les banquettes, le parapluie ruisselant à côté d'elles, buvaient et, désœuvrées, la cigarette aux doigts, regardaient longuement le ciel qui, dans les carreaux brouillés, s'estompait et fuyait...

Oh ! ce ciel bas d'octobre ! Fernande le contemplait, et, le front appuyé aux vitres, elle se trouvait si malheureuse que rien ne la touchait plus. Dans sa chambre, qui donnait sur la rue Lepic, un jour sans clarté régnait. La glace luisait à peine. Le lit en désordre la dégoûtait du repos et, jusqu'au crépuscule qui venait vite, elle s'absorbait dans une oisive désolation. Le Corse tentait en vain de la distraire, mais, s'il lui parlait, elle ne l'écoutait pas et, s'il allumait, couché tout habillé sur les draps, sa pipe d'écume, il lui devenait odieux... Cependant pour lui-même, plus que pour elle, il évoquait sa jeunesse perdue. Il disait les nuits et les journées passées dans les débits du port, à Bastia, et il fumait, et il racontait ses histoires et elle imaginait, encore qu'inattentive à ses paroles, le comptoir obscur, les buveurs taciturnes, les brusques coups de vent, la rafale et la mer démontée... Rue de la Gaîté, où son père tenait un bar achalandé de petits cabotins, d'ouvriers et de cochers, Fernande avait grandi. C'était pour elle une obsédante vision. C'était sa vie déjà lointaine, et elle revivait cette existence. Le père l'avait prise un soir. Elle n'oublierait jamais... elle avait seize ans. Elle aidait au comptoir. On la suivait dans la rue. Est-ce qu'elle savait ? Elle obéissait... voilà tout... « A son âge... une gamine ! » disait le père.

Il se montrait jaloux de l'attrait qu'elle exerçait sur les petits cabotins qui buvaient l'absinthe. Fernande méprisait l'amour ; ce qu'elle en connaissait l'emplissait de haine et de résignation tour à tour, et la gardait d'être séduite. Elle y pensait pour souffrir et elle cherchait à excuser son père.

Maintenant encore, elle n'y parvenait pas. Le Corse l'entendit soupirer. La pluie ruisselait dehors. Il se leva et prit Fernande dans ses bras :

— Tu vas pas chialer, rapport au temps, dit-il, ma petite femme ?...

Elle revenait de son rêve et s'étonna du regard trop fixe de l'homme qui la désirait. Elle le repoussa. Vraiment elle avait

cru revoir... Elle était folle, mais il l'attira vers le lit et, de sa voix dure, interrogea :

— Quoi qu't'as ?

— Moi ?... T'es pas piqué, mon homme ?... J'ai rien.

Il s'assit et la tint debout contre ses genoux. Elle était belle. Il aima cette taille pliante, ce visage régulier aux yeux sombres, cette bouche bien dessinée, ces cheveux châtains défaits sur le front ; et la poitrine charmante, qui gonflait le corsage mal agrafé, le tenta au point qu'il la caressa de sa large main...

Fernande n'éprouvait aucune joie dans le plaisir du Corse. Il la prenait et toute sa gentillesse faisait place ensuite à l'indifférence la plus grossière... Il était violent... Elle ne se donnait pas et il ne s'occupait aucunement d'elle...

Fernande le détesta... Elle s'était enfuie du bar paternel pour suivre, à dix-huit ans, Petit Maurice, qui la terrorisait par ses menaces. M. Dominique l'avait prise à Petit Maurice. Elle gagnait beaucoup alors. A Montmartre, où elle était nouvelle, ses manières réussissaient. Dans les boîtes de nuit, c'est curieux, on ne lui donnait pas de surnom : elle était douce et facile à plaire. Il y a des hommes qui aiment les femmes de ce genre. Elle se serait vite attachée cependant et elle n'était pas fâchée, au fond, d'être la femme du Corse qui la défendait. Combien se laissent prendre aux façons de jolis garçons : combien s'en repentent aussi ? Plusieurs, qu'elle connaissait avaient mystérieusement disparu et les amis de M. Dominique lui faisaient observer qu'une môme, « ça vaut encore son billet au Brésil... »

Peu à peu, elle devenait autre. Sa douceur n'était que de l'orgueil : elle le comprenait. Elle mettait son honneur à faire de grosses recettes, mais elle mettait son entêtement à ne pas démordre d'une chose quand elle avait une fois décidé... Mais quoi ? il la battait... pouvait-il faire qu'entre eux certaines entreprises nocturnes ne fussent inoubliables ? A coup sûr, elle ne parlerait pas ; il le savait, mais il n'en était pas toujours certain.

— Je descends, dit-il.

Elle l'avait subi sans horreur. Elle se tut et entendit qu'il ouvrait son sac pour y puiser. Il le ferma discrètement ensuite puis, silencieusement, débourra sa pipe et s'en alla.

VII

Il pleuvait encore le lendemain et, tandis que Fernande disposait sur un coin de table les cartes en losange, en triangle ou en demi-cercle, pour en consulter l'oracle, M. Dominique soufflait à pleins poumons dans sa trompette régimentaire. Il le faisait chaque jour, dans l'après-midi, par manière d'entraînement, car il était fier d'avoir servi aux Bataillons d'Afrique et de se rappeler les sonneries stridentes dont, au réveil, aux corvées, à la soupe, aux rassemblements et à toute heure de ses journées de garde, il emplissait la cour du quartier. Il annonçait l'ordre, essuyait l'embouchure, la portait vivement à la bouche et ses veines du cou se gonflaient terriblement et, dans la chambre, éclatait le déchirant appel.

— Aux lettres... commanda-t-il, la voix brève.

Fernande retournait sur le jeu le roi de pique... un.. deux.. trois... le roi de trèfle et elle s'exclamait contre « la poisse » qu'elle avait avec ces « deux sales mecs » qui s'acharnaient à la pourchasser — elle et le doux Ogier — au travers de toutes les combinaisons possibles. Elle ne doutait pas que ses deux persécuteurs n'eussent l'intention de la ravir à la tendresse du valet charmant et elle cria, très énervée :

— Pas tant d'chahut !

— Aux punis de prison, continua le Corse imperturbable.

Elle réfléchit longuement sur l'intervention favorable de la dame de cœur. On la sacrifiait. Elle ne comprenait pas, mais admit que son bonheur en obtiendrait un large secours. En effet, les cartes « s'arrangeaient »...elles annonçaient un grand amour qu'elle ressentirait pour le jeune homme blond figuré par Ogier et certifiaient qu'elle et ce jeune homme « seraient à eux », en dépit des deux « sales mecs » et de toutes les intrigues qu'ils pourraient machiner... La suite manquait de précision. Le roi de pique disparaissait ; celui de trèfle, au contraire, prenait sur elle un pouvoir étrange et Ogier s'attachait au gracieux valet de carreau, avec un révoltant et scandaleux cynisme...

Elle brouilla les cartes et recommença.

M. Dominique sonnait maintenant, en fantaisie, l'extinction des feux... et, à nouveau, les rois de pique et de trèfle, la dame de cœur, le valet de carreau décidèrent du sort de Fernande ;

et elle resta pensive devant les figures peintes, inclinée sur elles, cherchant à deviner l'énigme que ne trahissaient pas leurs immobiles visages, cependant que l'averse, à gros bouillons, crépitait sur les vitres...

VIII

Fernande, à côté du Corse qui dormait encore, s'était mise sur son séant et, comme elle retournait en premier Ogier dans une réussite, elle pensa brusquement à Jésus-la-Caille. Du beau valet, il avait l'œil gracieux et long cillé, les lèvres peintes, le nez et le menton arrondis... et la fille retrouvait, au geste avec lequel Ogier s'appuyait de la main sur la hanche, la manière idéale dont Jésus-la-Caille se campait indolemment devant elle. Toutefois, au lieu du chaperon de velours où fleurissait une plume, il portait la casquette molle des gigolos. Ses cheveux joliment ébouriffés sur le front étaient blonds, ses joues fermes et pâles et sa peau si blanche que la fille oublia qu'elle demandait aux cartes de lui révéler le secret de son cœur.

Elle n'était pas troublée. Sa découverte lui semblait naturelle et, la lumière frileuse et jaune du matin se dorant de soleil, Fernande se sentit heureuse... De la rue, montait un remuement allègre. Les revendeuses criaient le prix des pommes de terre et des carottes...des trompettes sonnaient aigrement. On entendait la rumeur du marché que couvraient parfois, de leur roulement sourd, les lourdes voitures de livraison.

Fernande se leva. C'était un tableau plein de vie : sous sa fenêtre, la foule grouillait, une foule patiente, curieuse, économe et bavarde. Les garçons épiciers, dans leurs longues blouses grises, répondaient poliment à qui les interrogeait ; les garçons bouchers se montraient plus gaillards : ils savaient allier la déférence à la blague et débiter à la petite bonne crédule une marchandise que les compliments ne rendaient pas meilleure. On comprenait, aux gestes, les conversations. Il y en avait de toutes sortes, et le ciel pâle et froid luisait au-dessus des toitures.

Fernande s'habilla. La glace lui renvoyait son visage. Pour elle-même et parce que le temps était pur, elle vérifia minu-

tieusement la douceur de sa chair, la souplesse de ses membres et l'éclat de sa beauté jeune et hardie qui la rendait si fière. Elle ignorait quels sentiments s'emparaient d'elle et la poussaient à croire en mille folies généreuses. D'ailleurs, savait-elle vraiment si la Caille devait être le jeune homme que représentait l'équivoque valet de pique ? Elle avait imaginé la chose, car il lui était agréable de se rappeler leur entente depuis la capture de Bambou. Cela les rapprocherait à coup sûr et Fernande, devant le miroir qui la reflétait toute, se perdait, non pas dans la contemplation de ses épaules rondes et blanches, mais dans le souvenir adorable de l'adolescent qu'au National elle avait secouru tout de suite, sans même réfléchir qu'en agissant de la sorte elle se détachait de son maître et, peut-être, cherchait à s'élever contre lui.

IX

Pépé la Vache, après avoir prouvé au Corse qu'il connaissait parfaitement l'affaire, parut ne plus s'en soucier, mais si — devant M. Dominique — un maladroit ne se taisait pas, il le reprenait durement.

— T'occupe pas.

— Mais, on dit...

— Tiens ! vise mon œil. Le plus mariole y verra nib... et puis, qui ça : on dit ?

Prudemment, l'autre se récusait.

— Faut pas crâner, continuait la Vache. Y aurait pas bon.

Pris à témoin, le Corse approuvait la Vache. Entre eux, c'était une lutte sournoise où le courage du plus fort hésitait. S'il avait fallu combattre ouvertement, sans aucun doute, le Corse aurait vaincu ; mais il reculait devant les finasseries de l'adversaire : il en comprenait mal l'objet. Pourtant, comme tous ceux de sa race, il épiait les moindres indices. Il surveillait ses gestes et sa froideur méprisante le sauvait.

Maintenant, les deux hommes passaient leurs journées au National. Le goût qu'ils avaient pour le jaquet et les dominos les asseyait en face l'un de l'autre, attentifs, penchés et méfiants.

... Octobre finissait dans la boue. Derrière les vitres emperlées des bars, de durs profils se devinaient, mêlés aux coiffures

compliquées des filles. On parlait fort. C'était, autour du comptoir, les coups de dés du hasard et les parlottes animées qui, quelquefois, finissent mal. La rue Lepic grouillait d'un piétinement serré. Ses deux trottoirs en pente, elle retenait, entre leurs étalages et les voitures des revendeuses, des passants maupiteux et las, des ouvrières, des petites femmes, un flot d'équivoques flâneurs, des mégères, des nègres et des bourgeois. La voix gouailleuse des phonographes dominait par instants le tumulte de la rue et le violon plaintif des chanteurs populaires montait dans la lumière malade du quartier.

— Des boniments, répéta la Vache avec force.

Pour celui qui, la cigarette collée à la lèvre et la casquette avancée sur l'œil, s'entêtait, il demanda :

— Tu dirais qui?...

— Savoir.

Le domino que Pépé mettait sur le jeu claqua.

— Savoir?...

Et il s'étonna du mince et blême gigolo.

— Ça râle déjà, fit-il en le désignant sans colère.

— Pour?

— C'est bon. La paix... Si on te demande, tu diras que c'est moi.

— Oh! la! la!

Le Corse avait joué. Son domino posé, il suivit attentivement le débat et Pépé se troubla du regard trop net que rencontra le sien.

— T'as le taf, Pépé?

— Non, l'taf et les foies verts? railla-t-il.

Mais la partie s'acheva sans un mot. Ils sortirent.

Déjà, la nuit tombait. Entre les maisons noircies du boulevard, le ciel plus clair brillait légèrement. L'eau des ruisseaux le reflétait. On allumait les étalages, les bars, de grands cafés déserts et mélancoliques et, tout au sommet d'une étroite maison de plâtre, flamba la première réclame lumineuse. Elle projetait, de moment en moment, sur les façades qui dormaient, les toits d'ardoise et la douceur du crépuscule, l'intense clarté de son annonce. Une animation soudaine circula. A ras du trottoir, les trams se précipitaient et, de toutes les rues, l'appel des trompes d'automobile, des cornes, le ronfle-

ment des moteurs, le roulement des voitures, la première criée des journaux montaient avec furie.

Les filles que rencontraient M. Dominique et Pépé les saluaient sans arrêter d'écumer la foule. Eux ne répondaient pas. Ils allaient, plus que jamais hostiles, et supputant l'issue de cette explication. A l'avance, ils la redoutaient, mais, ne pouvant l'écarter d'avantage, ils l'accueillaient et leur silence était nourri d'une même angoisse.

X

C'était l'heure où Fernande rejoignait d'habitude le Corse au National. Levée tard, mais coiffée, poudrée, enfin chaussée, la fille arrivait et offrait à boire. MM. les amis l'entourèrent.

Elle demanda :

— La mominette?

Le Lucre, Albert le Tondu, la Bataille et Flicot s'approchèrent du comptoir. On servit l'absinthe d'un grand coup. Ils burent, sans sucre, et Flicot suça ses moustaches. Puis, posément :

— Ton homme s'est barré, dit-il, et il attendit.

Fernande, indifférente, suivait de l'œil le mouvement de la rue. N'était-ce pas?... Elle crut le reconnaître... mais c'était stupide. Pourquoi donc le voyait-elle partout à présent? est-ce qu'elle ne s'en dégoûterait pas? et elle riait : « Chipée pour le môme : me v'là bon! »

Elle ne riait pas toujours. Quand elle le rencontrait, son regard s'attachait au sien. Ne le sentait-il pas? Or, il passait avec ses camarades. Quelle tristesse! il passait sans la voir et Fernande ne l'aurait jamais abordé, comme elle le faisait couramment avec Titine ou Gueule d'Amour.

— Alors, t'entends?... ton homme... répéta Flicot, qui, décidément, la trouvait distraite.

Il avait fini de boire. Il s'en alla. Le Lucre, Albert le Tondu, la Bataille posèrent leurs verres vides sur le rebord d'étain et se dispersèrent dans la salle pleine de buveurs.

Gustave prévint poliment :

— Le Corse est sorti.

— Et après ?...

Pour la seconde fois, elle entrevoyait la silhouette de Jésus-la-Caille et cela la troubla. Depuis le soir où, prise pour sa faiblesse d'une pitié confuse, elle l'avait averti d'être adroit, — c'était étrange, — il la fuyait. Pourquoi revenait-il à présent ? Que lui voulait-il ? Elle était gagnée par une singulière émotion. Mais elle l'aimait, enfin, le môme... elle l'aimait !... Comme elle l'aimait !...

L'élan passé, Fernande se ressaisit, se jugea dans une glace, se trouva belle, sourit et brusquement paya.

Dehors elle ne voulut pas le voir. Elle le sentait derrière elle, devant, à côté, dans la foule, glissant et tâtonnant.

— Bonsoir, dit-il résolument.

Elle s'arrêta et le regarda. Il souriait : la mèche blonde, qui s'échappait de sa casquette et lui barrait le front, ajoutait à sa joliesse. Ses yeux brillaient d'une impitoyable douceur... Fernande soupira.

— T'aurais quelque chose à me dire, la Caille ?

— Mais oui, radine...

Et il passa devant, fendit le flot étourdissant de petites folles que le bal de l'apéritif du Moulin-Rouge attirait. Des danseuses fripées et sans voix entraînaient des fillettes fardées dont elles se disaient jalouses. Une pègre en délire se bousculait dans le passage.

XI

Ils dansèrent. Autour d'eux, sur l'immense parquet, en contre-bas des loges, d'autres couples unis et charmés tournoyaient lentement. Des ouvrières enlacées, frêles et toutes « gosses », séduisaient une bande de connaisseurs qu'elles s'appliquaient à dépister. Un jeune homme se laissait conduire par une fille énorme. Deux biffins agiles et valseurs emportaient dans un tourbillon des trottins étourdis, et c'était encore, aux bras l'un de l'autre, de pâles éphèbes que les femmes décriaient très haut.

On s'interpellait. L'orchestre trop bruyant assourdissait, mais, s'il s'arrêtait une seconde, une huée générale le conspuait.

Le promenoir affichait d'autres gloires : Olga, Titine, Gueule d'Amour et la Rembourrée s'installaient au bar et de doux enfants pâles leur souriaient. Ils avançaient. Il en arri-

vait d'autres et des filles aussi qui, languissantes, se tenaient par la taille, et des souteneurs épais et lents, et des provinciaux qui provoquaient du scandale, et des nègres, des rapins, toute une foule dont la rumeur s'ajoutait à la violence brutale des cuivres de l'orchestre.

Du bar, on voyait cette foule aller, tourner, piétiner, se confondre... Elle n'arrêtait jamais.

Le barman salua ses clients.

— La Caille fait des siennes, remarqua-t-il soudain sur un ton calme.

Titine eut une moue :

— Ma chère, avec une femme...

— C'est Fernande !

— Il est bon, l'môme.

— T'as pas vu ?

Ce fut une minute de surprise. On commentait l'événement.

— Alors, il remise ? dit Olga qu'un rire cruel affinait.

— T'es louf ! A doit raquer, Fernande, ou elle fait le truc en combine.

— Mais le Corse ?

— Tu n'vois donc pas qu'elle n'en veut plus du mac ? C'est franc... Faut-il l'écrire dans *la Lanterne ?*... Non, mais la môme en tient : la belle amour... Zieute-moi...

En effet, après la valse, Fernande se pâmait contre la Caille. Il la faisait asseoir à une petite table qu'un rideau de verdure masquait discrètement et il lui parlait dans le cou, tout en caressant du bout des doigts la main qu'elle abandonnait.

— T'es bath, Fernande, lui disait-il. Tu m'as passé le filon quand j'me gourais sur le chiqué du Corse... C'est lui qu'a donné Bambou; ne le vends pas, je le sais. Me voilà sur les pattes, à présent. Il m'aura pas... Non, mais sans toi...

Sa voix prenante chavirait et la fille, blottie, s'alanguissait... Très loin, derrière un brouillard de fumées et de lumières, les cuivres stridents éclataient à nouveau.

Elle murmura :

— Petit homme, petit homme...

— Ah ! Bambou, mon pauv'gosse...

— N'y pense pas... fit-elle... c'est trop triste...

Puis, s'abîmant dans une extase heureuse, les yeux tout à

fait clos, elle connut un monde d'imprévue douceur qu'un frémissement sensible agaçait.

De son côté, Gueule d'Amour déclara :

— Tout à fait saoule... mes enfants... qué malheur !

Il y eut un silence. Les guirlandes de drapeaux américains et de fleurs oscillaient sur la foule. On dansait.

— La Caille m'épate, fit quelqu'un.

— Il nous épatera, toutes.

— Il a barre... Fernande au béguin... mais le Corse ?

— Casse gueule.

A ce moment, instinctivement, Jésus-la-Caille leva la tête et vit, dressés derrière le rebord des loges, les amis curieux et bavards qui l'observaient. Il leur sourit d'un clin d'œil complice et, de nouveau, s'inclina sur Fernande... Elle reprenait conscience ; sa première parole fut pour lui :

— Mon gosse...

Et, lentement :

— Ah ! c'que t'as mis dans tes mirettes !...

C'est vrai qu'elle était ivre, mais d'une tendresse si chaude qu'il dut l'embrasser sur la bouche au grand émoi de tout le groupe.

— Petite vache, avoua-t-il.

— Tiens, j'ai l'taf, soupirait Fernande, que tu m'aimes jamais comme t'aimes ton Bambou.

— Tais-toi.

Rien, pour elle, n'existait plus : ni les danseurs nombreux, ni les filles porteuses d'un luxe masculin, ni les truqueurs jolis et réservés que des clients naïfs cherchaient à pervertir...

Mais le bal finissait... Il ne resta bientôt plus aux tables de pourtour que des Marseillais dont les femmes travaillaient dehors, des nègres, des boxeuses... Sur le parquet dégarni, des couples à présent évoluaient à l'aise. Le promenoir, peu à peu, se vidait, sans cris, sans heurts... Les musiciens de l'orchestre avaient mis leurs chapeaux.

Et, dans le hall immense, quand le quadrille final eut cessé, un silence singulier s'empara très vite des choses et chassa, un à un, les derniers rôdeurs dont le pas muet traînait sur le tapis et dont les glaces obscures se renvoyaient l'ombre.

XII

Dehors, le grouillement de huit heures surprit Fernande et la Caille comme s'ils en avaient perdu l'habitude. Ils se quittèrent. Des taxis roulaient, stoppaient et déversaient aux terrasses des brasseries tapageuses tout un lot de femmes que des rendez-vous attendaient. Les chevaux de fiacre encensaient misérablement; des ouvrières pressées débouchaient du métro par bandes et de minces voyous, postés à l'angle de la rue Lepic, sifflaient leurs femmes.

Il ne faisait pas froid. Octobre offrait un ciel gonflé de pluie et, sur ce ciel, les perches déjà nombreuses des baraques foraines qu'on établissait pour la fête de novembre se confondaient avec les cimes dépouillées des platanes du boulevard.

Des roulottes fumaient. L'ombre, derrière elles, s'animait de gestes et d'attitudes insolites. Des ballots de toile encombraient la chaussée. Des mâts étaient couchés par terre et des cordes, des caisses, des planches, des sacs traînaient.

A la vue de Fernande, M. Dominique, sobrement, constata :

— Madame s'amène.

— T'aurais pas le culot ?...

— C'est bon. D'où qu'tu viens ?

— Et toi : d'où qu'tu viens ?... Demande à Gustave.

— C'est-il une prune, qui t'faut, pour boucher ça ?

— Non, merci : un mélé-casse...

— Beaucoup d'mélé, pas beaucoup d'casse, annonça, par métier, Gustave, jovial.

— Va, mon bonhomme.

Elle souriait. Lui, non plus, n'était pas de mauvaise humeur; mais, dans toutes ses manières, un air étrange pouvait surprendre.

— On se nippe, dit Fernande.

Elle le regardait et, surprise de le trouver cravaté de blanc, interrogeait :

— Monsieur va dans le monde ?

— Suffit.

— Alors ?

— T'as compris ?...

— Oh !... ça va bien.

Des couples entraient et sortaient. Des inconnus silencieux s'accoudaient au comptoir. C'était déjà l'écume de la grande ville de toile qui, sur les boulevards de Clichy et de Rochechouart, s'organisait hâtivement.

— Allons ! dit le Corse.

Fernande paya et, dans la rue, demanda, la voix brève :

— C'que j'fous, c'soir ?

Il eut un geste, vague...

— J'm'occupe... fais ton boulot : bricole ; moi j'garde la clef.

C'était la laisser libre cette nuit.

Elle eût aimé savoir, pourtant, quelle entreprise intéressait le Corse, mais en vain lui posa-t-elle plusieurs questions. Ils arrivaient au restaurant : l'homme buvait, mangeait, se taisait et la lâchait ensuite sur un « Bonsoir, t'en fais pas ! » qui coupait court à tout.

XIII

Où partait-il si vite ? Les coudes sur la table, Fernande — son café servi dans un verre — réfléchissait. Tout ce mystère l'intriguait et, d'en être tenue à l'écart, une rancune la soulevait qui frustra la Caille des plus amoureuses pensées.

Elle aurait presque volontiers renoncé à cette nuit de liberté pour suivre M. Dominique et, longtemps, son imagination l'emporta dans l'incertain, le possible et le pire. Elle le voyait — comme dans une affaire déjà lointaine dont ils avaient ensemble débattu le plan — escalader, robuste et souple, la grille d'une petite villa de Charenton, tandis qu'elle arpentait la chaussée, accostait un passant de hasard, l'obsédait de ses propositions et détournait ainsi du Corse tout danger immédiat. Un sifflement l'avertissait. Elle répondait par le même sifflement. L'homme escaladait à nouveau la grille, ses « outils » sous la veste, les poches gonflées, des « fafiots » noués dans un pan de sa chemise. Il la précédait alors et Fernande assurait sa rentrée.

De cette affaire, jamais rien ne s'était ébruité. La vieille demoiselle étranglée dans la petite villa de Charenton n'offrait le lendemain à la police que des empreintes maquillées et, sur les meubles, les plinthes, les poignées de porte, la grille elle-même, on ne relevait aucun indice qui pût servir.

Ah ! le Corse travaillait bien... et la fille lui prêtait la même

dextérité dans l'aventure qu'elle supposait. Elle lui reprochait toutefois son ingratitude ; mais la salle se vidait : elle buvait son café d'un trait et décampait.

XIV

Sous une petite pluie qui tombait en poussière, les orgues marchaient avant la fête.

— Acré, Fernande !

— Bonsoir, répondit-elle, sans hâte.

— Ecoute. J'ai à t'causer, murmura Pépé la Vache, et il la précéda dans un bar d'où Mina, le voyant arriver, sortit en affichant un immense dégoût.

— Elle est piquée, celle-là.. déclarait l'homme en s'installant. Patron, un marc, et toi... aussi ? Deux marcs, alors, patron. Il déboutonna son pardessus. Figure-toi, Fernande... et il rabattait le col du vêtement... j'ai vu le Corse. On est franc, nous autres, n'est-ce pas ?... Ce soir, le Corse travaille.

— Je l'sais.

— Je n't'apprends rien. Du reste, on turbine ensemble et si j'ai à te causer, c'est rapport à lui et à toi, car tu l'sais bien, Fernande, pour toi... c'est pas l'moment de flancher.

— J'ai jamais flanché pour... Après ?

— Après ?... Mais il me disait encore il y a pas si longtemps : La môme se dérange. Je l'vois. Parole. Si j'la pince elle et son « dessous », je les rate pas. Et le Corse n'est pas une gourde : tu fais ce que tu veux, bien sûr, mais il t'aura toujours...

Il prit un temps.

— Et je le connais, ton « dessous », Fernande.

Elle le regardait.

— Faut être aveugle, pour pas y voir.

Puis, très simple, la surveillant, malgré son air :

— Je larguerais le môme, à ta place.

Au bout d'un moment, comme elle se taisait, il reprit :

— Largue-le, quoi ! Je t'ai vue l'autre soir lui cligner de l'œil... Moi, n'est-ce pas, c'est un tuyau que j'te passe. J'prends tout sur moi. Pourtant, si tu voudrais... Fernande...

— Comment... si j'voudrais ?..

— C'est pas d'aujourd'hui que j'te l'répète. T'aurais qu'à dire un mot et il serait frit...

— Fumier !

— Tiens-toi. L'patron est une connaissance. Ainsi ce soir on l'cueillerait au boulot. Tu serais...

— Où qu'il travaille ?

— C'est mon affaire et j'peux le donner...

— Tu le donnerais ?

— Ah ! Fernande... à toi, seule, et j'ai mes raisons...

— J'les connais tes raisons, la Vache.

— Sont-elles mauvaises ?.. Mais d'te voir cavaler sur la Caille, ça m'défrise. Il ne manque pas d'hommes dans le bazar et plus d'un qui rigolerait de t'avoir pour môme. Moi d'abord. Tu t'rappelles ? Avant que l'Corse te prenne, j't'avais à la bonne. Tu rendais alors; on aurait pu se mettre nous deux et voir venir. Mais non. T'fallait du mac et, aujourd'hui, je l'lis dans tes belles chasses que t'es pas heureuse, ensemble... A preuve. T'es là, tout egnollée à cause que j'bonis sur tes amours...

— Mes amours? Tu n'sauras jamais c'que tu m'amuses. J'ai pas d'amour qu'mon homme et, d'vant ta gueule, tu penses que j'vas chanter !

Une sorte d'énervement la poussait à bafouer cet amour qu'il avait toujours eu pour elle et dont la persistance l'obsédait. Sans doute, il était sincère, mais on ne lui connaissait pas de femme et cela, peu à peu, lui avait donné une réputation dangereuse. La Marie et quelques filles de maison pouvaient bien le chérir et, sur leurs gains, distraire une part qu'il dépensait ouvertement, certaines fréquentations, dans les milieux sportifs et chez les bistros du faubourg Montmartre le mettaient vis-à-vis de tous dans une position délicate. Il était trop fin et, surtout, il cherchait trop à plaire aux femmes.

Fernande continua :

— Mes amours?... Tu charries... J'ai assez de toi à m'aimer et tu vois si j'en ai ma claque. Et puis, le Corse est peut-être moins girond qu'd'autres. N'empêche que j'l'ai dans le sang et qu'il sait me prendre. Toi, t'es là.. tu danses, tu fais jouer ton miroir.. Des boniments, la Vache.. C'est bon.. te fâche pas.. t'es mignard, t'es renseigné sur tout.. t'emballerais même le pape.. Mais ça ne me dit pas où qu'turbine mon homme.

— Nature.

— Oh! garde-le, si ça t'gêne. Je suis tranquille. Le Corse n'est pas manchot et, quand il s'occupe, c'est dans l'sérieux.

— Des fois qu'il raterait son coup?

— Tu m'épates.

— Et si je l'veux, il l'rate, déclara froidement Pépé.

Fernande comprit qu'il parlerait et qu'elle serait ensuite la plus forte. Aussi se déroba-t-elle adroitement.

— La Vache, t'es trop marle pour le vendre... et puis... y a ta part sur le tas. J'suis pas en peine. Mais tu devrais me dire comment, mon homme et toi, vous v'là dans la même usine à présent.

Elle était franche. Entre les deux hommes, son sûr instinct l'avait avertie d'une lutte patiente et rouée. Les voir ensemble la surprenait... Mais, après tout, Pépé mentait-il?..

Il ne mentait pas. Alors que le Corse l'entraînait sur le boulevard de Clichy, son cynisme l'avait désarmé et, fort de ce qu'il connaissait de la mystérieuse capture de Bambou, il se montrait, enfin, si bien averti des moindres intentions de M. Dominique, que, par prudence et sans doute avec le secret désir de le battre un jour sur sa précision même, celui-ci lui confiait le plan d'une excellente affaire sur le point d'aboutir.

Or, Pépé la Vache se montrait. jusque-là dessus, complètement documenté. Il citait au Corse le bal Wagram où s'était élaborée la combinaison. Une petite boniche, levée par M. Dominique dans la cohue, puis (elle en valait la peine) conduite dans un meublé des alentours. Ça durait depuis trois semaines environ. Le souteneur se faisait passer pour valet de chambre, actuellement sans place, et se laissait croire fort épris des plaisirs que sa naïve amie lui prodiguait. La petite bonne, enfin, l'introduisait dans sa chambre, car on y était mieux qu'à l'hôtel, et le Corse prenait de l'immeuble, puis de l'appartement, qu'il visitait pendant une absence des maîtres, un plan très détaillé dont il saurait user bientôt.

Et Pépé la Vache ajoutait que l'heure était venue, les « singes » partis depuis deux jours dans le Midi, de « nettoyer proprement la crèche » tout à son aise.

Fernande le laissait poursuivre, distraite en apparence ou railleuse, pour aider à de pareils aveux...

Ils étaient complets quand elle l'arrêta :

— C'est donc rue Benjamin-Godard, que tu voulais pas dire?

Il venait de se perdre.

— Merci. J'aurai le numéro demain dans le journal, reprenait la fille.

Et elle se levait, soudain méprisante pour la Vache, qui se levait aussi derrière elle, réglait les deux marcs et, sur le trottoir, la rejoignait.

— Prends garde! dit-il très bas.

Elle le toisa du regard :

— Tais-toi... un mot que j'lâche au Corse et t'es foutu. Prends garde? Mais je vas me gêner peut-être. Tu voudrais pas... Va plutôt donner mon homme, si t'es crâne, et j'te donne avec.

Il ricanait, planté contre elle.

— Donne-moi, si tu veux, Fernande.

Et, des yeux, de la bouche tordue par la colère, de toute l'expression haineuse de son visage, il la défiait :

— Donne-moi, j'suis peut-être, ballot, plus bourrique qu'eux!...

XV

Il la quitta sur cette vague menace et, parmi les tourniquets et les tirs du boulevard, Fernande déambula. Son irritation se changeait en dégoût et Pépé la Vache, plus que jamais, lui parut méprisable. Elle l'écarta de sa pensée et s'attendit à tout, de sa part.

Des filles et de petits voyous se pressaient dans la clarté des becs d'acétylène qui flambaient avec un sifflement et répandaient, dans les baraques, une lumière atroce que les draperies d'andrinople, les miroirs figurés, les dorures, les étagères de bois peint, les bocaux de bonbons anglais, absorbaient uniformément... La pluie battait les toiles. Le vent les gonflait, quelquefois. L'eau dégoulinait à terre et les manèges immobiles, couverts d'immenses bâches pour la nuit, luisaient de loin en loin. Une odeur de bois mouillé, de goudron, de poudre et d'humidité prenait à la gorge. Fernande allait au travers des groupes, tantôt curieuse de voir un tireur « démolir » *son* œuf, tantôt déçue par cette maigre animation qu'elle rencontrait autour des orgues mécaniques, des phono-

graphes et du boniment épuisé des vieux pitres. En casquette, et sanglé dans une défroque verte, l'un d'eux cependant célébrait les merveilles d'un salon d'almées, et les habitués du Rochechouart échangeaient entre eux des sourires, parce que la plus belle fille, qu'on offrait à l'intérieur dévêtue, n'était autre que Pivoine, qu'ils connaissaient tous et qu'ils méprisaient. Pivoine ou Marie-Madame, objet de leur risée, se trémoussait au seuil de la baraque. Ils parodiaient ses gestes. Ils lui disaient des mots cruels. Elle sautait et, quand le crieur détaillait ses charmes, elle les présentait avec une basse et pauvre soumission.

Fernande s'éloigna. Trop d'écœurement la gagnait à ce spectacle. Elle longea des charrettes dételées, des piles de planches. On élevait ici de frêles constructions. Les hommes travaillaient en silence et la pluie les gênait. Ils s'appliquaient. Ailleurs, les lampes fumaient dans la boutique du confiseur. Un forain attentif lisait le *Journal de Roanne*. Cet autre plantait des clous et, sur une table abritée par un parapluie rouge, les petits jeux d'argent marchaient bon train.

Onze heures sonnant, tout s'éteignit. La fille faisait encore un tour, répondait au « bonsoir » très sec de Mina, revenait sur ses pas, allait, traînait... Elle ne savait à quoi se résoudre.

XVI

Jamais, comme ce soir, elle ne s'était sentie solitaire. Il lui venait à la mémoire mille impressions qu'elle ne pouvait chasser. Elle se retrouvait, à cette foire de Clichy, comme au temps où Petit Maurice la dirigeait dans la vie et, devant les tirs, à la détonation des carabines, Fernande évoquait sa jeunesse. Petit Maurice faisait un carton. Elle se promenait et le couple se donnait rendez-vous dans un bouchon de l'avenue où de vieilles prostituées, qui logeaient rue des Dames, allaient parfois, durant la nuit, se reposer. Vraiment, elle l'avait aimé, son homme!... Elle était pleine de courage, elle lui apportait de l'argent et il l'embrassait dans le cou, doucement, sur les yeux, sur la bouche pour la remercier. Mais, rien ne dure : elle reconstitua, dans ses détails, la scène de leur rupture. C'était simple. Fernande en avait assez et il paraissait aussi las qu'elle de leurs relations. Ils se séparaient bons amis; quatre jours après, elle s'était mise à l'aimer

encore. Il la détestait. Elle avait été la plus misérable de toutes. Petit Maurice débauchait une jeune ouvrière : il la mettait sur le trottoir et, tout de suite, la môme faisant de l'or, il en débauchait d'autres. Elle souffrait de le rencontrer, au Moulin de la Galette, avec ses femmes, et Pépé, qui rôdait dans le bal, lui faisait des avances; elle le prenait pour s'étourdir. Jamais elle ne l'avait aimé, ni désiré. Jamais... Il la dégoûtait trop chaque fois. Elle le quittait. Puis, dans un débit de la rue Lepic, elle cherchait querelle à Petit Maurice..... Quelle magnifique volée Fernande avait reçue, cette nuit-là!

Là-dessus, le Corse, à qui elle plaisait, la vengeait. Petit Maurice quittait le quartier. Il s'établissait dans une « guinche » de l'Avenue de Clichy, et ne reparaissait plus à Montmartre... On le disait, depuis, fait dans une sale affaire de correctionnelle. Ah ! c'était loin. Le Corse l'établissait. Elle ne l'aimait pas. Il ne l'aimait pas non plus. Quelle vie ! Mais elle le craignait,car il l'aurait saignée pour affirmer ses droits. Au début, il l'associait à ses entreprises; elle lui rendait service, puis il se reprit. Entre elle et lui, il éleva comme une barrière parce qu'il ne voulait point dépendre d'une femme. Celle-ci l'aurait assurément trahi. Il le comprenait. Elle était orgueilleuse et, jamais, il n'avait pu briser cet orgueil qui la faisait se rebeller, même devant les amis, encore qu'il la battît fort justement.Elle ne voulait pas convenir, l'aurait-il tuée, des raisons qu'il trouvait partout de parler en maître et de montrer sa force.

Avec ce caractère,Fernande n'était pas heureuse.Elle repassait dans sa tête des quantités de souvenirs et chacun l'accablait d'une tristesse de plus. La fille alors concluait, les pieds dans l'eau, le parapluie fauché par le vent :

— C'est pas la peine, bon Dieu!

En face, elle aperçut,dans les carreaux brillants d'un bar, les Marseillais qui faisaient leur manille. De lourds gaillards, près d'eux, discutaient.Leurs gestes la rappelèrent à la réalité. Elle repartit.

Quand elle passait devant un débit, son regard y cherchait machinalement le Corse. Elle pensa tout à coup qu'il embrassait, rue Benjamin-Godard, la petite bonne.Elle le vit embrasser cette fille et la flamme ambiguë dont son regard devait

briller, elle seule l'imagina. Au moins, si elle l'avait aimé, elle aurait été jalouse : elle aurait souffert de le savoir avec une autre. Mais Fernande n'était qu'irritée contre lui de la méfiance qu'il avait observée... A quoi lui servait donc d'avoir tout découvert ? Elle était lasse et furieuse. Elle se trouvait dépossédée de toute ferveur et, glacée jusqu'aux os, Fernande se laissait envahir par un long frisson qui la secouait toute, lui faisait rudoyer un passant d'un : « Mais non, je travaille pas... vous voyez bien que j'me promène ! » et s'éloigner, sans se retourner une seule fois.

La sortie du Moulin Rouge mettait une agitation fiévreuse sur la place Blanche. A la terrasse des deux cafés, des filles s'installaient. Les autos viraient et filaient, vite. Des voitures partaient au trop de bêtes efflanquées. Il ne pleuvait plus et Fernande oubliait subitement sa détresse, car Jésus-la-Caille venait à sa rencontre et, les yeux cernés, lui souriait.

Elle prit son bras, sans une parole ; amoureuse et grave, elle le regarda.

Il l'avait cherchée partout, chez Jeanne, au National, au Moulin, sans la trouver. Et il mentait en parlant ainsi.

— Ma gosse, fit-elle tout attendrie...

— Qu'es't'as ?

— Oh ! rien... Moi aussi, je t'ai cherché partout, avoua-t-elle dans un élan, et elle ne mentait point. Elle comprenait, enfin, que l'affreuse tristesse qui l'avait tourmentée toute la soirée provenait de ce que la Caille était loin d'elle et que, sans avoir su se l'avouer, elle le désirait éperdument.

Alors, elle eut, l'épaule fondue dans celle du gigolo, la sensation très nette qu'il l'emportait, qu'il la perdait et qu'avec sa silhouette gracieuse et cambrée il était le plus fort.

XVII

Installée maintenant à la Palme avec Jésus-la-Caille, Fernande commandait à boire. Titine et Gueule d'Amour traversaient la salle et s'accoudaient indolemment au bar. Une cigarette aux doigts, la taille bien prise dans leurs gilets ouverts, ils bavardaient et de doux éphèbes entraient : ils faisaient, de la main, un petit geste auquel répondaient les deux amis. Les tziganes attaquaient une valse.

Attirant contre lui Fernande, la Caille resserra peu à peu son étreinte et, quand ils furent si près l'un de l'autre que leurs lèvres se touchaient presque, un désir abattit la fille sur la poitrine de l'adolescent. Il la tint une longue minute et, les yeux chavirés, elle avançait une bouche qu'il prit sous la sienne, dans un baiser brutal comme une morsure.

— Tu m'as fait mal, soupira-t-elle, en le contemplant d'un regard enivré... T'es ma gosse, la Caille, dis-le... dis-le pour voir que t'es ma gosse ?... implora Fernande.

— Ta gosse à toi.

— Ma gosse !

— Hou ! les vilaines, s'écria Titine, qui s'arrêta devant eux. Mais ça n'fait pas l'affaire du général... tu sais... votre béguin, mes amours. Regarde. Il crève de bile, ton vieux.

— Quel vieux? demanda la fille.

Titine désigna, sans plus, un buveur solitaire dont elle surprit le regard.

— Une gueule alors !...

— Comme tu dis... mais au pèze, ma belle.

— Bonsoir ! bonsoir ! faisait la Caille.

L'homme se levait.

— Mince ! déclarait Titine en les quittant, je me barre, vous allez rire...

Mais la Caille accueillait le nouveau venu, lui présentait Fernande et lui offrait une chaise.

La fête commençait. Entre les danses, des cris et des rires s'élevaient. Gueule d'Amour chantait dans le brouhaha et lançait des œillades à certains qui l'applaudissaient en le tutoyant. Il s'arrêtait et reprenait, après une repartie cynique, son répertoire dont il soignait les obscénités. Des gens s'esclaffaient. D'autres n'avaient pas un sourire, mais quand, les mains aux hanches, le chanteur passait devant eux, ils le dévisageaient avec une fixité singulière.

Pressée contre La Caille, Fernande ne pensait qu'à l'amour qui la dominait et, dans ce bar où chacun affichait ses convoitises et lâchait bride à son vice, elle se découvrait une fraîcheur de sentiment telle que sa physionomie devint étonnamment pure. Elle imagina pourtant que le Corse explorait méticuleusement la « crèche » de la rue Benjamin-Godard. Il

lui parut grotesque. Pour Pépé la Vache, il l'emplissait d'indignation. Fernande l'abomina comme un être abject. D'ailleurs, pourquoi se cacherait-elle ? Demain, elle quitterait le Corse : elle en savait assez sur son compte pour qu'il ne l'inquiétât en aucune façon et Fernande fermait les yeux dans un sourire.

— Mais s'il se fâche ? se demanda-t-elle, presque aussitôt.

Le Corse en était capable. Elle se rappela sa face énergique, son torse épais et la rigueur de ses principes...

Il se fâcherait, certainement.

XVIII

Fernande essaya d'écarter cette pensée qui décourageait sa joie. Mais, certainement, il se fâcherait... et tout en elle se révoltait. Quand il l'avait prise et vengée, lui avait-elle rien demandé ? Elle ne l'aimait pas. Elle aimait alors Petit Maurice et, maintenant, c'est la Caille qu'elle aimait. Elle sentait combien profondément il la tenait. De ses grands yeux cernés, de sa longue mèche blonde, de sa bouche prometteuse et de sa peau de femme, elle était éprise par-dessus tout. Et il lui montait au cœur un impérieux besoin d'être avec lui moins de son sexe que de l'autre : ce besoin la poursuivait depuis si longtemps !...

D'ailleurs, l'exemple était-il rare d'une fille amoureuse d'un Jésus ? Friquette, Gaby, la môme Gisèle ne se gênaient pas s'il leur plaisait de choisir pour amants les plus équivoques « flancheurs » du Moulin. Elle était libre aussi et le mot de Friquette : « Ma chère, c'est plus épatant qu'une gonzesse ! » lui revenait à l'esprit.

Elle vit Friquette, à la démarche dégingandée, pousser la porte du bar et se laisser prendre la taille par Gueule d'Amour ; on la saluait au milieu des lazzi :

— Bonsoir, coquine... où qu'est ta femme ?...

Qu'est-ce qui l'attirait donc, elle aussi ? Elle trouvait dans le regard de Jésus-la-Caille une lueur dont elle restait toujours bizarrement influencée.. C'était encore, de lui serrer seulement la main, une irritante et chaude sensation et quand, ce soir, il l'avait prise au Moulin dans ses bras pour la faire danser, elle

avait pensé défaillir tant elle devinait son corps charmant pressé contre le sien.

Un frisson la parcourait, même maintenant, s'il la caressait du bout des doigts, la main morte, le bras entourant la taille qui pliait. Elle attendait cette caresse que couvaient ardemment ses sens. Sa jambe sous la table se liait à celle du jeune homme ; elle la sentait ferme et ronde et Fernande lui devait l'émotion qu'elle trahissait.

Sur une banquette, un leste petit voyou, que des gentlemen faisaient boire, se leva :

Je suis un Eros vanné...

commença-t-il. On chahutait. Il déclara, la bouche arrondie dans une moue adorable :

— Ben, quoi ?... les mecs, la ferme ou j' me couche.

Puis, carrément, il annonça :

— Au premier de ces messieurs.

— Bravo ! Kiss ! Kiss !.. Epatant l'môme... Splendide. Ah !.. ah !... oh ! Une perle !... chéri !

— Faudrait s'entendre...

Il continua.

Prise de fou rire, une fille quittait la salle. Un Américain se faisait traduire au fur et à mesure ce que l'on disait et il applaudissait un peu après les autres. Il s'exclamait, il buvait... il cherchait à mettre au courant sa femme qu'un des tziganes entreprenait.

Le diseur avait du succès. Une clameur salua la fin de son monologue ; on l'appelait à toutes les tables. Il fit une quête et la Caille, qui l'attendait au passage, demanda :

— Te v'là dans l'truc ?

— Faut bien, répondit la Puce.

— Et la frangine ? insista la Caille.

— M'en parlez pas... barrée, la frangine, avec une frappe du Latin.

Il déplora cette fugue :

— Si c'est pas malheureux ! et, dans une franchise déconcertante :

— J'avais qu'elle, avoua-t-il.

— Alors ? s'informa poliment le général.

Il désigna la table qu'il allait rejoindre.

— Voilà !

Son air de gamin vicieux intéressait le questionneur qui mit une pièce dans le plateau.

— Merci, mon père, dit la Puce, dégoûté.

Pour la Caille qui le regardait, il l'avertit enfin :

— Pépé flanoche dans les parages... et il montra Fernande. C'est pour la môme, probable... Sans boniment, affirma-t-il avant de s'éloigner.

Encore la Vache !... Et Fernande méprisante mettait la Caille au courant de ce qui s'était passé le soir même.

— Mais, l'Corse ? demandait la Caille.

— Ah ! non. Laisse-moi, fit-elle avec brusquerie.

XIX

Cette question réveilla toutes ses inquiétudes. Elle redouta e Corse et, lui opposant dans son esprit l'équivoque souplesse de son nouvel amant, Fernande frissonna. Elle était inquiète aussi de savoir pourquoi Pépé la Vache, qui devait aider au souteneur dans son entreprise, rôdait autour de la Palme. Il y avait là quelque combinaison mystérieuse, dont la raison lui échappait, et elle prit peur.

— Veux-tu qu'on rentre ? proposa-t-elle à Jésus-la-Caille.

Il riait mollement. Le général commandait à boire et Fernande se leva.

Elle se rassit aussitôt, car personne ne la retenait. Alors sa lâcheté lui fit honte. Elle n'avait même plus la force de s'en aller. Il la soumettait par son air évasif et fuyant. Et, cependant... Quelle basse crapule les entourait. Aux tables voisines, elle remarquait à la pâleur qu'aggravaient le bistre chaud des paupières et le raisin des lèvres une engeance éreintée, bouffonne et délicate. Elle comprenait de quel mépris les mâles du National pouvaient accabler ces adolescents maquillés et son dégoût lui remontait au cœur. Elle se désolait, surtout, de constater combien la Caille différait peu des autres. Ses manières la navraient de tristesse. Il était joli, blond, mince et ses belles épaules, sa taille flexible, ses hanches trop larges en faisaient le type odieux et attendrissant d'une race que maintenant elle condamnait.

Elle l'aimait pourtant, en dépit de sa répugnance, mais elle aurait voulu pouvoir s'enfuir. Il était trop tard. Elle redoutait, dehors, la manœuvre de Pépé la Vache. Entre les baraques endormies, il devait attendre et méditer une revanche obscure. Il l'épouvantait ainsi, posté dans l'ombre, patient, haineux, volontaire. Elle n'oubliait pas ses dernières paroles. Mais quel homme était-ce donc vraiment ? Elle ne le connaissait pas. S'il s'était trahi tout à l'heure, il l'avait sans doute fait à dessein, dans un but secret qu'elle n'osait pas envisager, parce qu'elle comprenait, vaguement, en avoir fourni l'occasion mauvaise et décisive.

La Caille la regardait et il ne souriait plus. Fernande baissa les yeux. Tout l'angoissait et tout lui reprochait son attitude... Non, le Corse ne lui était plus grotesque : elle devina qu'il supporterait, le premier, les conséquences de sa victoire sur Pépé la Vache, mais elle ignorait jusqu'où le ressentiment du vaincu s'étendrait.

La présence de Jésus-la-Caille ne la défendait pas des pires suppositions. Il avait peur, lui aussi. Son regard le disait, son silence parlait trop haut, mais rien, pour Fernande, ne l'attachait davantage à lui. Ils se regardaient. La loquacité des buveurs s'éteignait sans noblesse. Seul, le général, mis en verve par la boisson, prononçait des paroles choisies.

— Oh ! non, non ! supplia la fille... la Caille, ma gosse... allons-nous-en...

Il l'attirait, il l'embrassait. Elle était perdue tout à fait et elle déclara, prise d'un immense besoin de se révolter, mais sans aucun courage :

— Non, non... laisse-moi partir... ma gosse... t'es plus putain que moi !

XX

L'aube se levait ; dans les vitrages du bar, elle mettait une lueur incertaine qui, lentement, envahissait un ciel chargé de pluie. Des nuages filaient sous le vent. Il ne faisait pas encore jour et, déjà, l'électricité devenait moins brillante. Une minute, chacun se sentit épuisé devant cette aube livide, puis les tziganes s'acharnèrent.

D'abord, les hautes glaces qui garnissaient les murs réfléchirent une lumière trouble. Les cuivres perdirent tout éclat.

L'ombre cernait des visages bouffis et pâles et entourait, d'un halo touffu, les lampes électriques qui brûlaient encore.

Un couple demanda son vestiaire. On entendit grincer la porte et résonner des pas sur le trottoir. Par moments, la rue s'éveillait. Des voix rauques passaient et se perdaient. Le général, complètement ivre, saluait le jour d'un bégaiement pâteux et la Caille emmenait Fernande, tandis que l'ivrogne, en pleurant, se laissait mettre en taxi par Titine, qui montait avec lui, et donnait au chauffeur une adresse d'hôtel.

Il faisait froid. Les arbres frissonnaient et les baraques de la foire qui, sur la Place et le Boulevard, se succédaient, grelottaient de leurs bâches détendues et grises. Il pleuvait à molles gouttes dans le vent. Le petit matin, frotté de vert pomme et de jaune citron, luisait à contre-jour.

Des ouvriers, que Fernande et la Caille croisèrent, descendaient les trottoirs. A droite, vers la place Pigalle, l'hôtel de la Caille n'avait pas encore soufflé sa lanterne dont la flamme, vacillante et bleue, guidait les couples toute la nuit. Ils se dépêchaient ; mais un rassemblement près d'une baraque attira bientôt leur attention.

Des gens couraient et gesticulaient. De son siège, un cocher regardait et hochait la tête. On se pressait pour voir. On ne voyait pas bien. Le cocher donnait des explications. Les agents « déblayaient ».

— Eh ! vous, là-haut... ça va, n'est-ce pas? Allons ouste!

— Voilà. Hue! donc... eh! carne!

Le fiacre démarrait lentement et la Caille s'informait auprès du bonhomme :

— C'est rien, dit-il, donnant la bride à sa jument: une môme plantée.

— Là-bas?...

Et il poursuivit :

— Les bandits! entrer dans leurs femmes à présent...

Les curieux se dispersaient. Sur le trottoir, des pierreuses, décoiffées et mornes, discutaient. Un rôdeur s'éloignait, discrètement, sur ses espadrilles... A l'angle de l'impasse, la Caille et Fernande attendirent, postés sous la lanterne dont la flamme noircissait au jour.

— T'as pas vu, la Caille? demandait Gueule d'Amour en lui serrant la main.

— De quoi?

— La Mina... t'as rien vu... sans blague ?...

— Mina?

— Mais salement par terre, avec ses deux coups de lame dans l'dos... A n'a pas dû râler des tas.

— La Caille ! La Caille! supplia Fernande toute blanche.

Gueule d'Amour désignait du menton un peloton d'agents cyclistes qui attendaient le commissaire... Quelques témoins, qu'ils retenaient, baissaient la tête. A l'angle du boulevard et de la place Pigalle, la police arrêtait le passage.

— La Caille ! reprit Fernande.

Et, comme, dans un mol coup de vent, il se mettait à pleuvoir, elle l'entraîna.

Elle tremblait et claquait des dents. La Caille la soutint dans l'escalier. Il était atterré lui aussi. Le garçon de service les regarda monter sans dire un mot, car de pareils retours depuis longtemps ne le surprenaient plus.

Ils arrivèrent. Fernande se laissa tomber sur une chaise et la Caille aussitôt se déshabilla. Ils se taisaient. Elle le regardait plier ses vêtements: elle voyait Mina et Pépé la Vache.

— C'est lui, dit-elle, sans faire un mouvement.

La Caille sursauta. Fernande, toute blême, se levait, le regard fixe, et dégrafait sa jupe. Alors il se mit au lit. Son visage, en dehors des couvertures, était blanc, ses yeux luisaient. Il pensait de son côté à Pépé la Vache et le jour sale, qui entrait par la fenêtre, éclairait tristement la tapisserie ancienne et déchirée. Il se rappelait la scène du National où Mina, dans un accès de rage, accusait la Vache de menées mauvaises. Il lui avait donné tort. Il ne savait pas... Il la plaignait maintenant parce qu'elle était morte et que, sur le boulevard qui l'avait connue libre et courageuse, son cadavre recevait la pluie.

Fernande contre lui se glissa. Il se demandait comment cette affaire finirait et si, pour se garantir des manœuvres du Corse, il n'attirerait pas au contraire sur lui tous ses ressentiments. Il voyait, à l'angle de la glace, la photographie qu'il y avait fichée... Bambou, comme oujours, souriait et il en ressentit une détresse affreuse.

— Ma gosse, garde-moi, gémissait la fille.

Il la prit dans ses bras, en silence. Elle le regardait, et tous

deux s'étreignirent, mais la crainte les séparait au moment même.

— C'est la Vache qu'a planté Mina, murmurait la Caille...

— Oh ! chéri !

— C'est la Vache.

Ils se serrèrent éperdument, épouvantés de leur faiblesse. Entre Pépé la Vache et M. Dominique, leur sort désormais était marqué. Ils n'y échapperaient point et tous deux prévoyaient le jour que le Destin voudrait choisir.

— Ah ! Fernande... ma petite... viens contre... contre moi...

Et, comme elle sanglotait, le front posé sur son épaule, il la consola. Leurs premiers baisers furent mêlés de larmes.

XXI

...La mort de Mina ne surprit personne à l'apéritif du Moulin Rouge. De petits marlous la citaient en exemple aux femmes qu'ils faisaient danser. Sans corset, les cheveux coupés sur la nuque, des gosselines entouraient François l'Espagnol, parce qu'on le disait informé. Mais il ne voulait pas répondre. Il buvait son absinthe et fumait.

— Pour moi, déclarait Simone, sûrement qu'elle avait un type.

— Penses-tu !

— Mina ?

— C'est une vengeance.

— Et comment que c'est signé, alors, affirma la môme Coco.

Les cuivres étalaient leur puissance... Un glissement montait, continu, du parquet où les danseurs se coudoyaient.

— C'est signé qui ?

— François veut pas parler.

— François... il n'en sait rien, ma chère !

— Ou bien qu'il en serait ?

— T'es pas piquée ?

Incrédule, Simone souriait.

— Tu vois, François, commença-t-elle : j'en mettrais pas la main au feu.

— Cause, ma fille, répondit le buveur et, s'enveloppant de fumée, lentement :

— Si ça ne fait pas suer...
— Allons, Mesdames, ordonnait le gérant.
Elles se dispersèrent.

Aucune ne plaignait Mina. Elles admiraient cependant qu'autour de sa mort un si grand mystère persistât, car il prolongeait une attitude qu'elles enviaient secrètement. Pour elles — que la maladie ou l'usage de l'éther suffisait à éteindre — une fin semblable les eût séduites. Blanche, la morphinomane, riait sans comprendre et Suzanne, machinale, lui donnait le bras... Et l'une, toute à son hébétude, l'autre à ses ennuis tournaient dans le promenoir et ne reconnaissaient personne.

Olga, Titine, Gueule d'Amour, près du bar, discutaient. Ils observaient que Mina *s'en allait* quelques semaines après la capture de Bambou, et Titine donnait son avis.

— Mais la Caille.. lui faisait remarquer Olga.... crois-tu qu'il dure avec Fernande ?....

— Ça m'épaterait...Tu vois, expliquait Titine.... le Corse...

Il resta court. La Caille lui frappait sur l'épaule.

— Ma belle, s'exclama-t-il pourtant.

— Mince ! ajoutait Olga, t'as le sang, toi !

— Rapport ? demandait la Caille.

Il leur parut très crâne.

— Olga, tu l'dis, j'ai le sang, fit-il, prenant enfin quelque assurance... Mais t'as pas vu la Vache ?

— Pourquoi ?

— Pour rien.

— Non, j'l'ai pas vu.

La Caille s'assit et regarda danser les couples. C'était, comme tous les soirs, dans les lumières et le tumulte, la même animation. Des filles criaient et se bousculaient. D'autres, le sac battant la jambe, penchées et lasses, perdaient leur temps, et des rôdeuses riaient au bras des souteneurs.

La poussière, la fumée composaient un brouillard léger qui pochait les lumières et; sur la foule, les guirlandes de drapeaux et de fleurs retombaient gracieusement.

La Caille ne parlait pas. Il ne pensait à rien. Une rumeur l'entourait qui le pénétrait d'une langueur délicieuse et il oubliait le Corse, Fernande, la Vache et Mina.... Ce soir, l'ha-

bitude le reprenant, il attendait la fin du bal pour aller, avec Titine et ses amis, faire le tour des cafés environnants, flâner, bavarder et dîner n'importe où.

Mais l'illusion durait peu. Le nom de Mina, prononcé à une table voisine de la sienne, lui faisait dresser l'oreille. Deux inconnues commentaient le drame.

Alors, tout le lui rappela. Gueule d'Amour, qui partait, lui serrait la main. Il revit, dans le petit matin pluvieux, les baraques de toile, le peloton d'agents cyclistes, les témoins, le cocher... Il imagina la victime souillée de boue et de sang et Fernande, avec sa pâleur, ses sanglots, ses caresses, lui apparut soudainement.

Il l'avait laissée à l'hôtel. Risquant le tout pour le tout, il était venu aux renseignements. Or, rien, jusqu'à présent, ne pouvait sembler anormal. La Vache, qu'il demandait négligemment dans les bars, n'avait pas paru depuis hier. Seuls, les Marseillais, qu'il rencontrait, le dévisagèrent curieusement et lui donnèrent de la méfiance... Mais, quoi... les Marseillais, rue Lepic, ne s'occupaient jamais des affaires des autres.

Six heures sonnaient. Il fouillait encore les zincs de la rue des Abbesses, ceux, plus écartés, des rues Ravignan et Germain-Pilon; enfin, déconcerté, son inquiétude le rabattait sur le Moulin où, pas plus qu'ailleurs, Pépé la Vache n'avait donné signe de vie.

Un autre s'en serait peut-être félicité, mais il avait l'esprit trop prévenu pour ne pas s'alarmer de tout. Il ne pensait point que, rencontrant Pépé la Vache, il n'aurait pas pu ne pas se trahir. Au contraire, il pensait que, ne le rencontrant nulle part, c'était lui, la Vache, qui se trahissait en ne démentant pas, par sa présence, une certitude qui, ne trouvant maintenant plus rien pour la combattre, exigeait mille preuves à chaque instant.

Alors, il éprouva la sensation de courir un danger immense, et l'imprudence qu'il venait de commettre en cherchant Pépé la Vache à travers Montmartre l'épouvanta.

Les couples tournaient toujours dans le gros tapage de l'orchestre. Il salua Titine, Olga, puis s'en alla, très vite, à pas précipités, par le long vestibule tout retentissant de la sonorité des cuivres, des appels et des rires.

A l'hôtel, il déclara :

— J'ai rien vu... probable que l'frère se cache.

Fernande eut un regard étrange. Il la questionna, mais elle ne répondit pas et lui tendit un journal du soir en l'engageant à lire.

Il lut :

« La nuit dernière, au 9 de la rue Benjamin-Godart, un « audacieux souteneur, bien connu à Montmartre sous le « sobriquet du Corse, le nommé Dominique Compecchi, a été « appréhendé par les agents de la 5e brigade au moment où il « cambriolait un appartement. Cet appartement, dont les maî- « tres étaient absents pour quelques jours, avait été laissé par « eux à la garde de leur bonne Maria Tibieux. La malheu- « reuse fille... »

Ainsi, la manœuvre de Pépé la Vache s'affirmait nettement. La Caille n'en croyait pas ses yeux. Il allait se réjouir. Fernande, toute pâle, se jetait dans ses bras et lui baisait la bouche.

— Où vas-tu donc? demanda-t-il, comme elle voulait partir.

— Chez le curieux, répondit Fernande.

Et, sans effet :

— J'vas donner la Vache. Tu comprends... Y aurait pas d'bon Dieu autrement!

FRANCIS CARCO.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

André Rivoire : *Le Plaisir des Jours*, Librairie Alphonse Lemerre, 3 fr. — Daniel Thaly : *Nostalgies françaises*, Éditions de la Phalange, 3 fr. 50. — Jousé d'Arbaud : *Lou Lausié d'Arle*, G. Oudin et Cie, 3 fr. 50. — B. Reynold : *Les Rais prestigieux*, La Renaissance du Livre, 3 fr. 50. — Emmanuel Besson : *La Chanson de Bertran de Born*, Bernard Grasset, 2 fr.

J'ai cru pendant longtemps, et c'est une illusion tenace encore, que la poésie était une révélation fulgurante, une puissance donnée à l'homme d'entrevoir soudain et d'exprimer par la suite ce qu'il y a de plus secret et de plus mystérieux dans les rapports des êtres, une possession qui, même joyeuse, gardait, comme la volupté, quelque chose de trouble et d'inquiétant. J'ai cru que la poésie était cela, et seulement cela. Aujourd'hui, je connais cependant *l'autre poésie*.

Un goût érudit des belles-lettres, une réelle pratique de la langue, un don indéniable d'écriture se complaisant à la recherche du mot, de la phrase et de l'effet ; une certaine aptitude soit à versifier heureusement certaines émotions, soit à ne ressentir d'émotions que propres à la versification — on ne sait, — un amour réel et parfois efficace de la musique, un respect des règles établies, une connaissance attentive du public, un grand besoin de distraction, de jeu, voilà ce que j'appelle *l'autre poésie*. Croyez que je ne mets dans ce mot aucune intention malveillante et que cette distinction m'apparaît comme conciliatrice. D'un côté l'éternelle recherche, l'inquiétude, la tentative sans cesse renouvelée vers l'inconnu et l'incertain. De l'autre, le libre exercice du talent, la course circulaire du char dans l'arène, l'éblouissante sécurité du virtuose. D'un côté : Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé ; de l'autre : Banville, Musset, Gautier.

Ayant fait, grâce à ces noms illustres, la part belle pour tout le monde, je peux donc rattacher à cette *autre poésie*, qui pour tant de personnes est la seule, le dernier livre de M. André Rivoire : **Le Plaisir des Jours**. M. André Rivoire consacre ses ouvrages de poésie lyrique à cette muse parnassienne que trente années d'inquiétude, de recherches et d'innovations n'ont pas troublée dans sa retraite. Cette retraite, qui pour maints parnassiens fut un temple grec, ou une caverne barbare, ou un paysage latin, est, au gré de M. Rivoire, tantôt un jardin suburbain et tantôt un boudoir parfumé. M. André Rivoire est de ceux qui prétendent d'abord à la

grâce, sans abandonner pour cela l'espoir d'atteindre à la profondeur. Sachons gré à l'auteur du *Plaisir des Jours* de se présenter dans cette attitude détachée, modeste et discrète qui, si elle ne parvient pas à nous convaincre, désarme à coup sûr toutes sortes de prévention. Faut-il penser que M. Rivoire, sagement adonné au culte de l'intimité, fait fi de notre conquête? Eh bien! je n'en sais trop rien. Ce poète manifeste, dans la façon de choisir et de traiter ses sujets, un souci de plaire inhérent à ce qu'on pourrait appeler la *connaissance du public.*

Jamais de longs poèmes, jamais de développements, des pièces courtes, d'un tour aisé, ménageant toutes les commodités de l'élocution, des pièces « à dire » et à dire avec succès, dans les endroits où l'on récite des vers. Beaucoup de soin dans la chute de la strophe, beaucoup de préparation pour la chute du poème. Et l'on croit entendre les applaudissements d'une vingtaine de mains gantées, dans un agréable salon...

Je ne sais rien d'elle, sinon
Qu'en me penchant sur sa main nue,
Pendant qu'on me disait son nom,
Tout à coup, je l'ai reconnue.

Pourtant, c'est la première fois
Que je regardais son visage...
D'où vient que les mots, dans sa voix,
M'évoquent un cher paysage?

D'où vient ce charme singulier,
Que, du premier soir, tout en elle
M'est, d'avance, un peu familier,
Même le bleu de sa prunelle?

Depuis que j'ai touché sa main,
Mon cœur s'est mis à battre vite...
Je sens qu'il faudra, dès demain,
Que je l'aime... ou que je l'évite.

M. André Rivoire a cherché sa poésie à une source qui est à coup sûr poétique, celle des plus intimes rapports humains. On ne pourrait dire qu'il en a épuisé toute la profonde saveur ; il faut, pour ce faire, une violence, une sombre énergie que désavouerait plutôt l'élégance de M. Rivoire.

Un sapin isolé se dresse sur une montagne aride du Nord. Il sommeille ; la glace et la neige l'enveloppent d'un manteau blanc.

Il rêve d'un palmier, qui, là-bas, dans l'Orient lointain, se désole solitaire et taciturne sur la pente d'un rocher brûlant.

Tel est le poème, un de plus beaux de *l'Intermezzo*, que M. Daniel

Thaly aurait pu choisir comme épigraphe à son livre: **Nostalgies françaises**. M. Daniel Thaly, qui a déjà publié divers recueils et dont on avait remarqué les *Chansons de mer et d'outremer*, nous envoie ce nouveau livre de son pays natal : « l'île grandiose et mystérieuse de la Dominique ». Après un long séjour en France, séjour hanté par le merveilleux souvenir des Antilles, M. Thaly est allé cultiver sous les tropiques le souvenir attendri des ciels européens. Ainsi se trouve consacré une fois de plus l'éternel petit poème de Heine. Ainsi se trouve justifié le livre de M. Daniel Thaly, qui est un poète, en dépit de l'éloquence.

Il suffit de lire attentivement un des poèmes de cet agréable recueil pour connaître l'écrivain qui, satisfait de ses résolutions, ne se permet pas de progrès dans l'intérieur d'un même ouvrage. Las des recherches rythmiques, ce poète ouvre désormais à son heureuse abondance la carrière facile et plane des métriques régulières. Entendez-le plutôt s'en expliquer dès le premier feuillet :

> Naguère j'écrivis de doux poèmes vagues
> Et légers comme un chant de flûte dans les airs ;
> Aujourd'hui je déroule au rythme pur des mers
> De clairs alexandrins souples comme les vagues.

M. Daniel Thaly prodigue dans la même page les preuves de son talent et les faiblesses de son style. Il écrit, ce qui ne saurait nous déplaire :

> A travers le feuillage ardent d'un sablier
> Luit le tiède indigo de la mer des Antilles,
> Et, sur ce beau décor de silence, tu brilles,
> Lune, tantôt faucille et tantôt bouclier.

Mais, dans les deux strophes voisines, les mots *beau* et *belle* reviennent quatre fois, ce qui est excessif ; mais le mot *lointains* contraint M. Thaly à qualifier les *oiseaux* de *matins*, ce qui est à peine pardonnable ; mais, dès la page suivante, le poète prend d'étranges libertés :

> Un doux rêve qui passe est à nos yeux plus beau
> Qu'une réalité qui jamais ne transmue.

Mais, enfin, M. Thaly donne à son inspiration des satisfactions précieuses et se complaît à certaines mièvreries que la progéniture de M. Rostand nous a rendues presque odieuses :

> Dressant sur le saphir des soirs sa cime brune,
> L'eucalyptus penché semble un grand tournesol.
> Que cet arbre serait émouvant, sous la lune,
> S'il en sortait parfois un chant de rossignol.

Pourtant M. Thaly reconnaît, à toute occasion, de grands ou de nobles maîtres. Il chante les filaos avec des accents parnassiens, tout comme Léon Dierx ; il ne se contente pas de choisir des épigraphes dans Mallarmé, mais il écrit, ce qui est encore plus confiant et plus candide :

Et je songe à l'hiver, saison blanche de l'Art...

On sent que le poète a voué à la meilleure littérature française un culte éclairé qui doit porter des fruits. Si M. Daniel Thaly, qui jouit en outre du bonheur d'avoir découvert un grand thème poétique dans sa vie même, ne nous donne pas prochainement de très purs et parfaits poèmes, la faute en retombera sur lui et nous aurons tout lieu d'être mécontents.

§

M. Jóusé d'Arbaud, en publiant **Lou Lausié d'Arle**, a eu l'heureuse idée de donner ligne à ligne la traduction de ses poèmes et celle de la charmante préface écrite par Mistral. C'est bien agréable pour ceux qui, comme moi, portent au félibrige un intérêt incompétent mais réel.

Après avoir lu *le Laurier d'Arle*, Mistral écrit : « Il m'a fait la même impression que la grande armoire de ma mère, la pauvre Délaïde, quand, devant moi, curieux, elle l'ouvrait religieusement et qu'entre les portes béantes il en sortait la fine odeur des « pommes de paradis » rangées sur les étagères pour parfumer le linge. » A défaut d'entendre le texte provençal, je considère avec agrément ces lignes françaises qui me font penser au Jammes des premiers livres.

Encore que privée des attraits de l'original, la traduction du *Laurier d'Arle* atteste de réelles qualités poétiques :

Hélas ! qui me rendra le temps des galopades, — le bas pays palustre et les sables mouvants ? — qui chassera le sang endormi dans mes veines ? — sur la branche flétrie et le bourgeon blessé, — qui fera refleurir mes rêves de jeunesse ?

Qui me rendra la selle fauve et les sonnailles — et le trident aigu dardant ses trois pointes — et le dur cheval sellé pour la bataille ? — Jamais, autour de moi, je ne verrai plus le troupeau de vaches — et les taureaux rôdeurs épars dans les joncs...

Je signale cet ouvrage, sans plus. Il serait outrecuidant de ma part ou de le louer davantage ou de lui adresser la moindre des critiques.

§

J'ai déjà lu, de B. Reynold, un recueil de vers : *Par les Chemins*, qui contenait des pages harmonieuses. En voici un nouveau dont le titre : **Les Rais prestigieux**, annonce, métaphoriquement, ces

jeux auxquels peut se complaire la poésie quand elle n'est composée que de beaucoup de silence et d'un peu de musique. A la vérité, le livre de B. Reynold, tissu de notations rapides et disparates, ne vise qu'à donner cette impression fugitive d'un chant lointain perçu par intermittence. Il est inégal, non d'une page à l'autre, mais, chose plus curieuse, d'une ligne à l'autre, ce qui me prive de l'utile plaisir d'en donner des citations.

§

M. Emmanuel Besson a composé, en l'honneur de Bertrand de Born, trois poèmes qui, par leur forme et leur accent, se rattachent à l'épopée romantique. Moins populaire que la plupart des héros de Hugo, le belliqueux trouvère chanté par M. Emmanuel Besson aurait pu avantageusement être présenté au public. Cette **Chanson de Bertrand de Born**, pour être œuvre d'imagination par certains côtés, a, dans l'histoire littéraire, des racines précises et M. Besson pouvait nous faire bénéficier de son érudition autrement que par des procédés indirects. Trop d'ouvrages, il est vrai, s'encombrent inutilement de préfaces et de notes; c'est sans doute pourquoi M. Besson a été discret alors qu'on pouvait souhaiter qu'il ne le fût point.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Louis Pergaud : *Le Roman de Miraut*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Marcel Proust : *Du côté de chez Swann*, Grasset, 3 fr. 50. — Pierre de Lavernière : *La Timbale*, Grasset, 3 fr. 50. — Julien Ochsé : *La Feuille morte*, Grasset, 3 fr. 50. — Lucy Achalme : *Les Poings liés*, Grasset, 3 fr. 50. — Gaston Rageot : *La Voix qui s'est tue*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Aimé Graffigne : *La Bonne vie de Lou de Marenne*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Jules Leroux : *Léon Chatry instituteur*, Figuière, 3 fr. 50. — Myriam Thélen : *Ceux d'hier, Ceux d'aujourd'hui*, Plon, 3 fr. 50. — Charles Journel ; *L'Entrave ascétique*, Sansot, 3 fr. 50. — Roux Servine : *Le Planet Saint-Eloi*, « Provençal de Paris », 3 fr. 50. — Cornélius Price : *Hieronyme*, Figuière, 3 fr. 50. — P. Régnier : *Octave*, Baret, 3 fr. 50 — Hans Wolf : *Journal d'un Viennois*, El. Wolf, 3 fr. 50. — Tancrède Martel : *La Flûte du chevalier Pèbre*, Figuière, 3 fr. 50. — Carolus Didier : *Le Lys de Florence*, Jules Tallandier, 3 fr. 50. — Léo Claretie : *Sophie ou les amants fidèles*, A. Michel, 3 fr. 50. — Alphonse Séché : *Le Miroir des ténèbres*, Sansot, 3 fr. 50.

Le Roman de Miraut, chien de chasse, par Louis Pergaud. Ils y viennent tous... les anciens comme les nouveaux ! Le goût des psychologies animales remplace peu à peu l'appétit malsain des faisandages de l'humanité. Hier c'était *Dingo*, le chien d'Octave Mirbeau, qui occupait la place d'honneur dans un grand quotidien, emplissant le rez de chaussée du *Journal* de ses bonds désordonnés ; aujourd'hui c'est *Miraut*, qui évolue sagement devant nous, joue le rôle des héros de roman et nous étonne par sa philosophie, ses tours de brave bête en lutte contre toute l'injustice de ses ennemis. Le roman d'amour se meurt. Si l'amour est éternel on se lasse peut-

être des écrits en son nom. Une belle histoire d'amour, dans laquelle on ne met que de l'amour, intéresse surtout... celui qui l'écrit. Malgré le génie du conteur, le lecteur est agacé par les exagérations de la passion qu'il n'éprouve pas. Il faut en convenir : aucune exagération littéraire ne peut valoir la moindre réalité en ces matières. Ce monsieur et cette dame qui se disent : je t'aime durant trois cents pages nous semblent tellement au-dessus de la nature qu'ils en sont fatigants et ce n'est que lorsqu'ils sont tombés très au-dessous de notre estime qu'ils nous paraissent mériter notre attention. Il y a bien le roman policier, mais il est généralement mal écrit! Alors, on cherche les auteurs qui nous parlent d'autre chose. En ce moment, et n'en déplaise à beaucoup de critiques, dont l'ironie est facile en face de cet art terriblement difficile qui consiste à nous pencher sur nos frères inférieurs, on semble s'occuper de la nature pour y chercher mieux que des décors. Quelques écrivains trouvent la vie fermée des animaux plus énigmatique et cependant plus fertile en enseignements ou en symboles mystérieusement troublants que la banale existence d'un ouvrier toujours ivre ou d'un paysan toujours avare. Ayant détruit l'antique croyance au règne de l'âme, il fallait, tôt ou tard, en arriver à la ferveur pour le règne animal, et l'on commence par le commencement, c'est-à-dire l'ami de l'homme: le chien. Le roman de *Miraut* est l'opposé du roman de *Dingo;* c'est le fidèle compagnon, bien français, chasseur pour son maître, en regard du terrible exotique, du chien rouge, carnassier, beaucoup plus proche d'ailleurs de son maître à cause de ses défauts. Mais il y a dans l'histoire de Miraut un point sombre que je veux éclaircir.

L'ennemie née du chien, j'allais dire de l'homme, c'est la femme, cette sœur inférieure, et c'est en cela que le livre de Louis Pergaud est original, sort de toutes les mesures données jusqu'à ce jour au sujet de l'humanité qu'il convient d'avoir pour nos frères inférieurs. Les femmes sont presque toujours les rivales des animaux, car le mot ennemies ne suffirait pas à rendre ma pensée. En personne relativement bien élevée, je ne parle jamais que lorsque l'on m'interroge. Un livre que l'on me donne est une question que l'on me pose et j'y réponds selon ma conscience. Ce qui me frappe le plus dans *le Roman de Miraut*, c'est l'antagonisme de la femme de Lisée, la Guélotte, sa haine lâche contre le chien, ce meilleur ami de son époux. Et il s'agit d'un couple de campagnards, d'un braconnier et d'une paysanne madrée. Or, dans les ménages des gens du monde, j'ai surpris, moi, cette jalousie sournoise de la femme, compagne légitime ou non, contre le chien à qui on oppose le chat par politique, sinon par véritable inclination... La femme, éternelle sorcière, a toujours eu une préférence marquée pour les chats, êtres diaboliques, de formes élégantes, mais de mœurs beaucoup moins avouables que celles des

chiens. Du reste, la femme, il faut le déclarer très froidement, n'aime en tout qu'elle-même. Les attitudes sinueuses des chats font valoir les gestes féminins, et leur passion du confortable est une sorte d'alliance faite en secret avec l'ennemi de... l'autre. La ménagère s'occupe du repas et la petite maîtresse paresseuse s'entoure de coussins ; dans les deux cas, Raminagrobis trouve son compte à ronronner dans ses jupes. Non, la femme n'aime pas les animaux d'amitié loyale et je me méfie de toutes les espèces de femmes pour les soins à donner à ces enfants, privés de la parole, éternels nouveau-nés. Les femmes, dont la démence, pour ne pas dire la sottise, a dépeuplé des pays entiers de leur plus bel ornement, des oiseaux-aigrettes, qui ont fait traquer sur toute la terre les bêtes aux fourrures merveilleuses, des bêtes qui savent seules comment les porter avec grâce, les femmes ne sont, devant l'ordre naturel de la vie, que des êtres absolument nuisibles, sinon ridicules. Urbain Gohier et G. Téry, dans la critique française, osent seuls prononcer des blâmes énergiques en présence de la monstruosité de cette destruction de toute réelle grâce vivante. Mais ce qu'il faudrait c'est la trique de Lisée, les vigoureux dressages en chambre du compagnon enfin révolté contre la folie furieuse de la donzelle douze fois plus impure que la chienne en chaleur ! Quant je regarde une réunion de femmes élégantes, j'ai l'impression d'assister au dénombrement d'un tableau de chasse. Ce n'est pas du parfum ni des pierres précieuses qui découlent de leurs oripeaux, mais du sang et des odeurs de charnier. Leur poudre de riz serait de la poudre à canon que ça ne m'étonnerait pas davantage. Et il n'y en a jamais assez : queue d'écureuil posée droite, plume d'autruche en vague d'inondation, tête naturalisée avec la lueur des yeux à l'agonie, pauvres petites pattes agitées des derniers frissons, toison arrachée au ventre des mères avant la naissance des petits et duvet pris sur le vif du col des cygnes, tout leur convient, et attise leur sourire faussement carminé. Ah ! la femme de Lisée, rêvant d'éponge frite, reste bien en arrière de ce massacre quotidien autour duquel ces aimables personnes dansent leur académique tango. Si on savait, chez les hommes, ce qu'il faut de senteurs variées et de lustrage de poils pour arriver à leur donner, à ces sœurs inférieures, une allure bien moderne... Pauvre Guélotte, un peu âpre à la curée, femelle d'un brave buveur, économe de tes coups de balai, tu me parais une sainte à côté de ces dames. L'homme se réveillera-t-il de son ivresse ?... En les temps préhistoriques il y eut peut-être un Miraut chef de meute qui, aidant son maître à rétablir l'ordre sur la terre, poursuivit, hurlant à la mort, la femelle coupable. On reverra ça quand Miraut reprendra ses droits et que l'homme ruiné, revenu à l'état de nature, voudra punir la noble compagne d'avoir tué plus que lui. En attendant ce retour des choses, le roman de Miraut est symptomatique. On

se lasse des histoires humaines. Une autre humanité se lève dans les rêves des psychologues et celui qui a prédit que le Messie se réincarnerait encore une fois dans le corps d'un animal a peut-être prévu seulement une nouvelle religion littéraire !

Du côté de chez Swann, par Marcel Proust. J'ai commencé ce livre avec enthousiasme, puis j'ai fini par le laisser tomber avec effroi, comme on refuserait de boire un soporifique. Il est à la fois très amusant, très intéressant et exaspérant, anesthésiant. Quand son auteur voudra bien choisir dans les mille et un détails qui se présentent à son esprit pour exprimer un état d'âme ou faire un tableau, il écrira certainement un chef-d'œuvre. Je comprends parfaitement pourquoi on l'a nommé en songeant au prix Goncourt. Il en mériterait non pas un, mais dix. Les amours d'Odette de Crécy avec le sensible Swann sont comme la fameuse tapisserie qu'on dénouait point par point la nuit après y avoir travaillé le jour. Avec cette différence que dans ses amours Odette arrangeait la nuit ce qu'elle avait dérangé le jour. Cet homme de goût aristocratique très fin, très intelligent, qui se condamne à une existence idiote chez des bourgeois entremetteurs pour demeurer dans l'atmosphère d'une créature entretenue par lui et par d'autres, devient l'égal d'un imbécile et ce livre, rempli à déborder de choses délicieuses (523 pages de texte serré), pourrait tout de même devenir fatigant. Mais ils sont rares, les auteurs qui sont remplis, à nous en rassasier, d'une pâture délicieuse!

La Timbale, par Pierre de Lavernière. Comment à Paris on peut lâcher la proie pour l'ombre et comment on fait de bonnes affaires en mangeant de l'argent. Après avoir prouvé sa valeur par tous les moyens possibles à un homme de bourse, le héros décroche la timbale en passant simplement une nuit avec lui, chez de jeunes personnes faciles. L'histoire du monsieur qui, n'étant pas invité dans une maison, y entre avec n'importe quel groupe de gens est bien amusante. On ne connaît jamais bien les gens que l'on reçoit. J'ajouterai : heureusement! Sans cela est-ce qu'on voudrait jamais les recevoir!

La Feuille morte, par Julien Ochsé. Triste héros d'un roman d'amour où il n'y a pas d'amour, ce pauvre garçon, ballotté dans le vent mauvais de sa fantaisie maladive, ne sait s'il aime ou s'il déteste. Sans force pour la haine, sans appétit pour la volupté, il erre de ci de là, pareil à la feuille morte, détaché de l'arbre de la science du bien et du mal par la main cruelle d'un démon redoutable : l'égoïsme. Il se rend malheureux parce qu'il ne pense qu'à lui et que notre moi est toujours une bien pauvre chose en regard de la vie, qui nous presse de toute part. Il choisit ses maîtresses parmi les femmes les moins faites pour intéresser un amant. Ces petites actri-

ccs qui le reflètent comme elles interpréteraient une *panne*, le rôle ssans effet, n'arrivent même pas à lui montrer la couleur de son âme. Il ne vit pas et vibre encore moins, il grimace sans savoir au juste ss'il y a de quoi en pleurer ou en rire, puis un beau soir il exécute le sseul geste qui lui réussisse : il se tue. Il fallait beaucoup de délicatesse pour effleurer un tel sujet sans le rendre odieux et nous apitoyer sur lui.

Les Poings liés, par Lucy Achalme. En général, les bons pparents qui veulent trop prendre de précautions pour protéger leurs eenfants contre des maux imaginaires font le malheur de ces mêmes eenfants; mais quand il s'agit d'argent, les familles obéissent surtout àà un sentiment d'avarice très personnel. L'idée de la famille, depuis que cette institution dangereuse existe, est d'immobiliser les capitaux. Donc une bonne mère ou un excellent père font leur devoir en empêchant leurs enfants de toucher à leur fortune. Chose étrange, ils lient presque toujours les poings des honnêtes gens, mais n'arrivent jamais à empêcher ceux des malfaiteurs de retomber sur la tête de leurs filles, tant il est vrai que la loi n'est élaborée que contre quelqu'un. C'est ce qu'a voulu nous enseigner Mme Lucy Achalme en nous racontant la triste et sympathique histoire d'un couple très uni que les précautions des parents arrivent à totalement désunir.

La Voix qui s'est tue, par Gaston Rageot. Sur un ton très courtois et en une langue très châtiée, on nous parle d'un jeune homme qui commet un crime, le crime le plus grand qu'un jeune homme puisse commettre : accepter de l'or de sa maîtresse. C'est en vain qu'on jette là-dessus le voile de l'étourderie mondaine et de l'inexpérience de la jeunesse. Et la femme, confiante en la pureté des intentions de son mari, sera la victime expiatrice. Ni l'amour conjugal, ni l'amour paternel ne peuvent effacer le souvenir de cette déchéance. Je trouve même que l'auteur a trop d'indulgence pour son héros; il y a des caractères qu'on ne peut pas relever, parce que justement ils ont péché par manque de caractère ou de sens moral.

La Bonne Vie de Lou de Marennes, par Aimé Graffigne. La fantaisie et la bonhomie de ce récit s'unissent autour du berceau de son héros et empêchent la mauvaise fée, l'incrédulité, de s'en approcher. Il y a des histoires de chasses assez vivantes pour avoir été vécues et des scènes de libertés provinciales dont on n'a aucune idée dans notre étroite existence parisienne, toujours pressée entre deux administrations. Mme de Chantenoy et son fils Adélard sont des types appelés à disparaître de la vieille province, mais ils auront eu leur panégyrique.

Léon Chatry, instituteur, par Jules Leroux. Voici enfin un jeune instituteur qui fait tout son devoir sans se plaindre perpétuellement de ne pas recevoir les palmes... du martyre. Il est gai, il aime

sa maman sans nous énerver par une sentimentalité d'écriture et il rencontre des élèves ordinaires qui ne le tuent pas à petit feu, selon l'usage. Mais sa trouvaille, ou mieux celle de son auteur, c'est le personnage du maître Rambourg, menant sa classe tambour battant et avec une bien divertissante allure de croquemitaine : « Dis sept fois : Je suis un cornichon ! » Et l'élève, qui tourne sept fois cette phrase dans sa bouche, doit finir par en être abreuvé du vinaigre et de l'amertume du remords.

Ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, par Myriam Thélen. Le calvaire d'une bonne mère paysanne qui s'échoue, telle une épave, sur les seuils successifs de tous ses enfants. Chacun en prend à tour de rôle et selon ses moyens la charge, en la traitant un peu comme une calamité prévue. Même ceux qui sont tendres lui font des misères parce qu'ils sont obligés de se serrer quand elle prend place parmi eux. Ceux d'hier gardent encore le respect de certains gestes, ceux d'aujourd'hui oublient et le respect et les gestes de grâce.

L'Entrave ascétique, par Charles Journel. De jeunes élèves des jésuites qui, ayant exagéré leur tenue dévote, exagèrent leur tenue libertine. Il n'y a ni de la faute des mères pieuses et encore moins de celle des pères jésuites. Peut-être ces jeunes gens n'auraient-ils pas assez d'intelligence et de vie intérieure pour se conduire avec passion bien ou mal.

Le Planet Saint-Eloi, par Roux Servine. La tranquillité provinciale fait ressortir les actes bruyants des Parisiens ou des cosmopolites comme l'herbe qui pousse entre les pierres fait ressortir ou décuple leur sonorité sous le pas du voyageur inconnu. On croit qu'on est loin de tous, dans un cimetière, mais les tombes se mettent à parler et leurs propos n'en finissent plus ; ce sont des loges de concierges. La belle antiquaire, le conte Foscatti et leurs amis, amateurs de tous les arts, remuent les profondeurs de la mare aux grenouilles. Les servantes et les maîtresses d'un soir s'en mêlent. Tout le monde se met aux fenêtres, on vit sur les terrasses et le Planet Saint-Eloi y perd son nom. Cela devient une place encyclopédique : la place Diderot.

Les Paradis lointains : Hiéronyme, par Cornélius Price. C'est une île déserte, où l'on vit sainement. Déserte en ce sens qu'elle n'est abordée par aucun des bateaux administratifs de ce monde La justice y est rendue sans faste, par un roi philosophe qui ne permet aucune robe à ses plaidoiries. La nudité de la vérité apparaît au grand jour. Un couple d'amants (ils sont d'ailleurs trois, la sœur ayant suivi l'amant de sa sœur) trouble cette belle ordonnance, mais la tendresse demeure subjuguée par la sagesse et laisse partir les amateurs de passions désordonnées. Hiéronyme garde le bonheur tout en retrouvant le calme de ses états.

Octave, par P. Régnier. Mémoire d'un jeune garçon très, trop romanesque. Il pourrait être Werther, mais il tue au lieu de se tuer, et c'est d'ailleurs plus moderne, j'allais dire plus logique, puisque cette belle amie demandait à être achevée.

Journal d'un Viennois, par Hans Wolf. Revenir au pays natal après une longue absence et y trouver un amour nouveau dans un cadre ancien avec la déception d'usage, les souvenirs endeuillés, c'est encore un bonheur trop grand, sans doute, puisqu'il faut aussi l'abandonner, le voir mourir en pleine floraison.

La Flûte du chevalier Pèbre, par Tancrède Martel. Aventure comique et marivaudage. La Provence aux prises avec le grand Versailles du temps de Mme de Pompadour. Le joueur de flûte a l'ambition de montrer ses talents au roi qui le fait d'abord emprisonner. Mais un courtisan coiffeur finit par arranger la chose et le renvoyer dans ses foyers où il apprendra la musique à ses enfants.

Le Lys de Florence, par Carolus Didier. Roman du bon vieux temps où le lecteur aimait à trembler devant des tableaux un peu poussés comme sur les étoiles des baraques foraines. Et pourtant nous assistons à l'éclosion de tous les grands peintres italiens. Fabio et Sylvia sortent vainqueurs de toutes les épreuves grâce à un talisman donné par une prisonnière menacée du feu inquisitorial.

Sophie ou les amants fidèles, par Léo Claretie. Sophie Arnould, fille d'un aubergiste, est enlevé par le jeune duc de Lauragais. Ces fidèles amants se font pas mal d'infidélités jusqu'au jour où l'âge les rend philosophes au point de fonder une amitié durable sur les ruines de leurs deux tempéraments. Une chose curieuse à remarquer, c'est que les fameux mots de Sophie, répliques ou boutades, ont beaucoup plus le parfum du second empire que l'odeur de la poudre à la maréchale.

Le Miroir des ténèbres, par Alphonse Séché. Rêves ou cauchemars, ces images violentes sont formées d'abord dans le cerveau d'un poète, puis déformées par l'inconscience du geste humain. On ne sait et on ne saura jamais si la vie naturelle est le reflet d'une existence que nous portons en nous et qui nous fut donnée pour être accomplie par nos propres forces intellectuelles contre la banalité de notre nature dite normale. Ce mauvais rêve, c'est peut-être bien la vie quotidienne. Dans une salle de spectacle, sous les lumières, nous apercevons les choses en un apparat convenu. Dès que tout s'éteint, la nuit nous permet de reconstituer les corps nus sous les robes de tulle et les bijoux, et de rendre aux soupirs des passionnés toutes leurs perversités intimes. Les ténèbres sont une source de vérités qu'il nous faut découvrir à tâtons... et, quelle honte de tâtonner ! Le poète a déjà tout vu dans un miroir magique.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Léon Séché : *Alfred de Vigny — I. La vie littéraire, politique et religieuse.— II. La vie amoureuse*, 2 vol. in-18, 7 fr., « Mercure de France ».—Ernest Dupuy : *Alfred de Vigny, la Vie et l'Œuvre*, 1 vol. in-18, 3.50, Hachette.— Alfred de Vigny : *Œuvres complètes, Poésies avec une notice* par Léon Séché, 1 vol. in-18, 1. 50, « LaRenaissance du Livre ». — Alfred de Vigny : *Œuvres choisies*, par Jean Giraud, 1 vol. in-18, 3.50, « Société Française d'Imp. et de Libr. ».

Ce livre sur **Alfred de Vigny** fut le premier de cette série d'*Etudes d'histoire romantique* que M. Léon Séché nous a données depuis dix ans et où il a suivi et même exagéré la méthode de Sainte-Beuve. Mais M. Séché a moins voulu faire de la critique que de l'histoire littéraire, et son œuvre documentaire est et sera très utile à ceux qui veulent ou voudront porter un jugement sur la période romantique. Il réédite aujourd'hui son étude initiale sur Vigny qui fut, lors de son apparition et en ce qui concerne surtout les rapports du poète et de Marie Dorval, une révélation. Mais on sait avec quel bonheur M. Séché découvre toujours des documents toujours nouveaux; et cette nouvelle édition est à ce point « revue, corrigée et augmentée » que c'est un ouvrage nouveau, qui résume, en vérité, tout ce qu'il a été possible de découvrir de la vie littéraire et de la vie amoureuse du poète des *Destinées*. « Si j'ai pénétré jusque dans son alcôve, écrit-il, à propos de Vigny, j'ai fait en sorte de ne dire que ce qu'il fallait dire, je n'ai point voulu spéculer sur les faiblesses de l'homme, encore moins diminuer le prestige du dieu. Je n'ai agi que dans l'intérêt de la vérité. Pourtant je mentirais en disant que je n'ai éprouvé aucune jouissance à découvrir dans la vie d'Alfred de Vigny ce qu'il avait pris tant de soin à nous cacher. » Spéculer sur les faiblesses de l'homme, diminuer le prestige du dieu en révélant qu'il a aimé une femme, qu'il a désiré sa chair avec passion! Non, le prestige de Vigny n'en est pas diminué. Mais il y avait, en effet, chez ce poète, une attitude de sévérité, de puritanisme parfois en désaccord avec l'ardeur secrète de sa sensualité, et qui le rendit antipathique à quelques-uns de ses contemporains. Dans son *Journal*, il n'a aucun abandon, aucune effusion et on se demande souvent s'il est sincère. Il ne dit, en tout cas, que ce qu'il veut que l'on sache de sa haute personnalité et désire nous persuader qu'il n'eut jamais que des pensées et des préoccupations élevées et presque surhumaines. Ce n'est pas pour lui qu'il écrit, c'est pour ses lecteurs futurs auxquels il veut laisser l'image d'une sorte de Prométhée mordu au cœur par la Destinée et qui sait encore sourire sous la morsure. Pas un muscle de son visage ne bouge : il demeure figé dans son attitude de tristesse dédaigneuse, statue que déjà la postérité contemple. Attitude! le mot n'est peut-être pas tout à fait exact, si l'on songe à ce qu'il y avait de naturel, d'instinctif, dans cet héraldisme. Puisque, même

dans l'amour, il fut « sacerdotal », religieux et grave, et on sent bien même, à lire le récit de son aventure, que ce fut cette gravité rituelle dans le libertinage très réel qui lassa la comédienne.

Quelle fut, en réalité, la vraie pensée de Vigny sur la vie ? Fut-elle pour lui aussi amère qu'il l'a écrit ? On ne sait, tant il entre de littérature dans les plus sincères révélations des poètes. Mais un pessimisme qui se rythme si merveilleusement semble une négation du pessimisme, malgré les mots, malgré les cris. Et puis, toute conclusion à une analyse un peu logique de la vie aboutit à un pessimisme au moins verbal ; mais la sensibilité est en dessous, et la sensualité : elles vivent et ne raisonnent pas. Vigny a raisonné, il a analysé ses sensations et ses idées, mais n'a-t-il pas dit qu'il avait trouvé dans l'exercice de cette analyse sa plus grande jouissance, et même une consolation à ses plus grandes douleurs?

Un des chapitres les plus importants de ce livre est consacré à la religion d'Alfred de Vigny. M. Séché nous prouve facilement que Vigny était janséniste de naissance par sa mère, qui lui communiqua directement la doctrine. Il y a là une empreinte de race et d'atmosphère, et la bibliothèque du Maine-Giraud, que M. Séché a visitée, contenait encore, il y a quelques années, tels ivres jansénistes, comme les *Essais de morale* de Nicole, qui eurent peut-être leur influence sur la pensée de Vigny. Sa doctrine personnelle de la destinée peut, en effet, être considérée comme une transposition de la prédestination. On peut dire encore avec M. Séché que le pessimisme philosophique de Vigny est chrétien et janséniste ; mais tout de même Vigny s'évade du dogme et s'élève au-dessus des chapelles et même des vallons de Port-Royal. Mais lorsqu'on étudie les idées philosophiques des poètes de cette période romantique, il ne faut pas oublier qu'ils vivaient dans une atmosphère de spiritualisme un peu aveuglante, l'atmosphère d'encens d'une église après la messe ; il ne faut pas oublier qu'alors la philosophie religieuse de Lamennais était prise au sérieux et discutée par les plus graves. Le jansénisme de Vigny s'élève jusqu'à la négation de toute religion : ce n'est plus pour lui qu'une sorte de moralité hautaine et cruelle qui s'impose à son esprit.

Il faudrait dire encore, avec M. Séché, la vie littéraire de Vigny, ses amitiés féminines, dire tout le tragique de son aventure amoureuse, la dignité de la rupture, la sérénité de l'oubli... et les regrets de l'autre. Mais on nous révèle ici le nom du successeur de Vigny dans le cœur de Marie Dorval : Mélingue. C'est un peu humiliant. Une femme se diminue souvent dans le souvenir d'un amant par la médiocrité du successeur qu'elle lui donne.

§

M. Ernest Dupuy a consacré, lui aussi, tout un livre à **Alfred**

de Vigny, et nous évoque, dans les premiers chapitres, les ancêtres de Vigny : « Fils d'un Vigny et d'une Baraudin, le poète, écrit-il, quoi qu'il ait pu dire et pu croire, n'avait pas le droit de remonter au delà du XVI^e^ siècle, lorsqu'il s'appliquait à fixer la date exacte des deux moments, moins éloignés qu'il ne l'aurait voulu, où sa double lignée d'aïeux fut anoblie. »

Mais qu'importe, puisque ses aïeux descendent désormais de lui.

Je signalerai particulièrement dans ce livre les pages consacrées à la « Maison du Berger ». On s'est demandé, écrit M. Dupuy, quel était le nom de cette *Eva* invoquée au cours du poème, et il prie qu'on l'absolve, pour sa part, d'avoir apporté une hypothèse inutile de plus, après d'autres tout aussi vaines.

Non, ce n'est pas à M^me^ Dorval, ni à la comtesse d'Agout, ni, comme on commence à le croire, à M^me^ Louise Colet (!), ni à toute autre amie à découvrir qu'est adressée *la Maison du Berger*. Il ne faut reconnaître ici qu'un appel à la Muse, une invocation à la mode d'André Chénier, et telle qu'après lui le dolent Alfred de Musset en écrivit de vraiment admirables... C'est le thème de *la Nuit de mai* et de *la Nuit d'août* et de *la Nuit d'octobre* retourné.

Et M. Dupuy nous donne une analyse du poème où il tente de nous montrer le fil logique des idées que Vigny s'est ingénié à dissimuler sous les symboles de sa poésie.

Mais cette Eva, en qui la Poésie s'incarne, qui est-elle ? « C'est l'autre moitié de l'homme, l'être de son être, l'élément qui le complète et qui le révèle à lui-même, l'image de son âme ; l'étincelle de son esprit, le battement indispensable de son cœur. »

Cette interprétation donne plus de gravité à ce poème, maintenant que nous savons que le poète est seul avec sa Muse dans la maison roulante. Ecoutons-le :

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate o les morts ont passé ;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé.

Mais les critiques continueront, sans doute, à rechercher quelle était cette Eva de *la Maison du Berger*.

§

En même temps que son étude sur l'auteur des *Poèmes antiques et modernes*, M. Léon Séché nous donne, en une édition de la *Renaissance du Livre*, les œuvres complètes de Vigny, dont voici les

Poésies. Le texte, scrupuleusement vérifié, est appuyé de notes critiques et documentaires. On trouvera dans ce volume le poème d'*Helena*, que Vigny avait retranché de ses œuvres à partir de 1829, le trouvant « fort mauvais ».

La vérité, écrit M. Séché, c'est que Vigny l'avait écrit sous des influences par trop visibles et qu'il avait agi à l'égard de Chateaubriand et de Byron, sans parler des autres, à peu près comme J. du Bellay et Ronsard à l'égard des anciens et comme André Chénier à l'égard des Grecs. *Helena* était, pour me servir du mot qu'il appliqua à l'auteur de *la Jeune Captive*, une véritable piraterie.

D'ailleurs, ainsi que le pensait Vigny lui-même, ce poème n'ajoute rien à sa gloire, et les quelques fragments que Ratisbonne en avait publiés à la suite du *Journal d'un poète* suffisaient à notre curiosité. Pourtant si *Helena* est, en effet, tributaire du *Génie du Christianisme*, de *l'Itinéraire* et des *Martyrs*, il ne faudrait pas exagérer cette accusation de piraterie, qui ne fut, en somme, chez le jeune poète, qu'une manifestation presque inconsciente de son admiration pour Byron et Chateaubriand.

§

Mais je trouve dans un volume d'**Œuvres choisies** d'Alfred de Vigny par M. Jean Giraud, où la plus grande place est laissée à la poésie, cette remarque critique qui ne manque pas de justesse : Par bonheur, écrit M. Giraud, Vigny « sut se garder des outrances d'école et de tout exclusivisme. La noblesse, la dignité de l'expression, il les tient de Racine, de Voltaire, — et aussi de Delille. » Et il ajoute : « Né cinq ans avant Hugo, quatorze ans avant Musset, il reçut pleinement l'empreinte de la littérature pseudo-classique. Il y a du Millevoye, mais il y a aussi du Lebrun chez lui. (Relisez *l'Ode sur le vaisseau* « *le Vengeur* ».) Volontiers il redirait après Rivarol que « la poésie doit toujours peindre et ne jamais nommer ». Il n'abuse pas seulement de périphrases, gentillesses ou tours de force, mais de fausses élégances, d'expressions usées ou clichées... Il donnera dans le genre troubadour... » Et M. Jean Giraud a bien vu encore que chez Vigny le poète reste bien inférieur au penseur.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Edmond Burke : *Réflexions sur la Révolution Française*, traduites de l'anglais, par Jacques d'Anglejan et précédées d'une Introduction du même. Nouvelle Librairie Nationale, 7 fr. 50. — Théodore Duret : *Vue sur l'Histoire de la France Moderne*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Memento.

Nous n'affligerons peut-être pas trop nos lecteurs, en leur disant que nous en avons fini, — pour le moment, — avec les récents ou-

vrages sur la Révolution (1). Mais il y a, dans l'autre compartiment de cette division historique, les ouvrages sur Napoléon, la Restauration, etc. ; nous l'avons déjà dit, croyons-nous. Nous allons donc entamer cette deuxième série, non toutefois sans faire, dans l'intervalle, une pause reposante en feuilletant quelques pages où se trouvent, chose de plus en plus rare, des vues d'ensemble.

Sous ce rapport, voici, dans la traduction nouvelle de M. Jacques d'Anglejan, les **Réflexions sur la Révolution Française,** d'Edmond Burke. On aurait pu plus mal choisir, en fait de « pages retrouvées », que ce livre jadis célèbre, encore aujourd'hui intéressant à lire, où la critique historique a l'un de ses notables points de départ, en ce qui concerne la Révolution.

Sans doute, il y a une manière de partir de ce livre-là ; une manière qui n'est peut-être pas tout à fait celle souhaitée par M. d'Anglejan ; une manière qui n'engage pas d'avance *toute* la direction ultérieure. Ne semble-t-il pas, par exemple, — et c'est là-dessus que portent nos réserves, — que Burke, qui, avec tant de raison, reproche leur esprit abstrait aux hommes de la Révolution, ait lui-même une façon de raisonner quelque peu abstraite ? Je parle de l'impression générale que produit cet esprit, quand il considère les conditions de la Société. Il raisonne là-dessus comme on raisonnait au XVIII^e^ siècle, des deux côtés du détroit : en théoricien. Ici, le contraste de ces déductions de théoricien et des faits réels que nous connaissons a quelque chose qui ne porte pas toujours la conviction dans nos esprits, en ce qui concerne celles-là. Par exemple, le tableau de la Noblesse laisse de côté, en faveur de l'embellissement, bien des traits : entre autres l'inutilité politique où en était venue cette caste. Ou encore, l'explication de la mise en vente des biens du clergé est certainement trop ingénieuse. Cette mise en vente fut surtout, quoi qu'on ait dit, une mesure financière, et elle se trouva être aussi, dans l'échec de cette mesure, une translation à demi-gratuite de propriété. Mais que la bourgeoisie, aidée des gens de lettres, ait voulu par là, comme l'avance Edmond Burke, atteindre la Noblesse à travers le haut Clergé (peuplé des cadets de celle-là), c'est ce qui est à la fois trop précis et trop peu prouvé. La théorie serait plus solide, en ce qui concerne les biens de deuxième origine, les biens des Nobles.

Tant qu'on est décidé à considérer en Libéral la Révolution, cet esprit théorique, lorsqu'il est négateur comme chez Burke, peut produire une impression choquante (surtout appliqué à la période de 89), et être appelé, comme il l'a été (par exemple dans les recueils biographiques à tendances libérales), esprit sophistique. Mais quand on ne tient pas autrement au point de vue libéral, — et j'en sais dont c'est le cas —; quand on considère simplement la Révolution

(1) Voir au *Memento* quelques dernières mentions.

comme un fait dont on cherche à atteindre, en réaliste, le résidu réel, non pour le maudire ou le bénir, mais pour voir comment on pourrait continuer à vivre à partir de là, — l'on apprécie différemment Burke. L'esprit du théoricien, et ajoutez le ton du pamphlétaire, — d'un pamphlétaire d'ailleurs sincère, — on se tient en garde contre cela. Mais, au demeurant, toutes réserves faites, l'on se dit que cet Anglais a, sous la double logomachie du docteur ès-sciences politiques et du libelliste de haute allure, un esprit admirablement positif. Il est l'homme de la Constitution anglaise, œuvre naturelle, réaliste, et lorsque cet homme a la plume de Burke, on peut deviner ce que devient la Constitution française, œuvre artificielle, abstraite, et c'est très bien. En outre, l'observation des conditions effectives du temps, du milieu, est souvent excellente. Burke, expliquant la façon dont l'Assemblée délibère, dit : « Contrainte de paraître délibérer, l'Assemblée nationale vote sous l'empire d'une dure nécessité. Elle siège, dirait-on, au centre d'une république étrangère; elle réside dans une ville dont la constitution n'émane ni d'une charte royale, ni de son pouvoir législatif. Elle y est entourée d'une armée qui n'a été levée ni par la Couronne, ni par elle-même, et qui, si l'Assemblée lui ordonnait de se dissoudre, commencerait tout de suite par dissoudre l'Assemblée. » Burke, ici, saisit bien le vice, le malheur des Assemblées de la Révolution, qui délibérèrent toujours sous la menace de l'émeute. Sur maints autres objets, l'enquête de Burke a cette lucidité. Ce n'est pas nous qui nous plaindrons de son manque d'égards pour les fameux « Droits de l'Homme ». Leur « Déclaration » était tolérable comme une manifestation, passagère et à oublier bientôt, de la sentimentalité du temps, laquelle, en se passionnant dans des cas donnés, pouvait être une force, la force de gens qui ne veulent plus des choses dont ils ont souffert ou croient avoir souffert, et qui disent qu'ils n'en veulent plus avec larmes et emportement. Mais codifier, décalogner *in abstracto* cette sentimentalité qui n'avait plus de raison d'être une fois son motif supprimé ! Tirer de là une métaphysique sociale ! Les Pères de l'Eglise des Droits de l'Homme avaient-ils quelque idée des démentis sordides qui devaient leur venir de leur propre établissement politique, et des parties de cet établissement où ils ont le mieux mis leur marque? Se doutaient-ils que leur fameuse démocratie serait, à cause même de l'égalité de droits qu'ils lui attribuaient, l'école de l'envie et de la bassesse? Du nouveau Souverain qu'ils intronisaient (d'une façon tout abstraite, du reste) : le Peuple, prévoyaient-il le Courtisan : le Politicien ? Imprudence de gens, — auxquels l'esprit manqua un peu, — qui laissèrent leur sensibilité devenir doctorale ! Imprudence, sans doute inconsciente, dont, pour revenir à Burke, il est bien remarquable et utile qu'un contemporain lucide ait eu conscience pour eux.

Nous ne pouvons, dans ces notes rapides, indiquer les autres points où les appréciations de Burke seraient à retenir. La substantielle introduction de M. J. d'Anglejan rendra, sous ce rapport, des services au lecteur. Si l'on dégage ces appréciations du mélange à la fois abstrait et passionné que nous avons signalé plus haut, l'on a en elles des idées dont toute positive critique historique de la Révolution doit tenir compte.

Si nous voulions résumer notre impression sur Burke comme adversaire de la Révolution, nous dirions,— oubliant l'orgueil anglais et autres choses assez désagréables capables de nous faire modifier le ton, — que, pour Burke, la Révolution, en elle-même et dans ses conséquences, non dans ses scènes immédiates de violence et de meurtre, mais dans son esprit politique et les développements de celui-ci, c'est l'oppression. « Je parle, insiste-t-il, de liberté *sociale*, c'est-à-dire d'un état de choses où la liberté est garantie par l'égalité des contraintes. Cette sorte de liberté n'est en somme qu'un autre nom de la justice. Toutes les fois qu'on sépare la liberté de la justice, je crois que ni l'une ni l'autre ne sont en sécurité. » Doit-on dire que Burke, par son passé politique, — je n'ose dire par son caractère, qui était tranchant, — se trouvait, plus que nul autre Anglais de la fin du XVIII^e^ siècle, destiné à sentir, dans la Révolution française, une telle conception raisonnable de la liberté, pour peu qu'elle y eût été présente? Whig en renom, opposé à la guerre d'Amérique, accusateur de Warren Hastings, qui donc, sinon lui, semblait devoir éprouver quelque sympathie pour le mouvement de 89? Et pourtant il n'en éprouve aucune; *jamais*, je crois, il n'en a éprouvé, car il ne paraît même pas avoir attendu (ce point serait à élucider) les journées d'octobre, comme les libéraux français, pour se prononcer. Tout de suite, il sent, dans tout ceci, l'« oppression », disons-nous, l'oppression qui suit sûrement une politique abstraite et simpliste. Son Essai n'est que le développement de ce sentiment, — qui, bien qu'il ait eu en son temps de trop passionnés échos en Europe, s'impose encore aujourd'hui à l'attention des historiens réfléchis, désireux d'en percevoir la valeur exacte et incontingente.

L'essai synthétique intitulé par M. Théodore Duret : **Vue sur l'Histoire de la France moderne**, résume, en 350 pages rapides, notre Histoire depuis Louis XI jusqu'à nos jours. Cela se lit facilement, et utilement. C'est rapide, disons-nous, mais en même temps *retardé* comme il sied, accentué aux endroits qu'il faut. M. Duret a, de la sorte, relevé et mis en valeur ce qu'on pourrait appeler, pour reprendre notre mot, les « accents » (au sens pictural du terme) de notre Histoire : Causes qui, dès la deuxième moitié du XV^e^ siècle, portaient la monarchie française, entre tous les gouvernements d'Europe, à devenir absolue; confirmation de ce fait par l'issue

des guerres de religion, lorsque le roi devint d'autant plus absolu qu'il se confirmait dans le catholicisme victorieux; apogée de cette monarchie sous Louis XIV, et sa momification sous Louis XV; impossibilité de l'évolution politique dans un moment où, par contre, le mouvement des esprits prenait une activité sans précédent; de là, l'opinion, ou l'illusion, que l'Ancien Régime, immuable, était mauvais. Et de cette situation posée comme un théorème, les corollaires, qui durent encore à l'heure actuelle, sont déduits en une dernière série de chapitres : la Révolution, la première République, Napoléon, la Monarchie constitutionnelle, la Seconde République, le Second Empire, la Troisième République.

A partir du XVIIIe siècle, et surtout de la Révolution, l'aperçu psychologique devient, dans ce résumé, plus fréquent. A une plus longue distance, ce sont surtout des faits politiques qui s'aperçoivent, les faits par où la France est devenue une monarchie absolue. Mais une fois cette situation donnée et parachevée, un conflit s'élève, d'ordre intellectuel en grande partie. Dès que ce conflit a commencé, puis, de plus en plus, lorsqu'il a atteint son paroxysme, puis produit ses conséquences proches et lointaines, il a fallu regarder de plus près à l'état des esprits. C'est ce qu'a fait l'auteur de cette synthèse. Signalons, sous ce rapport, les pages sur la philosophie du XVIIIe siècle et sur la Révolution, d'abord : puis celles sur l'idéalisme politique et le romantisme littéraire et leur épuisement; enfin, celles sur le réalisme et le positivisme, dernier et encourageant fait psychologique apparu dans le champ de l'observation synthétique.

Telles sont les lignes générales auxquelles s'est arrêté M. Théodore Duret. De telles clarifications comportent inévitablement, à côté de réels avantages, une certaine part d'artificiel. Par exemple, M. Théodore Duret pose, en principe, que l'Ancien Régime ne pouvait évoluer; que, dès qu'on l'attaquait, il fallait le renverser tout d'une pièce, etc. Or, la Révolution a été trop brusque, trop violente, les tentatives constitutionnelles ont trop peu duré, il s'est imposé un trop brutal refus de raisonner, le Passé, en un mot, a été liquidé avec trop de précipitation, pour qu'on puisse dire que ce qui existait ne pouvait plus rien donner. Ou encore, dans un ordre de choses plus circonscrit, je retrouve une opposition un peu factice, qui date de Louis Blanc, je crois : celle de 89 à 93 et de Voltaire à Rousseau. Des généralisations tracées d'une main ferme par M. Théodore Duret, j'en accepterais bien plus d'une comme appareils à saisir les faits; mais il en est d'autres, les deux par exemple que je viens d'indiquer, pour lesquelles je demanderais à réfléchir. Cela n'empêche pas ces clarifications, ai-je dit, d'être fort utiles, d'être, de plus, reposantes, tonifiantes pour l'esprit excédé de détail, de documentation parfois vaine. M. Théodore Duret a l'habitude de ces aperçus d'ensemble.

On connaît ses « Essais de critique sur l'histoire militaire des Gaulois et des Français », et, récemment, sa synthèse du Napoléonisme, d'une clarté un peu froide. Son « Histoire de France » pour les années 1870 à 1873 est toute construite en pages solides.

Mémento. — M. Albert Mathiez a publié, dans la collection de « l'Histoire par les Contemporains », *les Grandes Journées de la Constituante* (Hachette, 2 fr., ill.). C'est une mosaïque d'extraits, où se recompose l'histoire de la célèbre Assemblée. Cela va de la réunion des trois ordres au massacre du Champ-de-Mars. Les autres chapitres ont pour titres : la Révolution du 14 Juillet, les Journées d'octobre, la Fête de la Fédération et la Fuite de Varennes, — étiquettes d'ailleurs très générales sous lesquelles se groupent un grand nombre de faits. L'avantage du plan adopté par M. Albert Mathiez est d'abord de donner, sur ces divers sujets, toute une série de témoignages contemporains, et ensuite de permettre à l'auteur, en un commentaire perpétuel, de montrer, par delà les écrits mêmes qu'il reproduit, le lien, la direction et la signification des événements. Ajoutez, à la fin de chaque groupe, des indications bibliographiques. Cela se lit avec agrément, car c'est un recueil de mémoires, et cela se consulte en même temps avec utilité, car c'est aussi un manuel, composé par un spécialiste qu'il faut dire excellent, quelques divergences d'opinion que l'on puisse avoir.

La « Société des Etudes robespierristes » continue la publication, en fascicules, des *Œuvres complètes de Maximilien Robespierre* (Ernest Leroux, 2 fr. 50 le fascicule). Les présents fascicules, 2, 3 et 4, dont se compose le tome II, ne nous mènent pas encore au-delà de la période d'Arras. Ils contiennent la collection des œuvres judiciaires, soit les plaidoyers prononcés devant le Conseil d'Artois, de 1782 à 1785, augmentés de pièces justificatives. M. Emile Lesueur, aux soins duquel est due la publication, a étudié dans une Introduction cette époque de la vie de Robespierre. On sait que les fascicules du tome I contenaient les œuvres littéraires.

Les Fiançailles de Madame Royale, fille de Louis XVI, et la première année de son séjour à Vienne (Plon-Nourrit, 3 fr.). M. de Pimodan expose, d'après des documents nouveaux, et notamment d'après des correspondances, conservées aux archives de Vienne, parmi lesquelles se trouvent des lettres inédites de Mme Royale, de Louis XVIII, du duc d'Angoulême, du duc de Berry, etc., la politique utilitaire de la Cour de Vienne au sujet de Madame Royale, à qui l'on eût voulu faire épouser un archiduc. La politique de Louis XVIII, qui, de son côté, fit servir à ses vues de prétendant la fille de Louis XVI, mariée par lui, conformément à ces vues, au duc d'Angoulême, est également retracée dans ces pages, qui traitent avec solidité d'un sujet sur lequel deux autres ouvrages, si je me souviens bien (l'un d'eux a été examiné en son temps dans cette rubrique), ont été publiés dans ces dernières années.

1792, Au temps des Emigrés, par Arthur Diderrich (Luxembourg, imprimerie Joseph Beffort, s. p.). Dans les quelques pages de cette brochure, l'auteur évoque les souvenirs laissés, dans le pays de Luxembourg, par le « va et vient » continuel de l'Emigration.

Revue Historique (novembre-décembre 1913). Ch.-E. Babut : Recherches sur la garde impériale et sur le corps d'officiers de l'armée romaine aux IVe et Ve siècles (1re *partie*). Marcel Fosseyeux : Le Cardinal de Noailles et l'administration du diocèse de Paris (1695-1729) (1re *partie*). H. Prentout : La Réforme en Normandie et les débuts de la Réforme à l'Université de Caen. Bulletin historique : Histoire de France, Révolution, par Rod. Reuss : Histoire d'Allemagne, Moyen-Age (*suite et fin*), par F. Vigener. Histoire d'Espagne (années 1909-1912), par R. Altamira. Comptes-rendus critiques. Bibliographie.

La Révolution Française (14 novembre 1912). Les « Communes » en 1792 et le Comité central des sections de Toulouse, par Léon Dutil. L'arrestation de Mesdames, tantes du Roi, à Arnay-le-Duc, par Jean Bouault. Le parti libéral à Lyon, de 1824 à 1827, par D. Baud. Documents : Un mémoire de Verninac, publié par A. Tuetey. Notes de Lecture : 1° Voltaire, d'après le voyageur John Moore ; 2° Talleyrand anglophobe. Bibliographie.

Revue historique de la Révolution française et de l'Empire (juillet-septembre 1913). F. d'Ivernois : Documents relatifs à la correspondance secrète avec la cour de Berlin (1808-1809), publiés et annotés par M. Otto Karmin. Serge Goriaïnow : Le sphinx dévoilé. Une nouvelle étude sur Alexandre Ier. Henry W. Meikle : Les Sociétés écossaises des *Amis du Peuple* (juillet-décembre 1792). Octave Beuve : L'Invasion de 1814-1815 en Champagne. R. Valentin du Cheylard : Sanary et le Siège de Toulon (*suite*). Marie-Caroline, reine des Deux-Siciles : Lettres inédites au marquis de Gallo (1789-1806), publiées et annotées par M. le Commandant Weil (*suite*). Mélanges et documents. Travaux bibliographiques. Notes et glanes.

Annales Révolutionnaires (octobre-décembre 1913). Albert Mathiez : Fabre d'Eglantine et la falsification du décret de liquidation de la compagnie des Indes. Emile Lesueur : Comment Robespierre composa l'éloge de Gresset (d'après des documents inédits). François Vermale : La désertion dans l'armée des Alpes après le 9 thermidor (*fin*). Jules Massé : Retour de l'Ile d'Elbe : Le Colonel Durand du 11e de ligne. Pierre d'Hugues : Sonnets. François Chabot : A ses concitoyens, qui sont les juges de sa vie politique. Notes et Glanes. Bibliographie.

Revue des Curiosités Révolutionnaires (septembre 1913). Lucien Laudy : La bibliothèque de Napoléon. Une épave de Waterloo, avec une planche hors texte. Pierre Bart : Quatre lettres de Chabot à Danton. Commandant de Gain : Châlier, le « Marat de Lyon » et les Marseillais. Lettres et documents inédits. Curiosités révolutionnaires.

Revue des Etudes Napoléoniennes (novembre 1913). Edouard Driault : Le Grand-Duc Nicolas Mikhaïlowitch de Russie et les Etudes Napoléoniennes. Joseph Durieux : Bonaparte au Luc (1799). E. Cazes : Napoléon à Versailles et à Trianon (*suite et fin*). Georges Gromaire : Arndt et Napoléon. Mémoires et Documents. Bulletin historique. Notes et Nouvelles.

Revue du Midi (15 novembre 1913). Jules Belleudy : Les Mémoires d'un préfet (Thibaudeau). Prosper Falgairolle : Le Château et la baronnie de Vauvert (*fin*). Marcel Fabre : Le Secret de Madame Rolland. — *Id.* (15 décembre 1913). Pierre Lauris : Les Volontaires vauclusiens de 1792, d'après M. le Capitaine Vialla. Jules Belleudy : *Suite* des Mémoires d'un préfet.

EDMOND BARTHÉLEMY.

PHILOSOPHIE

A. de Gomer : *L'Obligation morale raisonnée ; ses conditions*, 1 vol. in-12, 274 p., 3,50, Alcan. — Vincent Berge : *La Vraie morale fondée sur l'étude de la nature et sur les lois de la vie*, 2 fr., Giard et Brière. — Han Ryner : *Contre les Dogmes*, 1 br., « Editions de l'Idée libre ». — G. de Lacaze-Duthiers : *Vers l'Aristocratie*, 1 br., 0.50, « l'Action d'Art ». — G. deLacaze-Duthiers : *Au tournant de la route*, 1 vol. in-8, 5 fr., Alcan.

Les moralistes ressemblent aux métaphysiciens. Ce sont des hommes d'Absolu. — Théophile Gautier disait de lui-même : « Je suis un homme pour qui le monde extérieur existe. » Le moraliste pourrait se définir : un homme pour qui l'Absolu existe. Et même, pour lui, il n'existe que cela. Le reste, le relatif, n'a qu'une existence empruntée ; n'existe que par concession et condescendance. — Le malheur est que l'Absolu ne supporte pas la médiocrité. L'Absolu, aux yeux de la psychologie contemporaine, c'est le mirage idéologique, c'est le foyer imaginaire où nous concentrons nos amours et nos haines, notre soif insatiable de connaître, notre désir d'éternité, nos passions hallucinées, nos espoirs désespérés. Et cela est très beau quand c'est un grand penseur, un grand poète qui projettent sur le monde ces lueurs fantastiques. Mais la plupart des Absolus qui peuplent le ciel des philosophes ne sont que de pâles fantômes. Pris en lui-même, l'Absolu est la plus pauvre des abstractions. C'est une forme vide qui ne tire sa valeur que de la matière humaine qu'une âme y introduit. Chez les médiocres, sa vacuité s'avère, lamentable.

C'est pour cela que les morales abstraites représentent le genre ennuyeux par excellence. Rien de plus insipide que ces élucubrations étrangères à la vie ; rien de plus froid que ces idoles éthiques ; idoles universitaires : Obligation, Libre arbitre, Valeur absolue de la personne, ou idoles homaisiennes : Science, humanité, solidarité, progrès, etc. Sur ces thèmes falots, la manie dissertante se donne carrière. Un bel échantillon du genre est le livre de M. A. de Gomer : **L'Obligation morale raisonnée ; ses conditions**. Le lecteur doit peiner à travers d'inextricables broussailles dialectiques pour découvrir finalement que l'auteur croit au libre arbitre et au bien fondé du blâme moral. Double découverte qui n'est pas bien sensationnelle ! — Un autre échantillon est le livre de M. V. Berge : **La Vraie morale basée sur l'étude de la nature et sur les lois de la vie**. Titre suffisamment éloquent ! Dire qu'il y a des gens pour goûter cette littérature ! Ce petit livre est arrivé à sa troisième édition ! — En feuilletant de pareils ouvrages, je me prends à envier vilainement le sort de mes confrères, les critiques littéraires, qui ont à rendre compte de livres où il se passe quelque chose, si peu que ce soit, de livres où il y a, de-ci, de-là, de la cou-

leur, de l'imprévu, de l'aventure, de la fantaisie, de l'ironie, tandis que, dans ces proses ultra-moroses, il ne se passe jamais rien !

Les morales esthétiques elles-mêmes sont peu excitantes. Le concept de Beauté n'est pas moins décevant que les autres vocables abstraits. Comme Tolstoï a raison quand il dénonce la faillite des esthétiques ! O beauté ! que de sottises on profère en ton nom ! que d'éphèbes, pseudo-artistes, que de crétins oblitérés écarquillent des yeux chavirés d'aise en t'invoquant, ô déesse, et s'autorisent à tout faire en clamant : « O Beauté ! Vivre en Beauté ! Agir en Beauté ! Tout pour la Beauté ! Il n'est pas jusqu'à la petite femme rejoignant son amant qui ne parle de vivre sa vie, de vivre en beauté ! »

La Beauté ! La Beauté ! qui dira ce que c'est ? Il y a tant de beautés ! Il y a la Vénus Pandème et la Vénus Uranie ! Il y a la beauté classique et la beauté romantique. Les uns unissent l'idée de beauté à une conception de l'ordre ; les autres aiment un beau désordre. Ceux-ci la font consister dans le fini, l'achevé ; ceux-là dans l'illimité et l'indéfini. Comment concilier ces aspects de la beauté ? Comment choisir entre eux ? En élire un à l'exclusion des autres, n'est-ce pas courir le risque d'offenser la beauté inconnue ?

M. Han Ryner s'inspire de cette réserve. Dans son opuscule **Contre les Dogmes**, il identifie beauté et liberté. « Au pays de la matière et de la science, il y a loi, lourdeur et contrainte. Le pays de la beauté et de la poésie est, au contraire, l'infini domaine de la liberté... Une vérité constatée, une vérité positive et vérifiable est une divinité jalouse et exclusive. Mais la beauté blonde ne nie point la beauté brune et, devant un juge mieux averti qu'un berger sensuel, la pomme d'or appartient à Junon et à Minerve tout autant qu'à Vénus. »

M. G. de Lacaze-Duthiers, théoricien de l'artistocratie, évite, lui aussi, de trop préciser le concept de beauté. Ou, s'il essaie de le définir, c'est en fonction des vertus préconisées par les moralistes de tous les temps : désintéressement, indépendance, amour de la justice, dévouement au vrai, dédain des avantages vulgaires, de l'arrivisme, etc. N'est-ce pas là ramener l'esthétique à la morale, alors que le point de vue de l'artistocrate commanderait, ce semble, la réduction inverse : celle de la morale à l'esthétique ?

En somme, le trait le plus saillant de l'esthétique ou de la morale de M. de Lacaze-Duthiers, c'est son antibourgeoisisme. Au moment où la cohorte bruyante de nos Jeune France nous offre, sous le nom de néo-classicisme, une littérature, une critique et une éthique adaptées au goût et aux aspirations de la bourgeoisie conservatrice, M. de Lacaze-Duthiers, qui appartient, je crois, à la génération antérieure, reste fidèle à l'antithèse romantique de l'artiste et du bourgeois.

Nous retrouvons ici l'opposition qui domine l'heure présente. La ligne de démarcation s'accuse de plus en plus entre deux façons de sentir et de penser. A ce point de vue, le titre du livre de M. de Lacaze-Duthiers : **Au tournant de la route**, exprime une vérité de fait. Oui, nous sommes à un tournant de la route, à un tournant de la philosophie. Il y a changement de front; renversement de l'échelle des valeurs. Le vieux *Sturm und Drang* romantique et antibourgeois a fait place à un *Sturm und Drang* en sens inverse, à une levée de boucliers antiromantique de plus en plus nombreuse, de plus en plus pressante. Et cela dans tous les domaines de la pensée et de l'art. On ne peut guère prévoir ce qui sortira de là. Probablement un état d'âme nouveau où entreront des éléments des deux états d'âme anciens et où ces éléments se balanceront et se combineront plus ou moins heureusement. Et d'ailleurs bien des éléments romantiques subsistent dans le néo-classicisme de nos jeunes littérateurs. Il serait facile de les dégager. Plus d'un, parmi les adeptes de notre renaissance classique, pourrait s'appliquer la dénomination qu'Henri Heine se donnait à lui-même : « Un romantique défroqué. » — « Malgré mes campagnes exterminatrices contre le romantisme, dit le poète de *l'Intermezzo*, je restai moi-même toujours un poète romantique et je l'étais à un plus haut degré que je ne m'en doutais moi-même (1). » — Ainsi va le monde. Les antithèses s'effacent à la longue ; des combinaisons nouvelles s'ébauchent et la loi d'harmonie finit par triompher.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

Woodrow Wilson : *La Nouvelle liberté*, traduction Maucomble, préface de M. Izoulet, edition du Temps Present, 3 fr. 50. — Herbert Croly : *Les Promesses de la vie américaine*, traduction Roz et Fenard, préface de M Firmin Roz, Alcan, 3 fr. 50. — E. Boutroux et autres : *Les Etats-Unis et la France*, Alcan, 5 fr. — Daniel Bellet : *La Nouvelle voie maritime, le canal de Panama*, Guilmoto, 5 fr. — Georges d'Avenel : *Le Nivellement des jouissances*, Flammarion, 3 fr. 50. — Henri Coulon et René de Chavagnes : *La Famille libre*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Memento.

Le recueil de discours du président Woodrow Wilson, qu'on a traduits et réunis sous ce titre : **La Nouvelle liberté**, permet de juger de l'évolution politique des Etats-Unis ainsi que des différences entre la grande République américaine et la nôtre. Les Etats-Unis, qui restent fidèles à leur idéal de liberté, viennent depuis quelques années de s'apercevoir que deux sournois adversaires, le politicien et le financier, étaient en train de juguler leur déesse, et l'élection du président Wilson n'a pas eu d'autre signification que celle

(1) H. Heine, *De l'Allemagne*, t. II.

d'une décidée et vigoureuse organisation de la défense du pays contre ces deux fléaux : le *boss* et le *trust*. Rendre au pays sa libre voix que couvrent les criailleries des partis et rendre au travail sa libre allure qu'enchaînent les mille liens dorés des magnats financiers, telle est l'œuvre géante à laquelle le président Woodrow Wilson va se consacrer, et ceci seul suffit à le mettre aux côtés de Washington, de Monroe et de Lincoln. Ah! comme nous sommes loin en France de ces grandioses desseins! Loin de chercher à nous débarrasser de nos politiciens, nous nous complaisons à nous laisser manger par cette vermine, et loin de chercher à protéger le travail libre et l'épargne individuelle contre la ploutocratie de la Bourse, nous avons pris pour ministre des finances un très habile brasseur d'affaires qui ne pense qu'à étrangler ce qui reste des classes moyennes pour laisser le champ libre aux grands spéculateurs de la finance cosmopolite. (Enfin, s'il ne s'avise pas de monnayer un second tiers du Congo, ce sera déjà quelque chose) A un autre point de vue, le livre dont je rends compte ne nous comble vraiment pas de satisfaction chauvine, car, en comparaison de cette parole franche, solide, loyale, attirante du président Wilson, comme l'éloquence saumâtre et cotonneuse de nos présidents à nous fait piteuse mine! Passe encore pour M. Loubet et M. Fallières, qui ne pouvaient voleter bien haut, mais M Poincaré, grand avocat et bon littérateur, capable, on l'a vu, de développer l'admirable strophe du Salut à Mistral, la première chose digne de la France qu'un de nos neuf présidents ait prononcée! pourquoi ne parle-t-il pas à la façon à la fois simple et haute de son confrère de la Maison-Blanche? Pourquoi ne dénonce-t-il pas, comme Woodrow Wilson le péril financier, comme Roosevelt le péril malthusien, comme Taft le péril politicien ? Pourquoi, s'il ne voit pas clair dans l'opinion politique, ne questionne-t-il pas soit le pays par voie de referendum (c'est constitutionnel), soit la Chambre par voie de message (c'est tout ce qu'il y a de plus légal)? Est-ce que nous ne serions pas heureux, nous les simples spectateurs à 150 francs d'impôts par strapontin, de savoir pourquoi on a renversé le dernier ministère, puisqu'on ne reparle plus de cette Immunité de la Rente qui semblait dominer tout ?

§

Si nous ne connaissons pas les Etats-Unis, ce ne sera d'ailleurs pas la faute des écrivains de ce côté, et de l'autre, de l'Atlantique. Les philosophes et les savants américains, conscients de l'originalité de leur civilisation, se sont souvent efforcés de l'expliquer à leurs confrères d'Europe. C'est ainsi que M. Herbert Croly dans son livre : *The promise of american life*, titre qu'on aurait pu rendre par *la Mission des Etats-Unis dans le monde*, mais que les traducteurs ont préféré calquer fidèlement **Les Promesses de la vie**

américaine, a dégagé l'essentiel de la politique intérieure de la grande République qui consiste dans une synthèse de deux forces presque toujours opposées dans la vieille Europe : le courant démocratique et la tradition nationale ; c'est aussi la réconciliation des deux grandes tendances historiques des Etats-Unis, celle de Hamilton qui pousse à la volonté et à la responsabilité nationale (parti républicain) et celle de Jefferson, qui se refuse à toute intervention de l'autorité centrale pour laisser libre jeu aux individus (parti démocrate). Cette dernière démocratie, dont l'anarchisme deviendrait maintenant dangereux, doit se combiner avec le nationalisme conscient de sa force et de son but, et c'est dans cette harmonisation que la jeune Amérique voit la Terre promise à conquérir pour ses générations (encore une façon de rendre *The promise of american life*). M. Firmin Roz, dans la remarquable préface qu'il a mise à la traduction du livre de M. Croly, a raison de citer ici l'adjuration pathétique de Roosevelt : « Honte à nous, triple honte si nous mettons en lambeaux l'idéal du monde, en mettant en lambeaux la croyance du monde dans la possibilité d'un gouvernement populaire sur l'échelle d'une grande puissance ! »

§

Mais c'est à nos propres compatriotes que nous aurons surtout recours pour bien comprendre les Etats-Unis, et heureusement la lignée de nos observateurs depuis Tocqueville est si riche qu'aucun peuple peut-être n'a été mieux étudié par un autre. Le dernier stade de cette lignée est marqué par un très précieux livre, **les Etats-Unis et la France**, publié, comme le précédent, par le Comité *France-Amérique*, dont M. Hanotaux est le président, et M. Jaray le secrétaire général, et qui contient dix études, dont une est vraiment de premier ordre, celle de M. Boutroux sur « la pensée américaine et la pensée française ». Il était impossible de mieux mettre en lumière les points de contact des deux civilisations : même esprit démocratique, même sentiment de la dignité humaine, même amour de la liberté, etc., et leur divergence d'orientations, l'américaine tournée vers la synthèse d'éléments autonomes, la française préférant l'élaboration d'une âme caractéristique, chacune ayant d'ailleurs intérêt non pas à copier l'autre, mais à comprendre l'autre, et nous notamment, Français, devant apprendre des Américains le goût et le respect de la diversité. Pour n'être pas aussi profondes, les autres conférences ne sont certes pas négligeables, et on lira avec plaisir ce que disent MM. Louis Gillet, Léonce Bénédite et William Bartlett de l'influence des architectes, des peintres et des sculpteurs français sur leurs confrères d'outre-mer, ce qu'exposent MM. Hyde, d'Estournelles de Constant, Morton Fullerton et David Hill sur la politique des deux pays, et enfin les études, à mon avis plus remarquables

encore, de MM. Walter Berry et Mark Baldwin (on voit qu'il y a autant et même plus de conférenciers américains que de français) sur les deux « idéals » et les deux sociétés mondaines comparées.

§

L'une de ces conférences, celle de M. Morton Fullerton, est consacrée au Canal de Panama, et c'est le même sujet que traite, d'une façon définitive et complète, M. Daniel Bellet dans son livre : **la Nouvelle voie maritime : le Canal de Panama.** Ce travail est propre à rectifier nos idées sur bien des points. J'avais moi-même autrefois déploré l'échec de la France, que souligne le succès de l'Amérique, dans l'œuvre de percement de l'isthme, et M. Morton-Fullerton, dans un sens analogue, s'élève encore contre « toutes les forces antirépublicaines qui, unies dans un pacte infernal, ont ruiné l'entreprise gigantesque du Panama afin de détruire le régime républicain ». M. Bellet remet ici les choses au point. Le grand de Lesseps ne pouvait pas réussir en 1885, d'abord et avant tout parce qu'à l'époque on n'avait pas encore découvert les microbes pathogènes des régions tropicales ni les méthodes d'assainissement, et c'est parce que médecins et hygiénistes avaient merveilleusement travaillé dans l'intervalle que l'entreprise américaine a pu arriver à bout de sa tâche en réduisant la mortalité de ses chantiers à 5 o/o, tandis qu'elle était de 50 o/o et davantage sous l'entreprise française; c'est ensuite parce que la science des ingénieurs a marché, toujours dans l'intervalle, et que les excavateurs des Américains, qui, à l'origine, n'étaient pas plus puissants que ceux des Français, ont pu être d'année en année remplacés par des machines d'une efficacité formidablement supérieure, c'est enfin parce que la France et les Français d'alors n'étaient pas aussi riches que l'Amérique et les Américains d'aujourd'hui ; nous avions eu beaucoup de peine à tirer de nos poches les 1.259 millions qu'a touchés la Compagnies de Panama (et cela explique l'élévation des frais d'émission et de publicité, 104 millions, qui furent nécessaires pour cela ; au début, le prestige seul de Lesseps, quand il voulut se passer des banquiers et journalistes, ne lui valut qu'un apport d'une trentaine de millions, et le Canal a coûté aux Américains 375 millions de dollars, soit 2 milliards et davantage! Sans doute nous aurions pu sortir nous aussi en une dizaine d'années 2 milliards de plus de nos bas de laine, nous en donnons bien 6 par an à nos gouvernants, mais quel effort épuisant! et pour quel piètre résultat financier! Le Canal rapportera juste de quoi payer les frais d'entretien, il ne rémunérera jamais un sol des 3 milliards tant américains que français qu'il a coûté, et quant à la valeur non-économique, croit-on que toute l'Amérique, tant latine que saxonne, aurait laissé la France devenir maîtresse, politiquement et militairement, du passage?

Mais en voilà sans doute assez sur l'Amérique ; revenons en France, et avec l'érudit M. d'Avenel considérons le **Nivellement des jouissances**, qui se produit de façon sinon automatique, du moins, très régulière et naturelle, dans toute notre civilisation moderne depuis plusieurs siècles. Comme toutes les discussions pour et contre la démocratie, comme tous les soi-disant conflits entre hamiltoniens et jeffersoniens, ou entre conservateurs et révolutionnaires chez nous, deviennent peu de chose quand on voit la façon dont la grande Science, libératrice, salvatrice, bienfaitrice, accroît, universalise et égalise les jouissances entre les hommes ! Et sans doute ceux-ci restent sots, envieux et violents, et la Science ne fera pas le bonheur de ceux qui veulent moins avoir du confortable qu'empêcher les autres d'avoir plus de confortable qu'eux ; cependant on peut ne pas désespérer du bon sens général et même du bon vouloir général, et se dire que beaucoup de difficultés seront aplanies, et d'envies ou de haines dissipées, quand chacun se rendra compte que, grâce à la science, et nullement grâce à la politique, qui n'a jamais fait que du mal à la pauvre espèce humaine, le non riche a de plus en plus le nécessaire et même le superflu, et que le riche, choses d'apparat mises à part, n'a souvent pas plus de bien-être que lui. Ce mouvement est-il près de s'arrêter ? Non, grâce à l'activité des laboratoires et grâce à la diversité des peuples, car une nation pourrait être replongée par les politiciens dans la somnolence que les autres nations ne s'arrêteraient pas pour cela sur la route du progrès scientifique et par conséquent de l'accroissement et de l'universalisation des jouissances. C'est pourquoi on peut considérer l'avenir avec un certain optimisme, comme on devrait considérer le présent avec une certaine gratitude.

§

Ce n'est pas un spectacle médiocrement ironique que de voir les auteurs d'un livre qui s'appelle **la Famille libre**, commencer par apporter un nouvel étau de plus, avec leur projet de loi sur la séduction et... le collage. Jusqu'ici, cette para-famille, s'il m'est permis de parler ainsi, était vraiment libre, mais avec *la Famille libre*, elle ne le sera plus, et la rupture injustifiée vous fera bel et bien condamner à des dommages-intérêts. Ceci d'ailleurs peut s'admettre en principe, mais *a fortiori*, alors, les auteurs, MM. Henri Coulon et René de Chavagnes, devront-ils reconnaître le même dédommagement pécuniaire à l'épouse légitime qui, sous le régime du mariage libre, sera renvoyée sans motif, et la chose est grosse de conséquences, car si j'en crois tels magistrats de mes amis, jamais les indemnités de ce genre ne sont payées ! Si donc nos auteurs veulent sérieusement que leur sanction joue, il faudra qu'ils établissent un régime de prévention, compression et répression, qui nous apportera beau-

coup plus de contrainte que le régime du divorce par consentement unilatéral ne nous aura donné de liberté. Le mariage libre, l'union libre, eh, parbleu, c'est l'idéal ! Mais ce serait l'idéal aussi le doit et avoir libre, et le débiteur payant sa dette au créancier sans que celui-ci le demande. Seulement, en pareil cas, personne ne paierait, et comme personne, par contre, ne voudrait prêter, ce serait l'emprunteur à portes fermées qui, en définitive, la trouverait mauvaise. Pour le mariage, l'entrelacs des intérêts est pire encore, puisqu'il y a l'enfant à élever; proclamer l'union libre ne serait donc que donner une prime aux canailles, de même que faciliter le divorce est trop souvent permettre de vilaines choses. M. Alfred Naquet réclame à cor et à cris qu'on fasse de la maladie incurable un cas de divorce ; s'il ne voit pas l'ignominie de l'homme qui chasserait sa femme malade pour l'envoyer crever au coin de la rue, je n'y peux rien. Le mariage est quelque chose de beaucoup plus délicat et complexe que ce que croient MM. Coulon et de Chavagnes, qui en parlent en bons logiciens, ou M. Naquet, qui en juge en bon bédouin, et ce qui le complique encore c'est que, comme je le disais, quand la loi, voulant libérer les uns en protégeant les autres, établit des freins, ces freins ne fonctionnent pas. Alors on se demande s'il ne vaudrait pas mieux s'abstenir et de protéger et de libérer.

Memento. — Claude-Casimir Périer : *Brest, port transatlantique européen, projet de réorganisation des services maritimes et des chemins de fer français*, Hachette, 1 vol.gr. in-8., 6 fr., et 1 vol. d'annexes, 4 fr. Brest est le plus occidental de nos ports et s'il était aménagé pour recevoir les grands paquebots modernes, il pourrait devenir le point de départ et d'arrivée pour les voyageurs continentaux qui veulent réduire au minimum leur temps de mal de mer. Mais, d'abord, ces voyageurs-là préféreront toujours s'embarquer à la Corogne ou à Lisbonne, plus occidentaux encore. Quant à ceux, bien plus nombreux, qui veulent réduire de préférence le prix du passage, ils auront intérêt à s'embarquer au port le plus voisin pour ne pas avoir à payer en supplément le chemin de fer jusqu'à Brest. Autre objection : la mer est très mauvaise à la pointe de Bretagne et l'entrée du goulet de Brest très difficile ; même avec tout l'attirail le plus perfectionné, balises, feux, cloches sous-marines, il y aura, pour rentrer à Brest, des dangers qu'il n'y a pas pour se laisser porter au Havre. Encore le voisinage d'un port militaire, qui est toujours mauvais pour un port commercial. Enfin, le coût des travaux à entreprendre s'élève, d'après les calculs de l'auteur, à près d'un milliard (création du port, réfection des voies ferrées et fluviales, achat de matériel) et à plus de deux milliards et demi si on ajoute les travaux complémentaires, canaux et chemins de fer du reste de la France. Même en ne prenant que le premier chiffre, on peut penser qu'à dépenser un milliard il vaudrait mieux le faire au Havre ou à Boulogne, de façon à égaler l'un de ces ports à Anvers ou à Hambourg. M. Claude-Casimir Périer n'en est pas moins à complimenter très haut de son très intéressant travail. — Marcel Fossoyeux : *Les Maisons d'appren-*

tissage à Paris sous l'Ancien régime, Société de l'histoire de Paris (1913), et *les Maisons de secours à Paris dans la première moitié du XIXe siècle*, Berger-Levrault. Monographies érudites que l'auteur, haut fonctionnaire de l'Assistance publique, était mieux à même que personne d'écrire. — Instituts Solvay, de Bruxelles. *Archives sociologiques* publiées par Emile Waxweiler, Bulletin n° 28. Parmi les savantes études de ce recueil, je signale celle de M. Chlepner : *Sur un cas de renaissance sociale d'une monnaie*, relative à ces curieux thalaris à l'effigie de Marie-Thérèse, dont les Abyssins veulent uniquement se servir pour monnaie, et que Vienne continue à frapper pour eux, bien que personne ailleurs n'en veuille. — Paul Descamps : *Cours de méthode de Science sociale. La Nomenclature (lieu, travail, propriété)*, Lib. Firmin Didot, 2 fr. Quand donc créera-t-on une chaire au Collège de France pour cet enseignement ?

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Le tissage à la grille. — Sir Harry Johnston : *Phonetic spelling, a propose universal Alphabet for the rendering of English, French, German and all other forms of speech*, Cambridge University Press, 3 sh. 6. — J.E. Schelhems : *Monumental Java*, 8°, 40 planches, Londres, Macmillan et Cie, 12 sh. 6. — W. R Holliday : *Greek divination, a study of its methods and principles*, in-18, Londres, Macmillan, 5 sh. — S. R. Steinmetz : *Essai d'une bibliographie systématique de l'Ethnologie, jusqu'à l'année 1911*, Bruxelles, Institut de Sociologie Solvay, 8°, 186 pages. — Memento.

Je suis trop vieux routier, déjà, pour me faire de grandes illusions sur les résultats des enquêtes imprimées ou par correspondance : celle que j'ai faite, dans l'une de mes chroniques, sur le tissage aux cartons, ne m'a valu jusqu'ici que quatre lettres. Cependant, voici un petit problème qui intéressera peut-être davantage : il existe encore dans quelques coins de l'Europe un procédé de tissage très primitif qu'on peut appeler **tissage à la grille**. Cette grille est constituée par une sorte de peigne en bois, fermé du haut et du bas, à dents assez larges et percées d'un trou. Une série de fils passe entre ces dents, une autre série passe dans les trous des dents. En levant et en abaissant alternativement la grille tenue verticale, ou en levant et en baissant le paquet de fils tenu dans la main gauche en avant de la grille, les deux nappes se croisent et il suffit de passer avec la main droite une trame à chaque croisement pour obtenir un ruban, qu'on serre à volonté en longueur comme en largeur.

Ce système est encore en usage en quelques coins de Suisse pour faire des cordons de tablier ; en Auvergne, cette grille s'appelle *passette* et M. Désaymard a eu l'obligeance de me procurer une *broussetière* (sangle pour berceaux) tissée à la passette. Ce procédé se rencontre aussi de nos jours en Allemagne, en Islande et chez divers Indiens de l'Amérique du Nord. Il s'agit de voir en quelles autres régions de France il a été en usage : Bretagne, Vendée, Normandie, Pyrénées ?

Il doit en exister dans nos musées de province. Ma carte actuelle de répartition de cette technique est trop fragmentaire pour que je puisse décider à quel cycle de civilisation appartient ce métier à tisser, l'un des plus primitifs et des plus simples qui soit.

§

Le petit livre de sir Harry Johnston sur l'**Ecriture phonétique** porte bien la marque de la nationalité et de la personnalité de son auteur : le point de départ est avant tout pratique et c'est la première fois que je trouve enfin un inventeur d'écriture phonétique qui consent à tenir compte des nécessités courantes. Il ne suffit pas en effet que l'écriture proposée fasse bien une fois imprimée dans un beau volume ; il faut qu'elle ne prête pas aux coquilles avec une déplorable facilité, soit par l'usage de lettres renversées, ou de lettres munies d'un point ou d'un appendice minuscules, soit par le mélange des caractères romains, grecs, elzéviriens et italiques. Il faut en outre qu'on puisse non seulement l'imprimer, mais aussi l'écrire, et l'écrire couramment, même mal, en prenant des notes de voyage. Et ce petit détail, qui est fondamental, est précisément celui qu'on a toujours oublié jusqu'à Sir Harry Johnston. Il ajoute qu'une écriture phonétique, pour devenir d'usage quotidien, doit pouvoir être lue sans abîmer aussitôt les yeux. Ceci me touche un peu moins ; mais pour tous ceux, si nombreux, qui n'ont pas une vision excellente, l'argument compte.

L'auteur a ainsi réussi à proposer un système très simple, très commode, qui ne chambarde nullement la typographie courante, qui s'écrit, et ceci en modifiant certaines lettres de manière qu'à la modification typographique corresponde une modification cursive normale et pratique. Il donne d'ailleurs des exemples d'écriture qui prouvent mieux que de longs discours. Il faut lire et utiliser ce volume.

§

M. J.-F. Schellema s'excuse, dans la préface de son **Java Monumental**, de n'être ni archéologue, ni indianiste : ce n'est pas moi qui lui en ferai un reproche, car cela lui a permis d'éprouver en présence de ces curieuses adaptations, à Java, de l'art architectural et décoratif bouddhique, des impressions directes et fraîches. Il fallait jusqu'ici, pour s'en faire une idée, consulter des livres très chers ou les rapports officiels hollandais, qui se rencontrent difficilement. Grâce à cet ouvrage écrit clairement et illustré d'excellentes photographies (plusieurs, soit dit en passant, dues à des indigènes instruits), on peut faire à Java un voyage agréable. D'ailleurs, M. Schellema indique en note les publications où se trouvent, soit des documents complémentaires, soit des discussions de dates et

d'interprétation des sculptures, sans compter qu'une bibliographie de 4 pages en petit texe, un glossaire des termes indigènes et un index détaillé font vraiment de cet ouvrage un excellent manuel, comme on en voudrait avoir pour bien d'autres régions de l'Extrême-Orient, de l'Indonésie — et de notre Indo-Chine.

§

Peu de sujets ont été traités aussi souvent que celui du petit livre de M. R. Halliday sur la **Divination chez les Grecs** ; et sur peu, pourtant, autant que sur celui-ci, on désire avoir sous la main un manuel commode, car il est peu de pratiques mantiques du Moyen Age et de la Renaissance en Europe auxquelles on n'ait à chercher d'abord des parallèles classiques pour les interpréter. C'est un manuel de ce genre que l'auteur nous a donné, mais qui a sur d'autres du même ordre cette supériorité de situer chacune des pratiques grecques anciennes dans l'atmosphère de la superstition universelle. Ainsi le premier chapitre, sur la magie, tient compte des théories générales qui ont cours actuellement, fondées sur la magie telle qu'on l'observe chez les demi-civilisés, notamment chez les Australiens, les Malais, dans l'Inde ancienne et moderne. Il en est de même dans les chapitres suivants, sur le rituel, les présages, la divination par les songes, les ordalies, la divination par les sources sacrées, la lekanomancie, la kléromancie, la nécromancie, la divination augurale. Un appendice sur les oiseaux sacrés chez les Grecs et un index bibliographique terminent ce petit volume, que je signale avec plaisir à qui s'occupe de la théorie de la magie. Tout au plus peut-on trouver que parfois l'auteur n'est pas allé bien au fond des problèmes, peut-être par désir d'être clair et bref.

§

M. R. Steinmetz, bien connu par diverses publications importantes sur l'endocannibalisme, les origines du droit pénal, etc., a publié à l'Institut de Sociologie Solvay un **Essai d'une bibliographie systématique de l'Ethnologie jusqu'à l'année 1911**, qui rendra de grands services, sinon aux spécialistes (lesquels ont bien été obligés de se faire une bibliographie eux-mêmes), mais aux commençants et à tous ceux de plus en plus nombreux qui pensent avec moi que l'ethnographie modifiera, au cours de ce siècle, bien des opinions et réagira ainsi sur bien des manières d'agir traditionnelles. Espérons que ni M. Steinmetz ni l'Institut Solvay ne s'arrêteront là, mais feront paraître périodiquement des suppléments et des mises à jour, par exemple tous les trois ou tous les cinq ans. Je regrette par contre que M. Steinmetz ait employé de nouveau ce mot d'*ethnologie* que les étrangers s'entêtent à vouloir nous imposer, alors qu'il n'a pu prendre racine en France même. On serait aussi

ridicule de s'intituler *ethnologue* que *sociographe;* l'habitude... un ethnographe devrait admettre que cet argument-là suffit.

Memento. — Andréas, *Gypsy Coppersmiths*, Liverpool, H. Young, in-18, 66 p., planches; description des mœurs et coutumes des chaudronniers tsiganes qui se sont installés en Angleterre l'an dernier.

A. Biedermann, *Pierre de Provence et la Belle Maquelonne*, Paris, Champion, et Halle, Niedermann, in-18, 114 p., 5 fr. — Edition complète et critique de ce joli roman du xve siècle, qui eut tant de succès en Provence, puis en France et même en Allemagne (*die schœne Magelone*).

Marc Leclerc, *Rimiaux d'Anjou*, in-18, de 258 p., Paris, Lechevallier, et Angers, Grassin, 4 fr. — L'Anjou a de la chance : étudié sérieusement par Onillon et Verrier, dont j'ai signalé ici le glossaire, puis par Henry Cormeaux, dont on n'a pas oublié le *Terroirs Mauges*, voici qu'un de ses enfants fait revivre son vieux langage, si savoureux (*t n'est vieux.. t n'est point usé!*) en des poésies frustes, rudes, mais vives et entraînantes; on savourera, je pense, ces brassées de rabateries et de rigourdaines, d'images et de chansons; l'auteur a fait bonne mesure; il livre, à la fin, un avertissement « par sus le marché ». Et si l'auteur vous demande : Ai-je bien fait d'écrire en patois, répondez-lui :

« Ma fin', t'as vantié raison ! »

Les Parlers du Nivernais, 54e fasc. des Cahiers du Centre, 1 fr. 50 — Cette livraison est un résumé, très clair et fort intéressant, des publications savantes de l'abbé J.-M. Meunier sur les parlers du Nivernais, notamment de ses deux thèses de doctorat. Il paraît souvent des thèses de ce genre (par ex. à l'Ecole des Hautes Etudes, section des sciences historiques et philologiques); les Cahiers du Centre donnent un bon exemple : il faudrait que dans chaque province on mette davantage à la portée du public régional des travaux dialectologiques, dont le détail est un peu ardu pour le commun des mortels.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

H. de Roos : *Avec Napoléon en Russie (1812)*, trad. de l'allemand par le lieut.-col. Buat, in-8, Chapelot. — G. Izzet-Fuad-Pacha : *Paroles de vaincu*, in-8, Chapelot. — G. Chérif Pacha : *Quelques réflexions sur la Guerre Turco-Balkanique*, in-8, imprimeries l'Hoir. — Guy Chantepleure : *La Ville assiégée*, in-18, Calmann-Lévy. — Jean Leune : *Une Revanche, Une Etape*, in-8, Chapelot. — Alain de Penennrun : *40 jours de guerre dans les Balkans*, in-18, Chapelot. — *La Guerre Gréco-Bulgare*, avec préf. du Col. Bujac, in-8, édit. de la Revue Grœcia. — Général Palat : *Bazaine et nos désastres*, 2 vol. in-8, Chapelot. — Vital Cartier : *Le général Trochu*, d'après des documents inédits, in-8, Perrin. — Memento.

En 1832, à Saint-Pétersbourg, un chirurgien wurtembergeois écrivait ses souvenirs sur la Campagne de Russie, à laquelle il avait pris part vingt ans auparavant, dans les rangs de l'armée napoléonienne. Ces souvenirs reflètent des impressions directes, qui n'ont subi aucune déformation. Nous pouvons les lire aujourd'hui, dans leur fraîcheur, malgré le recul des années. Le lieut.-col. Buat a eu

l'heureuse idée de les traduire sous le titre **Avec Napoléon en Russie**, d'après l'édition allemande du Prof. P. Holzhausen. Ce dernier a placé en tête de ces Mémoires une introduction, qui n'est pas la partie la moins curieuse de ce livre, et qu'aurait pu signer le plus fervent admirateur de Napoléon.

H. de Roos était médecin-major au 3e chasseurs à cheval wurtembergeois, en garnison à Ehringen, sur le Danube, lorsque commencèrent les premiers mouvements de concentration de troupes contre la Russie. Le 11 février 1812, le régiment quitte ses quartiers, et le 14 avril, à Francfort-sur-l'Oder, il est réuni à un régiment de uhlans prussiens et à un régiment de hussards polonais pour former la première brigade de la division Wattier, plus tard Sébastiani. L'autre brigade comprenait quatre régiments français, chasseurs et hussards. Ainsi, cette division offrait l'image réduite, avec son amalgame de nationalités, de cette armée de 450.000 hommes composée de troupes appartenant à plus de vingt nations.

Quelle impression nous laisse la lecture du médecin wurtembergeois ? Assurément, nous avons affaire avec lui à un honnête homme, à un esprit droit ; tout ce qu'il écrit est sincère. Mais c'est un piétiste, aux sentiments assez froids ; et, s'il note la confiance et l'enthousiasme qui règnent parmi beaucoup de ses compatriotes à l'égard de l'Empereur, personnellement, il apparaît sans élan, sans foi véritable. Au point de vue napoléonien, c'est un cœur sec. Parmi les nombreux officiers étrangers, qui marchaient derrière le grand homme, il devait s'en trouver beaucoup qui attendaient, comme H. de Roos, avec une impatience secrète, l'instant de s'évader de son étreinte. Sa déposition, avec de pareils sentiments, n'en prend que plus de valeur. L'impression qu'elle nous laisse vient confirmer ce que nous savions déjà : au début de la campagne, une précipitation irraisonnée dans la marche des différents corps, l'absence d'une direction centrale très forte, qui ne fait pas sentir sa volonté à tout instant. Murat conduit le jeu. De là, les déconvenues et les pertes énormes d'effectifs, avant Borodino, par les maladies et le manque de fourrages, qui ruine irrémédiablement la cavalerie.

Mais à partir de Moscou, la force centrale se fait sentir avec toute son énergie. L'Empereur prend réellement en mains les rênes de son armée. Il la dirige, en personne, en descendant jusqu'aux plus petits détails. Sans lui, sans son indomptable volonté, sa merveilleuse faculté d'organisation, l'armée tout entière eût été faite prisonnière. Or cette armée, malgré son dénuement, ses privations et le froid terrible, a marché pendant plus d'un mois, en parcourant une moyenne de 25 kilomètres par jour, de Moscou à la Bérésina, sans cesser de se battre. Chaque jour, l'Empereur intervient pour rétablir l'ordre là où l'anarchie menace de faire tache d'huile.

Au couvent de Kolotzkoï, il fait évacuer lui-même tous les blessés sur les voitures d'officiers, qu'il fait arrêter et décharger de leur butin. Partout, se trouvent des gîtes d'étapes et des magasins à vivres, et si les chefs de corps eussent montré plus d'énergie, une grande partie de l'armée n'aurait pas connu le supplice de la faim. A Kolotzkoï, presque aux portes de Moscou, il y a une garnison et un magasin à vivres. Entre Wjasma et Dorogobuje, de Roos cite deux maisons de poste palissadées, avec une garde et des vivres. A Dorogobudje, il y a des vivres préparés, dont la garde Impériale profite trop abondamment, il est vrai. Le 7 novembre, à Solowjewa, de Roos trouve à se nourrir et du fourrage pour sa monture. Le 11, à Smolensk, il y a « des approvisionnements nombreux et de toute espèce pour l'armée ». « Notre général en chef, ajoute-t-il, achète assez de farine, de riz, de viande et d'eau-de-vie pour que tout venant s'en vît distribuer à sa suffisance. » A Orsha (20 nov.) l'armée trouve des vivres; à Bobr (24 nov.) des voitures arrivent chargées de riz et de biscuit. Mais à côté de cette prévoyance, que d'abus viennent en ruiner les effets! De Roos cite un officier wurtembergeois qui fait toute la retraite avec une voiture chargée de thé. A Krasnoé, il est joint par son collègue Scherer, que suit un riche butin : chevaux, voitures, couvertures et approvisionnements de bouche.

La conduite des troupes alliées pendant la campagne a souvent fait l'objet de sévères critiques. Il semble, à suivre attentivement la relation du médecin wurtembergeois, que ces critiques soient justifiées au moins en ce qui concerne ses compatriotes. Les occasions où le 3e chasseurs W. tourne bride sont nombreuses; et, les mauvais jours de la retraite venus, toute cohésion paraît avoir disparu dans le corps wurtembergeois. De Roos ne parle plus de la troupe ; on ignore ce qu'elle est devenue. Il marche, vit et campe avec l'état major du corps. Les généraux ne se préoccupent plus que de leurs personnes et de Roos nous montre, en une vision inoubliable, Ney, courroucé, en grand uniforme, sans manteau, au passage du Dnieper, le 7 novembre, rabrouant durement, en dialecte alsacien, les généraux wurtembergeois : « Messieurs, leur crie-t-il, ceci n'est pas une retraite, mais une fuite telle que je n'en ai encore jamais vu! » Restons reconnaissants à la loyauté du chirurgien wurtembergeois de nous avoir transmis de tels tableaux, sans fard!

§

Voici tout un lot de livres sur la guerre des Balkans. Citons en tout le premier lieu une diatribe violente : **Paroles de Vaincu**, d'Izzet-Fuad-Pacha, inspecteur général de la cavalerie ottomane. Livre d'une sincérité brûlante, où celui qui l'a écrit, à l'heure des humiliations, mâche son amertume. Izzet est un beau tempérament

de soldat ; son amour du métier, son ardeur, ses idées, sa passion cavalière, tout en lui peut le faire apparaître comme le Galliffet de la cavalerie ottomane. Comme ce dernier, il a l'humour, la verve et le diable au corps. D'un esprit indépendant, à tous crins, il a souffert sous tous les régimes ; exilé et tenu pour suspect par Abdul-Hamid, il n'a pas joui de plus de faveur sous la Constitution. Mais son entrain, son énergie indomptable ont réussi à briser tous les obstacles. Tenu en bride, pendant la guerre, commandant du XXIVe corps, c'est-à-dire d'un corps n'existant que sur le papier, s'il n'a pas joué un rôle effectif, il a eu, par ses saillies, ses coups de boutoir, une influence morale d'une efficacité certaine. Aujourd'hui, la trombe passée, ce magnifique soldat n'a pas voulu se confiner dans le silence ; toute honte bue, il débride la plaie et fait hurler « l'Homme malade ». Trente-deux millions de livres turques (736 millions de francs) dépensés en quatre ans, sous la Constitution, censément pour réorganiser une armée, dont les qualités d'endurance, de solidité, de valeur insouciante avaient une réputation assise ; non, mais pour la déformer, pour la pétrir, pour la façonner à la prussienne, pour la doter d'une camelote de guerre, sans emploi possible, pour fournir sa cavalerie de « rebuts de haras hongrois », etc., etc. Ce livre passionné, injuste parfois, mais toujours sincère, aidera à donner une vision plus exacte de ce que fut la première guerre des Balkans. Nous pourrions en tirer nous-mêmes un sujet de légitime fierté, car il ne fait que confirmer ce que nous écrivions ici, il y a un an, sur l'insignifiance, la nullité des opérations. Nous ne voulons relever dans ce livre que cette notation de militaire intelligent, vraiment moderne, dont on ne trouve l'écho nulle part dans les nombreux récits qui ont exploité cette guerre. Parlant de l'insignifiance des pertes, subies de part et d'autre, à la bataille de Lulé-Bourgas, Izzet-Fuad-Pacha écrit : « Ces chiffres éloquents nous obligent à dire : ou bien qu'aujourd'hui, avec la nouvelle tactique, la tactique du mouvement abrité, on se cache mieux et que l'on se fait tuer moins, ou bien que l'esprit nouveau des hommes, beaucoup plus conservateur de nos jours, les fait s'exposer moins... » Voilà la réponse d'un soldat aux faiseurs d'hécatombes.

Un autre officier ottoman, ancien Saint-Cyrien, le général Chérif-Pacha, sous une forme plus modérée en apparence, mais aussi véhémente dans le fond, apporte de son côté une contribution intéressante : **Quelques réflexions sur la guerre turco-balkanique.** Chose curieuse, Chérif-Pacha, un Ottoman pur, profondément nationaliste, quoique de culture française comme Izzet-Fuad-Pacha, nous fournit une version tout à l'opposé de ce dernier. Rien que ce fait d'une pareille divergence d'opinions entre deux hommes d'une égale sincérité établit suffisamment que nous som-

mes encore éloignés de connaître la vérité sur ces événements et sur les causes qui les ont déterminés. La bête noire d'Izzet, c'est Abdullah-Pacha, le commandant en chef de l'armée de l'Est; pour le général Chérif-Pacha, le mauvais génie de cette guerre s'incarne dans la personne du fameux Mahmoud-Mouktar, commandant le IIIe corps, dont les intrigues avec le Grand-Vizir auraient pesé d'un grand poids sur la conduite des opérations, d'une manière souterraine et odieuse. Qu'on aille donc se reconnaître au milieu de ce bouillonnement de haines, de rancunes!

Le général Palat, dans une brève étude sur **Les Préliminaires des désastres des Turcs**, s'est largement inspiré de la brochure de Chérif-Pacha, qui, si je ne me trompe, a paru d'abord dans un périodique turc de Paris, le *Mécheroutiette*. Après ces ouvrages, poussés au noir, où bout une colère frémissante, dès qu'on s'arrête d'y relever des constatations attristantes, on éprouvera une impression reposante à lire un livre charmant, **La Ville assiégée**, qu'une femme a composé, jour par jour, à travers les émotions d'un siège, parmi une population, dont il était permis de concevoir quelque inquiétude. La ville assiégée, c'est Janina, la ville au nom de fleur, dont Guy Chantepleure, — un joli pseudonyme, ma foi! — conte l'épopée, si ce n'est pas un trop grand mot, d'octobre 1912 à mars 1913. Les Grecs assiégeaient le repaire du grand Ali, dont il ne restait plus que l'ombre en la personne d'Essad-Pacha; et rien que ce souvenir donne à cette petite épopée la saveur d'une histoire de brigands. Mais qu'on se rassure, il ne s'est passé rien de terrifiant à Janina, comme ailleurs. Le journal d'impressions, de sensations, de notations exquises de Guy Chantepleure en est le plus probant témoignage; il se résumerait en dix pages, s'il se bornait à nous dire les événements militaires qui se déroulèrent autour du collier de collines qui enserre Janina. M. Jean Leune a écrit un livre généreux à la gloire du roi Constantin XII et des Hellènes : **Une Revanche, Une Etape**, compte rendu, peut-être un peu hyperbolique, de la campagne de Macédoine. M. J. Leune nous donnera sans doute prochainement la suite de cet imbroglio gréco-turco-bulgare; j'y reviendrai à ce moment.

Nous arrivons à la seconde guerre balkanique. Il me faut parler de deux ouvrages qui peuvent nous donner une première approximation des événements. Les **40 Jours de Guerre dans les Balkans** de M. Alain de Penennrun prétendent donner la physionomie des opérations entre Serbes et Bulgares, pendant le mois de juillet 1913, jusqu'à la paix de Bucarest, signée le 10 août; la **Guerre Gréco-Bulgare**, série d'études publiées par la Revue *Græcia* et présentées, en une préface alerte, par le Colonel Bujac, constitue le dossier de l'affaire gréco-bulgare en entier, mais em-

preint de partialité, de passion. C'est le son de cloche hellénique. Revenons au livre de M. Alain de Penennrun. Il y a dans ce livre des pages d'un joli mouvement, et je recommande en particulier la lecture du récit de la bataille de la Bregalnitza, qui ouvrit les hostilités et à laquelle, d'ailleurs, celui qui nous la conte avec tant de détails, n'a pas assisté. Mais l'essai de reconstitution de cette bataille, tenté sur les lieux mêmes, est intéressant malgré les invraisemblances qui s'y trouvent accumulées, par l'ingéniosité des hypothèses, par l'accent, par la vie que le narrateur a réussi à lui donner. Je ne peux cependant croire à l'énormité des pertes subies, de part et d'autre. D'ailleurs, si on totalisait les chiffres des pertes annoncées par les reporters, au cours des deux guerres balkaniques, on arriverait à conclure qu'il n'existe plus, à l'heure actuelle, aucun homme valide ni en Bulgarie, ni en Grèce, ni en Serbie. Je ne veux retenir de la bataille de la Bregalnitza que la manière étrange dont elle prit fin : « Subitement, nous dit M. Alain de Penennrun, l'on s'aperçut que les Bulgares avaient disparu. On avait perdu le contact... en pleine bataille ». Ceci prouve qu'on ne se battait pas précisément les yeux dans les yeux. Plus loin, à Egri-Palanka, on note la « nonchalance bien slave, bien orientale, des fractions engagées qui, profondément enfoncées dans les tranchées... » attendent que les munitions s'épuisent. Sur de tels champs de bataille, le cinéma fonctionne tout à son aise, — on se bat surtout pour le compte des journaux illustrés — et M. Alain de Penennrun en conte un épisode amusant. Dans ce livre, écrit avec un haut sérieux, l'auteur avoue, chemin courant, que la précédente campagne, celle de Thrace, fut « une campagne un peu pourrire ». L'impression que voulait laisser cependant son premier livre sur la campagne de Thrace, dont il a été parlé ici-même, n'était pas pour rire. Je crains que si M. Alain de Penennrun nous donne un troisième volume sur les événements balkaniques, il ne traite à son tour cette seconde guerre d'une manière aussi désinvolte. Il approchera peut-être alors davantage de la vérité.

Je remets à une chronique prochaine de parler d'un ouvrage de M. G. Palat sur **Bazaine et nos désastres en 1870**, sujet revenu d'actualité à la suite de récentes polémiques, ainsi que d'un livre de M. Vital Cartier sur le **Général Trochu**, qu'il appelle un méconnu. Il faut un beau courage, semble-t-il, pour accoler une pareille épithète à un homme qui fit tout le nécessaire pour ne pas rester inconnu. Ce livre doit être une révélation. Je me promets de le lire avec une attention particulière.

Memento. — *Revue d'Histoire* (novembre) : L'Infanterie au début de la guerre de sept ans. La Campagne de 1794 dans les Pays-Bas. L'organi-

sation de la Grande Armée en 1813. Les corps d'observation d'Oudinot et de Victor du 9 au 15 février 1814. La 1re armée de la Loire (1870). — *Journal des sciences militaires :* G. Rouquerol : Cohésion et liaisons dans la guerre de place. — Etude sur la nouvelle organisation de la cavalerie. — Technique nouvelle pour l'infanterie. — Etude historique sur la discipline, etc. — *Revue militaire des Armées étrangères* (novembre) : Le budget de l'Empire allemand pour 1913, L'armée danoise en 1913, etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Revue : appel aux étudiants français, par M. Norman Angell, en faveur du rôle universel de la France. — *Le Divan.* poèmes de M. Claude Odilé. — *Naissances : La Pensée française*, son programme ; *Les Ecrits français*, leurs intentions. — Memento.

La Revue (15 décembre) publie une « Lettre ouverte aux étudiants de France », dont l'auteur, M. Norman Angell, présente ainsi, et son but, et sa personnalité :

L'Anglais qui adresse, par l'intermédiaire de *La Revue*, cet appel aux étudiants français est lui-même un ancien lycéen ; il a passé en France vingt années de sa vie ; journaliste, il a consacré sa plume à la défense de la patrie et de la pensée françaises à une époque où il n'était pas encore de bon ton, en Angleterre, d'adopter et de défendre semblable attitude ; il a protesté contre l'agression allemande ; enfin, à l'heure où la faveur publique allait aux formes germaniques de la pensée, il s'est efforcé de montrer le danger de cette tournure, ou, pour mieux dire, de cette complaisance d'esprit.

M'étant ainsi présenté aux étudiants français, puis-je espérer qu'ils voudront bien me croire si je leur dis : Mon appel s'adresse à votre patriotisme, c'est-à-dire à cet attachement que vous portez à la culture, à la civilisation françaises et au bien-être véritable de vos compatriotes.

M. Angell traite du danger allemand et des moyens de le conjurer. Il montre que la victoire des armes ne peut aujourd'hui assurer à une nation les avantages qu'elle espérait se procurer par la guerre :

La guerre ne peut plus prétendre assurer la survivance du plus fort ; dans les conditions modernes, elle amène au contraire la survivance du plus faible, puisque ce sont les forts qui périssent ; et c'est pour s'être laissé séduire par une fausse analogie biologique que l'on a pu croire que la lutte entre nations faisait partie de l'évolution humaine.

Les nations guerrières n'hériteront pas de la terre ; elles représentent aujourd'hui la dégénérescence humaine, car le déclin du rôle de la force physique, dans toutes les sphères de l'activité humaine, a produit des changements psychologiques profonds.

Toutes ces tendances nouvelles, issues des conditions du monde et notamment de la rapidité des communications, font que les problèmes de la politique internationale d'aujourd'hui sont tout différents de ceux d'autre-

fois. Et cependant nous laissons encore dominer notre pensée par les principes, les axiomes, la phraséologie même d'une politique surannée.

De ces faits si peu connus pourrait se déduire la solution du problème des armements. Il s'agirait de modifier l'opinion publique en Europe en proposant ces vérités à son attention; on verrait alors diminuer et finalement disparaître tout motif d'agression, et, avec lui, s'affaiblirait le besoin de défense.

Plus loin, nous lisons :

Dans l'espoir de contrebalancer l'influence allemande, la France a prêté son aide au développement de la Russie; elle a conclu avec l'immense empire une alliance dont l'article essentiel comportait le placement en Russie de capitaux énormes auxquels la France cherchait un emploi. Le résultat de cette politique, quel fut-il ?

Il a permis à l'Allemagne de trouver en Russie des débouchés que l'argent venu de France avait créés, à tel effet que le commerce allemand avec la Russie a passé de 15 à 45 o/o, et que l'Allemagne est arrivée, grâce à la France, à prendre une place prépondérante sur le marché commercial de la Russie. La politique de la France, dirigée contre l'Allemagne, a donc contribué à assurer son expansion commerciale. Ce n'est pas tout. La facilité des communications internationales est telle qu'il est impossible d'empêcher l'argent français d'être utile au commerce allemand d'une manière ou de l'autre. Tant que la France, dont la population est stationnaire et dont les capitaux sont, en conséquence, abondants, voudra toucher l'intérêt de son argent, tant que les pères de famille français voudront doter leurs filles; aussi longtemps, en un mot, que la France poursuivra le but qui fait d'elle un Etat, l'argent français viendra en aide au commerce allemand.

M. Norman Angell expose le rôle de la France et les moyens qu'elle a de l'exercer :

Sans le patriotisme français, il n'y aurait pas eu de liberté religieuse en Europe, non plus que de liberté politique populaire sans la Révolution française. C'est le privilège spécial de la France d'être la force qui manie l'Europe en matière d'idées, et la question de savoir si la nationalité française doit être sauvée dépend de la possibilité qu'il lui reste de jouer encore ce rôle et de maintenir ses traditions. C'est par sa vigueur intellectuelle que la France peut être sauvée, pas autrement.

La nouvelle génération française a-t-elle suffisamment recherché les moyens de défendre et de protéger l'idée et la civilisation françaises, cette richesse intangible et inestimable qui constitue la « France » même et qui est véritablement l'âme de la nation ? Par la force des armes ? Soit. Mais les armes sont-elles assez nombreuses ?

Les Français sont aujourd'hui dans le monde 40 millions. Les Allemands, si l'on entend par là tous ceux qui parlent la langue germanique, sont 100 millions ; les Anglo-Saxons, 150 millions; les Slaves 200 millions ; et tous ces peuples, allemands, anglo-saxons, slaves, augmentent avec rapi-

dité, tandis que le chiffre de la population française est stationnaire ou même diminue.

Et c'est à ce moment-là que l'on considérerait comme le summum de la sagesse d'en appeler simplement au « fer et au sang » !

Si le fer et le sang règlent seuls la question, la France est condamnée, car le poids du métal et l'énergie musculaire sont tout entiers du côté des autres peuples. Vous pouvez me répondre que les Slaves et les Anglo-Saxons sont du côté de la France. Soit. Mais comptez-vous réellement sur les artifices de la diplomatie européenne? Dans le passé, les Slaves et les Saxons ont été tous les deux vos ennemis, et même en admettant qu'ils ne le redeviennent pas grâce à quelque remaniement de l'échiquier européen, si le fer et le muscle seuls comptent, quel rôle la France pourra-t-elle jouer dans une combinaison où l'Angleterre et la Russie, à elles deux, fourniront 200 millions contre les 38 apportés par la France ?

Il y a heureusement d'autres choses qui comptent que le muscle et le fer, des choses plus indestructibles et plus puissantes, et si la France reste fidèle au meilleur de son passé, c'est dans la force de ces autres éléments qu'elle trouvera les éléments de sa véritable protection.

. . . . . .

Vous pouvez dire : « La France, il est vrai, ne fut pas détruite en 1871, elle put, grâce à la force de ses biens indestructibles, se relever et se régénérer » ; ce n'est pas une raison pour qu'elle recommence l'expérience de 1871 et prête à l'attaque par sa faiblesse.

C'est parfaitement vrai ; je n'ai d'ailleurs pas dit dans tout ce qui précède que la résistance militaire n'était pas un facteur de la défense nationale, mais seulement qu'elle n'est pas l'unique facteur ni le dernier ; que c'est celui sur lequel la France, qui est l'esprit plutôt que le muscle de l'Europe, devra compter de moins en moins ; et qu'elle a un intérêt évident à rendre plus efficace le moyen de défense intangible, mais non le moins puissant, que constitue le développement des idées.

La France peut rendre, en Europe, son esprit plus puissant que ses armées.

Ce n'est pas de la rhétorique pure, mais un simple exposé des réalités.

Voilà des idées qu'il n'est pas sans profit de se rappeler au moment actuel. La thèse de M. Angell aboutit à cette proposition :

Le même processus qui nous a assuré la sécurité de notre patrimoine intellectuel et spirituel nous assurera celle de notre patrimoine national. Les forces qui ont mis fin aux guerres entre groupes religieux mettront fin aux guerres entre groupes politiques. Et ces progrès de l'opinion européenne qui nous ont donné la tranquillité en matière intellectuelle et spirituelle nous donneront exactement la même sécurité dans l'ordre politique.

Or, la France a joué un rôle prédominant dans cette rationalisation de l'Europe qui nous a assuré à tous la sécurité sur le terrain intellectuel. Si ceux qui conduisaient alors sa pensée et sa littérature s'étaient tenus à l'écart du mouvement général, nous aurions encore, à l'heure actuelle, des guerres de religion, et tous ceux de nous qui seraient en dehors de la Com-

munion dominante vivraient sous la menace incessante des poucettes ou du chevalet de torture. Il faut donc que la France coopère à l'évolution politique de ce perfectionnement intellectuel, si cette évolution doit aboutir.

Voilà quelle est ma pensée quand je dis que la France ne fait pas assez pour sa sécurité lorsqu'elle se contente d'augmenter le chiffre de son armée ou d'améliorer son artillerie. Alors que son rôle dans la réforme religieuse en Europe, grâce à l'œuvre de ses grands rationalistes, fut hors de pair, elle reste inférieure à ce rôle dans la réforme politique européenne qui, seule, peut conserver l'intégrité de leur nationalité à toutes les puissances en général, et particulièrement à celles d'une population peu nombreuse.

Ce que souhaite immédiatement M. Norman Angell, c'est le contact de la jeunesse des Ecoles de France, et de cette manière :

Un prix de 500 francs sera attribué à chacune des principales Universités de France pour être décerné, chaque année, à l'auteur de la meilleure composition sur un sujet dans le genre de celui-ci, par exemple : « De l'Indépendance croissante des nations européennes modernes. » La seule condition imposée sera que six concurrents au moins, dans chaque université, prennent part à ce concours.

C'est l'Université elle-même qui statuera. Si les mesures nécessaires peuvent être prises, on enverra la composition classée première concourir avec les compositions primées des autres Universités, pour l'obtention d'un prix de 5.000 francs destiné à permettre au lauréat de passer une année dans quelque Université étrangère.

On suivra ainsi la méthode de propagande déjà commencée en Allemagne et qui promet d'avoir un grand succès.

Il est à souhaiter que les étudiants prennent eux-mêmes l'initiative de ce mouvement.

Nous prions les étudiants que cette propagande intéresse de vouloir bien se mettre en rapport avec l'auteur de cet article, qui leur fournira sur ce sujet de plus amples renseignements.

§

Le Divan (novembre-décembre) publie d'harmonieux poèmes de M. Claude Odilé : « Lunaires. » Nous en recopions les trois pièces ci-après :

SILENCE

Le merveilleux silence est descendu des cimes
Vers le cœur de celui qui ne vit que par lui.
Il étend dans le ciel ses deux ailes sublimes.
L'étoile du matin sur son front tremble et luit.

Dans l'exil de l'azur où ne rêve personne,
Le vent ne pousse plus les nuages d'argent.
Entre les rameaux bleus la triste nuit frissonne,
Et des yeux éternels baisent mon cœur changeant.

LEVER DE LUNE

Dans l'effacement long des couleurs et des lignes
La lune qui se lève à l'horizon tremblant

Eclaire les glaciers, ces immobiles cygnes,
Qui brillent dans les cieux immobiles et blancs.

Près des bords dont la nuit efface les royaumes,
Loin de ton cœur qui dort, je regarde, anxieux,
Sur les rives d'oubli que l'air léger embaume,
Le visage de brume où s'éloignent des yeux.

ÉTREINTE

Laissez, et dénouons l'étreinte que renoue
Le soir qui veille seul dans la chambre de mort,
Car je sens que des pleurs ruissellent sur vos joues,
Délices et désirs meurtris de votre corps.

Lorsque le vent des nuits dans la plaine circule,
Le silence se plaint comme un cœur exilé.
J'aime cette ombre douce où pleure un crépuscule
Vers la lune qui neige et les fleuves gelés.

§

Naissances.

La revue fondée par M. Léon-Charles Bernardin, et dont nous avions parlé précédemment, portera désormais ce titre : **La Pensée de France**, celui qui fut l'enseigne de son premier numéro appartenant à un groupe d'écrivains.

Celui-ci qu'assembla Mme Claire Virenque, vient donc de publier le n° 1 de **La Pensée Française** (15 novembre), revue « mensuelle de Littérature, d'Art et d'Action sociale ».

La Pensée française sera une revue délibérément et franchement catholique d'inspiration et de tendances.

Elle est née du besoin de correspondre à ce qui, dans l'orientation intellectuelle et le tour de sensibilité de la jeunesse contemporaine atteste un renouveau d'idéalisme, l'attrait de la beauté morale et la force des certitudes religieuses.

La Pensée française veut servir cette grande cause.

Elle s'offre ainsi à tous ceux qui s'intéressent ou qui coopèrent à un indéniable mouvement de rénovation des esprits. La France qui souffre et la « France qui vient » s'accordent, toutes deux, pour répudier les « mauvais bergers », pour chercher les « maîtres de l'heure » parmi ceux qui ne se complaisent pas dans les ténèbres de la mort, qui ne nous prêchent ni les asservissements de la passion, ni le doute stérile, ni les utopies décevantes. Elles se reconnaissent et elles acclament des chefs dans ceux qu'animent de généreux enthousiasmes et qui, excédés comme elles de l'anarchie des intelligences, dénoncent les faux dogmes et les principes dissolvants ; parmi ceux qui opposent au sensualisme corrupteur de toutes énergies les conditions d'une vraie vie fondée sur l'acceptation du devoir, les exigences de l'âme et les droits de la vérité.

Cette réaction n'est pas un recul. Ce qui est en recul, c'est le rationalisme

orgueilleux, c'est la turpitude naturaliste, c'est l'amoralisme dilettante, c'est l'esthétique falote du bon plaisir et du caprice.

Mme Alphonse Daudet exalte la mémoire de Mme Lucie Félix-Faure Goyau, M. R. Audouin prône la poésie de M. Ch. de Pomairols, Mme Claire Virenque publie une belle *Prière au jardin*, M. A. de Bersaucourt écrit sur *Notre-Dame de la Clarté*, et M. Ch. de Saint-Cyr traite de « L'Aviation, chose française ».

MM. L. de Monti de Rézé, Marc Brésil, Louis de Gonzague Frick ont publié, le 5 décembre, le 1er numéro de **Les Ecrits Français**, qui paraîtront 12 fois par an.

Les Écrits Français sont, comme l'indique ce titre, une revue d'expression française. Les collaborateurs ne professent pas tous les mêmes opinions littéraires, ils n'accusent pas tous les mêmes tendances, mais le goût de la culture et de l'art français les réunit.

Les Écrits Français offrent une grande variété de textes, la partie « œuvres » est ouverte à tous ceux qui, ayant quelque chose à dire, se plairont à le bien dire.

MM. André Salmon, M. de Noisay, Guillaume Apollinaire, Francis Carco, Claudien, Fernand Fleuret, André Billy, André Warnod, Fernand Divoire, etc., comptent parmi les premiers collaborateurs de ce nouveau recueil.

Memento. — *Les Marges* (décembre) : — Poème de Mme Marie Dauguet. — « Servilité », par M. P. Lièvre. — « Stratégie littéraire », par M. F. Divoire. « La Génération nouvelle », par M. Francis Carco.

Poème et Drame (octobre-novembre) : — Numéro fort curieux, en ce qu'on y trouve, présentés par M. H. Barzun sous ce titre : « La Révolution polyrythmique moderne », trois « poèmes simultanés » dus à MM. Fernand Divoire, Voirol et Barzun, lui-même. L'originalité la plus nette de ces poèmes réside dans la disposition typographique du texte. On dirait de cantates publiées sans musique, en tenant compte de la place que les notes absentes imposeraient aux paroles. Il en résulte un peu de confusion, au premier abord. M. Barzun prévoit, avec irritation, les reproches de cet ordre :

Mais d'aucuns, portés au dénigrement par ignorance ou stratégie, n'y découvriront que chaos. Après avoir exigé des exemples, ils en contesteront la valeur. Rappelons encore qu'il en fut ainsi, voici trente ans, lorsqu'apparurent les premiers essais — bien informes — du vers-librisme naissant.

Ne nous émouvons pas pour d'aussi pitoyables arguments et reprenons le débat à pied-d'œuvre pour ceux qui n'auraient pas compris cette translation, ce *tour complet :* cette révolution dans la sensibilité, la perception et l'expression que crée le passage du *lyrisme successif* aboli, en *dramatisme simultané.*

Nous avons démontré que c'était là le stigmate des temps nouveaux, la caractéristique de la vie moderne dans toutes ses manifestations, l'art y compris.

Le symbolisme, à son apogée, y tend confusément, et notre découverte s'inscrira bientôt dans la plus haute tradition poétique ; non celle des écoles et des groupes éphémères, mais celle des *époques.*

Souhaitons une heureuse année à l'école simultanéiste.

La Phalange (20 novembre) : — M. J.-A. Nau : « Propos d'Incivilisés. » — M. C. Pitollet : « Mistralensia. » — M. L. Thomas : « Le Sieur Faucheraud de Mont-Gaillard. » — M. A. Georg-Berthier : « La Modernité et l'Equivoque de la Culture générale. »

Revue bleue (13 décembre) : — Oscar Wilde : « Ce qui fait l'Artiste. »

Revue des Français (10 décembre) : — « Un projet de traité secret entre l'Autriche et la Bulgarie pour le partage des Balkans », publié par XXX.

L'Ile Sonnante (décembre) : — Poèmes de MM. Muchart, Schneeberger, L. Vérane, Mlle Cécile Périn, Michel Puy, G.-J. Gros, etc.

Graecia (novembre) : — M. G Tsokopoulos : « Le Champ de l'horreur. »

La Grande Revue (10 décembre) : — Voltaire : « Remarques sur les mœurs » publiées par M. Fernand Caussy. — M. A. Landry : « Le Déficit. » — M. le lieutenant-colonel Debon : « La Crise du commandement. »

La Revue de Paris (15 décembre) : — G. Hauptmann : « La Fuite de Gabriel Schilling », drame, actes I et II. — « Poésies » de M. Henri de Régnier. — « Alsaciens d'Algérie », par M. Georges Delahache.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Joconde (le Figaro, 3 janvier). — *Le Voleur de la Joconde* (Gil-Blas, 21 décembre). — L'opinion d'un peintre sur *la Joconde* (Comœdia, 4 janvier).

Le sourire de la Joconde a fait surgir toute une littérature qui vient encore de s'accroître, à propos de sa dernière aventure. Il était curieux de rapprocher des articles de critique actuelle quelques pages des grands critiques d'un passé encore récent. **Le Figaro** nous donne quelques fragments de Théophile Gautier, Arsène Houssaye et Taine sur l'œuvre du Vinci. Taine cherche à comprendre l'attrait de cette peinture, à se rendre compte du « procédé » ; Gautier et Houssaye se contentent de s'abandonner à leur enthousiasme. Ecoutons Gautier, c'est une hymne qu'il improvise :

La Joconde ! Sphinx de beauté qui souris si mystérieusement dans le cadre de Léonard de Vinci et sembles proposer à l'admiration des siècles une énigme qu'ils n'ont pas encore résolue, un attrait invincible ramène toujours vers toi ! Oh ! en effet, qui n'est resté accoudé de longues heures devant cette tête baignée de demi-teintes crépusculaires, enveloppée de crêpes transparents et dont les traits, mélodieusement noyés dans une vapeur violette, apparaissent comme une création du Rêve à travers la gaze noire du Sommeil ? De quelle planète est tombé, au milieu d'un paysage d'azur, cet être étrange avec son regard qui promet des voluptés inconnues et son expression divinement ironique ? Léonard de Vinci imprime à ses figures un tel cachet de supériorité qu'on se sent troublé en leur présence. Les pénombres de leurs yeux profonds cachent des secrets interdits aux profanes, et les inflexions de leurs lèvres moqueuses conviennent à des

dieux qu savent tout et méprisent doucement les vulgarités humaines. Quelle fixité inquiétante et quel sardonisme surhumain dans ces prunelles sombres, dans ces lèvres onduleuses comme l'arc de l'Amour après qu'il a décoché le trait ! Ne dirait-on pas que la Joconde est l'Isis d'une religion cryptique qui, se croyant seule, entr'ouvre les plis de son voile, dût l'imprudent qui la surprendrait devenir fou et mourir ? Jamais l'idéal féminin n'a revêtu de formes plus inéluctablement séduisantes. Croyez que, si don Juan avait rencontré la Monna Lisa, il se serait épargné la peine d'écrire sur sa liste trois mille noms de femmes ; il n'en aurait tracé qu'un, et les ailes de son désir eussent refusé de le porter plus loin. Elles se seraient fondues et déplumées au soleil noir de ces prunelles.

Arsène Houssaye est peut-être plus excessif encore dans le dithyrambe, et l'on trouve que ces critiques romantiques manquaient souvent de mesure dans leurs expressions : « Il a la joie, le rire, l'observation poignante, comme il a l'enthousiasme extasié et la grâce surnaturelle ; son génie est, comme la nature, insaisissable en ses transformations sans nombre. » Et quant à la Joconde, voici :

En ce tableau, effrayant à force de séduction, se cache un profond mystère. Après que le peintre a pris si fidèlement à la nature tous les détails qui semblent la réalité même, cette lèvre qui va parler et dont pourtant le contour est insaisissable, cette narine délicate qui respire, ce creux de la gorge où l'on voit courir le sang, il a, je ne sais, par quel mystérieux artifice, jeté sur toute sa figure comme un voile de lointain dont la vague magie trouble le spectateur et tout de suite l'emporte dans une région idéale. Ce tableau, si exactement vrai, il est impossible de se borner à le regarder matériellement. En face de lui on se sent comme isolé sur une cime devant laquelle s'ouvrent de vertigineux abîmes où l'on va tomber, où l'on tombe, les abîmes infinis du rêve. Comme si un cercle eût été tracé là par un puissant enchanteur, le profanateur, le copiste qui regarde le portrait de Lisa Gioconda cesse bientôt de le voir et se laisse tenter par toutes les chimères.

Des mots ! des mots ! Taine est plus précis. Ce qui l'intéresse, c'est moins de dire son émotion que d'en découvrir les raisons : c'est un critique.

J'ai cherché à me rendre compte du procédé par lequel il arrive à un si haut degré d'expression : voici, selon moi, ce qui donne à ses figures ce caractère absolument unique que personne n'a retrouvé. D'abord, elles ont fort peu de chair ; car la chair exprime la vie animale et indique la nourriture abondante. Tout est dans les traits, qui sont extrêmement marqués et délicats, en sorte que par toutes ses lignes le visage parle et pense ; rien n'est laissé à la vie intellectuelle. Par la même raison, la couleur est peu éclatante ; le rouge et le rose, indices de la prospérité corporelle, y manquent presque complètement. Enfin, les parties du visage qui sont affectées aux actions purement animales sont autant que possible atténuées. Le menton et les lèvres sont très minces et très réduits ; la lèvre supérieure est

très étroite ; le menton est creusé, souvent effilé, très différent de ce menton large et carré des statues grecques, qui leur donne un air d'ampleur et de tranquillité, mais en même temps quelque chose d'énergique et de matériel. En outre, Léonard creuse et bosselle le visage entier par toutes sortes d'ombres qui donnent une valeur particulière à chaque trait ; des fossettes, des irrégularités viennent rompre l'uniformité sculpturale ou la rondeur luxuriante des joues. Surtout, il creuse et développe l'arcade sourcilière ; il élargit autant que possible l'œil, organe de l'expression et de la vie, en lui ajoutant ses alentours. Très souvent, dans la *Vanité*, le *Bacchus*, le *saint Jean*, et une quantité d'études, il couronne la tête de merveilleux cheveux crêpelés, d'une profusion incroyable de torsades, de tresses couleur d'hyacinthe, entremêlées et superposées, végétation luxuriante qui a l'attrait de l'inouï et du fabuleux. Mais c'est surtout l'expression et le sourire qui sont étranges. Quand on s'arrête devant ces figures, il faut un certain temps pour arriver à se mettre en conversation avec elles : avec presque tous les autres peintres on y parvient vite ; avec Léonard, il en est autrement ; non pas que leur sentiment soit peu marqué : au contraire, il transpire à travers l'enveloppe ; mais il est trop délié, trop compliqué, trop en dehors et au delà du commun, insondable et inexplicable ; il est double et triple, et par delà leur pensée visible on démêle confusément un monde d'idées secrètes, comme une délicate végétation inconnue...

Du premier coup il a été jusqu'au bout du naturalisme : nul n'a compris plus profondément la complexité et la délicatesse de la nature ; nul ne l'a rendue avec une technique plus savante et des procédés plus complets. De même que dans ses œuvres scientifiques il a devancé son temps, possédé des méthodes, pressenti des vérités, entrevu un système que nous démêlons à peine aujourd'hui, de même, dans la structure de ses corps et de ses têtes, dans la finesse et la mobilité de ses physionomies, dans l'étrange et maladive beauté de ses expressions, il a découvert d'avance ses sentiments complexes, sublimes, raffinés et délicieux que les poètes exquis de notre siècle sont parvenus à exprimer : je veux dire la supériorité et les exigences de la créature trop fine, trop nerveuse, trop comblée, qui a tout et trouve que c'est peu de chose.

Ce sont ces intuitions qui remplissent les figures de Léonard de Vinci. Ni Michel-Ange, ni Corrège, ni Raphaël n'iront au delà.

Léonard de Vinci est un peintre intellectuel, c'est un peintre pour littérateurs.

§

C'est ce qu'écrit M. Léon Werth en une mordante fantaisie que publie **Gil Blas** : *Le voleur de la Joconde*. « Il ne fallait pas mettre en prison Vincenzo Peruggia, voleur de la *Joconde*. Il est de la race des conducteurs d'hommes. Il ne lui manquait que de bien connaître sa doctrine. »

... Vincenzo Peruggia est un idéaliste, un idéaliste du sol, comme M. Maurice Barrès, comme M. Maurras, comme le petit Agathon, qui veut,

pour ses étrennes, qu'on lui donne une panoplie et un *Gradus ad Parnassum*. Vincenzo Peruggia sait le lien étroit entre la terre et les œuvres des hommes. Il ne lui suffit pas que l'Italie soit aux Italiens. Il veut encore que tous les tableaux italiens soient en Italie. Et il est en cela bien plus logique que les traditionnalistes français, qui ont laissé à l'Allemagne et à l'Amérique les plus belles toiles de Manet, de Monet, de Renoir ou de Cézanne.

Mais Vincenzo Peruggia est un traditionnaliste qui n'a pas de politique. Il n'a donc aucun moyen pour discerner entre les œuvres d'art. Il veut rendre à l'Italie les chefs-d'œuvre italiens. Mais il ne sait pas quels sont les chefs-d'œuvre. Idéaliste pur, il n'a pas lu les catéchismes où l'action politique est la sœur du rêve des marchands d'esclaves. Il ne sait pas quels sont les chefs-d'œuvre, parce qu'il ne sait pas quelles œuvres servent à la propagande. Au fond, ce vitrier est un démocrate. L'Italie est pour lui une nation qui a droit à ses tableaux.

. . . . . .

Il ne sait pas. Il se promène au Louvre. Quel est le plus chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre ? Quel est le plus italien des chefs-d'œuvre ? Comment savoir...? Ah ! savoir... savoir... Il n'y a donc pas en Italie de journaux qui accomplissent cette tâche nécessaire de renseigner les vrais Italiens sur les œuvres bien italiennes ? Mais Vincenzo Peruggia ne se décourage pas. Puisque personne ne lui a donné une pensée italienne toute faite, puisqu'il ignore où se trouve le rayon de confection où l'on achète à bon compte les doctrines de tradition, puisqu'il ne connaît pas les usines qui transforment en articles tout neufs les déchets des poubelles, Vincenzo Peruggia cherchera lui-même. Et le voici dans le Louvre comme un naufragé dans une île déserte. Il s'oriente. Il attend une révélation. S'il est vraiment ici des œuvres italiennes, lui, Italien, ne les reconnaîtra-t-il pas ? Ne lui a-t-on pas dit que le sol, les hommes et les œuvres ne sont que trois aspects d'une même réalité. Il sait qu'un avertissement mystérieux lui révélera l'œuvre la plus italienne. Il attend le choc, le contact, le tressaillement. Il est récompensé. Il tressaille. Il a reconnu l'œuvre la plus italienne : il décide d'emporter toutes les toiles de Nicolas Poussin.

Pauvre Vincenzo Peruggia ! Il fut dupe du mensonge de la sensibilité. Il est pourri par le XVIII^e^ et par le XIX^e^ siècle. Il n'avait pas eu le temps de cultiver la prédominante intelligence.

Le voici désespéré. Que va-t-il emporter ? le *Jupiter et Antiope* du Titien ou *les Noces de Cana*... ? Alors commence la vraie promenade d'art. Il s'informe. Il va au Louvre, comme M. Barrès en Espagne. Il écoute les conversations des promeneurs du dimanche : « Ah ! Mantegna !... Ah ! Mantegna !... » et il se décide pour un Mantegna. Mais un autre visiteur a précisé son admiration : « Il préfère la Joconde et au moins il sait pourquoi : « Ce tableau... Ah ! quelle fortune pour un musée !... » Une fortune, de l'argent... Voilà enfin une notion claire et que saisit la prédominante Intelligence. Et il emportera la *Joconde*.

Ce fut un mince hasard qui décida du choix de Peruggia. Mais est-ce bien un hasard ? Il eût choisi selon la doctrine, qu'il n'eût pas mieux choisi. Non, il ne pouvait emporter dans sa chambre d'hôtel garni un tableau de Véronèse, qui est peintre comme un potier est potier. Magni-

fique ironie ! C'est un tableau « d'intellectuel » qu'il passa à la douane. Léonard de Vinci est le premier des riches amateurs, le premier des peintres à système. La *Joconde* est un tableau pour professeurs et non pour peintres. Léonard est un élève de Gustave Moreau. Léonard est un esthète. Il commente. Il raconte ses tableaux à l'heure du thé aux belles dames et aux camarades dans les brasseries. Un homme de tradition ne devait même pas s'arrêter devant le grand Véronèse ou le grand Titien.

Vincenzo Perruggia, on vous a trompé : Nul peintre n'aima jamais la *Joconde*. Vincenzo Peruggia, les journaux, qui font grand bruit de son retour en France et de votre arrestation, les journaux vous trompent encore. La *Joconde* est aimée des badauds et des esthètes, parce qu'elle fut la maîtresse de François Ier et de Napoléon.

Vincenzo Peruggia, apprenez les sources de votre formation : la haute école du cheval du général Boulanger, la scolastique de M. Charles Maurras, la nostalgie de M. Maurice Barrès. — dont un de ses admirateurs me disait : « Je l'aime, parce qu'il est cochon... psychologiquement cochon... » — l'impérialisme agathonique où se concilient la mystique du cuistre et du négociant. Ce sont de brèves petites choses dont un vitrier plus modeste n'eût pas été la dupe. Mais je voudrais bien qu'un Italien me dise comment se nomment, en Italie, vos maîtres. Ils sont semblables — j'en suis certain — à ceux que nous vous connaissons en France.

Vincenzo Perrugia, on vous a trompé : *Nul peintre n'aima jamais* LA JOCONDE. Que pensent les peintres, et les plus modernes, de cette assertion d'un littérateur ?

§

Voici déjà l'opinion d'un peintre qui connaît son métier. M. Anquetin écrit dans **Comœdia** :

Avant d'être le chef-d'œuvre unique, il serait nécessaire que la *Joconde* fût d'abord le chef-d'œuvre de Léonard ; que, par conséquent, elle fût une œuvre complète, exprimant totalement sa pensée. Or, la *Joconde* n'a ni cils, ni sourcils ! Comment expliquer leur absence ? Doit-on accuser Léonard d'une négligence, ou d'une omission volontaire ? Il n'est pas de beau visage sans cils et sans sourcils — les femmes y ont elles-mêmes toujours attaché la plus grande importance, les renforçant, les allongeant au besoin. La statuaire, sans les exécuter réellement, accentue la ligne caractéristique des arcs sourciliers, indispensable à la délimitation du front. Sans cette ligne, le visage perd son caractère humain.

Les esprits littéraires, les beaux phraseurs ont pu jaspiner à loisir sur l'Enigme de ce sourire. Ont-ils jamais compris que ce mystère réside tout entier dans le désaccord de la bouche qui sourit et des yeux incomplets, aux paupières glacialement découpées, dépourvues de l'ombrage nécessaire du velours des cils et des sourcils ? Ils ont mis la *Joconde* au rang suprême, à cause du nom glorieux de Léonard de Vinci — puis, y ajoutant d'eux-mêmes toutes les fantaisies de leur imagination, ils ont fini fatalement par croire à la réalité de leurs propres inventions. Ce qui prouve que

l'Art plastique exige un sens spécial chez celui qui regarde, aussi bien que chez celui qui crée.

La *Joconde* avait des sourcils.

Mais — sourcils, cils, tout le travail final des couleurs liquides, des glacis, tout cela lui a été ravi, comme il l'a été à bien d'autres ouvrages par les mains criminelles qui récurent les chefs-d'œuvre comme des derrières de casseroles, sans se douter que la couche inférieure du vernis est intimement liée aux glacis, et que le mordant employé pour attaquer le vernis peut en un instant anéantir le travail de terminaison qui est le plus précieux !

On peut contempler, dans le même numéro de *Comœdia*, une *Joconde* avec des sourcils. et qui a perdu son sourire. Mais il se trouve ainsi que le véritable créateur de cet énigmatique sourire, qui inquiéta tant de générations d'esthètes, fut ce dévernissement inconscient qui, d'un coup de brosse, maladroit et génial, faucha les cils et sourcils de Mona Lisa.

R. DE BURY.

THÉATRE

La mort de Jules Claretie. —Bouffes-Parisiens : *Mon Bébé*, comédie en 3 actes, de M. Maurice Hennequin, d'après *Baby Mine*, de Miss Margaret Mayo. *Crime passionnel*, pièce en un acte, de M. Maurice Hennequin (13 décembre). —Vaudeville : *La Belle Aventure*, comedie en 3 actes, de MM. Robert de Flers, Gaston de Caillavet et Etienne Rey (23 décembre). — Athénée : *Le Tango*, pièce en 4 actes, de Mme et M. Jean Richepin (30 décembre). — Memento.

Le voilà donc parti, cet excellent Jules Claretie. Lui qui savait si bien faire le mort dans les moments difficiles, il lui a fallu le faire pour de bon. Il semble bien que son prochain départ de la Comédie ait été pour quelque chose dans sa fin un peu soudaine. L'offre de sa démission lui avait souvent réussi pour solutionner à son avantage les crises de son administration. Il comptait bien encore cette fois-ci qu'elle lui réussirait. La chance avait-elle tourné ? On le prit au mot. Ce fut vraiment la démission. Il en garda une sorte d'abattement moral. La maladie survint, contre laquelle la résistance, le ressort habituels manquèrent. Lui-même, du reste, devait se sentir atteint, si l'on en croit ce mot de lui qu'on a rapporté, vrai mot de la fin. Il venait d'être fait commandeur de la Légion d'honneur. Des amis le félicitaient : « Oui, oui, répondit-il, une plaque mortuaire. »

Avait-il donc de l'esprit ? A n'être que son lecteur, on pouvait ne s'en être jamais aperçu.

C'était un homme admirable. Il y avait d'abord le grand travailleur. Il y a des excitateurs d'idées. Il était, lui, comme un excitateur au travail. J'ai connu des gens, quand ils n'étaient pas en train, qui pensaient à lui. Cela les remontait aussitôt. Quant à abattre pareille

besogne, nul n'y aurait pu prétendre. Là-dessus, il était unique. C'est à se demander où il prenait le temps de tant faire. Et quand je dis : le temps ! Je pense aussi : le goût. Ses romans, ses chroniques du *Temps*, ses articles de journaux, ses pièces de théâtre, sa correspondance (répondant à toutes les lettres, écrivant de lui-même aux gens à propos de tout et de rien), l'administration d'un théâtre comme la Comédie-Française, ses discours, sa vie de famille, ses devoirs d'académicien, les premières, les mariages, les enterrements, il menait tout cela de front. On ne pouvait pas s'étonner, sachant cela, qu'il courût toujours, et que, dans les couloirs de la Comédie, il passât comme un éclair. S'est-il arrêté un seul jour de travailler ? Non. Il l'a dit lui-même : pas un seul jour. J'y ai pensé souvent : travailler à ce point, quel don d'illusion cela suppose ! Quel manque de sensibilité, aussi ! Alors, jamais de rêverie, d'incertitude, de détachement, un peu de ce goût amer de la vanité de toutes choses ? Il faut bien croire que non. Il écrivait, rien que cela. Il écrivait, toujours. L'expéditionnaire de la littérature !

Il y avait aussi l'administrateur. Là aussi il était remarquable. Il eût fait un merveilleux diplomate. Quelle maîtrise de soi, quelle adresse devant les difficultés, quel don de savoir se taire, de rester le même homme en dépit des événements ! Il fut pendant plusieurs mois, il y a quelques années, à avoir toute la Comédie contre lui. Les sociétaires portaient en cachette au ministre des rapports lui imputant les pires incapacités. Les candidats à sa succession le combattaient ou le faisaient combattre dans les journaux. Tout le monde pensait : Il lui va falloir s'en aller. Lui, pendant ce temps, n'avait l'air de rien. Il écrivait ses chroniques, il ordonnait ses spectacles, il écrivait ou répondait aux gens, il allait à l'Académie, aux mariages, aux premières, aux enterrements. Des attaques, des menées secrètes, de tout ce qu'on faisait ou disait contre lui, pas un mot parlé ou écrit. Un beau jour, on s'aperçut qu'il était toujours là, ayant mis tout le monde dans sa poche. Les sociétaires n'en revenaient pas : il avait plus de talent qu'eux.

Vous me direz qu'il y avait aussi l'écrivain ? En effet, *Paris-Midi* nous a donné, à ce sujet, un intéressant écho sur la mère de Jules Claretie. Il paraît que, lorsque, tout jeune homme, il se décida à faire de la littérature, elle le contraignit à une tâche quotidienne, à écrire chaque jour quelque chose, fût-ce seulement dix lignes. Elle se connaissait en bonne méthode littéraire, cette maman. Ecrire chaque jour quelque chose, c'est le secret de bien des talents, de bien des réputations, le secret également du travail facile, toujours fait avec plaisir. L'esprit est tenu en éveil, le travail de chaque jour bénéficie du travail de la veille. C'est la roue à laquelle on a imprimé un fort mouvement et qui tourne ensuite toute seule. Un de nos meilleurs

écrivains d'aujourd'hui, d'esprit libre, celui-là ! — vous le lisez et l'admirez souvent dans ce même *Mercure*, — n'est pas arrivé autrement à l'aisance, au naturel avec lesquels il écrit, après le style cherché, compliqué et artificiel de ses débuts. Jules Claretie a toutefois un peu abusé des bons avis de sa mère. Que de mauvais livres, que de chroniques tirées à la ligne, que de pages mortes aussitôt qu'écrites nous devons à cette obéissance filiale ! On nous a dit, pour excuser cette production, que Jules Claretie ne pouvait dormir, et qu'alors il écrivait ? Que ne se lisait-il, plutôt ! Il eût perdu ses insomnies.

Le jour de ses obsèques, j'ai acheté *le Temps*, son journal, pour lire les discours. Je ne suis pas regardant à l'argent, mais, vrai, j'ai regretté ma dépense. Pas un mot d'intéressant, dans toutes ces colonnes. Des clichés, la plus mauvaise rhétorique, des hyperboles inattendues. On y appelait M. Claretie fils « notre espérance ». J'étais navré. Tout s'en va, décidément. On ne sait plus enterrer les gens. De tant de bavards, il n'y eut que M. Robert de Flers qui fut fidèle à son talent, en intercalant dans son discours, sans guillemets ni citation de nom d'auteur, un mot de Marivaux (1).

En définitive, il restera surtout de Jules Claretie la réputation d'un homme aimable. Il l'a d'ailleurs bien méritée. A-t-il fait assez de compliments dans sa vie, à l'un, à l'autre, à tout le monde ! Il avait cela dans le sang, la flatterie. Vous connaissez les discours mortuaires ? Le défunt a eu toutes les vertus, tous les mérites, tous les talents. Jules Claretie qui a parlé de beaucoup de gens dans ses écrits, à croire qu'il n'écrivait que pour cela, donnait toujours l'impression qu'il s'agissait d'un mort, tant il était plein d'attentions, prodigue de gentillesses, généreux d'éloges. Même, exprimait-on sur lui ou sur son œuvre la plus légère critique, qu'il s'empressait de la relever, pour avoir l'occasion de faire un compliment à son auteur. Il aurait pu être un mémorialiste remarquable, ayant tant vu, choses et gens, dans les milieux les plus divers, et nous donner de ces livres, les seuls qui survivent, en réalité. Hélas ! il était aimable, il voulait l'être à tout prix, et son œuvre de chroniqueur, à part quelques bien rares morceaux, n'est qu'un long palmarès fastidieux, fade, niais, presque servile. Espérons qu'elle lui a mérité, du moins, d'aller droit au Paradis, où vont les âmes neutres, qui n'ont su aimer ni détester vraiment, ceux qui, tout en parlant beaucoup, n'ont rien dit ici-bas, les sages par l'esprit plus encore que par les actions. Nul doute que son excellent naturel se soit là-haut montré tout de suite, et qu'à peine arrivé il ait séduit tout le monde. Sûr qu'il continue dans cet agréable séjour sa posture terrestre, et c'est une

(1) « Pour être bon, il faut l'être trop. »

image que j'offre à ces messieurs sociétaires de la Comédie-Française qui l'ont connu et aimé :

Jules Claretie, dans les cieux,
Fait des compliments au bon Dieu.

J'ai voulu faire plaisir, pour leur Noël et leur Jour de l'An, à mes deux suppléants habituels. Je les ai envoyés, l'un aux Bouffes-Parisiens, l'autre au Vaudeville et à l'Athénée. Ils vont, à leur tour, vous débiter leur petite affaire.

« Dès le soir de la Générale de **Mon Bébé**, le Théâtre des Bouffes-Parisiens était assuré que cette pièce de Miss Margaret Mayo connaîtrait l'éclat de la « centième », tout de même que j'eus un pressentiment semblable touchant *le Procureur Hallers*, qui fait toujours les beaux jours du Théâtre Antoine. Et ce sera justice, car, bien que d'importation yankee (c'est M. Maurice Hennequin qui eut la bonne idée de nous la faire connaître en l'adaptant), cette comédie-vaudeville est fort spirituelle, et le meilleur de son esprit — si l'on en juge par le lever de rideau : **Crime passionnel**, de M. Hennequin tout seul — n'est peut-être point le *made in Paris*. Pas la plus petite muflerie au cours de ces trois actes, cependant nous ne laissâmes pas d'être en joie, et l'invraisemblance du sujet, inhérente au genre, se fait accepter dès la présentation faite, parce que aimable et sans prétention. Le Théâtre des Bouffes-Parisiens a su donner à *Mon Bébé*, à qui, en Angleterre comme en Amérique, de très brillants comédiens n'ont pas dû manquer, une interprétation excellente en tous points. Mme Monna-Delza, dont la beauté est fort plaisante et les toilettes du charme féminin le plus exquis, s'est montrée une actrice dont le mérite s'affirme et sera bientôt, pour certains auteurs, une précieuse et nécessaire collaboration. M. Max Dearly ferait presque croire qu'il est un grand artiste. C'est après tout bien possible. »

« MM. de Flers et Caillavet ont écrit, en collaboration avec M. Etienne Rey, une comédie, **la Belle aventure** que le Vaudeville représente et dont le succès auprès du public est grand. Il promet même, dit-on, de grandir encore. Au seul M. Etienne Rey, *la Belle Aventure* rapportera, si les calculs des techniciens sont bons, 80.000 fr. C'est un joli denier. Et M. Etienne Rey a bien le droit de penser que la comédie légère est un genre fort agréable. Je lui fais tous mes compliments. Je les lui fais, à lui, en particulier, d'abord parce qu'il est presque un débutant, et puis parce que la rumeur publique lui attribue la paternité d'une pièce à laquelle MM. de Flers et Caillavet — dont il est au surplus le secrétaire — n'auraient fait qu'ajouter un peu de leur sel, avec le prestige de leur double

signature. Il n'y a là rien d'invraisemblable, ni même de choquant.

« Mais je veux vous parler encore de M. Etienne Rey. Ai-je besoin de dire, après ce qui précède, qu'il est un garçon très intelligent? Entendez par intelligence non pas seulement un certain esprit réaliste, une certaine faculté d'adaptation et d'assimilation, grâce à quoi un jeune écrivain de quelque talent est assuré de réussir ; entendez aussi l'intelligence dans l'acception la plus belle du mot, cette intelligence qu'on pourrait définir la maîtrise des idées, et qui ne va pas sans une sérieuse culture. Est-ce que M. Etienne Rey ne sort pas de l'Ecole normale? Est-ce qu'il n'est pas l'auteur d'un petit livre sur *l'Amour* qui fut remarqué à son apparition? Est-ce qu'il n'a pas publié un essai sur *la Renaissance de l'orgueil français*, ouvrage de circonstance sans doute, mais qui semblait indiquer chez lui des préoccupations je ne dirai pas désintéressées, mais supérieures, du moins, à celles que nous sommes contraints de prêter à MM. de Flers et Caillavet?

« *La Renaissance de l'orgueil français!* Ah! oui, qu'on est donc fier d'être Français quand on voit jouer *la Belle aventure!*

« Comédie légère, ai-je dit. Comédie libertine serait plus précis. Mais comédie libertine et familiale serait plus juste encore. Dans la vieille maison où s'écoula son adolescence, une jeune fille est accueillie le soir de ses noces par sa grand'mère. Un monsieur accompagne la demoiselle, qui n'est pas son mari, puisqu'elle s'est enfuie de chez ses parents avant le mariage, plantant là son fiancé, mais que la grand'mère prend naturellement pour le mari, et avec qui elle force bon gré mal gré sa petite-fille à coucher. Le monsieur n'attendait que ça. La jeune fille aussi, peut-être. Car elle et lui s'aiment éperdument. Ils sont cousins et camarades d'enfance. Ils s'épouseront. Et le fiancé évincé y prêtera la main. Voilà.

« Le personnage du fiancé est un bon caractère de comédie : gaffeur et tâtillon. Il fait le succès de la pièce. Il était tenu par M. Victor Boucher admirablement. M. Capellani, dans le rôle de l'amant cousin, montra de la rondeur et de la fadeur. Quant à Mlle Léty, pourquoi s'obstine-t-elle dans les rôles de jeunes filles? Ce n'est pas qu'elle ait passé l'âge, mais c'est qu'elle a je ne sais quoi de fatigué, de faisandé, qui convient mieux aux héroïnes de M. Bataille qu'à celles de MM. de Flers, de Caillavet... et Etienne Rey...

« Le **Tango**, de Mme et M. Jean Richepin de l'Académie française, ainsi que le proclament les affiches du Théâtre de l'Athénée, est encore l'histoire d'une grand'mère acharnée à pousser dans le même lit ses petits-enfants. Elle y réussit en fin de compte. L'alternative « couchera? couchera pas? » se résoud, à l'Athénée comme au Vaudeville, par l'affirmative. On couche. Et le public est satisfait. Encore convient-il de ne rien exagérer de cette satisfaction pour ce qui

concerne le *Tango*. Un ou deux coups de sifflet donnèrent, si je ne m'abuse, le signal des applaudissements.

« Je ne me sens pas beaucoup d'entrain pour vous exposer le sujet de la pièce. Il y faudrait de la délicatesse, et j'ai la main lourde, ce soir. En outre, je n'ai pas suivi la représentation avec toute l'attention dont mes fonctions intérimaires de critique dramatique me faisaient un devoir. Je m'ennuyais. J'ai bâillé. Je crois avoir dormi. Soirée maussade entre toutes celles que j'ai passées au théâtre. Je pensais à mon ami Maurice Boissard. Je l'imaginais au coin de son feu, en pantoufles, relisant quelque vieil auteur. Je l'enviais. Je le maudissais de m'avoir pris au piège de son strapontin. Je repensais au désir que j'avais eu de voir jouer et, par conséquent, danser le *Tango*. Je me raillais avec amertume. Pourtant, la vérité m'oblige à dire que le spectacle de MM^lles^ Lavallière et Spinelly le dansant, ce fameux *tango*, que je n'avais jamais vu danser, me plut extrêmement. A cet instant, la pièce cessa d'être ridicule, mais elle recommença de plus belle à l'être dès que les acteurs et actrices, le *tango* dansé, eurent rouvert la bouche.

« Je crois que le travesti dans les pièces modernes est une erreur. Une femme en pourpoint, haut-de-chausses et maillot, si défectueuses que soient ses jambes, nous offre au moins cet intérêt qu'elle les montre. Une jambe de femme est toujours une jambe de femme. On y reste difficilement insensible. Mais une jambe de femme dans un pantalon ! Mais une poitrine de femme dans un gilet ! Mais un cou de femme dans un faux-col ! Mais une croupe de femme sous les basques mesquines d'un petit veston à la mode de M. Boutet de Monvel ! L'allure équivoque que tout cela prend ! Et combien plus pénible et plus dégoûtante est cette mascarade quand toute l'intrigue de la pièce repose sur le fait que l'actrice travestie en homme refuse précisément de faire preuve de virilité ! La pensée de M^lle^ Lavallière se dérobant au devoir conjugal que lui impose son mariage avec M^lle^ Spinelly, voilà ce dont M^me^ et M. Jean Richepin ont cru bon de nous occuper l'esprit pendant trois heures !

« M^lle^ Lavallière se tire d'affaire comme elle peut. Elle gesticule, elle cabriole, elle se donne un mal de tous les diables, sans parvenir à dégeler les spectateurs. Pauvre M^lle^ Lavallière ! Elle est sympathique, au fond. Elle n'a pas un talent transcendant. Elle a un genre qui plaît, un genre parigot, et elle connaît l'art de s'en servir. C'est quelque chose. Mais M^lle^ Spinelly, qu'est-ce qu'elle a, elle ? Rien, rien, et rien. Elle n'est même pas jolie. Elle n'est même pas agréable à regarder. Elle a l'air stupide. Sa mimique la plus expressive consiste à se mettre un doigt dans la bouche, presque dans le nez, à tortiller ses frisettes. Insuffisance déplorable. Quant à sa diction, elle est aux antipodes du naturel et de la grâce. J'en étais confondu.

M. Harry Baur, par contre, mérite tous les éloges pour la silhouette qu'il a su camper d'un précepteur entre deux âges, indulgent, paternel, avec la nuance juste de déférence que réclament les titres princiers de ses deux élèves.

« Les costumes, la décoration du *Tango* ont une importance de premier ordre, car ils sont de M. Poiret. M. Poiret est le Napoléon de la couture contemporaine. Mais il m'apparaît un peu comme un Napoléon qui gagnerait incessamment la même bataille. Le soleil d'Austerlitz, s'il se levait tous les jours, finirait par lasser. Iéna, la Moskowa mettent de la variété dans l'épopée napoléonienne. Je veux bien que le *Tango* soit, pour M. Poiret, une sorte de passage de la Bérézina, mais il en réchappe avec armes et bagages et je prévois qu'il continuera, comme devant, de nous mitrailler en fanfare avec la même bimbeloterie de ballet russe, de déverser sur nous les mêmes avalanches de coussins multicolores. Que de coussins ! Trop de coussins ! Un peu moins de coussins, s. v. p. ! En vérité, notre époque est l'époque du coussin. Il y a eu l'âge de la chaise à porteur. Les premières années de ce siècle passeront dans l'histoire sous le nom d'âge du coussin.

« Et j'en viens à M. Jean Richepin. J'en viens respectueusement à Mme Jean Richepin. Qu'est-ce donc qui les a pris ? Le besoin d'argent ? Soit, mais, dans ce cas, que n'ont-ils écrit une pièce gaie, animée, spirituelle, pittoresquement machinée, au lieu de cette flasque intrigue, dont les quatre actes s'étirent d'une façon lamentable, où les couplets patriotiques s'entremêlent aux couplets sentimentaux, où les citations classiques succèdent aux sous-entendus grivois, d'où toute vie, toute vérité est absente, où chaque réplique sonne faux, où l'impression d'artificiel, de factice, de creux, de vide, de néant grandit de minute en minute, au fur et à mesure que ce que je suis bien obligé d'appeler l'action essaie de se dérouler. Le besoin d'argent ? Il excuse tout, sauf de pareilles inepties. M. Jean Richepin — je mets Mme Richepin hors de cause — a commis, avec *le Tango*, un acte qui devait le déshonorer littérairement, non pas aux yeux des vrais écrivains, pour qui il a cessé depuis longtemps de compter, mais à ceux de ses collègues académiciens, si l'honneur littéraire pouvait entrer comme valeur agissante dans les mœurs de ces gens-là. »

Memento. — Porte Saint-Martin : *Le Chèvrefeuille*, pièce en 3 actes, de M. Gabriele d'Annunzio (14 décembre). — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Jeanne Doré*, pièce en 5 actes et 7 tableaux, de M. Tristan Bernard (16 décembre). — Théâtre Fémina : *Un jeune homme qui se tue*, comédie en 4 actes, de M. Georges Berr (19 décembre). — Capucines : *les Petits crevés*, folie operette à grand spectacle, en 2 actes et 4 tableaux, de MM. Rip et Bousquet, musique de M. Willy Redstone (24 décembre). — Théâtre Impérial : *La Caissière*, pièce en 3 actes, de MM. Yves Mirande et Henri

Géroule. *Le Saboteur*, comédie en 2 actes, de M. André Picard (24 décembre). — Renaissance : *Un Fils d'Amérique*, comédie en 4 actes, de MM. Pierre Veber et Marcel Gerbidon (29 décembre).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Opéra national : *Parsifal* de Richard Wagner.

On eût pu, à la mode ancienne, imprimer sur l'affiche : « *Parsifal à l'Opéra ou la revanche de l'auteur* ». En 1861, Wagner apportait à Paris *Tannhaeuser*, un chef-d'œuvre de saine et virile jeunesse, une légende si profondément humaine que sa tragédie seule émouvrait jusqu'aux larmes, une musique savoureuse dont Wagner n'a jamais dépassé la spontanéité géniale et la fraîcheur verveuse. *Tannhaeuser* fut, comme on sait, conspué dans les grandes largeurs. Le premier jour de l'an 1914, le public parisien a écouté **Parsifal** à l'Opéra non seulement sans broncher, mais avec un respect si dévot que les applaudissements n'osèrent éclater qu'après l'ultime vibration du dernier accord de chaque acte. La revanche est complète, et même au point de friser quelque peu la vengeance ironique. Wagner ne souhaitait pas une telle victoire, et sans doute il avait raison. Sa volonté de réserver à Bayreuth le monopole de *Parsifal* était sans doute faite pour beaucoup d'une inconsciente et secrète pudeur de l'homme, mais à quoi se mêlait peut-être un certain trouble de l'artiste. Il est des états d'âme dont le mysticisme transcendant exige une initiation préalable afin qu'on puisse y communier sans embarras. Wagner éprouvait peut-être obscurément qu'une ambiance spéciale et propice n'était pas moins indispensable pour en atténuer, sinon escamoter, les effets singuliers dans une œuvre d'art. Mythes et religions ont été de tout temps pour l'art une mine précieuse et féconde. Avec la poésie gracile, plaintive ou majestueuse de ses hymnes, l'enthousiasme ou la désespérance de ses psaumes, la dantesque épopée de son *Requiem*, voire le cycle harmonieux de sa messe, la liturgie même de l'Eglise a fourni à l'art musical de merveilleux prétextes à chefs-d'œuvre de beauté souvent poignante. C'est que, dans tout cela, quels que puissent sembler la vanité de ses espoirs, le néant de ses simulacres et parfois la puérilité de ses symboles, la foi demeure humaine ; ses transports, sa prière, ses actes d'amour et de contrition même, et jusqu'à ses terreurs et ses supplications, sont le travestissement d'impulsions naturelles, d'élans instinctifs de l'être débordant de forces vitales, d'aspirations incoercibles en leur torrent d'incohérence charriant pêle-mêle toute matière, essence ou moelle de ce qui constitue la vie. Cette foi élémentaire, primitive et non primordiale,

fait mieux que s'adapter sans peine à la légende ; elle la suggère, l'engendre, en dicte et justifie l'illogisme naïf où s'émoussent les sanctions trop cruelles, se dénouent les conflits insolubles et se résout miséricordieusement l'arbitraire de contradictions sans issue. C'est cette foi moyenâgeuse, payenne en son humanité indélébile, qui pardonne à Tannhaeuser jusqu'à la volupté infernale, admet Vénus auprès d'Elisabeth en une ingénue sympathie ; qui induit Lohengrin à abandonner Montsalvat pour devenir un enamouré Chevalier combattant en l'honneur de sa Dame innocente et persécutée ; enfin, ressuscitant à son insu la fable de Psyché, qui incarne à nouveau dans Elsa l'éternel féminin à l'ombre auguste du Saint-Graal. La mystagogie de Parsifal n'est plus qu'un morne malagme d'insipide abstraction, d'ascétisme hystérique et d'hystérie tout court, de simagrées et de logomachie fastidieuses. Peu nous importerait qu'il n'y ait point d'action, si du moins vivait, souffrait et priait, même devant nous, quelque créature pour si peu que ce soit humaine en ses gestes, devis, pensées, velléités. Ce Parsifal stupide, ce Gurnemanz raseur, cette Kundry dédoublée à l'instar du Procureur Hallers, cet Amfortas piteux et sa blessure équivoque, ce Klingsor-Origène et son bric-à-brac de sorcier, du premier au dernier, tous ces gens, dont certains relèvent de la douche, nous indifférent, au fond, tout autant qu'ils nous déconcertent. Que nous chaut ce Graal impassible de quoi l'unique utilité plausible semble être de nourrir, par ses émanations, une Armée du Salut lugubre et solennelle de Templiers moroses, auxquels semble n'être imposé que le devoir d'une chasteté stérile à tous égards? Le poème de Parsifal n'est vraiment qu'un tissu de divagations séniles dont l'imperturbable pathos se complaît à la sensiblerie la plus fade et jusqu'au calembour inepte. Son aberration moraliste aboutit à d'étranges énigmes. Elle prêche la mort du désir et réprouve toute joie charnelle, alors que cependant Amfortas, roi du Graal, est fils de Titurel et né sans doute d'une femme. Et on se demande par quelle opération dénuée d'hypocrisie ce résultat put être obtenu sans péché, ou quelle immonde conception de l'union sexuelle est ici proposée par un hymen sans désir et sans joie. Avec la mutilation de Klingsor et le somnambulisme de Kundry, tout ce fatras patauge obstinément dans un marais de théologie casuiste. Enclin toujours à quelque religiosité et depuis assez longtemps contaminé d'argutie métaphysique, l'esprit de Wagner avait évidemment subi les suprêmes atteintes du virus judéo-chrétien redistillé par le protestantisme quand, au soir de sa vie, il élabora cette élucubration aussi extravagante que morbide sous couvert de « Pitié » et de « Renoncement ». Il paraît que jadis, à Bayreuth, on affublait Parsifal d'une perruque Louis XIV. On aurait pu y joindre un rabat à la M^me^ de Maintenon. Une atmos-

phère de ratiocinant jansénisme et de bondieuserie piétiste, un relent de sacristie sulpicienne et de billet de confession émanent de ses oiseux et torpides palabres, et les tableaux qui se succèdent en acquièrent assez bien l'allure des images de première communion ou autres qui peuplent les paroissiens usagés des bigotes.

L'interprétation de notre Opéra contribue d'ailleurs à cette impression. Si sa mystagogie quintessenciée enlève à *Parsifal* ce ragoût de candeur qui garde encore un charme au galimatias des vieux *Mystères,* son spectacle en offre du moins le pittoresque hybride en son imbroglio de terrestre et de surnaturel et ses oppositions de cérémonies liturgiques et de fantasmagorie démoniaque. Restant sourd aux paroles, on pouvait espérer l'aubaine de visions intensément évocatrices de l'ambiance rêvée et créant un envoûtement secondé par la magie sonore. Malheureusement, ces choses-là n'arrivent jamais à l'Opéra. Il semble que ses électriciens ne puissent réussir à isoler la scène de la salle ; l'une et l'autre se continuent comme les deux côtés d'un salon où on jouerait la comédie. L'illusion s'y avère irrémédiablement inaccessible, fût-ce l'espace d'un instant. Notre Opéra pourtant a fait tout son possible et on doit certainement l'en féliciter. Néanmoins, malgré son effort et maints progrès visibles, ce n'était tout de même pas ça. Les décors ne témoignaient guère que d'une bonne volonté évidente, fâcheusement desservie par les électriciens. Peut-être toutefois ne suffirait-il pas d'un éclairage plus avisé afin que le premier et le cinquième tableau n'eussent pas l'air de se passer devant deux aquarelles de Cicéri. Par contre, jaillie de la rampe, une lumière adéquate aurait opinément légitimé en l'expliquant la couleur bleue dont le château de Klingsor apparaissait tout bonnement badigeonné. Faute de ce rayonnement complémentaire, ce château « enchanté » s'attestait nettement peint sur toile, tendu sur châssis et dressé sur les planches bien balayées, tandis que, dans un coin, une petite table de cuisine, dont une serge verdâtre laissait apercevoir le bout des pieds de bois, supportait l'attirail succinct d'un nécromant ostensiblement économe. Le jardin non moins « enchanté » et le pseudo-ballet des Filles-Fleurs jouissaient d'une illumination éclatante à quoi collaborait l'identique clarté du lustre de la salle, laquelle semblait ici si manifestement se prolonger jusque dans les coulisses qu'on aurait pu se croire au bal de l'Opéra. Le Temple n'était pas trop mal, encore qu'un peu banal et froid, mais la lueur qui tombait de sa coupole trahissait tout au plus l'anachronisme d'un abonnement à quelque Compagnie du gaz de Montsalvat. Alors que quelque pastiche de Carlos Schwabe ou de Gustave Moreau eût paru, dans la circonstance, excusable et même volontiers indiqué, les décors de *Parsifal*, en somme, ne diffèrent pas essentiellement de ceux qu'on est

accoutumé de voir à l'Opéra depuis la fin du Second Empire, et l'absence de ces irradiations polychromes, dont M. Albert Carré sut tirer un si adroit parti, leur interdit tout effet de poésie réaliste ou de mirage fantastique. Rien ne pouvait être plus funeste à un ouvrage du caractère de *Parsifal*. Dans ce cadre artificiel et familier, sous une lumière uniformément crue ou terne, ce n'est pas, même une seconde, Parsifal, Gurnemanz, Klingsor ou Kundry qu'on imagine contempler, ce sont MM. Franz, Delmas et Journet et Mlle Bréval, qu'on regarde; c'est l'escadron de bien connues premières chanteuses qu'on salue sous l'accoutrement des Filles-Fleurs ou dans le travesti des adolescents Ecuyers. Les jeux de scène avortent ainsi lamentablement, et ce parfois jusqu'au grotesque. *Parsifal*, d'ailleurs, est difficile à jouer, sinon presque injouable. Aux plus divers égards, Wagner y étale une ignorance du ridicule impliquant bien souvent une mentalité de catéchisme de persévérance. Les longs silences, mômeries et génuflexions devant la lance et un peu partout, le lavage des pieds, sont pour les interprètes des écueils aussi périlleux que la grandiloquente insanité des discours qu'ils ont à débiter. Le duo de Parsifal et de Kundry rappelle irrésistiblement l'aventure de Joseph et de Mme Putiphar. Mais le comble est peut-être le cygne sacré, duquel M. Delmas déplore en larmoyant le meurtre, qu'on dépose pieusement vis-à-vis le trou du souffleur, qu'on remporte sur une petite civière ornée de roses pompon, et qui, pour dire la vérité vraie, les ailes et le cou repliés, ressemble à s'y méprendre à une oie préparée pour la broche. Les protagonistes font évidemment de leur mieux pour pallier tout cela et méritent plutôt des éloges. Cependant, la plupart auraient besoin de méditer cette recommandation que Wagner fit afficher pour ses acteurs dans les coulisses de Bayreuth : « Ne jamais regarder dans la salle, mais toujours son interlocuteur; sinon lever les yeux ou les abaisser vers la terre. » Il n'est guère que Mlle Bréval qui d'instinct s'y conforme; les autres jouent plus ou moins de trois quarts, hormis M. Delmas qui, lui, joue opiniâtrément de face. Chacun sait que cet excellent artiste eût inventé le pompiérisme si celui-ci n'avait pas existé. Il est pavé des meilleures intentions et animé d'une rare conscience, mais, outre sa préoccupation de guetter le bâton du chef d'orchestre, il est affligé de la manie curieuse de s'adresser perpétuellement au public dont il semble estimer la perspicacité douteuse, et qu'il s'évertue d'éclairer par des regards, sourires, clignements de paupières commentateurs, explicatifs et bénévoles; si bien qu'il ne lui arrive guère de faire un geste, de prendre une attitude ou de prononcer une phrase qui ne soient du plus haut comique. Toutes les indications de Wagner pour *Parsifal* n'ont malheureusement pas le prix de celle que M. Delmas n'a probablement pas le plus lointain pressentiment de violer si outrageusement

d'un cœur serein et d'un front impavide. Il paraît que notre Opéra en éluda certaines et en amenda quelques autres. Il en est une qu'il eut grand tort de conserver pour sa mise en scène. L'entrée et le cortège des Chevaliers dans le sanctuaire n'étaient peut-être pas commodes à régler sur le rythme de la marche orchestrale, mais l'énorme pas en avant qui déclenche subitement leur file tous les deux temps de chaque mesure transforme ces gardiens du Graal en pantins mécaniques. C'est d'un ridicule achevé, et dont je me souviens avoir vu jadis exploiter l'effet précisément par le même moyen pour le chœur des conspirateurs de *la Fille de Madame Angot*. Enfin, les fameux changements à vue n'apparaissent pas moins enfantins. J'ignore comment ils sont réalisés à Bayreuth, n'y étant jamais allé. Et je n'irai plus : il est trop tard. A l'Opéra, on assiste à ce phénomène ahurissant d'un grand arbre tout droit qui s'avance soudain tandis que le reste du paysage demeure absolument immobile. Ce grand arbre est l'amorce d'une toile qui déroule des sites variés à la limite du proscenium, et devant laquelle l'excellent M. Delmas déambule dans le sens contraire en causant avec M. Franz, s'arrête, puis repart, puis derechef se fige, puis se décide à disparaître dans la coulisse en entraînant son compagnon. Ces trucs de machinerie, qu'affectionnait Wagner, sont assurément malaisés à exécuter de manière tout à fait satisfaisante. Peut-être serait-on parvenu pourtant à les rendre acceptables, et même à créer malgré tout ailleurs autant que là l'ambiance tutélaire, en s'aidant du mystère ou de la féerie des polychromies lumineuses. Mais, ainsi qu'on a vu, cet art est aussi totalement inconnu à l'Opéra que celui de se grimer et, au surplus, bien d'autres. L'illusion s'y démontre incompatible avec vraiment trop de choses. En dépit d'une bonne volonté unanime, l'habituelle impression de Guignol pompeux s'imposait, cette fois encore, inéluctable. Je ne suis pas bien sûr qu'il n'en soit pas de même à Bayreuth. Les avis étaient partagés parmi ceux qui ont accompli le pèlerinage. Les uns vantaient notre Opéra, les autres l'accablaient sous la comparaison. Guignol ou pseudo-liturgie, ce vain spectacle s'atteste sans doute aussi superflu et gênant là-bas qu'ici. Doublant de sa mimique empêtrée l'abscons poème, il distrait sottement de l'admirable musique où gît tout *Parsifal*. Il en souligne les faiblesses, décèle la fatigue, l'effort du titan à son crépuscule. Dans ces dialogues ou monologues languissants, la lenteur constante du mouvement et le morcellement de l'inspiration dénoncent trop souvent le dramaturge sonore à court de souffle. On ne retrouve plus, dans *Parsifal*, la verve ingénue de *Tannhaeuser*, l'ivresse dionysiaque de *Tristan*, le radieux ruissellement polyphonique des *Maîtres-Chanteurs;* on n'y retrouve plus surtout cette profondeur spontanée, parce qu'humaine, qui est la marque de Wagner. Le sublime de *Parsifal* est super-

ficiel et factice en son abstraction alambiquée. Sauf peut-être avec l'épisode du « Charme du Vendredi-Saint », l'inhumanité du sujet en élague tout élément d'émotion. La musique en aurait pâti sans doute quand bien même Wagner l'eût composée plus tôt. Et cependant, en sa glorieuse lassitude, le génie de Wagner ici ne se montre inférieur qu'à soi-même. *Parsifal* demeure un chef-d'œuvre en sa beauté surtout décorative, et, si l'épreuve du théâtre n'en laisse guère subsister intangibles que les pages de musique pure et les extraits d'ailleurs assez copieux qu'en ont vulgarisés nos concerts, l'ensemble affirme encore une puissance dont nous n'avons pas eu depuis d'exemple et de quoi la menue monnaie même paraît chez nous de plus en plus s'épuiser. Notre Opéra devait évidemment monter ce *Parsifal* injouable, ne fût-ce qu'en hommage à la mémoire du musicien Richard Wagner; mais on ne s'attendait peut-être pas à la dure leçon qui s'en dégage et qu'après trente ans nous apporte un tel testament du génie. L'œuvre inégale de ce vieillard, devenue tout à coup « nouveauté » sur nos affiches par le concours des circonstances, semble tomber comme un bolide au milieu de notre art délicat, ingénieux et subtil. Et, il faut bien l'avouer, cet art en apparaît soudain petit petit...

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition Aman-Jean (Galerie Manzi). — Exposition d'aquarelles et de dessins (Galerie Druet). — Exposition de l'Art intime (Galerie Marcel Bernheim). — Exposition Henna Koschinsky (Galerie Bernheim jeune).— *La Ville*, album de quinze eaux-fortes de M. Robert Vallin (Porcabeuf). — Exposition de La Cimaise (Galerie Georges Petit.)

Galerie Manzi, une nombreuse exposition d'œuvres anciennes de M. Aman-Jean ; les qualités de distinction réelle de cet art sont compensées par sa non moins réelle anémie ; le goût très artiste de certains arrangements, de nuances d'étoffes bien harmonisées autour de jolis gestes, n'est point sans évoquer des parentés illustres, du côté des Préraphaélites anglais. La décoration de M. Aman-Jean, très pondérée, très balancée, assez monotone dans l'amortissement voilé de sa couleur, n'est point la part heureuse de son art, au moins jusqu'ici. Le meilleur de cette œuvre est certainement le rendu de quelques beaux regards féminins très doux, et quelques justes attitudes, patiemment regardées et patiemment fixées dans des portraits dont le charme s'exprime à mi-voix.

§

Galerie **Druet**, des dessins, des aquarelles, des études... il y en a a d'excellents, et les moins bons sont pittoresques... des Van Dongen

d'une simplification presque insolente et si expressifs. Voici par exemple une petite Parisienne dont le nez est formulé uniquement par le cerne des yeux... en contraste des Dethomas très précis, très posés, aussi peints que les tableaux. Entre cette précision et ces significations cursives, des d'Espagnat puissants et observés, très poussés, presque méticuleux, mais enlevés d'un beau mouvement, avec une souplesse de lignes qui est d'un très beau peintre. Il y a une bonne dame des province de M. de Mathan, à l'air riche et mauvais, qui a l'air de prier un dieu de vengeance, qui est simple, effrayante et, semble-t-il, très vraie. Il y a des musiciens gravés en couleurs par M. Ouvré, des nymphes de M. Jaulmes portant des corbeilles de fruits, dans son goût décoratif de païen moderne, des études de lacs et de glaciers de Mme Agutte, d'une belle couleur franche et juste, des dessins emportés de Mlle Hervieu, de petites ébauches de M. Desvallières où la bataille des couleurs offre des heurts pittoresques et violents, des Rouveyre très accentués, un paravent de M. Wilder, très japonais, des Hermann-Paul en blanc et noir, apparitions très vigoureuses, bien construites et, parmi cet intéressant ensemble de projets et de notations, un peu épars exprès, un peu dispersé, de grandes vitrines enfermant de nobles et sévères poteries de Chaplet et Emile Lenoble, plats de grès polychromes, et grands vases d'un bleu de Méditerranée calme.

§

La Société de **l'Art intime** entre dans sa deuxième année et l'indique par une considérable exposition, qui n'est pas sans intérêt et qui prouve un éclectisme déterminé. A des jeux d'esprits sculptés de M. Max Blondot s'opposent et voisinent des aquarelles très stylisées de Jeanès, les tapisseries presque émues de Mme Fernande Maillaud, les bonnes pages berrichonnes de M. Fernand Maillaud et des pâtes de verre de Jean Cros, paysages à lignes très architecturées et très classiques. Les broderies de Mlle Marcelle Cros sont d'un fini très précieux, d'une jolie harmonie de lignes et de la plus séduisante coloration. A noter encore des paysages de M. Dambeza, des toiles de M. Paul de Castro, des grès de Mme Berthe Cazin, des statuettes de M. Maurice Charpentier, des paysages veloutés de M. Paul Madeline, les porcelaines de M. Rumèbe, quelques paysages d'Italie de M. Roganeau, et les verreries de M. Habert Dys, qui a déjà donné mieux.

§

Galeries Bernheim-Jeune, l'exposition de Mme **Henna Koschinsky** présente des sculptures d'un goût audacieusement archaïque à fermes volontés de stylisation.

Le but est de faire grand, même dans des dimensions restreintes ;

l'on peut y arriver en indiquant tous les volumes et en précisant leur équilibre. Mme Koschinsky y parvient. Ses statues sont des masses dessinées et non modelées. L'éloignement qu'éprouvent beaucoup de jeunes sculpteurs pour la menue recherche, pour l'étude un peu myope du muscle, les entraînent à la suite de Rodin vers les synthèses dans la lumière, vers des essais de sculpture monumentale. Est-ce leur faute si on ne leur donne pas l'occasion plus souvent de produire à leur guise, c'est-à-dire de mettre à un beau site agreste l'ornement définitif d'une belle sculpture, au lieu de n'offrir à leurs ambitions que la perspective d'avoir à placer un grand homme dans un square, ou bien au milieu d'un carrefour pour y découper en deux files la circulation des voitures. En partant vers le rêve antique de la pierre sculptée et les fortes synthèses des peuples semitiques et des Egyptiens, on prétend à des formes très simples et majestueuses. Ce n'est pas d'un art facile. Les statues de Mme Koschinsky sont d'un art curieux et hiératique.

M. **Robert Vallin** a fixé en de robustes eaux-fortes des aspects du Paris qui disparaît, d'un Paris cher aux poètes, aux Baudelaire, aux Gérard de Nerval, aux Verlaine, par le contraste de ses coins d'ombre et de ses ruches bourdonnantes, de ses quais à bouquins, de ses petites places tranquilles, et des vieilles églises de ses quartiers de misère.

L'art de M. Robert Vallin s'apparente aux fantaisies vigoureuses d'un Méryon ; l'on sent que les motifs traités par M. Vallin ont été évoqués, avec toute leur vie sentimentale, avec le monde d'impressions et de souvenirs qu'y ont attaché les écrivains et aussi avec le sens tragique que le graveur a su trouver au langage des vieilles pierres. Certains de ces coins de Paris sont lugubres et hantés de vieux rêves de sang et de détresse, comme cette rue Poliveau, étroite, ventrue et miséreuse, que le crime de Le Biez a rendue célèbre ; le carrefour Buci s'y dresse en ses haillons; voici, comme, désolée en son calme de petite placette de bas quartier dans une sous-préfecture, cette place de l'Estrapade, avec la maison où mourut Verlaine, et puis le pauvre aspect dans les ruelles noires de Saint-Nicolas du Chardonnet.

En contraste à ces aspects, le graveur a cherché sur les berges de Seine un autre Paris plus large, aux colorations plus claires, et ses planches rendent vraiment l'air, l'espace, et cette alacrité du ciel, et presque la nonchalance des travailleurs sur les berges qui environnent, en sa solitude et sa paresse la nonchalante et silencieuse île Saint-Louis. A toute page de cet album, l'évocation est très juste. Elle est aidée et révélée à l'aide d'un métier de graveur très savoureux, très

solide, aux noirs violents, aux ciels limpides, à l'atmosphère très vibrante et très mobile.

La plupart de ces coins de Paris devant être, dans un assez bref délai, modifiés par les travaux et les ordonnances nouvelles sur l'hygiène de la rue, l'intérêt documentaire du livre s'en accroît, mais il n'est pas besoin de ce mérite occasionnel pour le placer parmi es belles œuvres de la gravure actuelle.

§

La **Cimaise** est un groupe fort bien choisi ; il n'y a pas de non-valeurs et les moindres des artistes qui le composent ne dépareraient aucune sélection. On y trouve un artiste vraiment considérable et qui l'a adopté pour son point le plus important d'exposition ; c'est Edgar Chahine. On sait toute la valeur de ce maître graveur ; quelques planches, très fines de ton, où vit la campagne normande, sont là pour le rappeler ; mais le gros de sa présentation de cette année est une série de pastels.

Trois de ces pastels sont des camaïeux, ce avec quoi l'artiste obtient l'apparence du dessin, mais avec des moelleux, des transparences que le crayon ne saurait donner ; un nu extraordinaire, cambré, presque violent et pourtant d'une très belle suavité ; des études de filles, largement traitées, composent cette série. Parmi les pastels colorés, une très délicate maternité, où l'artiste, revenant à un de ses modèles les plus connus, cette Ghemma dont il a donné de si souriantes et fines images, la reprend dans une grâce attendrie et la complète par une jolie figurine d'enfant. C'est là, par la tendresse, par l'interprétation puissante du regard maternel, une œuvre maîtresse qu'on peut espérer revoir au musée.

D'autres curieuses et expressives effigies alternent avec des natures mortes très chantantes de ton. Le pastel prend sous les doigts de Chahine une singulière autorité ; il acquiert une solidité de technique plus grande ; le métier est très neuf, très concentré ; on sent là un grand effort heureux dans la meilleure ligne d'art.

P.-E. Colin, le bon graveur sur bois, expose des toiles très intéressantes, dont surtout un paysage de Liverdun, qui dit bien la beauté verte des campagnes lorraines. Une petite scène de moisson est traitée aussi avec une belle ampleur.

Dans ses intérieurs d'église, M. David Nillet, moins sévère, mais aussi sérieux qu'à l'ordinaire, s'est plu à noter la polyphonie mobile et ensoleillée des vitraux. Citons encore de belles eaux-fortes de M. Beurdeley, les natures mortes expressives et chantantes de M. Calvet, des vues de Paris de l'algérianiste Cauvy, qui ne sont point désagréables, de jolies pages provinciales de M. Lechat, d'autres plus embrumées de M. Maillaud, les portraits de couleur un peu sèche, mais de des-

sin très serré de Dehérain, par ailleurs bon sculpteur; de jolies pages de M. Féau, des esquisses décoratives, élégantes et balancées avec un heureux mélange de modernisme et de paganisme de M. Jaulmes, un beau portrait de femme de Mlle Labatut, des visions très diverses et agréables de M. Domergue, très intéressantes vues d'Assise de M. Laparra, des fleurs de M. Lecreux, de jolis Trianons frais et brumeux de M. Méret, de claires et vigoureuses études de femme de Mlle Térouanne. M. Marret expose des aquarelles très intéressantes de mouvement et des fresques. Ces fresques légères, mobiles, s'harmonisent bien à la décoration murale. Il y a là un effort nouveau et intéressant. M. Schmied est un graveur sur bois très intéressant, d'un goût à la fois neuf et archaïque, archaïque dans certaines recherches de rendu très fouillé d'images hiératiques. A la sculpture, M. Carpentier fixe en de nombreuses plaquettes de fines allures de danseuses. Mme Louise Ochsé présente de bons bustes d'Henri de Régnier et de Paul Adam ; M. Sandoz ses animaux solides, spirituels et un peu paradoxaux. L'art décoratif est très bien représenté par les ferronneries de Paul Brindeau, un jeu d'échecs amusant de Mme Lecreux, des bijoux et des boîtes d'émail du plus joli goût de M. Feuillatre.

Deux rétrospectives de membres décédés : Joyau, dont le Salon d'automne nous avait montré déjà un ensemble d'œuvres, et Rémond, un paysagiste de premier ordre, savant et ému, dont les œuvres se classeront.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Pénélope, de Gabriel Fauré, au Théâtre de la Monnaie. — *Parsifal*. — Arthur De Rudder : *Pieter de Hooch* (G. Van Oest Edit. Bruxelles). — M. des Ombiaux : *Petit Traité du Havane* (Lambertv, édit. Bruxelles). — Louis Piérard : *De flammes et de fumées* (Librairie du Peuple, Bruxelles). — Paul Prist : *Les Chants de vie et d'amour* (Association des Ecrivains Belges). — Louis Delatre : *De la Fleur à l'Abeille* (collection « Junior »). — Sander Pierron : *Les Délices du Brabant* (idem). — Ex-libris d'Armand Rels (Xavier Havermans, éditeur). — Articles de revues.

Les représentations de **Pénélope** au Théâtre de la Monnaie auront été un triomphe pour Gabriel Fauré. M. Marnold vous a dit la haute valeur de cette partition. Ici, autant et peut-être plus encore qu'à Paris, cette musique a subjugué et ravi le public, les artistes et les connaisseurs tout comme les spectateurs que l'on aurait crus moins accessibles à des beautés d'un ordre si altier et si aristocratique. A l'interprétation revint certes une bonne part de cet accueil enthousiaste. L'orchestre, dirigé par M. Corneil de Thoran, mit en belle lumière cette œuvre à la fois exquise et poignante, délicate et corsée, mais, sous ses apparences simples et discrètes, d'une exécution extrêmement compliquée et vétilleuse. Mme Croiza incarna le

rôle principal comme nulle autre cantatrice de ce temps n'y serait parvenue Quelqu'un comparait très justement la Croiza à la Duse, la grande tragédienne italienne. Oui, c'est bien cela, la Duse avec, en plus, le prestige de la cantatrice, la comédienne doublée de l'artiste lyrique. M. Darmel fut un Ulysse tout à fait remarquable. Décorateur et metteur en scène se surpassèrent.

A propos de *Pénélope*, n'est-ce-pas M. Marnold qui constatait que Fauré créa ce chef-d'œuvre juste à l'âge où Wagner termina *Parsifal?*

Il faut même féliciter la direction de la Monnaie de nous avoir fait connaître l'ouvrage du maître français le même hiver qu'elle nous aura permis d'entendre celui du maître allemand. Il n'y avait pas là sans doute une simple coïncidence, mais la réalisation d'un projet qui devait sourire à l'éclectisme si averti de MM. Kufferath et Guidé.

Au moment où paraîtront ces lignes, nous aurons eu aussi la première de *Parsifal*, qui s'annonce comme devant être la plus belle de toutes celles de cette œuvre qui auront eu lieu presque simultanément sur quantité de scènes des deux mondes. MM. Kufferath et Guidé auront mis un louable amour-propre — noblesse oblige — à « faire » encore mieux qu'à Bayreuth. La version adoptée pour ces représentations en langue française est celle de Mme Judith Gautier et de M. Kufferath. Le ténor Hensel, qui chanta *Parsifal* à Bayreuth, le chantera aussi à Bruxelles, mais en français. C'est M. Otto Lohse qui conduira l'orchestre. Le peintre Delezcluse a brossé des décors, entre autres un temple, dont on dit merveille.

Quelques livres à isoler de la masse de volumes jetés sans trêve sur notre marché : c'est d'abord un **Pieter De Hooch** dû à M. Arthur de Rudder, le critique très compétent et très érudit. Voici la conclusion de cet ouvrage illustré de nombreuses reproductions :

Pieter de Hooch est avant tout le peintre de la lumière ; c'est sa grande originalité d'avoir introduit dans ses compositions la séduction troublante d'un rayon de soleil, de l'avoir disposé avec un goût dont la sûreté nous étonne, d'en avoir exprimé toute la poésie avec une simplicité de moyens vraiment extraordinaire, sans heurt et sans cri, sans aucun des artifices qui tentent si souvent nos peintres modernes... Sensibilité et métier, émotion et vérité, tels sont les principaux éléments dont est fait le talent des Pieter de Hooch. S'il nous était permis de nous livrer au petit jeu des comparaisons et de rappeler la littérature à propos des arts plastiques, nous dirions, en songeant à notre peintre et à Rembrandt, dont il procède, que si l'auteur de la *Ronde de Nuit* peut nous faire penser à Corneille par la sublimité de son génie, Pieter de Hooch se réclamerait du talent de Racine par ses tendresses, ses douceurs, par le don précieux d'interpréter le charme de la femme et par la distinction de la forme qui fait de ce

peintre de la lumière un des plus sensibles parmi tous les artistes hollandais de la grande époque.

M. Maurice des Ombiaux n'est pas seulement un conteur de race, vivant, plein d'entrain et d'exubérance, mais c'est aussi un épicurien, un gourmet, un appréciateur fervent de ce que notre ami André Gide appelait les « Nourritures terrestres ». M. des Ombiaux ne néglige aucun délice sensuel. En attendant le nectar et l'ambroisie qui l'attendent dans l'Olympe des bons poètes, il se réjouit au bouquet des meilleurs vins de France, mais aussi au parfum des cigares de la Havane. Nous lui devions un petit *Manuel de l'amateur de Bourgogne*, et voici qu'il nous donne le **Petit traité du Havane**, écrit avec non moins de conviction, de verve et de lyrisme, et non moins intéressant et instructif.

Pour déguster un Havane, dira notre cordial auteur, allumez-le sans y mettre la bouche, sans « tirer » comme cela se fait pour la pipe, la cigarette ou un cigare ordinaire, puis fumez lentement..... Quand vous êtes assuré qu'il tire bien, goûtez-le, humez-le, respirez-le. Ayez soin de laisser le feu voilé et mystérieux pour que les fées s'essorent de la fumée bleue. Elles glissent, silencieuses, autour du fauteuil où vous êtes assis, elles vous caressent, elles vous enchantent. Alors, le paradis s'ouvre en vous-même, la sagesse de Platon, unie à celle de Descartes, vous pénètre, la beauté virgilienne vous berce l'âme de sa divine harmonie, votre imagination excitée recule les bornes de l'intelligence, un monde enchanté palpite autour de vous. C'est le miracle qui opère; il semble que vous soyez au séjour de la félicité.

M. Louis Piérard, en une plaquette de vers intitulée **De flammes et de fumées**, chante les décors et les gens de son Borinage natal. Il fait précéder ces poèmes d'un manifeste peut-être un peu long et ambitieux pour cette aimable œuvrette de laquelle j'ai surtout admiré une courte pièce, *Départ*, pleine de sympathie, d'émotion contenue, de tristesse virile. A louer aussi **Les Chants de Vie et d'Amour**, des vers de M. Paul Prist, dont M. Georges Rency, tout en prémunissant l'auteur contre des excès de rhétorique, constatait à bon droit, dans *la Vie Intellectuelle*, le sain et généreux lyrisme qui situe d'emblée cette poésie « à cent coudées au-dessus des petits balbutiements impressionnistes, des piteux ânonnements mis en vers de caramel, qu'une bande de fumistes exalte autour de nous ».

La collection « Junior », à laquelle nous devrons la révélation de plus d'un « Jeune » conteur ou romancier de talent, réédite aussi fort opportunément quelques œuvres épuisées, d'auteurs plus connus. Parmi celles-ci nous voyons reparaître **De la fleur à l'abeille**, le joli petit roman de Louis Delattre, publié autrefois sous

ce titre moins heureux *La Loi de Péché*, et pour lequel M. George Garnir a écrit une charmante préface. C'est encore **les Délices du Brabant**, de M. Sander Pierron, préfacé par Max Elskamp en des lignes compréhensives et vibrantes dont j'extrais celles-ci :

Le Brabant, nul mieux que Pierron ne l'a aimé ; il lui est ce qu'est au hadji la vue de la Kasbah. Bien plus, il s'en est voulu le géographe et nous en a donné une carte où les coordonnées qu'il emploie sont des parallèles d'admiration et des méridiens d'amour... Soulignées de vert et de bleu, il y a pointé les haltes de ses délices et c'est le verger là-bas, où des branches des pommiers s'envolent les corneilles, les beaux amoureux rencontrés au détour du chemin et l'auberge lointaine où si fraîche, claire ou brune, la bière redonne cœur et voix au voyageur... Or, écoutez, regardez, voyez, car voici toute une géographie ! Il fait matin, des cloches sonnent et voici des villages se dire par leurs noms de baptême comme avec un parler d'enfant !... Puis, regardez toujours, car l'heure sonne encore. Et voici midi, fumer des toits, et comme plus proches de nous ces humbles travailleurs que rassemble le repas du milieu du jour et ce Brabant s'évoquer alors, en Pierron, comme une Terre Sainte, si pas d'apostolat. Car Pierron a aussi l'amour des hommes et ici se font jour ses rares qualités d'amour. Résultante de son extrême sensibilité, Pierron n'a d'yeux que pour l'individu, qui lui fait cristalliser ses émotions, parce qu'il peut mieux comprendre aussi la joie ou la peine, bien qu'à tous il brûle de montrer ces chemins plus doux qu'il connaît et de donner un peu de l'espérance qu'il a de jours plus heureux.

Ces lignes ne synthétisent-elles pas délicieusement le chantre de l'Ouest, non pas du *far west*, mais du *near west* de Bruxelles? Le conteur des faubourgs et de la banlieue maraîchère qui s'étend au delà du Canal et de la Senne, vers la Flandre? Heureux Pierron d'avoir été compris ainsi par le plus naturel de nos poètes !

M. Armand Rels vient de réunir en un volume une deuxième série de ses **ex-libris**. M. Mathias Robert, qui préfaça le premier album, nous présente aussi ces nouveaux dessins peut-être encore plus réussis, plus serrés, plus profonds que les autres. M. Robert constate la singulière souplesse d'esprit, le sens décoratif très affiné de M. Rels, la diversité et l'originalité de son œuvre, qui permettent de le classer parmi les meilleurs dessinateurs d'ex-libris de notre pays.

A lire, dans *la Belgique artistique et littéraire* du 1er décembre, un excellent et judicieux article de M. J. Jobé sur *Flamands et Wallons*, et dans les nos du 15 novembre et du 15 décembre de la *Vie intellectuelle* l'étude de M. Joseph Barthélemy Lecomte sur la *Question des Langues en Belgique*, la meilleure, la plus sage et la plus équitable qui ait paru sur cette question.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

George Saintsbury : *The English Novel*, 5 s., Dent. — Thomas Hardy : *A Changed Man, and other Tales*, 6 s., Macmillan. — Hall Caine : *The Woman thou gavest me*, 6 s., Heinemann. — La « library censorship ». — Une lettre de Mr Edmund Gosse. — H.-G. Wells : *The Passionate Friends*, 6 s., Macmillan. — Arnold Bennett : *The Regent*, 6 s., Methuen. — John Galsworthy : *The Dark Flower*, 6 s., Heinemann. — Maurice Hewlett : *Bendish*, 6 s., Macmillan. — W. B. Maxwell : *The Devil's Garden*, 6 s., Hutchinson. — Robert Hichens : *The Way of Ambition*, 6 s., Methuen. — Mrs Humphry Ward : *The Coryston Family*, 6 s., Smith Elder. — Eden Phillpotts : *The old Time before them*, 6 s., Murray. — Compton Mackenzie : *Sinister Street*, 6 s., Martin Secker. — Mrs Belloc Lowndes : *The Lodger*, 6 s., Methuen. — W. L. Courtney : *The Soul of a Suffragette*, 6 s., Chapman and Hall.

La saison nouvelle de librairie va commencer bientôt, après la trêve de Christmas et du jour de l'an ; en attendant la prochaine avalanche de livres, profitons de ce moment de répit pour jeter un rapide coup d'œil sur les piles de romans qui se sont entassés sur nos rayons au cours de ces derniers mois. Dans le genre « fiction », la production fut abondante, le nombre des « novels » considérable, et nous ne prétendons pas, dans cette brève chronique, épuiser le sujet. Nous essaierons seulement d'indiquer quelques-uns des romans les plus importants parus à la saison dernière — importants soit par leur valeur propre, soit par la notoriété ou la célébrité de leurs auteurs. Nous n'avons pas la présomption de croire que nous prononçons des jugements définitifs, non, certes ; nous émettons des opinions qu'il est permis à chacun de ne pas partager. Nous persistons cependant, à les croire justes, parce qu'elles sont basées sur une longue familiarité avec la production contemporaine de l'autre côté de la Manche, et aussi sur une connaissance suffisamment complète du riche développement du genre « roman » en Angleterre.

Il sera facile au lecteur d'avoir une idée de ce que fut ce développement en parcourant l'ouvrage du professeur George Saintsbury : **The English Novel**, qui est un aperçu historique du « roman » depuis ses débuts jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, à l'exclusion des romanciers encore vivants. L'érudit professeur insiste surtout sur « le principe » de ce développement, sans s'étendre sur des détails biographiques ou des analyses d'ouvrages.

C'est la première fois qu'on traite ce vaste sujet en un seul volume, qu'on le sépare des autres pour l'examiner à part en un coup d'œil d'ensemble. Sans doute, ce livre a ses défauts et ses lacunes. On ne partage pas toujours les admirations de l'auteur ni ses réserves, et il est parfois assez indécis et prêt à se contredire dans ses idées. Parmi les morts récents, il en est qu'on s'étonne de ne pas voir mentionnés au moins, comme Samuel Butler et Gissing, entre autres. Le fait aussi d'exclure systématiquement les vivants rend par

trop incomplet l'examen du dernier quart du siècle passé. Il n'y est pas question, par exemple, de Mr Thomas Hardy, et l'on se dit vraiment que c'est d'une excessive prudence de se taire sur son œuvre alors qu'on examine longuement Meredith.

Justement, à l'automne dernier, Mr Thomas Hardy a publié un livre, un recueil de nouvelles, et c'est ce qu'on pourrait appeler du Hardy de « derrière les fagots », puisque ces récits furent tous composés, écrits et publiés dans des revues, au siècle dernier, entre 1880 et 1900, avant les *Dynasts*, cette œuvre si bizarre et si curieuse, ce poème gigantesque qui fait inévitablement penser à *la Nef*, l'œuvre étrange et admirable d'Elémir Bourges. Ce recueil de Mr Thomas Hardy a pour titre **A Changed Man**, emprunté à l'une des nouvelles.

La saison avait commencé dans un tapage fort inattendu puisqu'il était provoqué par la mise à l'index d'un roman de Mr Hall Caine : **The Woman Thou Gavest me**. On ne comprendrait pas, en France, que ce livre illisible du romancier populaire ait été refusé par les grandes bibliothèques circulantes à cause d'une situation réellement anodine, bien moins « osée » que tant d'autres qui ornent la très pure et la très sainte Bible, mais c'est là un effet de ce qu'on appelle, en France, et non sans injustice, l'hypocrisie anglaise. Cette interdiction du roman de Mr Hall Caine souleva de nombreuses vituperations ; les journaux publièrent des lettres d'auteurs, d'éditeurs, de lecteurs, les uns protestant, les autres indiquant des remèdes contre la « **Library censorship** ». Mais protestations et remèdes, malgré les bonnes intentions qui les dictent, restent inefficaces, encore qu'il convienne de se réjouir de cette révolte ; la conclusion de ce tumulte se trouve dans **une lettre de Mr Edmund Gosse**, que publie le *Times*.

Très exactement, avec un parfait bon sens, avec une grande élévation d'idées et une très juste notion de la difficulté, l'éminent écrivain résume le débat et en tire l'inévitable conclusion. Cette fois encore, comme en de précédentes circonstances, l'auteur de *Père et Fils* est nettement du côté de la liberté de penser et d'écrire. L'espace nous manque pour citer en entier cette éloquente lettre ; en voici pourtant un passage essentiel :

... Débarrassons nos esprits de toute idée préconçue. Quelques intelligences de premier ordre, dix ou douze peut-être, par génération, donnent au facile métier de conteur une dignité, un but, une sincérité qui l'élève, dans leur cas, au niveau de la meilleure poésie, de la meilleure philosophie, de la meilleure histoire. Mais ces esprits élus ne sont qu'une poignée, et dans le plébiscite dont Mr Galsworthy propose l'institution, leur vote serait dix fois surpassé par celui de la majorité frivole, vénale et insipidement sentimentale. Nous nous occupons beaucoup trop des grandes librairies.

Il faut permettre à ceux qui alimentent les lecteurs oisifs de leur donner ce qui leur plaît ; les rapports de ces marchands avec la littérature sont des plus minces, et j'oserai déclarer que c'est la littérature seule qui importe. Ce pour quoi il nous faut combattre, c'est le droit d'offrir à un public restreint les plus beaux fruits de l'intelligence, et de garder jalousement cette liberté de la presse que nos pères nous ont péniblement gagnée... Je ne changerai pas mon attitude qui est et sera toujours de résister à la mesquine tyrannie de fournisseurs intéressés, mais... je ne puis admettre que le seul fait d'écrire un livre et de persuader à un éditeur de le faire imprimer donne à tout indigne grimaud l'autorité de braver l'opinion publique... Nous avons fait d'énormes progrès au cours des deux dernières générations. Hors de cercles professionnellement intéressés, les susceptibilités des gens intelligents ne sont plus excessives ; ceux qui en conservent sont de si bonne foi qu'il est de notre devoir de ne pas les blesser sans cause.

On se demande pourquoi les grandes librairies n'auraient pas interdit aussi le livre de Mr H.-G. Wells : **The Passionate Friends.** Presque tous les personnages y commettent adultère, et il y a certains passages d'un réalisme qui peut choquer les puritains. Plus que celui de Mr Hall Caine, ce roman de Mr Wells bat violemment en brèche encore plus toutes les idées anglaises concernant la condition de la femme.

Pour en saisir quelque peu le sens — tout national, tout insulaire — il faut relire un chapitre perspicace et profond de *l'Ame des Anglais*, ce livre révélateur où Mme Bulteau a mis à nu, avec tant de clairvoyance, le caractère si particulièrement passionné de l'Anglais.

Mr H.-G. Wells a dépeint admirablement, dans chacun de ses ouvrages, et avec plus ou moins de « fini », un personnage qu'il semble connaître dans son intimité la plus secrète, et qui a finalement *Kipps* pour prototype ; de même on retrouve, dans la plupart des livres de Mr Arnold Bennett, l'éternel Edward Henry Machin, type achevé du parvenu. Que voilà un charmant libellé de carte de visite pour la collection de M. Louis Barthou : « Henry Machin, parvenu. » Dans **The Regent**, Mr Arnold Bennett amène à Londres son inénarrable Machin, Alderman Machin, le « card » des Cinq Villes, et il en fait un de ces brasseurs d'affaires, de ces lanceurs d'entreprises théâtrales comme nous en avons quelques-uns à Paris. C'est la province partie à la conquête de la capitale, et Mr Bennett y a réussi avec un doigté admirable, après Balzac, après Daudet, après Zola.

La haute réputation dont jouit Mr John Galsworthy ne peut que s'étendre par cette nouvelle œuvre **The Dark Flower.** Parmi les plus récents romanciers, Mr Galsworthy eut tôt fait de prendre le premier rang, avec *The Country House* et *The Patrician*. La « fleur sombre » dont il est question ici symbolise la passion qui se manifeste sous trois aspects différents dans la vie de son personnage,

Mark Lennan ; mais ce livre ne se raconte pas. L'auteur l'a conçu pour révéler des replis intimes de la psychologie masculine, et il y parvient avec un art des plus rares.

Nous n'observons aucune chronologie, encore moins aucune hiérarchie, sans quoi, à ce dernier titre, il faudrait placer très haut Mr Maurice Hewlett. Rénovateur du roman historique à la manière de Walter Scott, Mr Hewlett est arrivé peu à peu à le transformer complètement. Du temps de Richard Cœur de Lion, il est arrivé au début du XIX^e^ siècle, et il s'y attarde. Avec une connaissance parfaite de l'époque, celle du Reform Act, il expose comment disparaissent un à un et rapidement les vestiges du XVIII^e^ siècle. Ce **Bendish**, qui donne son nom au livre, est évidemment dépeint d'après Byron et le portrait est admirable dans son infidélité voulue.

Mais nous ne saurions nous étendre sur chacun des ouvrages qui nous restent à examiner ; l'espace nous commande une brève énumération, dont nous nous excusons. Voici donc **The Devil's Garden**, sujet des plus réalistes, traité fort habilement par Mr W. B. Maxwell ; un paysan qui tue le noble amant de sa femme, sans que personne le suspecte, et qui se trouve plus tard dans des circonstances à peu près semblables. Mr Robert Hichens est un romancier expérimenté, et un artiste, comme on s'en rend compte au récit de la vie de Claude Heath, le musicien, dans **The Way of Ambition**. Pour écrire **The Coryston Family**, il faut une dextérité remarquable et cette dextérité ne manque pas à Mrs Humphry Ward que le succès a amplement récompensée, puisque d'innombrables lecteurs se délectent à ces formidables abstractions. Et voici encore quelques noms et quelques titres : **The Old Time before Them**, de Mr Eden Phillpotts, l'excellent peintre du Dartmoor ; **Sinister Street**, par Compton Mackenzie ; **The Lodger**, par Mrs Belloc Lowndes ; **The Soul of a Suffragette**, sept nouvelles, dans lesquelles Mr W. L. Courtney relate, avec un talent éprouvé, sept épisodes curieux dans la vie de six femmes et d'un homme ; et il y a encore tous les romans selon la formule, toutes les histoires à la Gaboriau, tous les produits de l'industrie livresque qu'il est inutile de mentionner ici, — et sans doute aussi, plusieurs bons romans qui nous ont échappé, mais ils sont trop !

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ROUMAINES

Le Livre vert. — *Manassé.*— *Les Annales* de l'Académie Roumaine ; Bucarest. — *La Revue d'Histoire, d'Archéologie et de Philologie ;* Bucarest.— *Le Bulletin* de la Commission des Monuments historiques ; Bucarest. — Dr J. Nistor : *Le Commerce en Moldavie* jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle ; Czernowitz, 1912. — Ov. Dens-

susianu : *Pàstoritul la popoarele romanice ;* Viata noua, Bucarest, 1913. — Stelian Petrescu : *Càlàuza C. F. R.;* Socec, Bucarest, 1913.

L'ouvrage le plus important de l'année 1913 pour la Roumanie a été sans contredit le **Livre vert**, que M. Titu Maiorescu composa cet automne dans la paix studieuse de Heidelberg et qui notifie une seconde Indépendance du Royaume : son autonomie politique et diplomatique. Pour la première fois, au cours de l'histoire, les Etats des Balkans traitent de leurs affaires sans pression ni immixtion directe des grandes puissances. Ils ont atteint leur majorité. Et ce n'est pas une des œuvres les moins glorieuses du roi Carol de l'avoir fait reconnaître. Le traité de Bucarest, grâce auquel le Palais de la Paix, à la Haye, n'a pas été inauguré au milieu d'un conflit universel, couronne admirablement son règne prospère ; il consacre une action de la Roumanie qui porte un coup décisif à la politique magbyarisante de l'Autriche et qui relève le courage et les espoirs des Roumains de tous les pays d'alentour. Le *Livre vert* fournit encore la preuve précieuse, actes et dates en mains, que la diplomatie roumaine a eu, depuis la première à la dernière journée, une ligne de conduite parfaitement précise et droite. M. Takhe Ionescu peut revendiquer une belle part de ces succès. Et à la lecture des rapports de M. Maiorescu au roi, modèles de clarté, de prévoyance, de fermeté politiques, on comprend le prestige du gouvernement actuel. Le parti conservateur vient d'élire pour chef M. Maiorescu : il ne faut pas douter que la même sagesse, dont il a donné les preuves, ne lui permette de réaliser une œuvre autrement difficile, à l'intérieur. L'amélioration du sort des paysans — base de l'Etat — ne dépend en aucune manière du plus ou moins d'étendue des champs ou des pâturages dont dispose et hilote d'entre les campagnards ; mais en tout premier lieu d'un fonctionnement de l'administration, qui lui assure le bénéfice de son travail. C'est là le chapitre des plaies de la Roumanie. Elles seront cicatrisables pourtant le jour où plus un seul Roumain ne croira que le titre de fonctionnaire, élevé ou infime, mérité ou obtenu par faveur, confère une supériorité de fait et assure toutes les immunités : dernier vestige de fanariotisme. « Rien ne semble s'opposer à ce que la Roumanie ne soit un jour aussi bien gouvernée que possible », dit M. Radulescu-Motru (1). Il suffira en effet, pour y arriver, « que la justice devienne un peu plus morale, que le contrôle de l'Administration se fasse sérieusement, que les corps législatifs étudient les lois avant de les voter et que les partis politiques les respectent au lieu de les tourner. »

Mais ces maux sont connus et l'espoir est dans l'air. L'œuvre de

(1) Dans un article sur *le Roi Charles Ier* publié à la « Revue de Paris », repris par les principaux journaux français de Roumanie et, dans l'original, par la revue du professeur bucarestois, la *Noua Revista româna*.

civilisation va commencer. Elle avait plutôt reculé depuis l'effort accompli avec quel élan, quelle générosité, quelle abnégation, par les admirables boïers du Risorgimento roumain, pour adopter les formes d'un état constitutionnel moderne. Nous en sommes aujourd'hui à la curée démagogique. L'assiette au beurre est évidemment le plat national de tous les gouvernements représentatifs ; ce n'est un progrès pour aucun ; et cela s'aggrave un peu partout des inconvénients d'une instruction et d'une éducation de plus en plus utilitaires. Pour la Roumanie, cela est rendu surtout sensible par l'absence d'une classe moyenne cultivée. Dans ces pays-là, car je sais qu'en Serbie, en Grèce, il en va de même, je soutiens que la pure couche paysanne, absolument ignorante, mais riche de ses vieilles traditions orales, de sa vieille morale chrétienne, de ses vertus superstitieuses, si l'on veut, mais qui remontent à des civilisations aussi avancées que celles de Mycènes et de la Crète, forme un peuple infiniment plus civilisé que celui qui secoue cet antique héritage pour quelques malheureuses classes de placage (on n'ose dire ni intellectuel, ni intelligent), pour quelques lectures mal digérées et sans base, et qui s'en vient faire la loi au pays. Il faut lire ce qui se passe dans les écoles, grandes et petites, de la campagne et des villes, dans les séminaires et au sein même du Saint-Synode : cela vaut tous les collèges... électoraux et tous les rouages des bureaucraties. Ah ! celui qui saura tirer parti de ce fond vénérable de culture éminemment nationale, en réserve chez le paysan reculé, rendra un égal service à sa patrie qu'Alexandri puisant à même la poésie populaire pour ressusciter la langue ou que Mincu (pron. : *mine-cou*) prenant ses repères dans l'architecture des vieux cloîtres brâncovanesques pour reconstituer un style roumain.

Le moment s'approche peut-être où le grand homme va se lever qui créera l'unité culturale des Roumains de partout. La Roumanie touche visiblement au terme d'une période de transition, — siècle d'activité fiévreuse pour se mettre au pas des pays d'Occident, — qui représente pour sa civilisation les mêmes avantages et des inconvénients aussi graves que ceux de la Renaissance arrivant blackebouler l'évolution du Moyen-Age.

En attendant mieux, voici une preuve de la façon dont la jeunesse N. B. universitaire entend ses devoirs nationaux. Le Théâtre de Bucarest affiche, à la rentrée, le **Manassé** de feu Ronetti-Roman. J'en ai parlé ici même autrefois : c'est une pièce juive, écrite par un Juif (quoique naturalisé, celui-là) ; mais le milieu est roumain ; le conflit se dénoue en faveur du chrétien ; l'œuvre est des plus humaines, des plus dramatiques ; et le caractère du vieux Manassé, justement le Juif intransigeant, a une telle énergie que le public roumain n'a jamais pu le voir mourir à la scène sans en être profondément

ému. La pièce tient l'affiche depuis des années. Eh bien, les étudiants de Bucarest, sans s'arrêter à la leçon presque cornélienne que *Manassé* est seul à leur donner, ont renouvelé leur exploit du 6 mars 1903 : les mêmes qui, sans doute, s'empilent aux « coucheries » soi-disant parisiennes dont parlait si bien M. M. Boissard, n'ont pu tolérer, dans leur pureté nationaliste, que les planches de leur théâtre fussent souillées. Ils ont obtenu la fermeture du théâtre, non pas du Ministre dont cela dépend (M. Dissescu est un homme de trop d'esprit et de culture vraie, pour assumer une pareille mesure), mais du Préfet de police qui, devant la menace de troubles, s'est vu obligé de consigner les régiments de cavalerie et les brigades d'agents de la capitale. Quelle victoire ! La veuve de Ronetti a retiré la pièce, une pièce que l'on pourrait jouer en pendant au Marchand de Venise, et c'est maintenant un théâtre non subventionné qui tire tout le profit de l'esclandre. Par bonheur, quelques voix de protestation se sont élevées : non seulement la revue de Iassy *Viata românească* remarque avec raison que cette *persécution* d'un auteur, parce que Juif, vient mal à propos fournir des arguments à l'Alliance israélite répandant partout que les Roumains ne soutiennent pas une lutte uniquement défensive et économique contre les Juifs (ce qui est pourtant la stricte vérité) ; non seulement M. P. Locusteanu, dans *Flacara*, attire l'attention sur la valeur d'une œuvre qui réussit à rendre sympathique un ennemi acharné et qui, loin de blesser le sentiment national, plaide avec chaleur le rapprochement des deux races, tandis que M. Davidescu, dans la *Noua Revista româna*, relève le contraste frappant entre *Manassé* et la pacotille de bazar de la production similaire roumaine ; mais le grand historien roumain qui achève de surveiller l'impression d'une seconde édition, en 15 volumes, de sa monumentale *Histoire des Roumains*, M. A. D. Xénopol, se détourne un instant de ce labeur, national s'il en fût, pour analyser, dans la même *Noua Revista româna*, le drame de Ronetti-Roman et soutenir que c'est « une bonne pièce, qui peut figurer au répertoire du Théâtre National sans qu'on n'y trouve rien à objecter, ni du point de vue roumain, ni du point de vue esthétique ».

Quel repos, après ces peu honorables disputes, de revenir à de sereines publications scientifiques, où l'histoire, la philologie les plus érudites se parent de la poésie d'un passé tellement plus civilisé qu'on ne se le figure. Voici d'une part, dans les *Annales* de l'Académie roumaine, les communications de M. V. Pârvan sur ses recherches aux ruines romaines d'*Ulmetum*, en Dobroudja, ou sur une série d'inscriptions d'Olténie, qui lui permettent de retracer un tableau très vivant de l'organisation de la *Dacia malvensis* sous Antonin et Marc-Aurèle ; celles de M. N. Jorga sur les rapports très étroits des Serbes et des Roumains depuis le XIII^e^ siècle, ou sur l'entretien des

couvents de l'Athos par les princes roumains ; celles du Président de l'Académie, Dr C. I. Istrati, sur la *forteresse de Hotin*, témoin bien déchu d'un illustre passé ; sur des *trouvailles archéologiques* faites dans le pays, qui comptent en particulier des statuettes de la déesse Rhea ou *Dacia augusta*, dont la coiffure se voit encore telle quelle chez les paysannes du district de Romanati et dont le souvenir s'est conservé dans la superstition roumaine sous le nom de *baba Dochia;* puis des armes bistournées en signe de deuil pour accompagner dans la tombe l'homme brisé par la mort (S. Reinach). L'admirable *Bulletin*, de la Commission des Monuments historiques, que préside M. Ion Kalindern, n'a pas une moindre valeur : ses notices architectoniques et historiques montrent les merveilleux progrès réalisés en Roumanie dans la connaissance et la conservation des anciens monuments ; un récent fascicule apportait précisément une liste, dressée par M. Ghika-Budesti et accompagnée d'une superbe illustration, des couvents de l'Athos fondés ou dotés et embellis par les princes roumains ; le dernier, n° 29, V, donne un historique très complet, par M. I. D. Trajanesco, de l'église métropolitaine de Bucarest et du *paraclis*, un bijou de chapelle particulière enclavée dans le palais archiépiscopal ; pour la première fois aussi, M. Al. Lepadatu réunit les notes jusqu'ici éparses, et d'autres inédites, sur les maîtres-d'œuvre trop peu connus qui furent au service des princes bâtisseurs de Monténie et Moldavie. Il faut rapprocher de ces travaux ceux que contiennent, d'autre part, les substantiels volumes de la *Revista pentru Istorie Archeologie si Filologie ;* je citerai ici une longue étude, très documentée, sur les **fouilles de Resca**, dont M. Em. E. Krezulescu, président de la Société d'Histoire, fait tous les frais après avoir lui-même acheté le terrain nécessaire, sur l'emplacement d'une cité romaine d'une extrême importance, mais jusqu'à présent livrée à de véritables pillages : avant 1870, on en avait retiré plus de 40 sarcophages, qui ont en partie disparu ; mis à nu des murs, dont la pierre et la brique ont servi à construire les villes voisines ou à ferrer les chemins ; M. Al. T. Dumitrescu est en voie d'y retrouver, conformément à ce que l'on taxait de légende, les traces du palais somptueux de l'empereur Galerius, fils du pays, demeuré populaire pour sa tolérance, et encore vivant dans les chansons et coutumes du peuple roumain sous la figure de *Ler-împerat* ou de *Prince de la rosée*. Mais il faudrait encore rendre compte, — nous y reviendrons, — de tels ouvrages individuels qui ouvrent des jours de plus en plus nets sur la vie ancienne en Roumanie : le **Handel und Wandel** *in der Moldau*, du Dr I. Nistor, un jeune Roumain professeur à l'Université de Vienne et récemment appelé au poste de professeur d'histoire roumaine à l'Université de Cernauti en Bucovine : c'est une petite encyclopédie des relations com-

merciales de la Moldavie jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, établie d'après les sources (donc en grande partie originale) et pleine de détails curieux, sur les voies de communications, l'organisation des marchands et leur jurisprudence, les monnaies, les poids et mesures, et jusque sur le prix des denrées, l'importation et l'exportation, car ces lointaines provinces guerroyantes entretenaient des rapports d'affaires avec l'Allemagne, l'Italie, la Grande-Bretagne... Et je voudrais mettre hors pair les recherches presque divinatoires, mais qui prennent des précisions de plus en plus scientifiques, de M. Ovid Densusianu sur **la Vie pastorale** et l'influence énorme des anciennes transhumances: elles expliquent comment les montagnes, loin d'être des barrières, établirent des liens entre des régions souvent fort éloignées ; que certains termes et certaines particularités de prononciation se sont transmis à de grandes distances ; elles expliquent la relative homogénéité de la langue roumaine et à coup sûr la conservation de son individualité romane. C'est à leur vie de pâtres que les Roumains doivent leur force d'expansion, leur énergie, la vivacité de leur intelligence et leur facilité d'assimilation ; qu'ils doivent d'avoir traversé les siècles sans se laisser submerger par les populations étrangères. La vie pastorale, telle que l'indique M. Densusianu apporte un éclaircissement naturel à des questions variées dont l'histoire, l'ethnographie, la linguistique jusqu'à présent ne trouvaient pas le dernier mot.

Et voici encore un ouvrage qui vient à point : **le Guide des chemins de fer roumains**. Il n'aurait pas été possible, tel que le donne là M. Stelian Petrescu, avant la publication de tous les méritoires travaux du genre de ceux que nous venons de signaler. Sous une forme concise, ce guide contient des renseignements sur les richesses naturelles ou artistiques du pays, ses antiquités, ses curiosités, suffisants pour rendre le voyage intéressant au touriste et mettre en goût le curieux de lectures plus détaillées. Il fait la preuve à la fois de l'immense développement économique de la Roumanie actuelle et de cette vieille civilisation, dont nous parlions en commençant, qui semble à la veille de renaître. Le mérite de l'auteur, — et l'ingénieur ne se trahit que par la sobriété et l'exactitude de son texte, — est d'avoir assuré un caractère hautement artistique à ce volume par le choix et la perfection des clichés dont il l'a orné : quelques-unes de ces photographies arrivent à faire sentir le charme incomparable de ce pays poétique jusque dans sa monotonie et si profondément riche dans son dénuement de surface : la beauté et la grandeur morales apparaissent partout où l'on gratte le ciocoïsme des deux derniers siècles.

Certes, tout n'est peut-être pas aussi remarquable que veut bien nous le dire ce guide persuasif : la propreté qu'il croit nécessaire

de louer de la Caisse des consignations de Bucarest est plus que compensée par le petit document humain des chaînettes qui fixent les porte-plumes aux pupitres dans l'Hôtel des postes vis-à-vis ; ou bien, si l'on compare l'église du Logofet Tautu (Dorohoi), dont l'architecte en 1499 a fait un modèle de style moldave original avec des éléments purement gothiques, à la gare de Curtea de Arges, qui date d'hier, on se prend à douter du bon goût qui présidera à la création du *style roumain moderne*. Cependant, hâtons-nous de dire que si M. Stelian Petrescu nous vante son pays, il le fait avant tout en artiste, et son patriotisme est aussi discret que légitime.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES RUSSES

Constantin Balmont : *Choix de poésies*, le Scorpion, p. 1 rb. — Fedor Sologoub : *Les Astres de perle*, p. 1 rb. 50, Sirine. — Fédor Sologoub : *Récits*, t. XIV, p. 1 rb. 50, Sirine. — Alexis Rémizov : *Au long des routes*, p. 1 rb. 50, Sirine. — Karjansky : *Paris*, 1 rb. Sbornik Znanie. — Elie Ehrenburg : *Boudny, Dietstvo, Francis Jammes* (traduction), 3 vol. Paris. — *Poèmes de Nelly*, p. 0,60 cop., Le Scorpion.

Constantin Balmont passe universellement pour le plus glorieux des poètes russes. En effet, s'il en est d'autres que l'on admire, lui seul a su toucher l'âme du peuple. Aujourd'hui, aux manifestations enthousiastes qui accueillaient naguère son retour, Balmont répond par ce **Choix de Poésies** qui ne saura manquer de réjouir les cœurs vraiment jeunes et sincèrement russes.

Une constatation se dégage de la lecture de ces vers, c'est que l'épreuve du temps ne les a en rien altérés. La couleur en est restée fraîche comme au premier jour, et quant aux sentiments, pouvaient-ils bien vieillir ? N'en eût-il survécu qu'un seul, ce serait encore, je suppose, celui que Balmont a exalté entre tous, et qu'annonce le titre d'un de ses plus riches recueils : *Rien que l'amour*. — Ce mot, le poète le répète insatiablement. Il l'épie dans le chant du rossignol, dans le frisson de l'eau et des ramures, dans le parfum de la rose et « l'arome du soleil ». Balmont met dans ses interprétations toute la langueur passionnée du poète oriental, toute la subtile acuité d'un homme de notre civilisation.

Par ce livre, il s'avère également que l'art de Constantin Balmont ne s'est jamais renouvelé. Le noyau de son œuvre est, et restera malgré tout, *Soyons comme le Soleil*. Chaque fois que le poète s'est retrouvé lui-même, il n'a fait qu'ajouter un chapitre ou un poème à ce livre qui rayonne en quelque sorte par toute son œuvre.

Les traductions ou études de M. V. Starkoff, Alexandre Mercereau, M. Holstein et surtout de M. René Ghil ont depuis longtemps

fait connaître en France le nom de Constantin Balmont. Ce qui, pour des lecteurs français, restera éternellement étranger, c'est la grâce tout aérienne de son vers, « sans rien sur lui qui pèse ou qui pose ». Ainsi du point de vue « forme » les *Contes de Fée* m'ont paru l'égal des plus beaux poèmes de jeunesse.

Tous ceux qui aiment Balmont, et, certes, je suis du nombre, souhaitent que ce retour au pays natal lui soit également un retour aux sources primitives de son inspiration. Après tant de pays parcourus, tant de textes compulsés, de coutumes, de religions et de philosophies explorées — nous l'attendons là où il a laissé son âme vraiment, dans le domaine des forces vives de la nature :

Et le sphinx toujours regarde — Et le sphinx est resté le sphinx énigmatique — A travers les siècles montant toujours comme la mer. — Et alentour des Pyramides — La Vie circule, l'air est tout chargé de parfums — Le Nil coule, et s'il n'est plus de papyrus, le lotus bleu s'épanouit encore !

§

La poésie de Fédor Sologoub, cygne dolent « des vols qui n'ont pas fui », peut être privée des qualités séduisantes qu'on trouve chez Balmont. On la sent nourrie de ce feu intérieur qui ne cesse jamais. Et puisque c'est un de nos avantages les plus chèrement acquis que cette aptitude à divers modes de sentir, qui donc tenterait de faire un choix ? J'ai dit ailleurs ce que je considérais comme l'essence du lyrisme de Sologoub ; je dois me borner à reconnaître qu'il atteint parfois ici à l'émotion concentrée de Tutschev. En un temps où la technique du vers a été portée assez haut, la poésie de Sologoub ne tire aucun avantage de ses mérites extérieurs. Ils y sont, mais comme une conséquence de cette probité dont l'artiste ne se croit jamais quitte envers lui-même.

Me trouvant amené à parler du volume de nouvelles de Sologoub, **Œuvres complètes, t. XIV**, je ne puis que signaler une étroite connexion entre le poète et le prosateur. Peu d'œuvres de nos jours égalent en profondeur et en âpreté ces récits, sobres et bien construits comme les vers. Mes préférences vont assurément au *Baiser de celui qui n'est jamais né*, où, de façon émouvante, l'auteur a tenté d'exprimer le conflit entre l'existence qui n'est peut-être qu'un accident, et la loi d'amour considérée comme essentielle.

Lohengrin montre assez que la mine ouverte dans les moralités légendaires est loin d'être épuisée. Mais ce n'est point là une de ces cristallisations trop subtiles qu'on a peur de voir fondre au plein air. La thèse de M. Sologoub est des plus humbles et de rapport tout à fait général. En voici la conclusion.

Peut-être Machinka regretta-t-elle un peu que le sentiment de terreur et

d'effroi s'évanouît et que tout se fût expliqué de façon si ordinaire. Mais tout de même *Lohengrin* resterait toujours Lohengrin, et cette image de rêve ne s'effacerait plus ; car l'amour n'est pas seulement plus fort que la mort, mais plus fort que l'épouvantable quotidienneté de la vie.

M. Rémizov a une étrange tête de faune, sans doute d'un de ces faunes convertis aux lettres et au christianisme, comme la légende prétend qu'il en existait au temps des premiers monastères. Dans sa bibliothèque traîne l'odeur persistante des bois. On le dit très docte, et connaissant admirablement les vieilles légendes populaires et la langue à demi barbare et sacrée qu'on y parle. Il en compose des livres savoureux et graves, parfois ironiques, toujours moralisateurs.

La Révolution russe a exercé une influence profonde sur la plupart des écrivains aujourd'hui dans la force de l'âge. Pour beaucoup, ce fut la redoutable, mais salutaire crise. On osa enfin rejeter les doctrines d'égoïsme, et en particulier celle de l'art pour l'art. Le problème littéraire recommença d'être envisagé en accord avec l'éthique. M. Rémizov appartient à cette classe d'écrivains qui assument une responsabilité.

Pétouschok est le héros symbolique d'une génération pressentie dans l'attente et le cauchemar. Pétouschok, élevé par sa grand'mère, habitant un bas-fond sordide, n'a qu'un rêve : c'est que leur pauvre vieille poule d'Inde à la fin ponde un œuf et le couve :

La tête de la dinde occupait Petka, toute rose de caroncules roses. « Les poules du diacre ont des poussins. La chatte Pouschka des petits chats... La dinde, elle, n'a rien. Pourquoi ? » — Ainsi songeait parfois Pétouschok.

Et, un beau jour, il n'y tient plus, et trompe sa grand'mère. Il glisse un œuf au nid de la dinde, sous ses ailes, et le lui fait couver, si bien que, trois semaines après, l'œuf éclot et qu'il en sort un poussin, un poussin qui deviendra un coq et chantera « comme un rossignol ».

Mais les coqs chantent comme les coqs. Entre temps, la révolution a éclaté. Pétouschok l'a flairée dans l'air. Il échappe à la vigilance de sa grand'mère, et court sur la barricade, jusqu'au jour où on le rapporte à la pauvre vieille, le cœur traversé par une balle :

La grand'mère secoua la tête et leva une main, et sa main ne tremblait plus, car elle tenait un cierge, flamme brûlante et inextinguible qui consumait, dans son cœur, l'ultime, l'innocente, amère et mortelle injure. Et le regard de la misérable vieille s'illumina doucement : c'est la foi qui brûlait dans ses yeux, la petite flamme sainte à travers toutes les trahisons du sort, toutes les privations, alors que tout venait de lui être enlevé : son petit poulet d'Inde, — Petka... Petouschok.

§

MM. Karjansky et Ehrenburg appartiennent à ce cercle d'écrivains

vivant à Paris, et aimant la vie de Paris. Sans doute, M. Karjansky n'est point parvenu à faire un livre des fragments réunis sous ce titre à la fois simple et ambitieux : **Paris** On ne voit pas même qu'il y ait concentré une émotion bien personnelle. Ce qui est plus nouveau dans cette manière, c'est la collaboration constante de l'écrivain avec la vie de ses personnages, quoique l'on se fatigue vite de cette sorte de contrôle exercé sur la sensibilité. Mais d'excellents morceaux comme *Dans l'atelier*, etc., montrent que M. Karjansky est capable de fixer dès à présent l'empreinte d'une conception originale.

Il est difficile de bien juger du talent de M. Elie Ehrenburg, qui tente de renouveler sa manière en s'inspirant de Francis Jammes. Apparemment l'admirable sérénité du poète des *Géorgiques Chrétiennes* l'a séduit. Toutefois il n'est point purement jammiste, car j'ai noté chez lui des accents de Paul Fort, et aussi de Jules Renard. On devine que le poète traverse une crise d'âme, et certes M. Ehrenburg est trop vraiment doué pour n'en pas chercher le dénouement selon ses propres moyens. En attendant il tâte et il sonde le terrain.

J'ajoute que le petit volume de **traductions de F. Jammes** offre un choix excellent et contient des pièces pleinement réussies.

Poèmes de Nelly. Au moment où je m'apprêtais à parler de ce livre magnifique et douloureux, m'est parvenue la triste nouvelle du suicide de Mlle Nadejda Lvova. J'ai relu les *Poèmes de Nelly* dans le calme d'un jour ensoleillé, en face de l'heureuse Capri... Un tel cadre de joie romantique leur convient. Toute l'âme de Nadejda Lvova aspirait à l'harmonie. Seulement, sa déjà mûre expérience lui interdisait d'y croire, et les triomphes certains qui l'attendaient ne lui paraissaient pas une compensation suffisante. Elle s'est vengée par un coup de revolver, afin que fût affirmée, une fois de plus, la terrible royauté du poète et son indépendance d'avec la littérature.

Nadejda Lvova était âgée de vingt et un ans.

JEAN CHUZEWILLE.

LETTRES TCHÈQUES

E. Chalupny : *Josef Jungmann* et *Karel Havlicek* — V. Chaloupecky : *Frantisek Palacky* — Arne Novak : *Jean Neruda;* Prague, Société *Manes*, Collection Zlatoroh. — Gustav Trnka : *Mesto Ricany v minulosti i pritomnosti*, Nakl, Obce Ricanske. — *Topicuv sbornik*, Prague, Topic.

Parmi les nombreuses initiatives littéraires et artistiques de la Société Manes, l'*une* des plus heureuses est celle de ses solides, consciencieuses et élégantes monographies illustrées de grands écrivains, artistes et musiciens tchèques. Ces monographies sont confiées à des spécialistes offrant toutes garanties d'érudition et de style ; elles sont présentées sous une parure typographique du goût le plus sûr. Dieu

merci, ce n'est pas ici que les bibliophiles auront l'impression de ne caresser qu'une reliure. La plupart de ces travaux revêtent une véritable importance critique ; il en est même un, que nous réservons pour la bonne bouche, qui, à peu de choses près, a valeur de chef-d'œuvre.

Il va sans dire qu'il s'agissait tout d'abord d'une mise au point la plus moderne possible de la physionomie des parrains, des fondateurs même, si l'on veut, de la nationalité. Ils seront toujours ressemblants dans leur beau cadre neuf et sous le vernis d'admirations nouvelles. M. E. Chalupny, auteur déjà d'un grand livre sur Havlicek, a été appelé à traiter une seconde fois de son héros. En outre on lui a confié la tâche de dégager les traits, les mieux faits pour nous intéresser, de la personnalité authentique sinon définitive de Jungmann. Clair, sobre, bien ordonné, M. Chalupny fait partie de ce petit groupe d'hommes de bon sens et de bonne foi qui, en Bohême, pays criticastre s'il en fut, et ergoteur à perte de vue comme de raison, s'efforcent de remettre les choses sagement au point et de se tenir à distance des admirations exagérées et des dénigrements systématiques. Cependant il lui arrivera dans son **Josef Jungmann** de glisser quelques éloges que j'ai lieu de croire excessifs s'ils ne sont pas tout au moins une façon de parler quelque peu abusive : telle sa déclaration que la traduction en vers du *Paradis Perdu* par ce véritable père de la langue tchèque moderne « exprime parfois l'idée de Milton mieux que Milton lui-même » ! Comment un homme sérieux peut-il se permettre de telles fanfaronnades ? M. Chalupny sait-il l'anglais comme le tchèque ? Et puis qui est juge en pareil cas ? Deux conditions seraient requises pour porter avec infaillibilité un tel verdict : *primo*, être Milton lui-même ; *secondo*, mieux savoir que lui ce qu'il a voulu, autant dire être le bon Dieu.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est pas question d'assimiler les traductions de Jungmann à celles qui se font à l'ordinaire du Prague d'aujourd'hui. Et c'est déjà un exemple à proposer. En telles matières, la conscience a bien diminué depuis le temps de Jungmann. Du reste la question pour lui, en traduisant, n'était encore pas tant de traduire, de doter son pays du chef-d'œuvre étranger que d'essayer l'outil nouveau, cette langue qu'il venait de galvaniser, remettant en valeur les réserves paysannes du tchèque incroyablement riche au XVI^e^ siècle, ou bien empruntant des expressions aux autres langues slaves, forgeant en outre les terminologies esthétique, logique, philosophique et scientifique.

M. Chalupny est attachant au possible dans le récit de cette belle, de cette admirable vie. Voué dès le maillot à la soutane par une mère aussi entichée des choses de la religion que peut l'être une femme de sacristain, Jungmann devient professeur à Litomerice, direc-

teur de gymnase à Prague, puis recteur de l'Université. Il avait été l'étudiant amoureux et pauvre, qui court le cachet et essuie les humiliations des riches papas et mamans de jolies élèves. Il en gardera une teinte de pessimisme, sera taciturne et grave, — Kollar l'appellera le « génie silencieux » — et se vengera de ses amours transies par des sonnets et épigrammes à la fois sentimentales et sarcastiques. Il se vengera aussi d'avoir reçu la leçon de paysans qui lui prouvaient que sachant si bien les langues étrangères il ne savait pas la sienne, lorsque l'on put dire du vieillard de soixante-quatorze ans qu'il avait appris à parler à toute la nation.

Peut-être faut-il encore préférer au *Jungmann* de M. Chalupny son **Karel Havlicek**. Il s'agit ici d'un caractère plus compliqué, d'une vie plus romanesque et qui bénéficie singulièrement des inévitables sympathies tchèques pour une révolution, sans laquelle la nation ne serait pas encore ce qu'elle est aujourd'hui. Nous nous y attarderons peu : il a été déjà parlé ici de Havlicek. Notons seulement que l'auteur chaque fois est tellement pris par ses héros que, s'il sait admirablement les rattacher aux événements, il les détache un peu trop de leurs contemporains, qui ne font plus qu'un entourage de noms, des comparses au vrai sens du mot. Au contraire, nous verrons M. Arne Novak tout à l'heure exceller à caractériser d'un trait toutes les silhouettes qui traversent la biographie de Neruda et s'agitent dans la pénombre de cette existence de sage. Mais j'ai d'abord à dire deux mots du **Frantisek Palacky** de M. Chaloupecky.

Ici la compilation prend un peu des allures de pensum. C'est bavard, d'une économie sujette à caution, avec quelque chose d'un peu inquiétant dans la façon d'utiliser les sources. On les cite, je veux bien, mais ailleurs, où on ne les cite pas, ce sont encore elles pourtant qui filtrent, et c'est trop peu dire, dans le texte. Du moins avons-nous l'avantage d'entendre souvent Palacky lui-même s'expliquer. Ne serait-ce pas après tout la meilleure méthode? La grande originalité de Palacky parmi ces forcenés travailleurs de la Renaissance tchèque fut ses bonnes manières ; de belles manières même si l'on veut, tout à fait à la hauteur de son savoir. Il sait défendre la cause de sa patrie dans les salons gouvernementaux. Il refuse deux fois un ministère. Nommé historiographe du royaume, son histoire laisse aux Tchèques un monument qui les rend conscients d'eux-mêmes. Il a fouillé toutes les bibliothèques d'Europe ; il a déblayé le terrain d'une masse incroyable de documents faux. Il a créé la science historique en Bohême en même temps qu'il édifiait son histoire, monument littéraire de premier ordre, qui n'en est pas moins de la saine, de l'irréfutable histoire. Son rôle politique est immense : il a consommé la rupture avec l'Allemagne, il refuse fièrement de représenter sa nation au

congrès pangermanique de Francfort et il a lancé le premier l'idée d'une Autriche confédérée.

Le **Neruda** de M. Arne Novak est donc, j'en ai déjà averti, une manière de chef-d'œuvre. Hélas ! pourquoi faut-il qu'il soit entaché un peu — je dis un peu —dece bagout scientifico-néologique qui tourne trop souvent dans la jeune critique artistique et littéraire de chez nous au parfait galimatias. Ce besoin, par exemple, de nous parler de « stichomatie dramatique ». Il y a mieux à recueillir des Allemands que leurs travers. Mais pédantisme et prétention sont la mode du jour à Prague. Et même les meilleurs de nos écrivains y succombent. Quel dommage qu'il nous manque si irrémédiablement la *vis comica !* Nos fautes et nos défauts ont la séculaire habitude de tourner au tragique. Et c'est pour cela du reste qu'il nous manque aussi le poète tragique ! Tous deux, le comique comme le tragique, auraient trop à faire.

M. Arne Novak est un des exemplaires les mieux réussis de cette nouvelle génération, érudite et artiste, qui se plaît à un commerce suivi avec les plus rares esprits de tous arts et littératures. Nous attendons avec impatience à l'œuvre originale, au mouvement qui se prouve en marchant. Œuvre originale, cet essai sur Neruda, n'en est-il pas à tout prendre une déjà ? Il s'adresse à ceux qui connaissent les livres et la biographie du Maître plus qu'à ceux qui les ont à apprendre. Modèle d'analyse perspicace et de sympathie clairvoyante, je crois ce livre définitif et destiné à prendre place dans les bibliothèques immédiatement à la suite des œuvres complètes du poète. Composé avec un amour infini, écrit avec grand soin, pensé avec une rigoureuse connaissance des dessous et des tenants et aboutissants non seulement du héros, mais de tous les personnages du temps, il peut nous être un sujet de fierté ; il nous est déjà personnellement l'une de nos plus grandes satisfactions de lecture depuis une dizaine d'années.

La monographie de la petite ville de **Ricany** (*Ritchany*) par M. Gustave Trnka est du bon ouvrage local, consciencieusement établi sur un vaste dépouillement d'archives et présenté comme le sont ordinairement ces sortes de travaux, auxquels nous vouons une indulgence particulière et une amitié vive, aussitôt qu'ils nous apportent, avec d'intéressants documents graphiques, une bonne portion d'histoire, à laquelle s'agrafent bon nombre de détails et de particularités typiques et anecdotiques. C'est un échantillon tout à fait hors ligne de ce que peut en Bohême le patriotisme de clocher. Et c'est déjà beaucoup lorsque la plus belle fille du monde a pu donner tout ce qu'elle avait. Le sujet était vierge. La disproportion entre le luxe de l'édition et les moyens dont dispose une si petite ville tourne tout à l'honneur de cette dernière. Et à celui de l'auteur.

La grande librairie Topic a eu la louable pensée de donner enfin au public tchèque une revue littéraire — du reste illustrée — qui ne soit prisonnière d'aucune coterie, qui tende au plus complet, au plus impartial éclectisme. Les deux premiers numéros promettent beaucoup. Le poème de M. Machar : *Napoléon au berceau du roi de Rome*, pourra être signalé par M. Henri Welschinger dans la prochaine édition de son fameux livre, comme l'une des belles choses, des plus navrantes aussi, inspirées à tant de grands poètes depuis bientôt un siècle (et M. Machar n'est pas le moindre) par le « fils de l'homme » qui avait tant redouté pour ce fils le destin d'Astyanax. M. Adolphe Heyduk, poète de la vieille roche, « le rossignol de la Sumava », s'inspire des derniers événements balkaniques. L'illustration bénéficie, parmi beaucoup de bonnes choses, de la préparation par la même maison Topic d'une édition des œuvres complètes du vieux barde Mikulas Ales. L'article de M. Cenek Zibrt sur un vénérable manuscrit, rapportant des épisodes de la vie de Zajic de Hasenburg, aura le don de passionner les amateurs de ces sortes de chroniques, qui peut-être ont encore plus de caractère en Bohême qu'en Allemagne ou en Italie. M. Zibrt, bibliothécaire du Musée tchèque, a la spécialité de ces sortes de découvertes. A quand le Pierre Gauthiez qui, chez nous, en fasse de vrais beaux livres où l'érudition devienne aliment de poésie, où l'histoire fasse figure de fresque ?

JANKO CADRA.

LA VIE ANECDOTIQUE

La disparition du Dr Otto Gross. — L'enfant-prodige de l'épigraphie. — Camille Sohet.

C'est avec une profonde stupeur que l'on a appris à Paris **la disparition du Dr Otto Gross**, le fameux psychologue et médecin autrichien, son arrestation secrète et sa séquestration précipitée dans un asile d'aliénés.

Le Dr Otto Gross est le premier qui ait développé et mis en pratique les théories de Freud, qui fut le créateur de la psycho-analyse. Certaines cures du Dr Otto Gross ont réussi au delà de tout ce qu'on attendait. Il fut encore un des premiers qui défendirent Otto Weininger, sur lequel il écrivit une brochure très discutée. Il a aussi publié beaucoup d'articles suggestifs sur des questions d'éducation, de politique, d'art, sur la création subconsciente, etc., écrits toujours fondés sur la psycho-analyse ou analyse des mouvements inconscients de la personnalité.

Il venait de s'installer à Berlin pour mettre au point le résultat de dix années de travaux qu'il pensait publier dans un ouvrage intitulé

l'Ethique nouvelle, quand il fut arrêté par les sbires d'une agence privée autrichienne requise, dit-on, par son père.

Les manuscrits furent saisis. On ne se doute pas du lieu où il a été emmené. On sait seulement qu'il fut enfermé dans un wagon de marchandises jusqu'à la frontière autrichienne où l'on perd sa trace. Ces faits singuliers ont soulevé l'opinion publique en Allemagne et même en France, où le disparu comptait de nombreux amis.

Le père est le professeur Hans Gross lui-même, le célèbre criminalogiste à l'université de Gratz, auteur d'un manuel pour les juges d'instruction, manuel basé également sur la psycho-analyse et qui est en train de révolutionner la routine judiciaire, en Autriche, en Allemagne, en Angleterre et dans les pays du Nord.

On attribue toute cette affaire à une question d'héritage compliquée de névropathie. Tout cela, au demeurant, ne justifie point une arrestation secrète interrompant l'œuvre importante et impatiemment attendue d'un savant universellement reconnu.

Quelques spectateurs, à la représentation au théâtre de *l'Œuvre* du *Baladin du monde occidental*, trouvaient très immoral tant d'humour tiré de l'assassinat d'un père par son fils ; peut-être trouveront-ils également regrettables les attentats des pères sur les fils comme dans l'affaire du comique Fragson à Paris et celle du Dr Gross, à Berlin.

§

Wunderkind der Epigraphie, disait Mommsen en parlant du jeune Seymour de Ricci, quand celui-ci n'était encore qu'un écolier. **L'enfant-prodige de l'épigraphie** n'a point borné ses connaissances aux inscriptions chaldéennes. Membre de *la Société des études rabelaisiennes*, il a fait quelques trouvailles qui ne sont pas sans importance, au dire même du savant Pierre-Paul Plan, qui fait autorité en la matière. M. Seymour de Ricci connaît aussi tous les objets d'art du monde entier, le lieu où ils se trouvent, le prix qu'ils valent et celui qu'ils ont coûté. Amateur éclairé, ses investigations l ont fait pénétrer dans tous les domaines de l'art et de la curiosité. Il est encore bibliographe sans pareil et s'il me fallait énumérer tous les mérites de ce jeune érudit, les pages de ma chronique n'y suffiraient peut-être point. L'an dernier, il constatait qu'il n'y avait plus à la disposition du public un catalogue tenu à jour des peintures du Louvre. Le catalogue de Nillot a été réédité et complété la dernière fois, pour la section italienne, en 1877. M. Seymour de Ricci se mit aussitôt à l'ouvrage et, comme il est fort expéditif, l'automne arrivé, il publia son premier volume : *Description raisonnée des peintures du Louvre... Italie et Espagne*.

Pour ne peiner personne, il avait omis *la Joconde*. On a affir-

mé que plusieurs conservateurs du Louvre lui avaient demandé comme un service personnel de n'en point parler.

Il aurait bien objecté que, depuis 1870, les cartes de France contiennent, désignées à l'attention par des couleurs spéciales, les provinces perdues, l'Alsace et la Lorraine, et que cela serait une belle page dans son catalogue que celle où on pourrait lire la description de *la Joconde* suivie de cette indication entre parenthèses : (*en déficit.*) Toujours est-il que le catalogue de M. Seymour de Ricci offre cette particularité d'être le seul catalogue du Louvre où il ne soit pas fait mention de *la Joconde*. Il est vrai qu'il en sera parlé dans la seconde édition, qui est sous presse, et qu'un carton va être imprimé pour donner satisfaction aux souscripteurs de la première édition.

Pour finir, j'espère bien que les Bibliomanes me sauront gré de leur avoir indiqué une curiosité bibliographique dont ils n'avaient sans doute pas encore entendu parler.

§

On a appris la mort volontaire de M. **Camille Sohet**, industriel amateur et qui tenait par diverses parentés ou amitiés aux arts et aux lettres. Il était l'ancien mari de la Mérelli, cette sœur de dessinateur connue, cette beauté que l'odyssée de la *Catarina* rendit célèbre.

Je le rencontrai un soir d'hiver, sous une pluie battante, dans une rue de Montmartre mal éclairée par de vieux réverbères fort éloignés les uns des autres. Il me tint longtemps au pied de je ne sais plus lequel de ces escaliers qui donnent une physionomie si pittoresque au vieux Montmartre. Il me prit pour confident de ses peines et de ses ambitions déçues.

Il rêvait de révolutionner la chromolithographie. Il voulait « rajeunir les cadres », disait-il, mais il ne voyait pas ce rajeunissement comme imprimeur, il le voyait en peintre. Il me demanda si je ne connaissais pas un peintre cubiste qui consentirait à dessiner une boîte cubiste pour les bonbons d'étrennes d'une maison qui porte un nom de peinture, mettons la maison Aquarelle. Et comme j'objectai que les cubistes étaient fiers et ne recherchaient point l'argent (les cubistes sont pour ainsi dire les seuls peintres qui vendent de la peinture aujourd'hui), il insista tant que je finis par lui désigner un transfuge du Cubisme, M. X..., qui, pour cinquante francs, fit la boîte demandée. Mme Aquarelle, lors d'une visite qu'elle fit à M. X... dans l'illustre maison située autrefois au 13 de la rue Ravignan, Mme Aquarelle, dis-je, vit des natures mortes si pompières qu'elle s'écria avec amertume :

« Mais c'est de l'impressionnisme ça, c'est horrible, je n'en voudrais à aucun prix. »

Sur quoi on renonça à lui montrer la boîte cubiste et Sohet ne se consola jamais des cinquante francs qu'il avait donnés à M. X... Il n'est point douteux que cette boîte manquée n'ait contribué au désespoir du malheureux Sohet. Que ne s'adressait-il aux cartonniers chez qui il y a tant de boîtes dans la nature desquelles il est d'être cubistes!

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Maurice Pézard et Edmond Pottier : *Les Antiquités de la Susiane ;* Leroux. » »

Esotérisme

Comte Bégouen : *L'AA de Toulouse aux XVII^e et XVIII^e siècles*, d'après des documents inédits ; Picard. » »

Histoire

Les Frères de la Pucelle : Pierre et Jehan Darc. Déments ? par l'auteur de Jeanne Darc, tacticien et stratégiste : Daragon. 2 »

Lucien Romier : *Les Origines politiques des Guerres de Religion.* II : *La fin de la magnificence extérieure. Le roi contre les protestants* (1555-1559). Avec 2 portraits et 1 carte ; Perrin. 15 »

Littérature

C. Brival-Gaillard : *Les Sept aventures de Madame Lafarge ;* Ausland. 3 50

Auguste Comte : *Six lettres inédites à Roméo Pouzin.* Editées avec un autographe et des notes par Henri Mazet ; Crès. » »

Friedrich Hebbel : *Les Nibelungen*, trilogie allemande, trad. pour la première fois en français et précédée d'une étude sur la personnalité morale de l'auteur par Jos. Vandervelden ; Figuière. » »

A. Lombard : *L'Abbé du Bos (1670-1742).* Avec un portrait, 1 pl. h. t. et 3 fac-similés d'autographes ; Hachette. » »

Lotus Péralté : *Les Premières phases d'un mouvement de l'esprit ;* Sansot. 2 »

Jules Renard : *L'Œil clair ;* Nouv. Revue française. 3 50

Marcel Rieu : *Méandres ;* Figuière. 3 50

Jean-Baptiste Thibaut : *Le Pater*, méditations inédites de Bossuet. Avec 8 gravures de Rembrandt ; Imp. Kugelgen, St-Pétersbourg. » »

Georges de Tollemonde : *Pensées mélangées suivies des Elégies.* Avec un portrait de l'auteur ; Giard et Brière. 2 »

Musique

S. Lansoge : *Sérénade au printemps.* Poésie de Henri de Régnier, Lansoge. 2 »

Léo Van Riel : *Petit manuel pratique pour bien comprendre et suivre facilement les représentations du drame lyrique de Wagner, Parsifal, à l'usage des non-initiés*, avec 16 principaux thèmes ; Figuière. 1 »

Poésie

Paul Claudel : *Le Chemin de la Croix ;* Libr. de l'art catholique. 2 »

Charles Marguerite : *Fêtes ;* Imp. Sainte-Catherine, Bruges. » »

Léon Sylvestre de Sacy : *Simple croquis ;* Sansot. 3 50

Louis Sailh... *Paysages intérieurs ;* Grasset. 3 50

Daniel Thaly : *Nostalgies françaises ;* Crès. 3 50

Questions coloniales

H. Tridon : *Comment la France perdra ses colonies ;* Editions et Librairie. 2 50

Questions militair

Capitaine Méra : *Le Lieutenant Grillières, 1868-1905 ;* Fournier. » »

Questions religieuses

A. Lombard : *La Correspondance de l'Abbé du Bos (1670-1742).* Avec 3 fac-similés; Hachette. » »

Roman

Sylvain Bonmariage : *Les Caprices du maître ;* Figuière. 3 50

A. Boussac de Saint-Marc : *Une tempête dans un verre d'eau ;* Grasset. 3 50

Dostoïewski : *Netochka.* Trad. de E. Halpérine-Kaminsky. Illust. de Némecek : Lafitte. 0,95

Pierre Hamp : *L'Enquête ;* Nouv. Revue française. 3 50

Edouard Ned : *L'Ombre du cœur ;* Biblioth. litt. Bruxelles. 3 50

Carl. Smulders : *Vers les sommets ;* Edit de Wallonie, Liège. 3 50

Sébastien Voirol : *La Sandale aux larmes.* Avec 2 dessins de Paul-Jacob-Hians ; Conard. » »

Sociologie

Charles Boucaud : *La Première ébauche d'un droit chrétien dans le droit romain ;* Tralin. » »

Edouard Guyot : *Le Socialisme et l'évolution de l'Angleterre contemporaine ;* Alcan. 7 »

Robert Michels : *Amour et Chasteté* » Giard et Brière. 5 »

Georges Rossignol : *Un pays de célibataires et de fils uniques ;* Delagrave. 3 50

Varia

Une femme curieuse : *L'Art de séduire les hommes,* suivi de *l'Amour et les poisons ;* L'Edition. 3 50

Voyages

Iann Karmor : *Notre berceau. En Caucasie ;* Sansot. 3 50

Gustave Pessard : *De droite et de gauche.* Excursions parisiennes du Bois de Vincennes au Bois de Boulogne ; Emile-Paul. 2 50

MERCVRE.

ÉCHOS

L'anniversaire de la mort de Paul Verlaine.— Le *Mercure de France* et la Graphologie. — Les dégoûts de Chateaubriand. — A la mémoire d'Arthur Rimbaud. — Publications du *Mercure de France.*— Le Sottisier universel.

L'anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Le dimanche 11 janvier, des amis de Paul Verlaine sont allés, selon la coutume, fleurir le monument du Luxembourg; on vit là notamment MM. Georges Verlaine, F.-A. Cazals, Albert Messein, Alfred Vallette, Georges Izambard, Sherwill, M. et Mme Félix Georges, M. Charles Houin, qui fut président du comité ardennais du monument Verlaine, Jean Bourguignon, ancien secrétaire de ce comité ardennais. A la même heure, au cimetière, et non au Luxembourg, comme les journaux l'ont publié par erreur, MM. Paul Fort, Guy-Charles Cros, Fritz Vanderpyl, Paul Æschimann, etc., déposaient des fleurs sur la tombe du poète.

§

Le » Mercure de France » et la Graphologie, tel est le titre d'une conférence faite le 4 janvier, salle Villiers, par M. J. Depoin, président de la Société de Graphologie, à propos des portraits graphologiques publiés ici

même par M. E. de Rougemont, et au cours de laquelle le conférencier à fait l'amusant rapprochement que voici :

Je ne voulais pas terminer cette conférence sans rappeler un souvenir qui forme une curieuse coïncidence. — Ce n'est pas un hasard que les littérateurs et les critiques qui ont ressuscité le *Mercure de France* ont relevé le nom d'un recueil périodique, ancêtre de toutes les revues consacrées aux choses de l'esprit, et qui eut au grand siècle tant de célébrité.

L'ancien *Mercure* connaissait aussi les audaces, et il en eut une en octobre 1678. — Ce fut de publier la première communication imprimée dans un journal « Sur les indices qu'on peut tirer de la manière dont chacun forme son écriture ».

§

Les dégoûts de Chateaubriand. — Une certaine dame Laure Clérambault, prise tout à coup de fureur lyrique et écrivassière, avait écrit en vers alexandrins, un ouvrage lamentable intitulé *Biographie poétique, de Chateaubriand*. La célébrité expose à de grandes avanies : un beau jour d'été, en 1844, Chateaubriand reçut le factum manuscrit de la dame, qui sollicitait son approbation. Je pense que l'auteur d'*Atala* fut tout bonnement consterné. La Vie, qu'il n'avait appréciée autrement que comme un fardeau, lui était de plus en plus à charge. Il écrivit à cette monomane de l'alexandrin :

Paris, 1er juillet 1844.

Madame,

Je suis bien souffrant et bien vieux. Je suis persuadé que ce que vous avez dit de moi est trop obligeant, mais j'espère qu'on ne s'occupera pas de ce que j'ai été, après ma mort ; je disparaîtrai tout entier, et c'est mon vœu le plus ardent. Je n'ai point parcouru le manuscrit en vers que vous avez daigné me transmettre ; pardonnez-moi si j'ai l'honneur de vous le renvoyer : je ne puis lire mon nom qu'avec un invincible dégoût.

Agréez, je vous prie, Madame, avec mes humbles excuses, mes profonds remerciements et l'assurance de mes hommages respectueux.

CHATEAUBRIAND.

C'était une défaite pour la terrible ogresse. Elle ne se découragea pas. Et en 1848, après la mort de son grand homme, elle publia sa rapsodie à Paris, chez Ledoyen. Cette brochure de 30 pages in-8° peut être lue par les hommes les plus courageux : elle se trouve à la Bibliothèque de la Sorbonne, dans la salle, sous la cote H 6 g¹², dans les *Biographies diverses*, tome 6.

§

A la mémoire d'Arthur Rimbaud. — Deuxième liste de souscription à l'édition monumentale d'*Une saison en Enfer*.

Exemplaires sur japon impérial à 100 francs : MM. Brentano's ; H. Lamertin, à Bruxelles ; E. Lemercier ; Mme Georges Tamme ; The Times Book Club, à Londres.

Exemplaires sur vergé à la cuve Van Gelder à 50 francs : MM. Roger Audouin ; Jean d'Axenoff, à Kief ; René Barrillon ; Jean Biedermann, à Lausanne (2 exemplaires) ; René Boylesve ; Ivar Campbell, à Washington ; G. Centuerozewer, à Varsovie ; François Conlon ; Joseph Desaymard ; Dominique Durandy ; Jean Duriau, à Santos (Brésil) ; Henri Gans ; Mlle Henriette Gesper, à Bruxelles ; MM. Marcel Groult ; Charles Henrion ; Charles Herbiet ; Mme Hillel Erlanger ; M. Stuart Jenkins ; Mlle Gaby

Kessel-Little ; MM. Per Lamm et Cie ; Mlle Lilly Lieser, à Vienne ; M. J. Maurice ; Mme Emile Mayrish ; M. A. Mollat ; Mme Hélène du Pasquier ; MM. Yves Refoulé ; Eugène Rouart ; Georges Rousseau, à Odessa ; Jean Ryeul ; A. C. Salomon ; Maurice de Schlumberger ; Erich Steinthal, à Berlin ; Henri Thuile, Le Mex (Egypte) ; Teodor Toeplitz, à Varsovie ; Charles Vandeputte, à Bruxelles ; Henrique de Vilhena, à Lisbonne ; MMmes Eva Vollmann, à Berlin ; J. Wilmart-Urban, à Bruxelles.

On souscrit chez l'imprimeur Pichon, 21, boulevard de Sébastopol ; au *Mercure de France* et à *la Nouvelle Revue française*.

Le tirage est en voie d'exécution. Rappelons aux admirateurs de Rimbaud que la liste des souscripteurs sera imprimée sur page de garde en tête du volume, lequel paraîtra dans le courant d'avril.

Prière d'écrire très lisiblement noms et adresses sur les demandes de souscription.

§

Publications du « Mercure de France » :

Feuilles dans le vent (*Méditations. Quelques Hommes. Pomme d'Anis. La Brebis égarée.* Etc.), par Francis Jammes. Vol. in-18, 3 fr. 50

Le Japon, par Lafcadio Hearn, traduit par Marc Logé. Vol. in-18, 3 fr. 50

Olivier Cromwell, tome III, par Thomas Carlyle, traduit par Edmond Barthèlemy. Vol. in-18. 3 fr. 50

§

Le Sottisier universel.

Mardi soir, M. Julienne, adjoint, a procédé au mariage civil de M. Eugène Le Quéré, employé de banque à Saint-Brieuc, avec Mlle Yvonne Le Parquier, agent voyer, capitaine des pompiers. — *L'Ouest-Eclair*, 8 janvier.

On sait que les astronomes s'appuient, pour calculer les trajectoires des corps célestes et les mouvements divers dont ils sont animés, sur la loi célèbre de Newton, qui régit les attractions entre les astres quelque éloignés qu'ils soient de nous. — *Le Temps*, 17 mars 1913.

Cinq ports, à la Martinique, sont ouverts au commerce extérieur : ce sont Fort-de-France, Trinité, François et Marin. — *Bulletin de l'Office colonial*, septembre 1913, p. 303.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

REVUE SUD-AMÉRICAINE

Directeur : **LEOPOLDO LUGONES**

Secrétaire général : **HENRY-D. DAVRAY**

I. — **G. CLÉMENCEAU** : La Démocratie en Amérique.
II. — **PAUL ADAM** : L'Or noir.
III. — **R.-B. CUNNINGHAME GRAHAM** : Le Tango Argentin.
IV. — **LEOPOLDO LUGONES** : Le Panaméricanisme.
V. — **MAURICE AJAM** : Le Nationalisme économique.
VI. — **FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN** : Messe de Minuit.
VII. — **JULES PAYOT** : La Culture morale à l'École primaire.
VIII. — **GUGLIELMO FERRERO** : Le Puritanisme Romain et la Condition de la Femme.
IX. — **T.-P. O'CONNOR. — RONALD MCNEILL** : Le « Home Rule » et l'Irlande.
X. — **CAMILLE MAUCLAIR** : L'état présent des Arts plastiques en France.
XI. — **RAFAEL ALTAMIRA** : La Psychologie du Peuple Espagnol.

CHRONIQUES POLITIQUE, SCIENTIFIQUE, FINANCIÈRE, REVUE DES REVUES
BLIOGRAPHIE DES OUVRAGES DE MÉDECINE, DE DROIT, DE SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES,
D'HISTOIRE, D'ART, DE SOCIOLOGIE, DE LITTÉRATURE, ETC.

ABONNEMENTS : France, **24** fr. — Union postale, **36** fr.
LE NUMÉRO : — **2** fr. — **3** fr.

L. SAHORES et **O. OJEDA**, *Administrateurs*
PARIS — 32, avenue de l'Opéra, 32 — PARIS

Le Livre d'occasion

DES LIVRES RARES

Il y a sans doute bien des causes de rareté pour les livres, mais les plus imprévues sont celles qui tiennent à la façon dont ils sont traités dès leur sortie des presses de l'imprimeur. Si on leur adjoint des lettres autographes, des gravures originales, des portraits ; s'ils sont rehaussés de prestigieuses dédicaces, chacun d'eux devient unique et sa valeur est sujette aux fluctuations de la faveur publique.

Les Fleurs du Mal en édition originale, Poulet Malassis, 1857, enrichies d'un portrait de Baudelaire gravé par Bracquemond, et d'un frontispice de Rops, se vendent 250 francs.

Les *Œuvres* de Lamartine publiées chez Bocquet, Paris, en 1826, auxquelles sont joints un portrait de l'auteur et une vue du château de Saint-Point, valent 360 francs.

Une belle édition originale de « *Le More de Venise, Othello.* Tragédie traduite de Shakespeare en vers français » par le comte Alfred de Vigny, Paris, Levavasseur, 1830, porte une dédicace autographe en vers d'Alfred de Vigny à Mme Dorval. Ces vers sont restés inédits, aussi cet exemplaire très curieux s'est-il vendu 600 francs.

L'*Alfred de Vigny* d'Anatole France a été tiré à un seul exemplaire sur peau de vélin. Cela suffit à donner à cet exemplaire unique la valeur de 450 francs.

Enfin les livres les plus curieux que l'on ait vus aux ventes récentes ce sont certainement ceux dont la reliure étrange fait tout le prix. L'un, *Le Bien qu'on a dit des Femmes*, de Emile Deschanel, est relié en PEAU DE FEMME comme le témoigne cette attestation sur la garde : *Hic liber de feminis est viris amabilior esset, femineam cutem induit. Testibus his : Edmond Crozet, P. Raymond, A. Michard.* L'autre, une traduction des *Poésies* de Anacréon, par Maurice Albert, Paris, Jouaust, 1885, est sur papier de chine relié en PEAU DE NÉGRESSE !

Ces deux volumes ont été vendus 500 francs, après sans doute une sérieuse expertise médicale, car, en l'occurrence, toute la science des bibliophiles se trouvait à court. Et pourtant qu'un bon bibliophile sait déjà de choses !

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du Mercure de France, *26, rue de Condé, Paris.*

OFFRES

Jacobus de Bay : Bible et Nouveau Testament, trad. franç. 1 vol. Ides de Mars, 1572, Louvain. Faire offres au **Dr GOUZY, Réalmont (Tarn).**

Mercier, 19, Avenue Chanzy, La Varenne-Saint-Hilaire (Seine).

Mariette : Les Mastabas
Petit de Julleville : Hre langue et litt. franc.
Ravaisson : Manuscrits de Léonard de Vinci.
Petrus Borel le lycanthrope. Madame Putiphar, 1877.

DEMANDES

L. Melline, 60, Liteinaja, Saint-Pétersbourg.

Ouvrages et gravures sur la franc-maçonnerie en Russie.
Gravures relatives aux Ballets et aux Acrobates. Saint-Léon : La Sténochorégraphie.

P. Dermée, 17, rue Berthollet, Paris.

E. Reclus : L'Homme et la Terre.
St.-Mallarmé : Oxford, Cambridge, la Musique et les Lettres, Perrin, 1895.
La Tariffa delle Pùttane di Venegia (XVIe siècle). Paris, 1883.
Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers. Paris Ladvocat, 1822-1823.
Casanova de Seingalt : Mémoires, Paris Paulin, 1833-1837.
Shakespeare : trad. F. V. Hugo.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie organise, avec le concours de l'Agence des Voyages modernes, les voyages suivants :

1° — INDES, CHINE, JAPON

Départ de Paris le 6 Janvier 1914

Durée 9 semaines, prix en 1re cl. : **4.750** fr. ; et 4 mois 1/2, 1re cl. : **8.160** fr.

2° — ÉGYPTE ET HAUTE-ÉGYPTE

Départ de Paris le 22 Janvier 1914

Durée 1 mois, prix en 1re cl. : **2.100** fr.

3° — ALGÉRIE, TUNISIE

Départs de Paris, les 18 Janvier et 15 Février 1914

Durée : 26 jours; prix, en 1re classe : **975** fr.; en 2e classe : **885** fr.

Ces prix comprennent les billets de chemins de fer, le logement, la nourriture, les transports en voitures, etc., sous la responsabilité de l'Agence des Voyages Modernes.

Les demandes de souscriptions sont reçues aux bureaux de l'Agence, 4, avenue de l'Opéra.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

Vià DIEPPE et NEWHAVEN

PAR LA GARE SAINT-LAZARE

Services rapides tous les jours et toute l'année (Dimanches et Fêtes compris).

Départs de Paris-Saint-Lazare :
à 10 h. (1re et 2e cl.) *vià* Pontoise et à 21 h. 20 (1re, 2e et 3e cl.), *vià* Rouen, grande économie.

PRIX DES BILLETS

Billets simples valables 7 jours : 1re classe, 49 fr. 45. — 2e classe, 36 fr. 20. — 3e classe, 24 fr. 25.

Billets d'aller et retour valables 1 mois : 1re classe, 85 fr. 15. — 2e classe, 61 fr. 15. — 3e classe, 42 fr.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours, ainsi qu'à Brighton.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le samedi 7 février 1914, à 2 heures.

IMMEUBLE A SAINT-MANDÉ (Seine) Chaussée de l'Etang, n° **92**. Contenance 500 m. environ. Rev. brut : 7.545 fr. **Prêt de 20.000 fr.** à conserver jusqu'au 1er octobre 1915. **Prêt du Crédit Foncier. M. à p. : 80.000 fr.**

S'adresser à Me BRILLATZ, avoué à Paris, 219, rue Saint-Honoré ; à Me Cortot, avoué, et à Me Grange, notaire à Paris.

VENTE au Palais, le vingt-neuf janvier 1914, à 2 h. **Immeuble à Paris, 33, RUE LA PÉROUSE,** (16e arrondissement).

Contenance : 199 m. 06. Libre de location.

Mise à prix : 157.500 francs.

S'adresser à GIEULLES, Sanet, Giry, Parmentier, avoués ; André, Prud'homme et Blanchet, notaires à Paris.

VILLE DE PARIS

A adjer sr 1 ench., Ch. not., Paris, *27 janv. 1914.* **TERRAIN,** Rues de Charenton et Abel prol. **351 m. M. à p. : 200 fr.** le mètre. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, r. Auber, 11, *dép. ench.*

Terrain. Constns (libres), **R. Abbé-Groult. 36** et **R. Dehaynin.** Ce : 1.000m. **M. à pr. : 90.000 fr.** Adj. ch. not., 3 fév. 1914. Me ROCAGEL, not., 182, r. Rivoli.

Mons, Paris, 11. Pass. Génie (Fs St-Antoine, 246). Levallois, 65, r. V.-Hugo. Propr. : 1.172m. Vincennes, r. Bagnolet, 15, 17. **M. à p. : 25.000f, 12.000f, 30.000f.** Adj. 1 ench., ch. n., 20 janv. S'ad. : n., Mes GILLET à Vincennes, et FLAMAND-DUVAL, 24, r. Lafayette, Paris, dép. ench.

CLAMART (Seine). **Propriété**, 60, av. du Bois-de-Boulogne. Ce : 704 m. Rev. net : 5.000 fr. Prêt Crédt foncr à conser. **M. à pr : 50.000 fr.** A adjer s. 1 ench., 22 janvier 1914, 2 h., en l'étude de Me DERAINE, not. à Vanves, 31, boul. du Lycée.

VENTE au Palais, le 28 janvier 1914, Hôtel à Paris, 33, **AVE DU BOIS-DE-BOULOGNE.** Loyer annuel : 50.000 fr. Mise à prix : **2.000.000** francs. S'adresser à Mes DE BIÉVILLE et VERNIER, avoués à Paris, et à Me MOYNE, notaire à Paris.

BULLETIN FINANCIER

On aurait pu croire, après les premières séances de la nouvelle année, que la Bourse allait retrouver son activité d'antan.

L'effort déployé a été de courte durée et tout comme en 1913, hélas! on est vite retombé dans l'irrégularité et la lourdeur.

La longueur de la convalescence est à l'ordinaire proportionnée à la durée de la maladie ; si l'on veut bien retourner au marché financier cet aphorisme médical, on estimera que plusieurs semaines encore lui seront vraisemblablement nécessaires pour lui rendre sa vigueur.

La Rente française, malgré le peu de précision dans les projets de notre ministre des Finances, a eu un marché des plus actifs et gagne plus d'un point à 86,20.

Les fonds russes ont été plus faibles, en conformité avec les cours venus de Saint-Pétersbourg, qui a chômé plusieurs jours à l'occasion des fêtes de Noël et du nouvel an, en retard de quinze jours sur les nôtres. Russe 4 o/o 1901, 89,25, jouissance décembre ; Consolidé 4 o/o, 91,20 ; 4 1/2 o/o 1909, 100,60, soit o fr. 55 plus bas ; 5 o/o 1906 sans changement à 103 ; 3 o/o 1891, 75,40.

L'amélioration des fonds balkaniques ne s'est pas maintenue, et si certains, comme l'Héllenique 5 o/o 1881 conserve à 300 fr. son cours d'il y a quinze jours, ou ne perdent que quelques centimes, tels le Roumain 4 o/o 1898 à 88,50 et l'Ottoman unifié 4 o/o à 85,30, d'autres sont plus atteints par la baisse. Le Bulgare 5 o/o 1902 passe de 494,50 à 492 et le Serbe de 84,40 à 81.

Ainsi que nous le faisions pressentir, le gouvernement Serbe procède en ce moment chez nous à un emprunt 5 o/o or, offert au public au prix de 93,25 o/o, soit 466, 25 par obligation or nominal. Sans tenir compte de la prime de remboursement, l'obligation entièrement libérée à la répartition constitue pour le souscripteur un placement à 5,36 o/o; aussi les demandes parviennent-elles nombreuses aux guichets de nos établissements de crédit.

Les actions de nos Compagnies de Chemins de fer sont fermement tenues. L'Orléans passe de 1319 à 1340. L'Est sans changement appréciable à 919. Le Nord et le Midi se retrouvent ex-coupons le premier à 1690 et le second à 1095. Le Lyon est mieux à 1279.

Les actions de nos grandes banques d'affaires continuent à faire preuve de fermeté. La Banque de Paris est à 1660 ; l'Union parisienne à 1020 ; le Crédit Mobilier à 614, la Banque française à 278. Ces quatre établissements ayant détaché un coupon. Le Crédit lyonnais gagne 10 fr. à 1685 ; la Société Générale demeure à 815, ainsi que le Crédit français à 472. Le Comptoir National d'Escompte se consolide à 1050, le Crédit foncier est plus faible à 858.

La Banque Russe du Commerce et de l'Industrie est active à 890, ainsi que la Banque Ottomane à 640.

Les demandes du comptant se font plus nombreuses ; une détente monétaire est générale ; il faudrait, semble-t-il, peu de choses pour faire sortir notre marché de sa longue apathie.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. Alexis ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPERATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

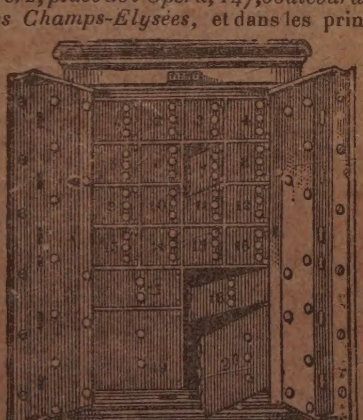
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province—11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat— 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Geôrges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.

Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.